

LA

PIEUSE CONGRÉGANISTE

II

IMPRIMATUR

Vapinci, die XXIX *Sept.* 1887.

† J. A., Episc. Vapinc.

LA PIEUSE
CONGRÉGANISTE
DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE

OU

INSTRUCTIONS SIMPLES ET PRATIQUES

A L'USAGE DES ASSOCIATIONS EN L'HONNEUR
DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

PAR

L'ABBÉ JOUVE

Ancien archiprêtre de Savines, chanoine de Gap

TOME SECOND

Quatrième édition

PARIS
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
112 *bis*, RUE DE RENNES, 112 *bis*

1892





LA

PIEUSE CONGRÉGANISTE

DANS LES PAROISSES

Au Pensionnat, à l'Ouvroir, à l'Atelier, etc.

QUATRIÈME PARTIE

MOYENS DE PERFECTION

(Suite.)

ACTION DE GRACES APRÈS LA COMMUNION

Magnificat anima mea Dominum
Mon âme glorifie le Seigneur.
(Luc, I, 46.)

Mes Sœurs,



IL n'y a pas de moments plus propices pour recevoir les grâces divines que ceux qui suivent la sainte communion ; c'est ce qu'affirmait sainte Thérèse, disant que le temps qui suit cette grande action est le plus précieux de la vie quand on sait le ménager. C'est une de ces favorables conjonctures, ajoutait-elle,

dont il faut profiter; ce sont de ces heureux instants dont il ne faut pas laisser échapper un seul. Jésus-Christ vient pour lors chargé de grâces, c'est le soulager que de l'en décharger, c'est lui faire plaisir que de les recevoir. Nous n'avons qu'à lui ouvrir notre cœur, il le remplira ; c'est pourquoi il faut savoir en profiter, et ne pas sortir de l'église aussitôt ou presque aussitôt que l'on a quitté la sainte table, sans avoir remercié Jésus-Christ, et comme si l'on s'ennuyait en sa divine compagnie. Parlant des personnes qui ont cette scandaleuse habitude, saint Jean Chrysostome dit qu'elles fuient l'église comme Judas a fui le cénacle aussitôt après la communion.

Il faut remercier Dieu. Dans le monde, on remercie toujours lorsqu'on a reçu de quelqu'un la moindre faveur. Mais si l'on doit mesurer la reconnaissance aux bienfaits, comment en témoigner jamais assez à notre divin Jésus, dont la puissance nous a faits ce que nous sommes, dont la compassion nous a rachetés de l'enfer, dont la tendresse va jusqu'à le retenir dans notre cœur pour être notre consolation et notre nourriture.

L'Ecriture sainte nous apprend que Zachée, tressaillait d'allégresse, parce que Jésus-Christ lui avait promis d'entrer dans sa maison ; que Marie-Madeleine était ravie, parce que le

bon maître lui avait permis d'arroser de ses larmes ses pieds sacrés ; que l'apôtre bien-aimé n'était qu'amour, parce que le Sauveur lui avait permis de reposer sa tête sur son sein ; mais vous, mes sœurs, n'avez-vous pas reçu des faveurs beaucoup plus grandes que celles de Zachée, de Madeleine et du plus chéri des Apôtres ? Ce n'est pas seulement dans votre maison que le Dieu de l'Eucharistie a daigné entrer, mais dans votre cœur ; il ne vous a pas seulement souffertes à ses pieds, mais il est venu habiter en vous ; ce n'est pas sur sa poitrine qu'il vous a permis de vous reposer, mais il a voulu lui-même résider dans votre âme.

Que devez-vous rendre à Dieu pour tant d'amour ? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Vous devez lui rendre grâces. Voici les actes que vous pourrez produire pour vous acquitter dignement de ce devoir.

Le mot *Ardor* les renferme tous. Chaque lettre de ce mot indique l'un des actes qui entrent dans l'action de grâces. Ainsi, la lettre A signifie adoration, admiration, amour ; la lettre R, remerciement, reconnaissance ; la lettre D, demande ; la lettre O, offrande, et le R, résolution.

Et d'abord vous devez l'adorer et l'admirer

avec amour, non pas au delà des astres dont la lumière lui sert de vêtement, non pas dans sa prison d'amour qui est le tabernacle, mais dans votre cœur où il a établi sa demeure. Là votre intelligence, votre volonté, votre raison et votre foi, étonnées et confondues, doivent répéter avec effusion de cœur cette parole de l'Eglise : *adoro te supplex, latens Deitas.*

Vous devez ensuite le remercier. Que fait le pauvre lorsque vous lui donnez le morceau de pain qu'il vous demande avec des soupirs et des larmes ? Sa voix doucement émue remercie la main qui daigne soulager sa misère. Et voilà qu'à votre tour, pauvres et mendiantes, vous venez frapper à la porte du Tabernacle, et le Dieu riche en miséricorde, au lieu d'un pain qui périt, vous donne le pain de la vie éternelle, et à la vue de ce prodige vous n'êtes pas accablées, écrasées sous le poids de l'admiration ! Et la reconnaissance ne déborde pas de votre âme comme un fleuve ! Et vous ne dites pas avec la bonne Mère : Le Seigneur a fait pour moi des merveilles : *Fecit mihi magna qui potens est !*

Quand Jésus traversait les bourgs et les villages de la Judée, les malheureux accouraient sur son passage et lui demandaient un soulagement à leurs misères. Seigneur, s'écriait un aveugle, faites que je voie ; faites que

j'entende, ajoutait un sourd ; faites que je marche, reprenait un paralytique. Et les aveugles voyaient, les sourds entendaient, et les paralytiques marchaient : *cæci vident, surdi audiunt, claudi ambulant.* Seigneur, guérissez ma fille, lui dit une mère désolée ; et il la guérit. Seigneur, notre frère est mort, lui disent en pleurant Marthe et Marie de Béthanie ; et il commande à Lazare de sortir du tombeau.

Voilà Jésus-Christ ! Et ce Jésus-Christ est descendu dans votre âme, apportant avec lui tout ce qu'il a de puissance, de miséricorde et d'amour. Et vous, son hôte, vous ne savez que dire à ce monarque des cieux. Comment ! vous vous plaignez que votre foi chancelle, et vous ne demandez pas à Jésus-Christ la lumière vive qui dissipe toutes les ombres, et qui éclaire les mystères du temps et de l'éternité !

Comment ! vous vous plaignez que votre volonté s'ébranle au souffle des tempêtes comme l'arbre qui n'a point de racines, et vous ne demandez pas à Jésus-Christ de vous raffermir dans la justice !

Comment ! vous vous plaignez que votre courage faiblit en face du devoir et de l'épreuve, et vous ne demandez pas à Jésus-Christ cette force d'âme que n'épouvantent ni la lutte, ni le sacrifice, ni les déceptions de la vie !

Comment! vous vous plaignez que les passions s'agitent, bouillonnent, grondent dans votre âme comme les vagues de l'Océan ; et vous ne demandez pas à Jésus Christ d'étendre sa main puissante et de ramener le calme sur les flots! — Ah! je comprends que la communion ne laisse en vous aucune empreinte divine. Vous accueillez Jésus-Christ comme un inconnu, comme un étranger dont vous vous séparez sans rien lui demander. Oh ! priez-le dans ce moment solennel, vous recevrez tout de celui qui se donne tout entier.

Par la communion Jésus-Christ vous a tout donné en se donnant lui-même, que demande-t-il de vous ? un don analogue à celui qu'il vous fait : *Qui totum dedit totum petit.* Donnez-vous entièrement à lui, mais donnez-lui surtout votre cœur, c'est ce qu'il demande; abandonnez-le lui sans réserve, et rendez-le étranger à toute affection terrestre.

Avant de sortir de l'église, prenez la résolution d'éviter tout ce qui pourrait contrister le cœur adorable du divin Maître, c'est-à-dire le péché et l'occasion du péché. Promettez-lui d'être fidèle à suivre le règlement de votre congrégation, de mettre en pratique les conseils de votre directeur. Une action de grâces ainsi faite sera le gage de votre persévérance et de votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.



LA SAINTE MESSE

Agnus occisus est ab origine mundi.
L'Agneau de Dieu a été immolé dès le commencement du monde.
(Apocalypse, XIII, 3.)

Mes Sœurs,

Je veux aujourd'hui vous parler du saint sacrifice de la messe, qui est la prière par excellence et l'acte suprême d'adoration. Saint François de Sales l'appelait le soleil des exercices de piété, le cœur de la dévotion et le centre du christianisme. Il y a pour vous toutes obligation d'y assister chaque dimanche et chaque fête de précepte. Je ne viens pas dans cette allocution vous exhorter à continuer de remplir avec fidélité cet important devoir; je désire seulement vous donner une si haute idée du sacrifice de nos autels, qu'elle vous fasse prendre à toutes la résolution d'y assister tous les jours de la semaine, sauf lorsqu'il y aura impossibilité. Essayons donc de comprendre l'excellence du sacrifice sans tache prédit par les prophètes, figuré par toutes les cérémonies de l'ancien culte et offert

une première fois sur le Calvaire. Cette excellence se prouve par l'essence de ce sacrifice et par les fins de son institution.

I

Le sacrifice de la messe est essentiellement le même que celui de la croix, parce qu'il a le même prêtre et la même victime.

1° Et d'abord le même prêtre. Celui qui est appelé à offrir et à perpétuer à travers les siècles le grand sacrifice institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le jeudi saint, veille de sa passion et de sa mort, ce n'est pas le grand prêtre de la loi ancienne, revêtu d'ornements d'or et de poupre ; ce n'est pas ce prêtre sur lequel a coulé l'huile sainte, ayant le droit de pénétrer dans le saint des saints ; ce n'est pas ce prêtre qui s'est plusieurs fois purifié du sang des victimes ; non, il n'est pas assez pur pour une action aussi auguste. Serait-ce le prêtre de la nouvelle loi qui a été oint du saint chrême, sur lequel s'est reposé l'esprit de lumière et de sainteté, et à qui il a été dit : Allez, vous êtes un autre Christ : *Sacerdos alter Christus ?* Lui non plus n'a pas les mains assez immaculées pour présenter à Dieu cet holocauste sublime. Qui donc l'offrira ? C'est

Jésus-Christ lui-même, le grand sacrificateur de la loi nouvelle, c'est le Verbe de Dieu, le Fils du Très-Haut, revêtu d'une chair mortelle. C'est l'agneau sans tache dont le sang a la vertu intrinsèque de sauver le monde. Lui seul est le prêtre digne d'offrir une victime capable d'opérer la réconciliation de l'homme avec Dieu. Le prêtre visible qui figure à l'autel n'est que l'instrument et le ministre secondaire du vrai sacrificateur invisible, qui est Jésus-Christ. Le vrai prêtre, le prêtre unique de la loi nouvelle, c'est l'Homme-Dieu. C'est lui-même qui consacre à l'autel, comme il consacra à la dernière cène. Ce sacrificateur éternel ne fait à travers les siècles qu'emprunter la langue de ses prêtres pour prononcer les paroles de la consécration, comme il emprunte leurs mains pour bénir l'oblation eucharistique. Mais c'est lui qui, en répétant sur une table de pierre cette parole toute-puissante : *Ceci est mon corps... Ceci est mon sang*, multiplie à l'infini et perpétue jusqu'à la fin des temps l'offrande volontaire de son corps et de son sang. Aussi, écoutez saint Chrysostome : « Lorsque vous voyez le prêtre élevant l'hostie et le calice et se penchant vers l'autel pour consacrer le pain et le vin, ne croyez pas que cet homme soit le pontife véritable, mais, vous élevant au-dessus de ce qui

frappe les sens, considérez la main de Jésus-Christ invisiblement étendue, c'est par lui que tout est fait. »

Le Concile de Trente, vrai interprète de la foi divine, ne s'exprime pas moins clairement : « Notre généreux rédempteur qui s'est offert sur la croix, dit-il, offre encore maintenant par le ministère sacerdotal. » Mais, quelle victime présente-t-il ?

2° La même qui fut immolée sur le Calvaire lors de la célébration de la première de toutes les messes et de l'institution du sacerdoce. Puisque sur l'autel un Dieu prêtre sacrifiant à Dieu un Homme-Dieu, était la seule victime digne d'un si grand sacrifice, c'est donc encore Jésus-Christ que Jésus-Christ immole ; c'est l'enseignement de saint Jean Chrysostome : *Supra sacram mensam Christus occisus est.*

Lorsque le prêtre du Seigneur gravit les marches qui le séparent de l'autel ; lorsque, portant dans ses mains la matière du sacrifice, il se rend sur la montagne sainte comme le jeune Isaac, il n'a pas à demander : où est la victime ? Ah ! chacun le sait, la victime est au ciel. C'est Jésus-Christ, le roi immortel des siècles, qui est assis à la droite de Dieu son Père. Au moment solennel où il laisse tomber sur l'hostie et sur le calice les paroles sacra-

mentelles : *Ceci est mon corps... Ceci est mon sang...* le ciel s'ouvre et les nuées laissent pleuvoir le Juste, et, comme autrefois, sur les bords du Jourdain, une voix mystérieuse semble se faire entendre et dire : *Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* Oui, la victime que le prêtre à l'autel tient entre les mains n'est pas autre que celle qui fut offerte par Jésus-Christ au Cénacle et au Calvaire : *Una eademqne est hostia, idem nunc offerens,* dit le Concile de Trente. Aussi, entendez le prêtre : *Ceci est mon corps,* dit-il, *le même qui sera livré pour vous : Qui pro vobis tradetur.* Ceci est mon sang, le même qui sera répandu pour vous : *Qui pro vobis effundetur.* Ce n'est donc pas un autre corps, un autre sang sur le Calvaire et un autre sur l'autel. C'est le même. La même hostie, dit le Concile de Trente, qui, sur la croix, nous réconcilia avec Dieu, est immolée tous les jours par les prêtres. Où est donc la différence entre le sacrifice de la messe et celui du Calvaire ? se demande le P. Chaignon . Et le Concile de Trente répond : elle est dans la manière dont se fait l'une et l'autre oblation : *Sola offerendi ratione diversa.* Sur le Calvaire le sang coula ; Jésus-Christ s'offrit par une mort naturelle, qui fut la séparation de son âme d'avec son corps. Sur l'autel, Jésus impassible et glorieux

s'offre par une mort mystique et non sanglante.

Rien de plus excellent que le sacrifice de la messe considéré dans ce qui en fait l'essence : le prêtre et la victime. On doit en dire autant des fins pour lesquelles il a été institué.

II

La messe, dit saint Liguori, a été instituée pour quatre fins : 1° pour honorer Dieu ; 2° pour lui payer un tribut de reconnaissance ; 3° pour obtenir la rémission de nos péchés ; 4° pour recevoir les grâces dont nous avons besoin. L'adoration, la reconnaissance, l'expiation et l'impétration, voilà les quatre grands devoirs que l'homme a à remplir à l'égard de la divinité. C'était dans le but de l'aider à acquitter cette dette sacrée que les sacrifices de l'ancienne loi avaient été offerts au Seigneur. Mais les anéantissements de l'homme, mais ses supplications jointes à ces sacrifices défectueux et impuissants, appelés par l'apôtre *infirma et egena elementa*, pouvaient-ils dignement honorer le Dieu de l'infinie majesté ? Etaient-ils suffisants pour rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus ? Non,

car, dit Isaïe, quand j'entasserais tous les arbres du Liban, quand je brûlerais en holocauste sur ce bûcher tous les animaux qui habitent ces immenses forêts, ce ne serait point assez pour Dieu. Mais le sacrifice de la messe l'honore autant qu'il mérite d'être honoré, parce que le prêtre qui l'offre est Dieu et que la victime offerte est encore Dieu. A la messe, ce n'est pas nous seuls qui prions et adorons, mais c'est Jésus-Christ qui adore pour nous et avec nous, et, dès lors, nos adorations ont un mérite infini. Sur l'autel, comme sur un nouveau Calvaire, Jésus-Christ s'offre en holocauste, et il nous associe à son sacrifice ; il y associe l'Eglise tout entière. Voilà comment, par le saint sacrifice de la messe, Dieu est adoré comme il le mérite.

2° La seconde fin pour laquelle Jésus-Christ a institué la sainte messe est d'apaiser Dieu et de satisfaire à sa justice pour les péchés du monde. Tous les jours nous avons besoin de la miséricorde de Dieu. Vous représentez-vous, par la pensée, tout ce qui se commet de crimes dans le monde chaque jour ? Que de blasphèmes ! Que d'injustices ! Que de haines ! Que d'impiétés ! C'est comme un déluge qui couvre la terre. Eh bien ! au milieu de tant d'abominations, comment apaiser la justice de Dieu ? Comment désarmer sa ven-

geance ? Ah ! regardez: il y a entre le ciel et la terre une victime en permanence, il y a Jésus-Christ qui s'offre incessamment en expiation pour les péchés du monde.

Vous commettez des fautes, mes sœurs, vous en commettez peut-être beaucoup ; qui est-ce qui en obtient le pardon ? qui est-ce qui sauve ? C'est Jésus-Christ au sacrifice de la messe. Là son sang coule pour laver vos iniquités.

« Oh ! si je pouvais entendre la sainte messe, disait une pauvre malade bien coupable, mais bien repentante et tourmentée par des inquiétudes que Dieu lui laissait pour la purifier davantage ; si je pouvais assister à la sainte messe une fois encore, il me semble que toutes mes inquiétudes cesseraient. — Et comment ? C'est que là, sur l'autel, est le sang de Jésus-Christ,... la rançon, la solde de mes péchés. Si je pouvais voir le prêtre tenant en ses mains et élevant vers le ciel le calice plein du sang de Jésus, je dirais à Dieu : Mon Dieu, je vous dois beaucoup, mais voilà mon expiation !... et, j'en suis sûre, je sentirais les fruits de l'absolution que le prêtre m'a donnée. — N'avez-vous pas le crucifix ? — Oui, mais le crucifix n'est que l'image, tandis que la réalité est sur l'autel (1). »

3° La troisième fin du saint sacrifice de la

(1) *Les Paillettes d'or.*

messe est de remercier Dieu de ses bienfaits. La vie humaine n'est qu'une longue histoire des faveurs du ciel. En effet, y a-t-il dans votre existence un seul jour, un seul instant qui n'ait été marqué par quelque bienfait? Sans parler de la création, de la conservation, de la vocation à la foi, du baptême, de l'éducation chrétienne, de la première communion et d'autres nombreuses grâces, tant spirituelles que corporelles. Saint Paul ne nous dit-il pas que Dieu, en donnant à l'homme son Fils bien-aimé, lui a tout donné? *Cum illo omnia nobis donavit.* Que de motifs n'avons-nous pas de le remercier! Mais qui nous aidera à payer au Seigneur un juste tribut de reconnaissance? Ce sera la sainte victime du Calvaire et de l'autel. Alors nos louanges unies à celles de notre Sauveur seront dignes de Dieu, et nous nous élèverons à la hauteur des bienfaits sans nombre dont il nous a comblés.

4° La quatrième fin du sacrifice de la messe est de nous obtenir les grâces dont nous avons besoin. Faibles comme nous le sommes, exposés aux illusions du dedans comme aux séductions du dehors, le besoin le plus impérieux de notre âme, c'est le besoin de la grâce. Eh bien, la messe est le moyen le plus efficace pour l'obtenir. N'oubliez pas qu'à la messe, ce n'est pas vous précisément, mais

c'est Jésus-Christ, qui, avec vous et pour vous, prie et sollicite. Dieu peut-il refuser quelque chose à un pareil intercesseur? Impossible ; grâces spirituelles, grâces temporelles, délivrance des tentations ou force de les surmonter ; pardon des fautes commises ou courage pour en éviter de nouvelles ; santé du corps, succès dans vos entreprises, conversion des pécheurs qui vous sont chers, bonheur dans la famille : vous pouvez tout demander et vous devez tout obtenir.

Oh ! que les fins du saint sacrifice de la messe sont excellentes et que ses effets sont puissants ! Et, cependant, où sont ceux qui assistent à la messe les jours ouvriers ? On cherche mille raisons pour n'y point venir en dehors des jours d'obligation. Vous-mêmes, mes sœurs, qui êtes près de l'église, y assistez-vous souvent ?... Si vous aviez vécu au temps de Jésus-Christ, auriez-vous voulu le laisser monter au Calvaire sans l'accompagner ?... Non, sans doute. Comment donc le laissez-vous s'immoler de nouveau tous les jours entre les mains du prêtre, au sacrifice auguste de la messe, sans venir vous unir à lui ? Prenez cette habitude d'assister le plus souvent que vous le pourrez, à la sainte messe. Dieu vous y comblera de grâces qui vous aideront à bien vivre et à gagner le ciel. Ainsi soit-il.

DISPOSITIONS POUR BIEN ENTENDRE LA SAINTE MESSE

Hoc facite in meam commemorationem.
Faites ceci en mémoire de moi.
(Luc, XXII, 19.)

Mes Sœurs,

La sainte messe est la prière par excellence. Elle est le grand acte du christianisme par lequel nous rendons à la majesté divine, par Jésus-Christ, le culte d'adoration qui lui est dû. Par elle nous apaisons sa justice irritée par nos crimes, nous remercions Dieu des bienfaits sans nombre dont il nous a comblés, et nous obtenons enfin les grâces spirituelles et temporelles dont nous avons besoin pour parvenir à nos destinées éternelles.

La messe est l'envoi du Fils de Dieu au milieu de nous, pour nous sanctifier par sa grâce, ses faveurs et ses bénédictions ; l'envoi aussi de Jésus au ciel pour y porter nos prières, nos adorations, nos hommages, l'expression de notre indigence et de notre misère.

La messe n'est pas simplement la représentation de l'immolation sanglante de l'Homme-Dieu consommée une première fois sur le Calvaire ; mais elle en est la continuation et la reproduction même sur nos autels. La Messe est le Calvaire continué à travers les siècles jusqu'à la fin du monde. Là se renouvelle tout ce qui se fit au Calvaire : on y rend à Dieu les mêmes devoirs et on y retire les mêmes fruits qu'en retira autrefois l'humanité au Golgotha.

Que faisons-nous quand nous entendons la messe ? Nous assistons à la passion et à la mort mystique du Fils de Dieu ; nous avons devant les yeux l'immolation et l'annihilation que le Verbe éternel vient accomplir en témoignage de sa soumission à son Père. En un mot, nous voyons ce que vit Jérusalem le vendredi saint ; ce que virent les Juifs en ce jour de lugubre mémoire ; ce que contempla Marie avec son âme brisée de douleur, au pied de la croix, au milieu des plus déchirantes angoisses.

Examinons aujourd'hui comment il faut assister à la sainte messe pour recueillir les fruits abondants et précieux de ce divin sacrifice.

Nous devons y assister avec foi, respect et dévotion.

I

Avec foi. Nous devons croire à la vérité du mystère et à l'efficacité du sacrifice qui s'offre sur l'autel. Pendant la sainte messe nous sommes véritablement au Calvaire ; nous assistons réellement à la rédemption du monde, comme saint Jean et les saintes femmes. Le croyons-nous ? Il n'y a que la foi qui puisse nous découvrir tout ce qu'il y a d'auguste et d'ineffable dans ce mystère. Avec les yeux de la foi nous voyons véritablement un Dieu immolé, anéanti sur nos autels comme au Golgotha ; et sans la foi, nous ne verrons rien que de matériel. Avec la foi, nous nous sentirons ranimés, embrasés comme des séraphins, et sans la foi, nous demeurerons froids et indifférents comme les statues qui décorent les autels.

Notre foi à ce mystère est-elle ferme et profonde ? Exclut-elle tout doute et toute hésitation ? La profondeur et l'obscurité même de cette étonnante merveille, au lieu de diminuer notre foi, doit au contraire l'augmenter ; car est-il étonnant que les œuvres de Dieu soient infinies et incompréhensibles puisqu'il est lui-même incompréhensible et

infini? Montons donc, pendant la sainte messe, en esprit avec le prêtre sur ce nouveau Calvaire, tenons-nous-y avec les anges et avec les âmes vraiment chrétiennes, pour être arrosées par le précieux sang de l'Agneau sans tache. — Faisons donc souvent des actes de foi pendant l'auguste sacrifice, et écrions-nous au fond de notre cœur : Je crois, ô mon Dieu, que c'est là votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité, que vous offrez à Dieu le Père, pour l'amour de moi ; oui, je le crois comme l'ont cru les saints, comme si je le voyais de mes propres yeux. Avec cette foi nous aurons le respect.

II

Saint Laurent Justinien disait : La messe étant l'acte le plus saint, le plus agréable à Dieu, les anges y assistent en foule, les yeux attentifs, la tête inclinée dans un profond silence, avec un saisissement et un respect indicibles. Ce sont les sentiments qui doivent nous animer nous-mêmes durant la sainte messe, en présence du Dieu du ciel et de la terre. Nous devons nous dire à nous-mêmes, durant ces moments solennels, ce que disait le prophète-roi : Je suis sur le calvaire

en face de l'adorable victime : *Le Seigneur est dans son temple, que l'univers se taise et se prosterne devant lui...* Si, au dire de saint Paul, tout genou *doit fléchir au nom de Jésus*, sur la terre, dans le ciel et dans les enfers, combien, à plus forte raison, doit-il fléchir en face de ses autels, où il renouvelle les douleurs de sa passion et le souvenir de sa mort pour nous ?

Rentrez, ici, au dedans de vous-mêmes, mes sœurs ; ne vous êtes-vous jamais écartées de ce religieux respect dû à Jésus-Christ, durant le sacrifice de la messe ? Y paraissez-vous avec cet air de modestie et de recueillement que tout y inspire? Le spectacle de votre piété va-t-il ranimer la piété des âmes dissipées et mondaines qui en sont les témoins ? Hélas ! par combien de péchés d'irrévérence n'avez-vous pas offensé la divine victime depuis que vous assistez à la sainte messe ! Pensées vaines, regards curieux, paroles indiscrètes, attitudes fières ou nonchalantes, distractions volontaires dans le temps même où Jésus-Christ s'immole pour vous : y a-t-il une de ces fautes dont vous ne vous soyez rendues coupables?

Mais ce qui afflige encore bien davantage, c'est cette dissipation, cette légèreté, auxquelles on s'abandonne si aisément. Voyez,

par exemple, ces jeunes filles mondaines; non seulement elles ne prient pas, mais elles empêchent les autres de prier; elles parlent, elles rient, elles regardent de côté et d'autre; qui sait même si quelquefois leurs yeux, leur cœur ne se repaissent pas d'images ou de pensées peu décentes, et si elles ne provoquent pas, par leur maintien, des convoitises criminelles ! Comment ! dans le lieu saint, et pendant qu'un Dieu s'immole et s'anéantit pour nous, on ose s'amuser et se livrer à la dissipation et au péché ! Ah ! vous imitez par votre conduite l'odieuse dérision des Juifs qui, fléchissant le genou devant le Sauveur en croix, le saluaient en disant : Je vous salue, ô roi des Juifs ; *Ave, rex Judæorum.*

III

La dévotion est la troisième disposition pour bien entendre la sainte messe. Toute prière est une élévation de notre âme vers Dieu; prier est l'œuvre du cœur et non pas des lèvres. Le sacrifice, qui est la prière par excellence, exige donc plus encore qu'une prière ordinaire, le concours du cœur. Lorsque vous assistez à la sainte messe, qui n'est autre chose que le sacrifice chrétien, il faut, si vous

voulez l'entendre avec fruit, que votre cœur soit pénétré intérieurement de tous les sentiments qu'expriment vos paroles : sentiments d'adoration, puisque le sacrifice en est l'acte par excellence ; — sentiments de reconnaissance, puisque la sainte messe vous est donnée comme moyen de remercier Dieu de ses bienfaits ; — sentiments de repentir, puisque Jésus-Christ s'immole sous vos yeux comme victime de vos péchés. Est-ce avec ces dispositions que vous assistez à la sainte messe ? N'y apportez-vous pas l'insensibité, l'indifférence peut-être ? « Quoi ! s'écrie Bossuet, vous assistez au sacrifice où Dieu s'immole pour vous, et vous ne sentez rien ! Vous ne songez pas que ces espèces sacrées sont l'enveloppe où est renfermé le corps de votre Sauveur, le drap mortuaire dont il est couvert ? Vous êtes là près du tombeau où est votre Père mort, percé de plaies pour vous sauver, et vous êtes insensible ! » Vous n'avez pas une larme à lui donner, pas un soupir, pas un sentiment de compassion ! Que dis-je, vous riez, vous l'insultez ! N'est-ce pas le comble de la malice, de l'ingratitude, de la cruauté? Hélas ! que votre foi est faible ! que votre piété est nulle !

Les chrétiens qui ont le bonheur d'aller en pèlerinage à la Terre sainte se prosternent

aussitôt qu'ils l'aperçoivent au loin, la saluent de leurs aclamations, et éprouvent un saisissement, un tremblement religieux, un profond anéantissement en présence d'un pays où se sont accomplis les augustes mystères d'un Dieu fait homme, d'un Dieu travaillant et mourant pour nous.

Lorsqu'ils y sont arrivés et qu'ils se trouvent sur cette terre à jamais bénie, ils fondent en larmes, dans un excès de tendresse et de componction, et la baisent avec amour. Dans les rues, sur les collines, dans les églises de Jérusalem, partout il leur semble voir l'Homme-Dieu traitant au prix de ses sueurs et de son sang la grande affaire de leur salut éternel. Que s'ils venaient à voir un seul chrétien méprisant et profanant par des actions indignes ces lieux sacrés, quelle ne serait pas leur indignation ! Eh bien, dites-moi, mes sœurs, ce qu'on doit penser des profanateurs de la sainte messe. Ils pèchent, non dans des lieux où Dieu fut présent il y a dix-huit siècles, mais où il est présent dans ce moment même ; non où Dieu mourut autrefois, mais où il meurt en cet instant. Ils renouvellent au pied des autels les outrages des Juifs déicides au pied de la croix !! Quel crime !

O mon Dieu ! accordez-nous la grâce d'assister toujours à l'auguste sacrifice de vos

autels avec les dispositions que réclame de nous une action aussi sainte. Que la foi captive et immole mon esprit au pied des autels ! Que la modestie retienne mes sens dans le respect et le recueillement ! Que la dévotion embrase mon cœur en en faisant la victime de l'adoration et de la reconnaissance ! Le divin sacrifice alors me purifiera de plus en plus, et me rendra digne de contempler dans le ciel l'Agneau sans tache qui s'est immolé pour moi. Ainsi soit-il.



MÉTHODES POUR ASSISTER A LA SAINTE MESSE

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.

En tout lieu on sacrifie et l'on offre en mon nom une oblation toute pure.
(Malach., I, II.)

Mes Sœurs,

Il y a une obligation, sous peine de péché mortel, d'assister à la sainte messe chaque dimanche de l'année, ainsi qu'aux quatre grandes fêtes de précepte. Des raisons graves peuvent seules nous en dispenser. Toutefois, comme l'auguste sacrifice de nos autels est le plus riche des trésors de l'Eglise, le plus profitable aux âmes chrétiennes, chaque fidèle devrait faire ses délices d'y prendre part, non seulement lorsque la loi lui en fait un devoir, mais tous les jours, ou au moins le plus souvent possible. Mais pour puiser abondamment dans ce trésor inestimable, il ne suffit pas de se présenter devant les autels, il faut prendre part au divin sacrifice. Je veux aujourd'hui vous tracer diverses méthodes pour vous aider à entendre avec fruit la sainte messe.

Chacune d'elles étant bonne, vous avez la liberté de vous attacher, suivant votre attrait, à une en particulier, ou de varier pour prévenir la monotonie. A cette fin je les rapporterai toutes à trois classes. La première, l'une des plus faciles et des plus salutaires, consiste à parcourir les diverses scènes de la passion, dont la sainte messe est la commémoraison et la continuation. La seconde, à lire attentivement, pieusement, avec lenteur et réflexion, les prières de la messe qui se trouvent dans les livres de piété. La troisième, à s'unir au prêtre pour offrir le saint sacrifice aux quatre grandes fins pour lesquelles toute messe est dite.

I

En allant à la sainte messe figurez-vous que vous montez au Calvaire avec Jésus chargé de sa croix. Vous comprendrez par cette réflexion l'amour qu'il vous porte, et vous en serez touchées.

En entrant à l'église prenez de l'eau bénite et faites le signe de la Rédemption ; priez Dieu de purifier votre âme du péché et de tout ce qui la rendrait indigne de recevoir le fruit du sacrifice qui va s'offrir. Puis recueil-

lez-vous quelques instants et dites-vous à vous-même : Je vais assister au sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ mort pour moi.

Dès que l'office commence, suivez-en les prières dans l'ordre suivant lequel le prêtre les récite, ou du moins faites des prières qui aient rapport à chaque partie de la messe.

Lorsque le prêtre sort de la sacristie et s'avance vers l'autel, c'est Jésus-Christ, sortant du Cénacle et allant au jardin des Oliviers pour y commencer la passion d'amour. Accompagnez-le avec les Apôtres, mais veillez et priez avec lui. Renoncez à toutes les distractions, à toute pensée étrangère au redoutable mystère. Quand le prêtre monte seul à l'autel, laissant ses ministres au dernier degré, c'est Jésus-Christ allant seul dans un endroit écarté, pour prier. Quand il descend de l'autel pour réciter l'*introibo* et qu'il s'incline profondément pendant le *confiteor*, c'est Jésus-Christ priant la face contre terre, et tombant dans une agonie mortelle; il s'humilie pour les pécheurs ; une sueur de sang, fruit de son immense douleur, couvre son corps, ensanglante ses vêtements et la terre. Il prend sur lui tous nos péchés avec leur amertume. Confessez avec le prêtre toutes vos iniquités ; demandez-en humblement pardon, afin que vous puissiez assister

pure au saint sacrifice. — Quand le prêtre monte à l'autel et le baise, c'est Jésus-Christ trahi par le baiser de l'infâme Judas et livré à ses ennemis. Ah ! que de baisers perfides a reçu Jésus de la part de ses enfants ! Hélas ! ne l'ai-je jamais trahi ?... Ne l'ai-je jamais livré à ses ennemis, à mes passions ?... Et cependant il m'a tant aimé ! — Quand le prêtre commence l'introït en se signant, c'est Jésus conduit devant le grand prêtre Caïphe. Là Pierre le renie. Que de fois n'ai-je pas renié mon maître, sa vérité, sa loi, mes promesses ! Je suis plus coupable que Pierre, car ce n'est ni par crainte ni par surprise que j'ai renié mon Sauveur. Hélas ! les larmes de Pierre suivirent aussitôt sa faute, et il la pleura toute sa vie, et moi j'ai encore le cœur dur et insensible !

Le prêtre dit le *Kyrie*. — Jésus crie vers son Père et le prie pour nous. Acceptez comme lui tous les sacrifices que Dieu vous demande.

Le prêtre va au coin de l'autel dire les oraisons; il revient au milieu; du milieu il retourne au côté de l'épître, du côté de l'épître il va vers celui de l'évangile et revient au milieu. — Cela nous représente Jésus-Christ conduit chez Caïphe, de là chez Pilate, enfin chez Hérode. Il revient au milieu de l'autel, c'est l'Homme-Dieu ramené chez Pilate.

Pendant ce temps chaque fidèle doit prier avec le prêtre.

Lorsque le prêtre lit l'Evangile, levez-vous pour entendre avec respect la parole de Dieu. L'Evangile est la parole du Maître, la parole de grâce et de miséricorde pour les pécheurs. Tenez-vous debout, pour témoigner que vous êtes prêtes à obéir à la voix de Jésus-Christ qui parle. Faites le signe de la croix sur votre front, sur votre bouche, sur votre cœur, pour protester par ce signe que jamais vous ne rougirez des vérités de l'Evangile, mais que vous les reconnaîtrez et les défendrez par vos paroles, et que vous les aimerez de tout votre cœur.

Après l'Evangile vient le prône. Souvenez-vous que le prédicateur est l'ambassadeur de Jésus-Christ. Il parle au nom de Dieu, et si vous êtes désireuse de vivre en chrétienne, au lieu de dormir, de vous ennuyer, vous trouverez toujours du profit à entendre la parole divine.

Lorsque le prône est fini, le prêtre et les fidèles font en commun leur professisn de foi par la récitation ou le chant du *Credo*, et terminent ainsi toutes les préparations au sacrifice. Faites en ce moment des actes de foi sur toutes les vérités de la religion, repassez dans votre cœur tout ce que Dieu a fait pour vous

conserver et vous sanctifier. Oh ! quel sujet de méditation !

Quand le prêtre ôte le voile qui couvre le calice, il représente Jésus-Christ dépouillé de ses habits, avant la flagellation et le couronnement d'épines. — Puis il fait l'offrande de l'hostie et du calice ; c'est Jésus offrant ses tourments à son Père pour l'expiation de nos péchés ; ici présentons, en union avec cette oblation divine, notre âme, notre corps et notre vie. Prenons la résolution de continuer et de faire revivre en nous la sainteté, les vertus et les pénitences du Fils de Dieu.

Le prêtre se lave les mains. — Pilate aussi lava ses mains en protestant de l'innocence de Jésus. Ah ! mon Sauveur, lavez-moi dans votre sang très pur, purifiez-moi de tant de péchés et d'imperfections qui souillent ma vie.

Revenant au milieu de l'autel, le prêtre s'incline profondément et récite des prières à voix basse ; c'est Jésus-Christ allant au Calvaire, courbé sous le pesant fardeau de la croix. — Il se tourne vers les assistants et dit : *Orate, fratres ;* c'est Jésus-Christ se tournant vers les saintes femmes qui le suivaient en pleurant, et leur disant de ne point pleurer sur lui, mais bien plutôt sur elles-mêmes ; car, ajoutait-il : *Si le bois vert est traité de la*

sorte, que sera-t-il fait du bois sec? Si la justice divine est si inexorable pour le juste, combien ne sera-t-elle pas plus rigoureuse contre le pécheur ! Que de réflexions, que de retours salutaires sur notre vie passée et nos dispositions présentes !

Lorsque le prêtre, avant la préface, dira : *Sursum corda*, tournez votre esprit et votre cœur vers le ciel. Mêlez vos prières aux chœurs des anges en répétant ces paroles sublimes dont l'éternité est remplie: *Sanctus, sanctus, sanctus.*

Pendant le *Canon*, le prêtre ne se retournera plus vers le peuple ; il est tout entier absorbé dans les dernières prières préparatoires à la consécration. Ici, il prie comme priait Jésus-Christ pour l'Eglise et pour ses frères , plus particulièrement pour ceux qui l'entourent, plus particulièrement encore pour ceux qui lui ont demandé d'offrir le divin sacrifice. Unissons nos supplications aux siennes, en gravissant avec lui la montagne du Calvaire, courbé sous son fardeau d'amour.

Le moment redoutable est arrivé , le grand mystère va s'accomplir. Le prêtre consacre le pain et le vin. Voilà le Dieu victime sur la croix. Le prêtre se prosterne et l'adore entre ses mains. Il l'élève ensuite et le présente à l'adoration du peuple. Adorez-le élevé entre

le ciel et la terre comme victime s'offrant à son Père pour désarmer son courroux. Prosternées à ses pieds, dites-lui du fond de votre cœur : Mon Dieu, ayez pitié de moi, de mes parents, de mes amis et de tous les hommes ; n'oubliez pas mes pauvres défunts et tous les morts spirituels.

Au Pater, *le prêtre invoque le Père céleste.* Jésus en croix recommande son âme à son Père. — Demandez la grâce de la persévérance.

Au Libera nos, *le prêtre demande d'être délivré des maux de cette vie.* — Jésus, dans son amour pour nous, a soif de nouvelles souffrances, et il boit le fiel mêlé de vinaigre pour expier nos intempérances.

Le prêtre divise la sainte hostie. — Jésus incline la tête pour nous donner encore un regard d'amour, et il expire en disant : *Tout est consommé.* Jésus est mort pour nous, vivons pour lui afin que nous rendions le dernier soupir entre les bras de Jésus et de Marie.

A l'*Agnus Dei*, le prêtre se frappe trois fois la poitrine. A la vue de Jésus expirant, du soleil qui s'éclipse de douleur, de la terre qui frémit d'horreur, des tombeaux qui s'ouvrent, les bourreaux et les spectateurs se frappent la poitrine, font amende honorable à Jésus en

croix, le proclament Fils de Dieu. Unissez-vous à leurs regrets, et vous obtiendrez votre pardon.

Le prêtre, en communiant, ensevelit, pour ainsi dire, dans son cœur le corps et le sang de Jésus-Christ. Quand vous communierez, demandez à Dieu de faire de votre cœur, non pas un tombeau, mais un temple orné de toutes les vertus.

Quand le sacrifice est consommé, le prêtre se tourne encore vers le peuple, et lui dit : *Dominus vobiscum*. C'est Jésus-Christ ressuscité, donnant la paix à ses apôtres et à ses disciples dans le Cénacle où ils s'étaient réunis. — Puis, il le bénit et quitte l'autel, de même que Jésus-Christ bénit ses apôtres avant de les quitter pour monter au ciel. — Voilà une première méthode pour entendre la sainte messe ; en voici une seconde.

II

La méthode la plus usitée parmi ceux qui savent lire, c'est d'employer tout le temps du divin sacrifice à suivre avec la plus grande attention, un livre à la main, toutes les actions du prêtre, et à réciter à chacune d'elles une prière vocale tracée sur le livre, en sorte

qu'on passe tout le temps de la messe à lire. Il n'y a pas de doute que, si à la lecture se joint la méditation des saints mystères qui s'opèrent sur l'autel, ce ne soit là une manière excellente, et d'ailleurs très profitable, d'assister au saint sacrifice. Mais remarquez, mes sœurs, qu'il faut que ces prières soient faites avec beaucoup d'attention, sans cela vous mériteriez le reproche que Dieu faisait au peuple juif : *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi*, Pour cela il faut comprendre ce que vous lisez, éviter les distractions, et vous approprier les sentiments exprimés dans ces lectures. Si vous voulez suivre cette méthode pour entendre la sainte messe, procurez-vous des formules de prières qui soient à votre portée, dont vous compreniez bien le sens. Je n'ai pas besoin de vous observer que les prières que vous lisez à la messe doivent avoir rapport au saint sacrifice.

III

La troisième méthode est de s'unir au prêtre pour offrir le saint sacrifice aux quatres grandes fins pour lesquelles toute messe est dite. Cette méthode est, au dire des Pères de

la vie spirituelle, sinon la plus parfaite, du moins la plus conforme à l'esprit de l'Eglise.

Bien qu'il soit vrai que le prêtre seul, comme ministre officiant, offre le saint sacrifice, — lui seul célèbre et consacre —, il est également vrai que le sacrifice est offert pour tous et au nom de tous. Le peuple présent peut et doit s'unir au prêtre, et offrir la messe pour lui-même à ses intentions. Le prêtre rappelle cette vérité aux assistants lorsque, après l'offertoire, il se tourne vers le peuple en disant : Priez, mes frères, afin que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit agréable à Dieu le Père tout-puissant.

Comment peut-on entendre la messe de cette manière ? Il faut diviser le temps de la messe en quatre parties distinctes, afin de réfléchir aux quatre grandes fins pour lesquelles il est offert. Pendant la première partie, c'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à l'Evangile, nous pouvons acquitter notre première dette. Reconnaissant l'abîme de notre propre néant et n'ayant rien qui soit digne du ciel, nous offrons la victime de l'autel, les humiliations de Jésus, en esprit d'adoration, de louange et d'honneur suprême, au Père tout-puissant.

Pendant la seconde partie, entre l'Evangile et le Canon, nous nous rappelons les dons,

les grâces sans nombre que nous avons reçus des mains de Dieu : la création, la rédemption, la conservation, la vraie foi, les sacrements, la patience et la miséricorde de Dieu envers nous malgré nos péchés... Pour le remercier de tant de bienfaits et nous acquitter de nos dettes envers sa justice, nous lui offrons l'Agneau qui a été immolé dès le commencement du monde.

Troisièmement, depuis le Canon jusqu'à la consécration, nous acquittons notre dette d'expiation. Nous rappelons alors à notre esprit nos nombreux péchés, — péchés de pensées, de paroles, d'actions, d'omissions, péchés de jeunesse et d'ignorance, péchés cachés et péchés que nous avons pu faire commettre aux autres. Quant nous examinons notre conscience au pied de l'autel, que de péchés se présentent au regard intérieur de l'âme ! comment les expier ? Tout le sang des martyrs ne pourrait par lui-même effacer une seule faute vénielle ; mais une goutte du sang de Jésus répandu sur le Calvaire ou sur l'autel, suffit à expier les péchés du monde entier. Nous pouvons donc offrir au Père éternel, pendant la messe, le précieux sang de Jésus immolé pour nos péchés.

Pendant la quatrième partie qui s'étend de

la consécration à la communion ou à la fin de la messe, nous acquittons notre dernière dette, en demandant à Dieu toutes les grâces dont nous avons besoin. Nous avons besoin de tout, et de nous-mêmes nous ne pouvons rien obtenir ; Jésus sera notre médiateur. Par cette victime immolée sur l'autel nous obtiendrons pour nous : le pardon du passé et la grâce pour l'avenir ; pour les autres : la conversion des pécheurs, le triomphe de l'Eglise et le soulagement des âmes du Purgatoire. Quand le prêtre communie, chacun doit communier spirituellement, pour retirer du divin sacrifice les grâces les plus abondantes.

Employez, mes sœurs, l'une ou l'autre de ces méthodes, selon vos goûts. Vous vous acquitterez parfaitement des devoirs qui sont dus à la souveraine majesté. Jésus vous bénira, vous enrichira de ses grâces, et vous accordera un jour le ciel. Ainsi soit-il.



VISITE AU SAINT SACREMENT

Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.

Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.

(Prov., VIII, 31.)

Mes Sœurs,

Oh ! si j'avais pu vivre au temps où vivait Jésus, disent quelquefois certaines âmes pieuses, comme je me serais attachée à lui !... Comme je l'aurais écouté et suivi partout !... Il était si bon ! Il guérissait les malades, il consolait les affligés, il donnait du pain aux pauvres, il rendait leurs enfants aux mères désolées, il avait pour tous une bonne parole. Oh ! que j'aurais été heureuse ! Mes sœurs, ce que vous auriez fait alors, vous pouvez le faire à cette heure. Jésus est près de vous comme autrefois, avec tout son cœur et toute sa puissance. Seulement vous ne le voyez pas ; les pauvres aveugles non plus ne le voyaient pas, mais ils savaient qu'il était là ! Oh ! que m'importe qu'un voile le dérobe à ma vue si je suis sûre qu'il y est ? — Il se cache, dit le saint curé d'Ars, comme un grand personnage

qui serait dans une prison et nous dirait : «Vous ne me voyez pas, mais ça n'y fait rien ; demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorderai. » — Pendant le cours de sa vie mortelle, à cause de la foule qui l'environnait, il n'était pas toujours facile de l'aborder ; il n'était pas donné à tout le monde de l'entretenir en particulier. Cette faveur n'était le partage que de quelques âmes privilégiées. Nous sommes plus heureux, nous autres, en possédant la sainte Eucharistie !... Là, nous pouvons allez le visiter quand nous voulons, et nous pouvons lui parler à cœur ouvert. Je veux aujourd'hui, mes sœurs, vous engager à visiter souvent Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Deux motifs nous y engagent : le premier est un motif de convenance, et le second un motif d'intérêt.

I

Visites pleines de convenance. Je suppose qu'un monarque, uniquement pour vous honorer, vous protéger et montrer l'affection qu'il vous porte, vienne fixer sa demeure tout près de la vôtre, afin que vous puissiez vous présenter devant lui, et recourir à sa bonté aussi souvent que vous le voudrez, seriez-vous

insensible à cette bienveillance ? Ne vous obligerait-elle à rien ? Comment serait taxée votre conduite à son égard, si vous négligiez d'aller le voir, et de mettre à profit un dévouement si généreux ? Ce qu'aucun roi n'a jamais fait pour le plus aimé de ses sujets, Jésus-Christ l'a fait pour vous. Que s'est-il proposé en fixant son habitation au milieu des hommes ? S'il n'avait voulu que leur servir de victime en s'immolant pour eux, et se donner à eux pour nourriture, il lui aurait suffi de se rendre présent sous les saintes espèces au moment du sacrifice et de la commnnion. Il a voulu, en demeurant continuellement près de nous être toujours à notre portée, et nous rendre à tout moment les bons offices de la plus tendre et de la plus touchante amitié.

Ecoutez le langage qu'il nous tient dans les saintes Ecritures : Mes plus chères délices sont d'être, non pas avec les anges, non pas au milieu de la Cour céleste, mais avec les enfants des hommes ; *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Le croiriez-vous si un autre que Jésus-Christ vous le disait ? Ses délices sont d'être avec vous, auprès de vous, vous si remplies de misère, vous si dépouillées de vertus ! O admirable condescendance ! De là vous devez conclure deux choses : la première, que vous ne pouvez rien faire de plus

agréable à Jésus-Christ que de lui rendre de fréquente visites. Il vous appelle, il vous invite, il vous attend ; ne devez-vous pas répondre à ces tendres invitations avec le même empressement qu'il met à vous les faire ? N'est-il pas juste que vous ayez, pour vous tenir auprès de lui, la même constance qu'il daigne mettre à vous attendre ? Mais parce que vos occupations vous forcent de quitter le sanctuaire, sachez du moins vous ménager certaines heures dans la journée où vous pourrez venir le visiter. Allez-y le matin pour le saluer et lui offrir les prémices de votre journée ; allez-y le soir, pour prendre sa bénédiction avant le repos de la nuit, pour reconnaître à ses pieds les fautes dont vous vous sentirez coupable, pour implorer sa miséricorde et le secours de sa puissante protection contre les dangers auxquels vous pouvez être exposée pendant votre sommeil. L'autre conclusion à tirer du désir exprimé par Jésus-Christ, c'est qu'en délaissant son sanctuaire et en ne tenant aucun compte des instances qu'il vous fait, vous vous rendez coupable de mépris envers le plus adorable des sacrements, et vous le dédaignez lui-même dans la plus douce expression de son amour. En effet, le sanctuaire où Jésus-Christ réside est le palais où ce roi débonnaire tient sa Cour ; si un roi voyait

son palais désert et sa Cour abandonnée, il regarderait cet abandon comme une insulte, parce qu'il ne pourrait y voir qu'une preuve de mépris de la part de ses sujets. Faudra-t-il donc que le divin Maître, aussi injustement abandonné, se voie forcé de vous adresser le même reproche qu'il adressait à ses apôtres dans le jardin des Oliviers : Eh quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ?

Mes sœurs, si à cette heure quelqu'un venait en toute hâte vous dire que Jésus-Christ se montre à découvert dans une église voisine, qui de vous demeurerait insensible à cette nouvelle et craindrait un déplacement pour aller voir le Sauveur du monde ? Pour le voir, pour lui marquer notre zèle, lui témoigner notre attachement, nous volerions à ses pieds avec la rapidité de l'éclair.

Ames de peu de foi, Jésus-Christ serait-il davantage dans cette église qu'il ne l'est à cette heure dans le tabernacle ?

Vous ne le voyez pas, c'est vrai, mais n'avez-vous pas la foi qui supplée au défaut des sens, comme le chante l'Eglise : « *Præstet fides supplementum sensuum defectui* » ? Qu'avons-nous besoin des yeux du corps pour voir celui que nous voyons des yeux de la foi d'une manière si précise ? Qu'importe le voile qui nous cache Jésus-Christ, puisque

nous savons qu'il nous a affirmé la réalité de sa présence ? D'où vient donc, ô mon Dieu ! cette indifférence glaciale d'un si grand nombre de vos enfants pour un sacrement si auguste qui est vous-même ?

D'où vient qu'ils sont si peu assidus à lui rendre les honneurs et le culte auxquels il a droit ? Entrez dans la plupart des églises, elles sont presque toujours désertes ; de loin en loin quelques adorateurs d'autant plus dignes d'admiration qu'ils sont plus rares. Qu'est-ce que c'est comparé à cette foule de desœuvrés qui vont, qui viennent, qui se pressent sur les places publiques, qui se réunissent dans des lieux de passe-temps ! Je pénètre dans les palais des rois et je vois toute la foule des courtisans, qui s'agite pour obtenir un seul de leurs regards, et dans nos églises Jésus est seul !...

Je descends sur la place publique et je vois tout un peuple semblable à une mer immense ; les uns vont au travail, les autres vont à l'atelier ; les autres courent à tous les hasards de l'industrie humaine. Ici c'est la foule des oisifs ; là les hommes de plaisirs qui encombrent les lieux d'amusements, et dans nos églises Jésus est seul !...

Je monte dans la mansarde du pauvre ; le pauvre qui l'habite manque de pain ; du moins

a-t-il à ses côtés des enfants qu'il aime tendrement, et dans nos églises Jésus est seul !...

J'entre dans la chaumière qu'habite la douleur. Le malade du moins a à son chevet une mère, une sœur qui le consolent et veillent avec lui, et dans nos églises Jésus est seul !...

Il n'y a pas jusqu'au prisonnier qui ne soit un jour ou l'autre visité par ces anges de la charité bien connus sous le nom de sœurs *hospitalières* ou de dames de la miséricorde, et dans nos églises Jésus est seul !...

Oui, oui, on peut graver en toute vérité sur le frontispice de chacune de nos églises, la triste inscription que l'apôtre saint Paul lut autrefois sur le frontispice du temple d'Athènes : *Ignoto Deo :* ici on ne connaît pas le vrai Dieu.

Et, mes sœurs, est-ce le connaître que de ne mettre les pieds à l'église que lorsqu'on y est obligé par la rigueur de la loi ? Est-ce croire au divin sacrement de nos autels que de borner le culte qui lui est dû à l'audition d'une messe le dimanche, et encore souvent le commencement et la fin en sont tronqués ? Est-ce le visiter, que de ne paraître devant lui qu'avec un esprit rempli de mille distractions, et le cœur impatient de voler aux plaisirs du monde ?

Non, non, mes sœurs, ce n'est pas ainsi qu'on connaît Dieu; ce n'est pas ainsi qu'on l'adore; ce n'est pas de cette façon que ses enfants doivent le servir.

II

Mais au motif de convenance, il faut ajouter celui d'un immense intérêt. — On ne va point, conduit par la foi, visiter le Sauveur dans son tabernacle, sans recevoir de lui quelque précieuse bénédiction, dit le père Chaignon.

Il n'est pas, jour et nuit, dans nos sanctuaires pour ne nous rien dire, pour ne nous rien donner. Ses trésors y sont toujours ouverts pour enrichir ceux qui viennent lui exposer leur misère! N'est-il pas dans l'Eucharistie ce qu'il était pendant sa vie mortelle, l'ami du pécheur, la consolation des affligés, le sauveur des âmes? Il y opère encore les prodiges de puissance et de bonté qu'il opérait dans la Judée: guérissant les malades, éclairant les aveugles, ressuscitant les morts... Allons donc à lui avec les mêmes sentiments que les pasteurs et les rois qui vinrent le visiter aussitôt après sa naissance. Allez à lui comme les apôtres et ses disciples, pour écouter les oracles du salut, qui sortent de sa bouche, et dites-lui

comme Samuel : « Parlez, Seigneur, parce que votre servante vous écoute. » Allez à lui comme Magdeleine prosternée à ses pieds, pour pleurer vos péchés ou pour y contempler ses perfections adorables.

Dans quelque état que vous soyez, approchez de Jésus-Christ, faites la cour à Jésus-Christ, et vous trouverez en lui tous les secours dont vous avez besoin. C'est ainsi qu'ont toujours fait les vrais enfants de Dieu.

Ses vrais enfants, c'est un saint Vincent de Paul visitant le plus souvent qu'il pouvait le Dieu de l'Eucharistie, et le consultant dans toutes les affaires importantes qu'il avait à traiter. Ses vrais enfants, c'est un saint Louis tout joyeux et comme en fête quand il pouvait lui tenir compagnie, et ne le quittant qu'avec peine et douleur. C'est sainte Madeleine de Pazzi, lui faisant chaque jour trente visites ; c'est saint Louis de Gonzague passant dans l'église tout le temps que l'obéissance ne le demandait pas ailleurs ; c'est François-Xavier, passant une partie de la nuit devant son tabernacle pour se reposer de ses longues fatigues. C'est ce jeune militaire allant tous les jours monter la garde devant ses autels. Chaque soir on le voyait, une heure durant, immobile, l'œil tourné vers le tabernacle. Le curé, étonné de ce spectacle qui se re-

nouvelait toutes les vingt-quatre heures, lui demanda pourquoi il gardait cette attitude toute guerrière devant le Dieu de paix. « Tous les jours mes compagnons et moi, répondit-il, sommes sous les armes à la porte du général; pourquoi ne viendrai-je pas tous les jours monter la garde devant le tabernacle du Roi des rois, du maître du ciel et de la terre. »

Ses vrais enfants, enfin, ce sont toutes ces âmes fidèles que mon regard découvre dans cet auditoire ; et, Dieu merci, elles sont nombreuses encore. Semblables à des aigles, elles savent s'élever au-dessus des objets de la terre pour prendre leur essor vers cette église, vers cet autel où demeure l'objet de leur amour. O mon Dieu, qu'à leur exemple, comme de jeunes aiglons, nous apprenions tous à voler vers le tabernacle où se trouve le même Seigneur vivant et véritable : *Ubicunque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ.* Ainsi soit-il.



RESPECT DU A NOS ÉGLISES

Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram ?

Est-il donc croyable que Dieu habite avec les hommes sur la terre?
(II Paralip., VI, 18.)

Mes Sœurs,

Parmi les membres qui composent la grande famille chrétienne, il est hors de doute que les enfants de la très sainte Vierge sont ceux qui fréquentent le plus assidûment nos églises. Ils n'y viennent pas seulement au jour du Seigneur, mais souvent dans la semaine. Vous êtes de ce nombre. Toutefois, malgré cette louable habitude, permettez-moi de vous demander s'il n'en serait pas parmi vous qui ne viennent dans la maison de Dieu que par routine,et n'apportent devant le Très-Haut qu'une froide indifférence et un ennui funeste, qu'un esprit et un cœur tout à fait étrangers à la majesté de nos temples? D'où vient ce désordre? Il vient, mes sœurs, de ce qu'on ne comprend pas assez bien ce que c'est qu'une

église. Laissez-moi vous l'apprendre aujourd'hui, afin de mettre un terme aux irrévérences dont vous auriez pu vous rendre coupables. Que sont nos églises par rapport à Dieu ? C'est ce que je veux vous enseigner dans cette allocution.

Nos églises, par rapport à Dieu, sont : 1° sa maison ; 2° le lieu de ses libéralités.

I

Elles sont sa maison. Lorsque Salomon eut élevé le fameux temple de Jérusalem, Dieu lui apparut et lui donna l'assurance qu'il avait pour agréable cette merveille du monde dont il voulait faire son habitation : « Fils de David, lui dit le Très-Haut, j'ai exaucé ta prière, et j'ai choisi le temple que tu m'as bâti pour en faire ma maison de sacrifice. Mes yeux seront ouverts, et mes oreilles attentives à la prière de celui qui m'invoquera en ce lieu. » Ce que Dieu disait de l'ancien temple, il le dit bien plus particulièrement de nos églises, dont le temple de Salomon n'était que la pâle figure. Celui-ci ne renfermait que l'arche d'alliance, les tables de la loi, la manne miraculeuse, et l'on n'y sacrifiait que des victimes mortelles de leur nature. Nos églises

sont véritablement la demeure du Seigneur : *Dominus in templo suo*. Dieu lui-même l'appelle sa maison : *Domus mea*.

En effet, que renferment les sanctuaires et les sacrés tabernacles, même de nos plus modestes églises ? Est-ce l'arche d'alliance si féconde en prodiges ? Sont-ce les tables de la loi que Moïse avait reçues de Dieu sur la montagne du Sinaï ? Est-ce un vase rempli de cette manne qui avait nourri miraculeusement le peuple hébreu pendant quarante ans dans le désert ? Non, c'est Jésus-Christ lui-même, le Fils de Dieu fait homme, l'objet des éternelles complaisances du Père ; c'est l'auteur même de la Loi, le souverain législateur ; c'est celui qui s'appelle le pain de vie, et qui donne l'immortalité à celui qui s'en nourrit ; c'est celui qui enfante les prodiges les plus étonnants et qui doit un jour juger les vivants et les morts.

Quelles sont les victimes que l'on immole sur nos autels ? — Sont-ce des victimes semblables aux vingt-deux mille animaux dont le sang coula dans le temple de Jérusalem ? C'est plus que cela, quoique la victime soit unique. Cette victime unique et perpétuelle de nos églises, c'est Jésus-Christ, prêtre, sacrifice et sacrificateur tout ensemble, qui s'offre pour vous et vous offre avec lui à son Père, et ce

Dieu qui s'immole chaque jour a établi sa demeure dans nos églises. Là il réside le jour et la nuit ; là est son cœur ; là sont ses miséricordes ; là est Dieu en personne. Il est donc vrai de dire avec Jacob, en parlant de nos temples : *Que ce lieu est redoutable ! il est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel !*

Oui, mes sœurs, nos églises, quelles qu'elles soient, sont la maison de Dieu, son trône, son palais ; non pas une maison vide, un trône inoccupé ; mais une maison, un trône, un palais pleins de la majesté de Dieu, de la puissance et de la miséricorde du Seigneur.

Le temple catholique, c'est Bethléem et plus que Bethléem. Si c'est dans une modeste étable que naquit une seule fois le Sauveur du monde, c'est aussi dans nos églises qu'il continue de naître chaque jour et à chaque instant du jour, entre les mains des prêtres, pour rester avec nous jusqu'à la fin des siècles et nous enrichir de ses grâces.

Le temple catholique, c'est Nazareth et plus que Nazareth, car l'Homme-Dieu n'a passé là que les trente-trois années de sa vie mortelle, tandis qu'ici il habite depuis dix-huit siècles, et il y sera jusqu'à la fin du monde ; à Nazareth, il n'avait pour adorateurs que sa sainte

mère et son père nourricier; mais ici ce sont des peuples entiers qui viennent se prosterner à ses pieds, et lui rendre les hommages les plus solennels!

Le temple catholique, c'est le puits de Jacob et plus que cela. Près de cette fontaine mémorable, le divin voyageur, épuisé de fatigue, se reposa, attendit la Samaritaine pour l'instruire, la toucher et la convertir. Au saint Tabernacle, vraie source où jaillissent les eaux qui donnent l'immortalité, Jésus-Christ, fatigué de nos crimes, nous attend, non pas quelques instants, mais tous les jours de notre vie, pour nous parler, nous éclairer et nous ramener à son divin bercail.

L'église catholique, c'est Béthanie et plus que Béthanie. Dans ce petit village, Jésus aimait à converser avec ses amis, et un jour il y sécha les larmes de Marthe et de Marie. Au Tabernacle, le bon Maître donne chaque jour rendez-vous à tous ses amis, et pour converser affectueusement avec eux, pour adoucir et sécher leurs larmes quand ils sont affligés; il y appelle même ses ennemis, les pécheurs, pour les toucher et les convertir.

Le temple catholique, c'est le Cénacle et plus que le Cénacle. C'est dans cette vaste et magnifique demeure de Jérusalem que Jésus a institué pour la première fois le plus grand,

le plus excellent et le plus étonnant des mystères de son amour ; c'est sur l'autel qu'il continue chaque jour, à travers les siècles, de changer le pain et le vin en son corps et en son sang, afin de nourrir perpétuellement ses enfants.

Le temple catholique, c'est Gethsémani, c'est le Golgotha, c'est plus que cela encore. Si dans le jardin des angoisses Jésus nous apparaît pâle et abîmé dans la tristesse; si, au sommet du Calvaire, il verse une première fois son sang jusqu'à la dernière goutte pour laver les iniquités du monde, sur nos autels, il continue chaque jour, et à chaque instant du jour, la régénération du monde par le divin sacrifice, qui est le mémorial et le renouvellement de sa passion et de sa mort !

Mes sœurs, avez-vous jamais bien réfléchi à ces grandes et étonnantes vérités ? Etes-vous bien convaincues que dans nos églises il n'y a pas que des emblèmes et des souvenirs, mais la réalité ? Croyez-vous, d'une foi ferme et inébranlable, que Jésus-Christ lui-même habite véritablement dans nos tabernacles et comme Dieu et comme homme ? Oh ! si vous pouviez voir, comme saint Jean Chrysostome, les anges qui environnent Notre-Seigneur sur ses autels, quelle serait votre terreur ! Quels seraient vos respects et vos adorations ! Vrai-

ment, diriez-vous avec Jacob, ce lieu est terrible ! Vraiment, c'est la maison de Dieu : *Verè Dominus est in loco isto ; et ego nesciebam ;* et je l'ignorais. Oui, mes sœurs, il n'est que trop vrai que plusieurs d'entre vous ont plus d'une fois ignoré la présence réelle de Dieu dans son temple. Vous l'avez ignorée toutes les fois que ces murs sacrés ont été témoins de l'inconvenance de votre maintien, de la dissipation de vos sens et de vos cœurs, et de l'immodestie de votre démarche. — Vous l'avez souvent ignorée et peut-être méprisée, cette divine présence, quand vous avez permis à votre esprit tant de pensées étrangères au saint lieu ; quand vous avez proféré ces paroles inutiles, peut-être même coupables ; mais surtout quand vous avez étalé, sous le regard de Jésus humilié, les corruptrices et vaniteuses misères d'un luxe scandaleux. Oui, mes sœurs, une jeune personne qui se pare du luxe du monde pour être vue et attirer les regards, jusque dans la maison du Dieu qui a maudit le monde, est une rivale effrontée du Dieu de la crèche et du Calvaire, du Dieu anéanti dans l'adorable sacrement de son amour. Que vient-elle faire, sinon chercher des malédictions ?

Comme elle mériterait les reproches qu'adressait saint Ambroise à une dame trop

somptueusement parée ! Où allez-vous ? lui demanda le saint docteur. Je vais à l'église, répondit-elle. — On dirait bien plutôt, répliqua le pieux pasteur, que vous allez à la comédie ou à la danse. Allez, retirez-vous, femme vaine et pécheresse ; lorsque vous viendrez dans le lieu saint, que ce soit pour y pleurer vos péchés, et non pour insulter à Jésus-Christ et scandaliser vos frères.

Terminons en disant que nos églises sont le lieu des libéralités de Jésus-Christ.

II

C'est là où il se plaît à distribuer abondamment ses grâces les plus signalées et les plus abondantes pour notre sanctification et notre salut. Jetez, en effet, vos regards dans le temple sacré ; partout vous apparaissent les monuments de la miséricorde du Seigneur.

Les fonts sacrés du baptême, où vous avez été purifiées de la tache originelle, ne vous disent-ils pas que c'est là que vous avez été revêtus de cette première innocence qui vous rendit enfants de Dieu, frères et cohéritiers de Jésus-Christ ?

Les tribunaux sacrés de la clémence ne

sont-ils pas la piscine salutaire où le divin Sauveur lave dans son sang nos iniquités, et où il nous rend nos droits au royaume éternel ?

La chaire de vérité n'est-elle pas l'école publique où Jésus-Christ continue de nous faire entendre ses divins enseignements ? Là, par la bouche de ses ministres, il parle à tout le monde : à l'enfance qu'il instruit, en l'initiant aux premiers éléments de la religion ; aux personnes plus âgées, auxquelles il apprend leur origine, leurs devoirs et leurs destinées ; aux ignorants, en leur enseignant ce qu'ils doivent à Dieu, au prochain, et ce qu'ils se doivent à eux-mêmes ; aux riches, en leur montrant l'usage qu'ils doivent faire de leurs biens ; aux pauvres, comment ils doivent supporter leur indigence.

Le Tabernacle ne renferme-t-il pas véritablement, et en réalité, le sanctificateur de nos âmes, toujours disposé à nous accorder ses bienfaits dans tous les besoins et toutes les nécessités de la vie ? Là, il est le consolateur, l'ami, le protecteur, le père de tous ceux qui viennent l'invoquer avec confiance.

La Table sainte ne vous présente-t-elle pas avec amour la chair et le sang de Jésus-Christ, principe et gage de la bienheureuse immortalité ?

L'autel n'est-il pas un nouveau Calvaire, où la grande victime renouvelle journellement le mystère de notre Rédemption ?

L'église est donc pour tout chrétien le lieu des libéralités de Jésus-Christ. Dieu des armées, qui n'aimerait pas vos tabernacles et qui ne s'empresserait de s'y rendre ! Désormais, je viendrai y prier, y solliciter vos grâces, et je me rendrai digne, par mon respect, de passer un jour, de votre maison sainte de la terre, dans la Jérusalem du ciel. Ainsi soit-il.





BONNES LECTURES

Attende lectioni.
Appliquez-vous à la lecture.
(I, Timoth. IV, 13.)

Mes Sœurs,

Tous les êtres organisés ont besoin de nourriture pour vivre. C'est une loi générale de la création. Les âmes sont sujettes à cette loi aussi bien que les corps. Les uns et les autres se soutiennent par des aliments qui leur sont propres et qui conviennent à leur nature. Votre corps est sorti de la terre, il se nourrit des produits de la terre, c'est dans l'ordre ; à un être matériel, un aliment matériel. Mais votre âme est spirituelle ; elle doit donc puiser ailleurs que dans les aliments matériels la nourriture nécessaire à sa vie. Il lui faut la vérité et la vertu : la vérité pour son intelligence, la vertu pour son cœur. C'est dans les bonnes lectures que vous trouverez l'une et l'autre. Essayez de vous en convaincre en méditant quelques instants sur la nécessité et les avantages des bonnes lectures et sur les moyens d'en profiter.

I

L'aliment de votre intelligence, mes sœurs, c'est la vérité. Vous ne sauriez la lui refuser sans être ennemies de vous-mêmes. La plus belle et la plus complète expression de la vérité sur la terre, c'est la religion de Jésus-Christ, parce qu'elle est la parole de Dieu qui est la source de toute vérité, la vérité même. Les livres qui en parlent, qui l'expliquent et la font aimer, sont destinés à fournir à votre intelligence l'aliment le plus précieux et le plus substantiel ; vous devez donc les étudier. Ne croyez pas connaître parfaitement votre religion parce que vous avez appris votre catéchisme. Ces notions élémentaires et superficielles ne sauraient vous donner une connaissance suffisante de la science la plus indispensable et la plus profonde, de la science qui fait les vrais chrétiens et les saints. Sachez-le bien, c'est parce que l'étude de la religion est négligée, qu'il y a tant d'âmes faibles dans la foi, superstitieuses et ignorantes. Vous-mêmes, mes sœurs, croyez-vous être suffisamment instruites de votre religion ? Pourriez-vous bien rendre compte des grands mystères de votre foi ? Vous n'en avez peut-être que la

connaissance rudimentaire acquise au catéchisme ; et encore ce que vous avez appris là, ne l'avez-vous pas oublié? Et si déjà ces vérités vous sont devenues comme étrangères, que sera-ce dans dix ans, dans vingt ans, lorsque vous serez plongées dans l'embarras tumultueux du siècle et sans cesse occupées de vos affaires temporelles, si vous ne lisez pas les livres qui vous les rappellent et les expliquent? (L'abbé Larfeuil.)

Au milieu du tourbillon rapide qui vous entraîne, vous préserverez-vous de l'énervement intérieur que produit la dissipation inséparable du commerce du siècle? Comment résisterez-vous au torrent, et vous maintiendrez-vous dans la ferveur nécessaire à une chrétienne, si de bonnes lectures ne rappellent souvent votre âme vers Dieu, si elles n'en nourrissent et n'en purifient les affections? Le laboureur suspend de temps en temps son pénible travail pour aller réparer ses forces épuisées et se sustenter par une nourriture fortifiante ; pourquoi, à son exemple, vous, jeunes filles du monde, ne chercheriez-vous pas à recouvrer la vigueur de votre âme qui s'affaiblit et se perd insensiblement au milieu des agitations du siècle, en lui donnant une nourriture succulente? Mais de tous les moyens d'y parvenir, il n'en est pas de plus efficace

que de bonnes et pieuses lectures. Saint Paul avait donc raison de dire à son disciple : Appliquez-vous à la lecture : *Attende lectioni.*

Votre cœur a besoin de la vertu comme votre intelligence a besoin de la vérité. Or, c'est dans les bonnes lectures que vous puiserez le goût de la vertu et la force de la pratiquer. Il y a dans tout cœur humain un fonds de corruption qui fait obstacle au bien. Pour surmonter cet obstacle vous avez besoin d'être excitées, encouragées. Ce n'est pas dans le monde, ce n'est pas dans les conversations du monde que vous pourrez trouver ce stimulant réclamé par votre cœur de jeune fille ! Hélas ! le plus souvent, les propos que vous y entendrez, les exemples que vous y verrez vous éloigneront de la vertu et de la pratique de vos devoirs. Dans les bonnes lectures, au contraire, vous puiserez des leçons de vertu et des encouragements à la pratiquer. (L'abbé Larfeuil.)

N'est-ce pas par la lecture des livres sapientiaux que saint Augustin sentit naître en lui le désir de revenir à Dieu et à la vertu ? Ce grand coupable travaillé par la grâce, n'a plus de repos ni le jour ni la nuit. « Quand briserai-je mes chaînes? » se dit-il à lui-même. Et ses passions lui répondent : demain, demain. — « Et pourquoi pas aujourd'hui ? Pourquoi pas à l'heure présente ? Eh quoi ! je ne pourrai

pas ce que peuvent tant de saints et de saintes moins instruits que moi ? *Et non potero quod isti et istæ?* » Comme il tenait ce langage en fondant en larmes, il entend une voix qui lui dit distinctement : *Tolle et lege*, prends et lis. Il rencontre sous sa main les épîtres de saint Paul et lit ce passage : « Ne vous plongez pas dans la bonne chère, ni dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités, ni dans les querelles, ni dans l'envie ; mais revêtez-vous de Jésus-Christ, et ne consentez pas aux mauvais désirs de la chair. » Et ce passage achève de le convertir, et il devient un grand saint.

Le même saint Augustin ne nous apprend-il pas que deux gentilshommes de la cour, après avoir lu la Vie de saint Antoine, quittèrent le monde et se firent religieux ? N'est-ce pas la lecture de la Vie des Saints, qui fit comprendre à saint Ignace de Loyola la vanité des choses de la terre, et lui donna la force de tout quitter pour être à Dieu seul ? Quelle impression ne produisit pas sur l'esprit et le cœur de sainte Thérèse, la lecture de la Vie des Saints et l'histoire de leur martyre ! Encore bien jeune, ne prit-elle pas un jour, à la suite de ces lectures, le chemin qui devait la conduire chez les Maures, où elle aurait voulu verser son sang pour Dieu ? Et le baron de Renty, passionné pour la lecture, prenant

chez son libraire des livres, accepte l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'on lui présente. Il la lit, la relit ; cette lecture le touche et l'éclaire si vivement qu'il renonce au monde et se fait chartreux.

Vous le voyez, les bonnes lectures éclairent l'esprit et embrasent le cœur du feu du zèle de notre sanctification. Elles enrichissent la mémoire de pieuses sentences et de touchants exemples... Elles portent la volonté à l'imitation des saints et à la pratique de la vertu... S'y livrer, c'est le meilleur emploi que l'on puisse faire du temps. Les bons livres sont d'excellents compagnons, qui abrègent les heures, et qui fournissent des conseils, des avis, des règles de sagesse, de piété et de mœurs, pour tous les âges, pour tous les sexes, pour tous les états, pour toutes les positions. Ils sont une sorte d'atelier où l'on trouve tout ce qu'il faut pour élever l'édifice du salut... Ils sont comme une pharmacie qui fournit des remèdes pour tous les maux. Par les bons livres Dieu nous parle, et nous dit tout ce que nous avons à faire ou à éviter pour vivre saintement, dit saint Augustin : *Cum legimus, Deus nobiscum loquitur.* Un bon livre est un véritable ami, un consolateur, un guide dans le chemin de la vie. C'est un ami complaisant et intéressant au suprême degré : il revient,

dit le père Schouppe, des pays les plus lointains, il a vécu dans les âges les plus reculés ; on le trouve quand on veut, on peut toujours l'interroger, il est toujours disposé à répondre et il cesse de parler quand on le désire; il parle de tout ce qu'on veut savoir; il nous dit la vérité sans détour, sans ménagement, nous reprend de nos vices sans jamais nous froisser; enfin il nous répétera la même chose autant que nous le voudrons, sans jamais se lasser ni se plaindre.

Oui, c'est un ami véritable, celui que le Saint-Esprit appelle le plus grand des trésors ; et je ne m'étonne pas de cette parole du pieux auteur de l'*Imitation*, qui déclare avoir cherché le repos partout, et ne l'avoir trouvé que dans la lecture d'un bon livre. Je n'ai trouvé le repos nulle part, dit-il, sinon dans un coin retiré avec un bon petit livre. *In angulo cum libello.*

II

Terminons en disant comment il faut lire pour tirer du profit des bonnes lectures.

Il ne faut pas lire beaucoup de livres ; il est mieux de s'attacher à quelques-uns et de ne les quitter que quand on est sûr d'en avoir

retiré tout le fruit qu'ils peuvent produire. Saint François de Sales dit que pour bien profiter de nos lectures, il ne faut pas lire et dévorer plusieurs livres, mais un seul ; il faut le lire chaque jour, le méditer, et pratiquer ce qu'il nous enseigne. Il ne suffit pas de le lire une fois, continue-t-il ; quand vous l'aurez terminé, recommencez-en de nouveau la lecture. La seconde lecture vous touchera plus que la première, la troisième plus que la seconde, et vous y trouverez chaque fois quelques richesses nouvelles; c'est ce qu'éprouvent tous ceux qui lisent avec le désir véritable de profiter de leurs lectures.

Pour qu'une nourriture fasse du bien et sustente celui qui la prend, il ne suffit pas de l'introduire en quantité dans l'estomac, mais il faut encore la digérer par la réflexion. Pour obtenir cet heureux résultat, imitons la sainte Vierge. La tradition nous dit que dans sa jeunesse elle n'avait pas d'occupation plus douce et plus ordinaire que de lire les saints livres. Elle y puisait une connaissance approfondie de la loi et un plus grand amour pour son Dieu. Quand elle les avait lus, elle ne cessait de les méditer dans son cœur, comme elle devait faire plus tard de tout ce qu'elle entendrait dire de son Fils : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* Imi-

tez-la; comme elle, vous retirerez de vos lectures méditées les plus grands avantages pour votre intelligence et pour votre cœur. Ainsi soit-il.





LA PRÉSENCE DE DIEU

Ambula coram me et esto perfectus.

Marchez en ma présence et vous serez parfaites.

(Genes., XVII, 1.)

Mes Sœurs,

La sublime et touchante pratique de la présence de Dieu, tant recommandée par les saintes Ecritures, par les Pères de l'Eglise et par les maîtres de la vie spirituelle, est une douce et sainte habitude de se rappeler que Dieu est présent en tout temps et en tout lieu, et de se tenir uni à lui par une attention continuelle à ne rien faire qui lui déplaise. Je veux aujourd'hui, dans cette allocution, vous parler de l'obligation et des avantages de cette pratique.

I

C'est un devoir de conserver partout la pensée de Dieu. 1° Il n'y a aucun moment dans la vie, dit saint Ambroise, où Dieu ne fasse sentir à l'homme les effets de sa bonté et de

sa miséricorde ; il ne doit y avoir, dans la vie de l'homme, aucun moment où il n'ait la pensée de Dieu présente à l'esprit. Eh quoi ! Dieu, qui ne vous doit rien, ne vous oublie jamais, et vous, qui lui devez tout, vous pourriez l'oublier ? Saint Bernard veut que, dans toutes les circonstances et tous les instants, nous nous rappelions la présence de Dieu, regardant comme perdu tout le temps où nous n'y pensons pas. Qu'est-ce que le Seigneur demande de vous ? dit le prophète Michée : c'est que vous marchiez avec attention en sa présence ? David nous donne le même avis : Marchez toujours en la sainte présence de Dieu. Il pratiquait lui-même ce saint exercice, comme il nous l'apprend par ces paroles : « J'avais le Seigneur toujours présent devant mes yeux, parce que je sais qu'il est toujours à ma droite pour me soutenir.» Tous les justes de l'ancienne loi, tous les saints dans la loi nouvelle ont pensé et agi de même. N'en doutez pas, c'est le souvenir d'un Dieu présent partout, qui encourageait et consolait David dans tous les dangers, dans toutes les persécutions, dans toutes les adversités. Aussi disait-il : « Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur. »

C'est dans la pratique de la présence de Dieu que les saints, dans leurs travaux, dans la joie, dans la tristesse, quand le démon, le monde et la chair leur faisaient la guerre, trouvaient le moyen d'acquérir de nombreux mérites pour le ciel.

C'est dans cette pensée « Dieu est témoin de mes tourments » que les martyrs ont puisé cette force surhumaine qui leur faisait braver la mort la plus cruelle.

2° Le devoir le plus impérieux de l'homme est d'aimer de tout son cœur et par-dessus toutes choses un Dieu qui l'a aimé de toute éternité, et dont l'amour l'enveloppe à chaque instant de mille bienfaits. Mais si vous l'aimez véritablement, votre esprit se portera sans peine et comme de lui-même à Dieu ; il sera sans cesse préoccupé de l'objet de vos affections... Demandez aux adorateurs d'une beauté frivole, à ces insensés que tyrannise une indigne passion ; dites-leur où va le matin leur premier soupir et le soir leur dernière pensée ; demandez-leur si, à chaque heure, à chaque instant du jour, leur cœur ne se transporte pas auprès de son trésor. Hélas ! chères enfants, est-ce ainsi que vous pensez à Dieu ? Ne pensez-vous pas plus souvent à la vanité, à votre avenir, à vos plaisirs et à certaines créatures dangereuses pour votre salut ?...

II

Et cependant rien de plus avantageux que le saint exercice de la présence de Dieu. Je réduis à deux principaux les avantages qu'il procure : la pensée de Dieu est le moyen le plus efficace pour nous faire éviter le mal, le motif plus puissant pour nous porter au bien.

1° Ecoutez les dernières exhortations paternelles que le patriarche Tobie, sur son lit de mort, adressait à son fils : « Tous les jours de votre vie, considérez Dieu présent à votre esprit et craignez de jamais consentir au péché : *Omnibus diebus vitæ tuæ, in mente habeto Deum, et cave ne aliquando peccato consentias.* » En effet, mes sœurs, qui pourrait se résoudre à commettre le péché s'il pensait qu'il est sous les yeux de Dieu, que Dieu le voit, que Dieu l'entend, que Dieu connaît jusqu'à ses désirs et jusqu'à ses plus secrètes pensées ? Le scélérat le plus déhonté oserait-il commettre un homicide devant son juge qui pourrait à l'instant le punir ? Le libertin le plus effréné aurait-il le front de commettre une infamie sur la place publique, en présence d'un peuple nombreux ? Le serviteur oserait-il mépriser les ordres de son maître en sa présence ? et le

voleur serait-il assez audacieux pour dérober dans le moment même où on a les yeux ouverts sur lui ? Or, si la présence même d'un enfant ou du dernier des hommes paralyse le coupable, et l'arrête subitement au milieu des plus grands désordres, comment ne serait-il pas saisi et comme anéanti par l'infinie présence d'un Dieu accusateur, témoin, juge et vengeur du crime ? d'un Dieu qui ne cesse de le regarder et de s'occuper de lui ?

Car, enfin, portez vos pas dans les ténèbres les plus affreuses, au sein des cavernes les plus profondes, dans les entrailles même de la terre, et si Dieu ne vous y voit pas, dit saint Augustin, agissez sans crainte, péchez librement : *Quære ubi non videat te Deus et fac, quod vis?* Mais, vains efforts, inutiles démarches : ni l'épaisseur des ombres, ni la profondeur de vos retraites, ni le mystère de vos pensées ne vous déroberont aux regards de Dieu.

Conduisez-moi dans un lieu assez caché pour que Dieu ne me voie point, et je consentirai à ce que vous me demandez, disait un grand saint, à une personne qui le sollicitait au crime. Cette seule réflexion convertit sur-le-champ la coupable.

Comment oserai-je commettre le péché devant Dieu qui me voit? disait Joseph à la

femme de Putiphar qui voulait le porter au mal. Non, répondait la chaste Suzanne, pareillement sollicitée par deux infâmes vieillards, non, jamais je ne saurais offenser le Seigneur en sa présence. J'aime mieux tomber entre vos mains sans péché, que pécher en présence du Seigneur.

Ecoutez ce trait. Un jour une célèbre courtisane appelée Thaïs sollicitait au crime un pieux solitaire appelé Martinien. Je le veux, répond l'homme de Dieu ; mais à condition que nous soyons sans témoins. — Allons dans cette forêt, nous serons à l'abri de tout regard. C'était pendant la nuit et ils arrivent au milieu d'un bois touffu. La séductrice s'arrête. Avançons encore, dit Martinien, quelqu'un nous entend. — Bientôt Thaïs renouvelle son infâme dessein. — Plus loin encore, dit le saint, quelqu'un nous voit. L'impudique s'arrête une dernière fois. Quelqu'un nous a suivis, s'écrie Martinien. Oui, malheureuse, l'œil redoutable qui aperçut le crime de Caïn veille sur nous, il nous contemple, il nous poursuit. C'est Dieu lui-même qui voit, qui entend la pensée la plus secrète de notre cœur et qui découvre jusqu'aux plus sombres replis de notre conscience. L'infâme Thaïs fut comme terrassée de cette idée redoutable, et de prostituée elle devint pénitente. Voilà la

puissance de cette pensée : Dieu me voit ! Aussi, dit Cassien, la pratique de la présence de Dieu place le couteau sous la gorge du péché et le met en fuite. Quand donc, mes sœurs, il vous vient quelque mauvaise pensée; quand la tentation vous presse et que vous êtes sur le point de succomber, dites-vous à vous-mêmes : Dieu me voit ! Quand le sang bouillonne et que la colère va vous emporter ou la volupté vous séduire, dites aussitôt : Dieu me considère ! Dieu m'entend ! Si quelqu'un veut vous porter à des choses honteuses, répondez-lui : Dieu nous regarde ! Dieu nous voit ! et vous vaincrez la tentation, et vous triompherez de la séduction.

Le souvenir de la présence de Dieu n'est pas seulement un préservatif contre le péché ; elle est encore le motif le plus puissant pour nous porter au bien.

2° C'est la parole du Seigneur qui nous l'affirme : Marchez devant moi et vous serez parfaits : *Ambula coram me et esto perfectus.* Le chemin de la perfection, c'est donc la présence de Dieu. Car ceux qui pratiquent cet exercice et qui savent que Dieu les voit partout et toujours, vivent saintement, dit le prophète Osée : *Vivemus in conspectu ejus ;* il n'y a pas d'autre vie que celle-là. Et ils cherchent à plaire à Dieu en toutes choses et à faire sa

sainte volonté. Ils sont actifs, forts et vigoureux.

Voici ce que dit le Seigneur, ajoute le prophète Amos : cherchez-moi, souvenez-vous de moi, et vous vivrez : *Hæc dicit Dominus : quærite me, et vivetis.* Vous vivrez de la vertu et dans la vertu. Vous vivrez de la grâce et vous servirez fidèlement le Seigneur.

Quel est le plus puissant stimulant pour porter le serviteur à se dévouer à son maître ? C'est la pensée que son maître le regarde et récompensera largement ses services. Quel est le plus bel encouragement pour le soldat, sur le champ de bataille ? C'est la pensée qu'il combat sous les yeux de son prince ; que son chef est témoin de sa bravoure, de ses efforts, de ses victoires ; qu'il applaudit à ses faits d'armes et qu'il saura les récompenser. Eh bien ! nous sommes les serviteurs de Dieu, les soldats de Jésus-Christ. Chaque jour nous travaillons sous ses regards ; nous combattons, nous luttons sans cesse en sa présence ; il compte tous nos pas, tous les soupirs de notre âme, tous les battements de notre cœur !

Quelle force n'auriez-vous pas pour pratiquer toutes les vertus chrétiennes, si vous vous disiez à vous-mêmes : Dieu voit tout, examine tout, il me tiendra compte de la

moindre de mes œuvres. Si je suis humble, Dieu un jour m'exaltera. Si je suis chaste d'esprit, de cœur et de corps, Dieu me donnera en partage les pures félicités du ciel. Les souffrances que j'endure ne lui sont point cachées, il voit l'aumône répandue en secret dans le sein des pauvres, la prière qu'on fait en sa présence, dans le silence du cabinet, et le jeûne dérobé aux yeux des hommes.

Ils sont donc grands et précieux les avantages que procure la pratique de la présence de Dieu. Efforcez-vous d'en faire usage. Dès votre réveil, au commencement de vos principales actions, lorsque vous entendez sonner les heures, soyez fidèle à élever votre cœur vers Dieu; il le dirigera et il le possédera. C'était la pratique du saint roi-prophète : J'avais toujours le Seigneur devant mes yeux : *Providebam Dominum in conspectu meo semper*.

Dans vos actions extérieures, appliquez-vous à être plus occupées de Dieu que de toutes vos affaires. Prenez plaisir à faire toutes choses en sa divine présence et sous ses yeux.

Etes-vous tombées dans quelque imperfection, dans quelque péché ? c'est alors qu'il vous importe de conduire votre âme devant Dieu, pour lui en demander pardon et pour vous humilier.

Ne commencez jamais une prière avant de

vous être recueillies en Dieu, et sans l'adorer présent au fond de votre cœur, disant quelquefois avec Abraham : Qui suis-je, moi, poussière et cendre, pour oser parler à mon Dieu ? ou avec David : Me voilà, Seigneur, comme un néant devant vous; ou enfin comme le publicain : Seigneur, ayez pitié d'un misérable pécheur.

Heureuses donc les âmes qui vivent toujours en la présence de Dieu et qui n'oublient jamais qu'il les voit. Leurs épreuves leur sont légères; elles fuient le péché et amassent d'impérissables richesses, dont elles jouiront dans le ciel pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.





OBSTACLES A LA PIÉTÉ

Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt.
N'aimez ni le monde, ni rien de ce qui est dans le monde.
(I Jean, II, 15.)

Mes Sœurs,

Vous avez compris, dans une précédente allocution, l'obligation où vous êtes d'acquérir la piété, et que vers la piété doivent tendre tous vos efforts et toutes vos aspirations. Je dois aujourd'hui vous indiquer les obstacles que vous rencontrerez infailliblement dans le chemin de la vie chrétienne. Impossible de les signaler tous. Mais voici les trois principaux dont l'un tient à l'esprit, l'autre au cœur et le dernier à la volonté : légèreté, amour du monde, inconstance.

I

Le premier écueil, celui qui tient à l'esprit, c'est la légèreté. Que la jeunesse soit naturellement légère, il est inutile de le prouver. C'est là le côté le plus saillant de sa physionomie. Tout le monde en convient. Où trouver quelque chose de grave et de sérieux dans une personne de quinze à dix-huit ans? Est-ce dans ses pensées? Non, son esprit n'est occupé qu'à poursuivre des bagatelles, comme le petit enfant qui, dans la prairie, se fatigue à courir après des papillons aux ailes dorées. Elle ne le nourrit que de futilités et de chimères... Elle ne l'occupe qu'à rechercher des joies, des amusements et des parures.

Est-ce dans ses goûts? Non, elle ne rêve que toilette, modes, luxe, vanité, visites, et son cœur palpite, tressaille au nom et à l'idée seule du plaisir.

Est-ce dans ses paroles? — Moins encore. Toutes ses conversations sont frivoles, inconsidérées. Or, comment voulez-vous que la piété s'implante et prenne racine dans une âme légère? Certains arbres ne peuvent s'enraciner dans les terres sablonneuses où manque le suc qui devrait les nourrir. Le terrain

sablonneux c'est le cœur de la jeune fille qui se laisse entraîner sans aucune résistance par le courant de la légèreté. La piété ne saurait germer et se développer dans ce sol aussi mouvant que le sable; elle y végète, elle y languit, elle y meurt. Et que lui manque-t-il donc ? Il lui manque le suc nourricier.

Vainement essayerait-on de parvenir à la piété si l'on ne commence par contraindre l'esprit en le ramenant aux grandes, aux fortes pensées de la foi : la fin de l'homme, l'immortalité de l'âme, le ciel, l'enfer...

Mais pourquoi parler des grandes et fortes pensées de la foi à la fille légère ? Elle les abhorre, parce qu'elles contrarient et gênent ses mouvements ; parce qu'elles la contraindraient à fuir la vanité, le mensonge, le plaisir et le péché ; toutes choses qui lui paraissent seules capables de la rendre heureuse. Ainsi la prière l'ennuie, parce que la prière fervente exige que l'esprit se recueille et se fixe devant Dieu.

La confession l'ennuie, parce qu'il faudrait descendre dans sa conscience et en étudier soigneusement tous les replis.

La communion l'ennuie, parce que cet acte, le plus important de tous les actes de la vie, demande une préparation et des sacrifices dont la seule perspective l'épouvante.

Par suite elle ne prie pas, ou bien elle ne prie que par un reste d'habitude qui date de l'enfance. Elle ne se confesse pas, ou bien elle ne le fait que rarement et sans examen. Elle ne communie pas, ou bien elle ne le fait que par mode d'acquit, et pour ne pas autoriser certains soupçons sur sa conduite.

La lutte, qui est de tous les jours, l'ennuie ; aussi se laisse-t-elle entraîner à toutes ses inclinations perverses. Que voulez-vous? Son esprit est ouvert à tous les vents du siècle; il est ouvert comme la maison fraîchement bâtie qui n'a ni portes ni fenêtres; il est ouvert comme la ville qui n'a point de remparts; et la dissipation, comme un vent de tempête, en bannit toutes les résolutions, tous les pieux attraits; elle y détruit tout ce que la grâce divine avait péniblement édifié. Les jeunes filles sans piété pensent donc rarement à Dieu et aux choses de Dieu. L'aiment-elles? Je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est qu'elles aiment passionnément le monde. Voilà le second obstacle à la piété.

II

Personne, nous dit Jésus-Christ dans son saint Evangile, ne peut servir deux maîtres à

la fois : *Nemo potest duobus dominis servire.* Et celui qui, à l'aide de certains compromis, fait de son cœur deux parts et en jette une au monde, se déclare l'ennemi de Dieu, ajoute saint Paul : *inimicus Dei constituitur ;* et personne ne peut se flatter d'aimer Dieu s'il ne commence par haïr le monde : *Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt.* Quoi de plus évident! Impossible de concilier ensemble les ténèbres et la lumière, la nuit et le jour. Impossible que Dieu agrée une religion à double face; impossible qu'il approuve ceux qui le matin vont à l'église et le soir au théâtre ; ceux qui prétendent pouvoir chanter des cantiques et des chansons, communier et suivre leurs penchants déréglés, aller à la messe et au bal, se couvrir un jour du voile de la dévotion et le lendemain revêtir les parures de la volupté et de la mollesse; porter l'image de Jésus-Christ ou de la sainte Vierge sur la poitrine et le démon dans le cœur. Le Seigneur est un Dieu jaloux qui veut tout ou rien. Il nous déclare expressément que nous devons ne servir que lui seul : *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.* Celui qui n'est pas pour moi est contre moi : *Qui non est mecum contra me est.* Comment, dès lors, concilier dans une âme l'esprit du monde et l'esprit de Dieu, les maximes du siècle et

l'Evangile? Le monde, c'est l'orgueil qui cherche à se montrer, à paraître, et à attirer sur lui les regards et les cœurs. L'Evangile, c'est l'humilité qui se complaît dans le silence et l'oubli.

Le monde, c'est le culte passionné de la chair que l'on flatte et que l'on adore. L'Evangile, c'est le sacrifice, l'abnégation et la pénitence. Le monde, c'est tout ce qui surexcite les sens et les passions; c'est la lecture des livres dangereux; c'est une conversation médisante ou licencieuse; c'est la fréquentation de certaines sociétés tout au moins suspectes; c'est un bal, une visite, une promenade, une affection, qui peuvent attiser dans l'âme le foyer du mal; et l'Evangile, c'est tout ce qui est saint, tout ce qui est chaste, tout ce qui est pur. Le monde, enfin, c'est tout ce qui dévore toutes les vertus, et, entre toutes, celle qui est la plus belle, la plus suave, et qu'on nomme avec raison la vertu angélique. Fuyez donc le monde anathématisé par Jésus-Christ, qui est incompatible avec la vie chrétienne. Défiez-vous de ses promesses flatteuses et de ses habiles séductions. Donnez votre cœur tout entier à Dieu, et donnez-le-lui pour toujours. Soyez fermes dans vos résolutions, pour éviter l'inconstance de la volonté, le troisième écueil de la piété.

III

Il est des âmes versatiles qui sont un jour embrasées de l'amour de Dieu, et le lendemain elles se tournent tout entières vers le monde et ses plaisirs. A la suite d'une retraite, d'une mission, de la perte subite d'un parent, d'un ami, d'un revers quelconque, elles sont ébranlées, touchées, émues ; on les entend s'écrier : à l'œuvre, à l'œuvre ; déracinons ce vice, combattons cette habitude, arrachons cette passion, et, avec le courage du soldat qui monte à l'assaut, elles s'élancent sur la brèche. Mais la nuit survient, l'enthousiasme se calme, et, le lendemain, où sont tous ces beaux projets de conversion ? Que sont devenus tous ces plans de vie chrétienne? Le vent a changé de direction et il a tout emporté. — Aujourd'hui, le thermomètre est monté jusqu'au plus haut degré, la chaleur est vraiment tropicale; jamais une prière si séraphique, jamais une oraison si affectueuse, jamais une communion si brûlante. Le cœur n'y tient plus. Tout à coup, c'est à n'y rien croire, le thermomètre est descendu brusquement au-dessous de zéro, et, par la plus

étrange variation de température, on est tombé à glace.

Par moment, ces âmes semblent marcher dans des chemins aplanis : point d'ornière, point de secousse, point de choc, et elles s'avancent fidèles à Dieu, fidèles à leur conscience, fidèles à leur devoir, fidèles à leurs pratiques. Mais voilà que, tout à coup, une pierre se rencontre sur leur route : c'est une tentation qui surgit, c'est une occasion dangereuse qui se présente, c'est une humiliation qui froisse l'amour-propre, c'est un malheur qui attriste, c'est un confesseur qui s'en va, et voilà que le train déraille, et les pauvres voyageuses sont désorientées. Elles s'égarent dans leur voie et tombent dans le découragement. Alors elles laissent de côté, pendant des semaines, des mois, la prière, la messe, la lecture spirituelle, la communion et toutes les pratiques qui étaient entrées dans le cadre de leur vie. Elles retournent au point d'où elles étaient parties. Or, mes sœurs, avec de pareilles alternatives, comment pourrait-il se faire que la piété s'enracinât fortement dans vos cœurs ? Vous ressemblez à l'architecte qui, après avoir élevé jusqu'à une certaine hauteur les murs d'un édifice, les démolirait aussitôt pour les reconstruire et les démolir encore. Vous ressemblez au laboureur qui,

ayant planté un arbre dans sa propriété, l'arracherait avant qu'il ait pris racine, et le transplanterait chaque semaine dans une autre partie de son domaine. Vous ressemblez à un ouvrier qui s'en va d'apprentissage en apprentissage, essaie de tous les métiers, et arrive, à la fin de sa course, sans en connaître aucun, et se trouve aussi pauvre qu'il l'était au début de sa carrière. Combien de fois, au tribunal de la pénitence ou à l'issue d'une retraite, avez-vous pris, devant Dieu, des résolutions que rien, semblait-il, ne devait ébranler? Et, cependant, l'édifice que vous alliez construire avec tant d'ardeur est-il sorti de terre? Et qui donc a retardé votre œuvre? c'est la légèreté de caractère, c'est l'amour du monde, c'est l'inconstance de la volonté. Pensez-y. Si c'est là l'écueil contre lequel va se briser votre piété, sachez l'éviter à l'avenir, pour que vous abordiez sûrement au rivage éternel. Ainsi soit-il.

LE TRAVAIL

Honestavit illum in laboribus et complevit labores illius.

La Sagesse l'a enrichi dans ses travaux et lui en a fait recueillir de grands fruits.

(Sap., x. 10.)

Mes Sœurs,

Un homme riche, dit l'Evangile, étant sur le point de partir pour une contrée lointaine, appela ses serviteurs et leur confia ses biens pour qu'ils les fissent valoir. Longtemps après, ce maître, étant de retour, convoqua de nouveau ses serviteurs, et leur demanda comment, en son absence, ils avaient administré les biens qu'il leur avait laissés. — Maître, lui répond l'un d'eux, vous m'aviez remis cinq talents ; je les ai fait fructifier : en voici cinq autres. — Maître, ajouta le second, vous m'aviez donné deux talents ; j'ai travaillé : en voici deux autres. Le maître les loua, leur disant : Courage, bons serviteurs ; puisque vous avez été fidèles dans de petites choses, je vous établirai sur de plus grandes.

Un troisième enfin se présenta, disant :

Maître, je sais que vous êtes un homme sévère, que vous voulez récolter là même où vous n'avez pas semé. J'avais reçu de vous un talent, je l'ai caché durant votre absence, je vous le remets à cette heure. — A ces paroles, le maître indigné répond : Serviteur paresseux et méchant, si tu savais que je veux moissonner où je n'ai pas même semé, tu devais faire produire le talent que je t'avais confié. Et, s'adressant aux deux autres, il ajouta : Otez-lui le talent qu'il a entre les mains, et jetez ce serviteur dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Pour vous, serviteurs fidèles et laborieux, entrez dans la joie de votre Seigneur.

Telle est, chères enfants, l'histoire de tous les hommes, la mienne et la vôtre. Le Maître dont nous parle cette parabole, c'est Dieu ; nous sommes les serviteurs. Dieu nous confie à tous des talents : aux uns cinq, aux autres deux, un seul à quelques-uns. Ces talents, il faut les faire fructifier par le travail, car un jour viendra où nous aurons à en rendre un compte sévère. — Vous l'avez compris, c'est du travail que je veux vous entretenir aujourd'hui. Nécessité et avantages du travail, voilà les deux pensées qui vont faire l'objet de nos réflexions.

I

Le travail est une loi universelle qui s'adresse à tous les êtres de la création ; aussi, voyons-nous que les créatures même insensibles sont dans le mouvement et travaillent chacune à la manière que leur auteur a disposée : le soleil se lève tous les jours pour éclairer l'univers ; la terre produit des fruits ; les animaux, que Dieu a soumis à l'homme, travaillent pour ses besoins ; les Anges, ces sublimes intelligences qui approchent le plus près de la Divinité, sont dans une action continuelle. Sans cesse occupés à faire la volonté de Dieu, ils remplissent chacun le ministère qu'il leur a confié, avec une activité que l'Ecriture nous représente comme le symbole de celle du feu : *Facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem.* Mais cette loi universelle est formulée d'une manière particulière pour l'homme.

Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à ouvrir nos saints Livres, et, à chaque page, le texte sacré nous dira que l'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour voler : *Homo nascitur ad laborem ut avis ad volatum.*

A l'origine des choses, quand l'homme,

avant son péché, était encore dans tout l'honneur de son innocence et l'intégrité de sa nature, Dieu lui impose le travail ; il le place dans le paradis de délices, pourquoi ? Est-ce uniquement pour en jouir et ne rien faire ? Non ; remarquez l'expression du texte sacré, c'est pour y travailler : *ut operaretur*. La terre alors n'était pas maudite, l'homme n'était pas déchu, — il sortait des mains de son Créateur, l'image divine resplendissait de tout son éclat sur son front. Eh bien, Dieu veut que l'homme innocent travaille, que de la terre féconde il tire des fruits qui seront les siens, puisqu'ils viendront de son travail; et c'est ainsi qu'il entre en coopération avec Dieu, qu'il participe à l'action créatrice. Car, tel est l'honneur et la dignité du travail, qu'il associe pour ainsi dire l'homme à Dieu, et cela partout : dans l'industrie, dans l'art, dans l'agriculture, comme dans les hautes spéculations de la pensée. Et voilà pourquoi Dieu impose le travail à l'homme innocent, comme une loi de sa nature et une condition de sa vie. Et c'est pourquoi aussi toutes les facultés de l'homme réclament le travail, ont besoin de travail pour entrer en activité et se développer; et, sans le travail, elles languissent et périssent (1).

(1) L'abbé Larfeuil.

Mais si nous sommes obligés de travailler comme hommes, nous le sommes surtout comme pécheurs. Quand le premier homme eut péché, le travail ne cessa pas d'être sa loi, mais il devint obligatoire à un titre nouveau et plus impérieux encore. Il lui fut imposé comme un châtiment mérité, comme une expiation nécessaire. Et voyez avec quelle force et quelle autorité toute divine fut portée la sentence : « La terre est maudite pour ton travail, tu n'en tireras la nourriture tous les jours de ta vie, qu'au prix d'un rude labeur. Elle te produira des ronces et des épines, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *In sudore vultus tui vesceris pane.* Telle est la sentence et voilà la nouvelle condition de l'homme devenu coupable ; on ne peut pas la décliner, il n'est pas permis ni même possible de s'y soustraire. L'homme, en expiation de son péché, doit arroser de ses sueurs une terre maudite, et c'est comme un premier baptême dans lequel il doit laver la tache de son front. Le travail est devenu une partie de la pénitence imposée à l'homme coupable et déchu. Voilà notre condition à tous tant que nous sommes. Bon gré, mal gré, nous sommes condamnés à la peine, au labeur, sous une forme ou sous une autre. Comme il est dit quelque part dans la sainte Ecriture : C'est le joug

qui a pesé sur tous les enfants d'Adam; *jugum grave super filios Adæ.*

Enfin nous sommes obligés de travailler comme chrétiens. En qualité de disciples de Jésus-Christ, nous devons imiter notre Maître. Or, qu'a fait le divin Sauveur? Il s'est livré au travail dès sa plus tendre enfance: *in laboribus à juventute meâ.* Pendant trente ans, il n'a été qu'un simple ouvrier, c'est-à-dire un travailleur aux ordres du charpentier Joseph, et gagnant à la sueur de son front le pain de chaque jour. Aussi, que nous dit-il pour nous inculquer sous toutes les formes cette grande vérité, que nous sommes sur la terre, non pas pour ne rien faire, mais pour travailler; non pas pour être des êtres stériles, inféconds, inutiles, mais pour tirer de nous-mêmes, par notre énergie, nos efforts, notre travail, de bons fruits? Voici son langage: *Travaillez,* dit-il, *et faites du bien tant que vous avez la lumière, parce que la nuit vient pendant laquelle on ne peut plus travailler.* Et dans un autre endroit: *Je vous ai placés sur la terre pour que vous alliez et portiez des fruits et que vos fruits demeurent.* Or, connaissez-vous le moyen de porter des fruits ici-bas? C'est un travail actif et généreux.

Aussi voyez-le en face du figuier stérile: Pourquoi, dit ce maître justement indigné,

occupe-t-il une place qui serait plus utilement occupée par un autre? Arrachez-le et jetez-le au feu. Le figuier stérile est l'image de ces chrétiens indolents qui passent leur vie dans l'inaction. Mais une telle obligation n'est pas sans avantages.

II

I. Avantages matériels : 1° pour l'individu. L'expérience prouve que le corps a besoin d'un travail modéré pour développer ses forces physiques et pour acquérir une santé solide. Voyez combien les jeunes filles de la campagne, qui partagent les labeurs des hommes, sont plus vigoureuses et mieux portantes que celles de nos villes! N'est-ce pas pour suppléer à ces exercices corporels, qu'on introduit la gymnastique dans les pensionnats? On a donc reconnu que les jeunes personnes ont besoin de fatiguer un peu leurs membres, pour acquérir plus de vigueur, plus de santé, plus de souplesse, plus d'élégance et de régularité dans les formes, et par suite plus de grâce dans la tenue.

Le travail est la source des avantages sans nombre qui sont, dès cette vie, la récompense de la soumission et du courage de la personne

laborieuse. Aussi, voyez comme elle prospère : elle a une habitation convenable, quelquefois somptueuse ; partie de bien bas, elle finit souvent par arriver à des cimes radieuses ; et, si elle s'arrête en chemin, le travail lui apportera toujours son salaire.

Il tire le pauvre de l'indigence et lui procure, avec le pain, le vêtement, l'habitation, les meubles et tout ce qui est utile ou nécessaire à la vie. Il mange, dit le prophète-roi, le fruit des travaux de ses mains, et en cela il est heureux, et il le sera encore à l'avenir : *Labores manuum tuarum manducabis et bene tibi erit.*

Le laboureur, avec le travail, force les terres les plus arides à reverdir, à se couvrir d'une abondante récolte, et, comme le soldat, il emporte les positions difficiles à la pointe de l'épée.

Le négociant, l'industriel, l'artiste, par le travail, sortent de l'obscurité et arrivent souvent à la richesse.

2° Pour les familles ; le travail fait leur prospérité comme l'oisiveté procure leur ruine. Le travail est, pour ainsi dire, l'unique source des richesses dans le monde ; il conserve les héritages et les transmet. Regardez autour de vous : quelles sont les familles les plus opulentes et les plus heureuses ? Ce sont presque

toujours les plus laborieuses. Là, les parents ne reculent devant aucun travail ; les enfants, élevés dans des goûts sérieux et dans l'habitude des travaux, soit intellectuels, soit corporels, ne connaissent pas l'oisiveté. Sous la direction d'une mère vertueuse, les jeunes filles apprennent à coudre, à broder, à laver, à repasser, à raccommoder comme de simples ouvrières. Aussi tout va pour le mieux : *omnia prosperabuntur*. Pourquoi, à côté de ces familles, en voyez-vous d'autres cesser de prospérer et passer rapidement de l'opulence à la misère ? Qui a causé ces chutes désolantes ? C'est ordinairement la paresse, qui voudrait récolter des gerbes sans avoir pris la peine d'ensemencer les sillons, et se contenter de frapper du pied la terre, pour en faire jaillir de l'or. Le paresseux, dit l'Ecriture, est allé voir son champ, et, le trouvant en friche... Demain, s'écrie-t-il, je me lèverai avec le soleil, et je travaillerai ma terre... Le lendemain le soleil se lève, le paresseux continue à dormir, et son champ reste couvert de ronces. *Iter pigrorum quasi sepes spinarum.*

3° Pour les peuples ; le travail les rend prospères et les conserve. Qui a donné l'empire du monde aux Romains ? Le travail. Jamais peuple ne fut plus laborieux que celui-là. Les riches et les pauvres étaient pasteurs

et laboureurs. Les empereurs, dit Pline, cultivaient les champs ; la terre se réjouissait d'être sillonnée par le soc de ces laboureurs couverts de lauriers et de triomphes. Ils préparaient les terres à recevoir les semences, aussi bien que les camps et les armes à triompher des ennemis.

Si, aujourd'hui, l'Europe civilisée jette un si brillant éclat parmi toutes les nations de la terre, au point de vue de l'intelligence et du progrès matériel, n'est-ce pas au travail qu'elle le doit ? N'est-ce pas lui qui enfante toutes les merveilles de l'industrie, tous les chefs-d'œuvre de l'art ? N'est-ce pas lui qui produit les découvertes de la science, tous les progrès matériels ?

Qui provoque les commotions sociales, les révolutions ? Qui détruit les empires, renverse les trônes, cause la chute des nations les plus puissantes ? La paresse, l'oisiveté.

II. Avantages moraux. Si le travail fortifie et nourrit le corps, il nourrit et fortifie aussi l'âme, qui vit et se sustente de vérité. Si le travail est nécessaire pour arracher du sein de la terre, le pain matériel qui doit nourrir notre corps, l'étude nous est nécessaire pour aller chercher dans le domaine de la science, la vérité que notre intelligence réclame. Il ne faut pas vous imaginer, mes sœurs, que votre esprit

vivra et grandira tout seul, comme fait votre corps en mangeant et en dormant. Sa vie et sa croissance intellectuelles dépendront de votre travail. Que vous dit à cet égard l'expérience? Que les personnes les plus studieuses, avec des talents ordinaires, dépassent de beaucoup les paresseuses en élévation et en portée d'esprit, qu'elles auront des facultés mentales beaucoup plus fortes et plus étendues. Le travail nourrit et développe l'esprit.

Le travail est encore une des consolations les plus sûres de la vie. Il est un repos, un délassement pour l'intelligence. Dans l'inaction, notre esprit tourne toute son activité contre lui-même et devient son propre bourreau, le cœur est tourmenté de désirs toujours renaissants ; l'imagination est livrée à toutes les chimères ; l'ennui s'abat sur l'âme et en annule toutes les facultés. Quel fardeau plus lourd à porter qu'une journée inoccupée ! Vous n'êtes pas sans l'avoir éprouvé quelquefois. Le désœuvrement n'a jamais procuré le bonheur : il n'y a rien de plus triste, de plus ennuyé qu'une personne oisive, sa vie inutile lui est à charge; mais, dans le malheur, a-t-elle recours au travail, la voilà consolée.

Enfin, mes sœurs, le travail est nécessaire pour conserver notre vertu. L'âme étant naturellement active, a besoin d'être occupée. Si

vous lui refusez une occupation extérieure et utile, elle se replie nécessairement sur elle-même ; dès lors, l'âme se trouve au milieu de mille passions déréglées, qui la sollicitent au mal et l'y entraînent inévitablement. C'est ce qui fait dire à l'Esprit-Saint que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Pour ne pas déchoir, il faut que le démon la trouve toujours occupée.

Concluons, mes sœurs. Puisque le travail est imposé par Dieu à l'homme comme tel, rapportons-le-lui comme à notre principe et à notre fin ; puisqu'il est une pénitence imposée aux coupables, offrons-le-lui en expiation de nos fautes ; puisque nous devons, comme chrétiens, travailler à l'exemple du divin Maître, mêlons nos sueurs aux siennes.

D'autre part, puisque le travail enrichit, fortifie, console, donne la prospérité aux familles et rend d'immenses services à la société, prenez part à cette œuvre individuelle et commune. Sachez vous rendre utiles non seulement à vous-mêmes, non seulement à la famille, mais à la société, qui réclame votre concours. Vous ne savez pas d'ailleurs ce que l'avenir vous réserve. Peut-être que, quelle que soit votre position actuelle, vous aurez besoin du travail pour gagner votre pain et celui de votre famille. Les renversements de

fortune ne sont pas aujourd'hui bien rares. Ah ! combien de jeunes filles doucement élevées, ont été réduites à travailler péniblement de leurs mains, pour se procurer une honnête et modeste existence ! Il ne faut, ici-bas, compter ni sur l'homme ni sur la fortune, mais sur Dieu et sur notre travail, qu'il bénira en ce monde et récompensera en l'autre. Ainsi soit-il.



LE BON EMPLOI DU TEMPS

Dum tempus est, operemur bonum.
Pendant que nous en avons le temps, faisons le bien.
(Galat., VI, 10.)

Mes Sœurs,

Les années passent vite, les mois plus vite encore, et les jours disparaissent avec une rapidité effrayante. Tout cela nous dit que le temps est court et que bientôt sonnera l'heure de l'éternité. Alors on nous demandera compte de l'usage que nous aurons fait du temps, et l'éternité ne sera que la récompense ou le châtiment de cet usage. Heureux si alors nous pouvons dire comme saint Paul : « J'ai combattu les bons combats, j'ai achevé ma course sans dévier, j'ai conservé la foi et j'en ai fait la règle de ma conduite. » Il ne nous restera plus qu'à recevoir la récompense que le juste Juge a promise à ceux qui l'aiment. Mais si nous avons abusé des jours qui nous ont été donnés, quelle sera notre destinée ? Un éternel remords d'avoir préféré les choses qui passent à celles qui ne passent pas ; les

jouissances d'un moment à l'éternelle félicité. Afin d'échapper à ce malheur, méditons aujourd'hui sur les motifs et les moyens que nous avons de faire un saint usage du temps.

Nous devons bien employer notre temps : 1° parce qu'il est précieux ; 2° parce qu'il est court ; 3° parce qu'il est irréparable.

Le temps est précieux. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de considérer la fin pour laquelle il nous est donné, et ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour nous le mériter.

Dans quel but Dieu nous donne-t-il le temps ? En d'autres termes, pourquoi sommes-nous sur la terre ?

Pourquoi y a-t-il pour nous des jours, des mois, des années ? Serait-ce pour végéter, comme les plantes ; manger, boire, dormir, comme les animaux ? Serait-ce pour suivre nos penchants et nous procurer la plus grande somme possible de jouissances ? Serait-ce même pour y amasser des trésors, acquérir de la gloire, nous assurer une renommée impérissable ? Plusieurs le croient, mais ils se

trompent. Le temps nous est donné pour opérer notre salut. C'est l'enseignement du divin Maître : *Porro unum est necessarium.* Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* Tout travail, toute entreprise, toute action qui ne se rapporte pas directement à l'œuvre par excellence de notre sanctification, est inutile et occupe injustement nos jours et nos heures. Par contre, toute action, quelque humble qu'elle soit, alors même qu'elle ne durerait que le plus petit instant, peut nous valoir une éternité de bonheur dans la possession de Dieu lui-même, si elle est faite en vue du salut.

Combien donc nous devons être soucieux de bien employer notre temps ! Et, cependant, combien d'entre nous qui le perdent ! Combien qui ne cherchent qu'à le tuer ! Ah ! malheureux, nous avons le péché dans l'âme, l'enfer est ouvert sous nos pieds, le glaive de la mort est levé sur notre tête ; cette nuit, peut-être, on nous demandera notre âme, et nous n'avons d'autre souci que celui de passer notre temps ! Ah ! si un réprouvé pouvait avoir ce temps dont nous ne savons que faire, quelle pénitence ne ferait-il pas ? Les années, les siècles, lui paraîtraient trop

courts pour expier un seul de ses péchés. Epargnez-vous, mes sœurs, ces regrets éternels ; mettez à profit les instants que Dieu vous donne. N'oubliez pas que le moment de la grâce est décisif ; que, par conséquent, votre conversion et votre salut dépendent d'un seul instant. Que faut-il à Dieu pour changer votre cœur ? Une minute ; mais tremblez si, pendant cette minute que Dieu frappe à la porte de votre cœur, vous êtes assourdies par les plaisirs ou les préoccupations de la vie. Cette minute ne reviendra peut-être plus, et alors quelles seront vos destinées éternelles ? Ah ! usez donc saintement de votre temps, car chacun des instants qui le composent a coûté bien cher à Notre-Seigneur. C'est pour vous mériter le temps de la grâce, le temps du salut, qu'il a voulu naître dans le temps, s'anéantir jusqu'à revêtir la nature humaine, souffrir les mépris, les persécutions, vivre dans le travail et la pauvreté, et enfin mourir sur la croix. Oui, mes sœurs, Jésus-Christ a voulu tout cela pour vous mériter le temps de vous convertir et de faire pénitence ; ce qu'il n'a pas fait pour les démons, car ces anges rebelles n'ont pas eu un seul instant pour se relever de leur chute. Si vous aviez été frappées après votre péché, quel n'aurait pas été votre malheur ! Mais non, Jésus-

Christ a offert son sang pour vous, et Dieu a pris patience avec vous. Vous êtes ce figuier qu'un vigneron a planté dans sa vigne. Trois ans se sont écoulés, et l'arbre n'a produit aucun fruit. Le vigneron dit à son fermier : C'est en vain que cet arbre occupe le terrain, coupez-le et jetez-le au feu. Seigneur, dit le fermier, laissez-le encore cette année. Je piocherai autour de son tronc, je lui donnerai de l'engrais, et peut-être alors vous donnera-t-il des fruits. Serez-vous assez insensées, mes sœurs, pour ne pas profiter du répit que vous donne la Providence ? N'oubliez pas que ce répit vaut le sang d'un Dieu et la possession d'un Dieu. Hâtez-vous donc d'en profiter, car il est *court*.

Le temps est court. Qu'est-ce que la vie de l'homme? C'est un songe qui disparaît au réveil, c'est une feuille que le vent emporte, une fumée qui se dissipe. A peine l'homme a-t-il paru sur la terre, que déjà il doit penser à la quitter. Il n'y a qu'un pas du berceau à la tombe. Parmi les hommes qui naissent le même jour, le quart meurt la première année, la moitié avant la vingtième, et le reste ne va guère au delà. Ceux qui arrivent à soixante et quatre-vingts ans, ne sont qu'une exception, et ceux-là même, arrivés au terme, se demandent avec étonnement ce que sont devenues

leurs années. Et, en réalité, si mille ans, aux termes du prophète, ne sont devant Dieu que comme le jour d'hier qui n'est plus, *mille anni tanquam dies hesterna quæ præteriit*, que sont quatre-vingts et cent ans devant l'éternité? Moins qu'une goutte d'eau dans l'océan. Hâtons-nous donc, encore une fois, de profiter du temps qui nous est donné; hâtons-nous, puisque ce temps, déjà si court, est encore irréparable.

Beaucoup de maux sont réparables. Nous pouvons faire revivre des affections brisées; une fortune en ruine peut se refaire par l'industrie; l'homme flétri reprend son éclat avec une conduite irréprochable; une défaite est effacée par une victoire. Il en est ainsi de la plupart des choses de ce monde; mais le temps ne se répare pas, c'est-à-dire qu'il ne revient plus. Dès qu'il est passé, loin de revenir, il s'enfuit toujours plus loin de nous, semblable à un fleuve dont les eaux s'éloignent sans cesse de leur source. Ah! s'il était en notre pouvoir de rappeler le temps, qui de nous ne le ferait pas? Qui de nous ne serait pas bien aise de recommencer sa vie afin de la faire meilleure? Mais nul ne peut revenir sur ses pas. Une force irrésistible nous pousse; il faut marcher, et marcher plus vite que nous ne voudrions. Bientôt nous arriverons au

terme, et alors il n'y aura plus de temps pour nous : *Tempus non erit amplius.* Heureux si nous avons employé celui qui nous était donné à pratiquer la vertu, à remplir nos devoirs, à acquérir des mérites pour le ciel, car ce sont les seules choses que le temps ne puisse emporter. Nos péchés et nos bonnes œuvres, voilà ce que nous trouverons à la mort ; tout le reste aura passé. Efforçons-nous donc de l'employer saintement. En voici les moyens.

II

Pour faire un saint usage du temps, il faut le considérer par rapport au passé, par rapport au présent et par rapport à l'avenir ; c'est-à-dire qu'il faut réparer le passé, ménager le présent et prévenir l'avenir.

1° Il faut réparer le passé. Quoique, rigoureusement parlant, le temps perdu soit irréparable, nous pouvons au dire de saint Paul, le réparer d'une certaine manière en le rachetant : *Redimentes tempus*. Qu'est-ce donc que racheter le temps ? D'après saint Anselme, c'est réparer le temps mal employé par une vie meilleure ; c'est, par une salutaire pénitence, rentrer dans la voie dont nous nous étions écartés. Le pécheur mérite, comme

Sédécias, *cujus venit dies in tempore iniquitatis præfinita*, que Dieu abrège les jours de sa vie à cause de ses iniquités ; or, ceux qui vivent saintement rachètent le temps volé par le péché; car ils méritent que Dieu, au lieu de leur retrancher des jours, les laisse vivre, non seulement tout le temps que naturellement ils devraient vivre, mais prolonge quelquefois leurs jours, pour leur donner le temps de mettre la perfection à leurs vertus.

Racheter le temps, d'après saint Augustin, c'est s'occuper aux œuvres bonnes, aux exercices pieux, à la pratique des vertus, et donner ainsi à Dieu tout le temps qu'on aurait pu employer aux affaires de ce monde.

Racheter le temps perdu, c'est payer la dette que nous avons contractée envers la justice divine en le perdant. Dieu nous avait donné quinze, vingt, trente ans de vie, à condition de les employer à son service ; mais nous, insensés et pervers, nous avons fait le contraire : nous avons vendu ces belles années au démon, au monde, à nos passions, et cela pour quelques plaisirs, pour un peu de vaine gloire. Mais Dieu nous redemandera ces années, et peut-être bientôt. Il faut donc nous hâter de les racheter. Mais que donner pour en avoir au moins le prix ? Ce que nous avons reçu en échange : les plaisirs, la vanité, les

biens terrestres. Donner quelque chose, c'est s'en priver, s'en dépouiller. Privons-nous donc des jouissances sensuelles, sacrifions une partie de notre luxe, de notre superflu, et notre temps sera racheté. Expions ensuite par la pénitence les plaisirs illicites auxquels nous nous sommes livrés ; réparons par la simplicité de notre mise et par l'aumône les fautes commises par l'exagération de notre toilette, par nos prodigalités ou le trop grand attachement aux biens de ce monde. Nous aurons ainsi, non seulement le moyen de réparer le temps perdu, mais de ménager celui qui est actuellement à notre disposition.

2° Nous ne pouvons pas disposer du passé, puisqu'il n'est plus ; nous ne pouvons pas non plus disposer de l'avenir, puisqu'il n'est pas encore ; nous n'avons donc à notre disposition que le moment présent. Il y a, par conséquent, obligation pour nous de nous dire souvent : Dieu me donne encore ce jour pour travailler à mon salut, et je ne sais si je verrai le suivant ; mais un seul jour bien employé peut me valoir une éternité de bonheur et de gloire. Si Dieu faisait la même grâce à quelqu'un de ceux qui ont déjà fini leur course ; si une âme sortait pour un jour de l'enfer ou du purgatoire, avec le pouvoir d'expier ses péchés par la pénitence et de mériter

le ciel par ses bonnes œuvres, que ne feraitelle pas? Laisserait-elle un moment vide dans un temps si court et si précieux? Pourquoi en userions-nous autrement? Selon le conseil de la divine sagesse, « ne nous privons pas des avantages du jour heureux, et ne perdons aucune partie du bien que Dieu nous donne : » *Non defrauderis die bono, et particula boni doni non te prætereat.* Ne perdons aucune occasion de faire le bien; écoutons attentivement et suivons avec docilité les inspirations du Saint-Esprit, et efforçons-nous de faire toutes choses dans la perfection : *In omnibus operibus tuis præcellens esto.* Mettons à profit chaque moment, comme s'il devait être le dernier ; et qui peut nous assurer qu'il ne le sera pas? Ne comptons ni sur notre âge, ni sur nos forces. La mort ne respecte rien; elle frappe indistinctement le jeune homme et le vieillard, le fort et le faible, le riche et le pauvre; quelquefois même elle se plaît à prendre à rebours le catalogue des vivants : elle laisse les premiers venus sur la scène de ce monde, pour frapper les derniers arrivés. Malheur à qui n'est pas prêt à subir cet inexorable arrêt !

Ah ! si notre avenir est aussi incertain, si nous ne pouvons pas nous promettre une seule minute d'existence, combien il nous

importe de nous précautionner contre cet avenir ! Sachons donc partager notre temps de la manière la plus favorable à nos intérêts éternels. Donnons-en une bonne partie à Dieu par la prière et les autres pratiques de piété. Ne donnons au prochain que les moments exigés par la charité et les bienséances sociales ; réservons aux soins de notre âme tous les instants que nous pouvons dérober aux exigences de notre position. Puis, prévoyons les dangers auxquels nous pouvons être exposés, afin de ne pas les affronter témérairement. Ici le passé est un bon maître. Il nous montre non seulement nos chutes, mais ce qui en a été la cause. Enfin, pour n'être point pris à l'improviste par cet avenir qui vient comme un voleur, tenons-nous toujours en état de paraître au tribunal de Dieu. C'est ainsi que, réparant le passé, ménageant le présent et prévoyant l'avenir, nous pourrons espérer encore la récompense réservée aux serviteurs fidèles. Ainsi soit-il.





SANCTIFICATION DES ACTIONS

Bene omnia fecit.
Il a bien fait toute chose.
(Marc, LII, 37.)

Pieuses enfants de Marie, l'Evangile nous apprend que Notre-Seigneur, étant un jour dans le pays de Décapolis, on lui présenta un sourd-muet avec prière de vouloir bien lui imposer les mains et de le guérir de sa double infirmité. Aussitôt le bon Maître tirant l'infortuné du milieu de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue, disant : *Ephpheta*, c'est-à-dire, ouvrez-vous. A l'instant même ses oreilles furent ouvertes et sa langue fut déliée, et il se mit à parler distinctement. La foule, ravie d'un tel prodige, s'écria : *Bene omnia fecit*. Il a bien fait toute chose.

Oui, Jésus a bien fait toute chose. Il n'a pas seulement fait avec perfection les actions extraordinaires, si nombreuses dans sa vie divine, celles qui avaient de l'éclat et excitaient l'admiration de la foule qui en était témoin, mais aussi les actions communes et

ordinaires qui remplirent tous les instants de son existence terrestre. Chez lui, il n'y a jamais eu dans ses actes le moindre défaut, la plus légère imperfection : *Bene omnia fecit.*

Que vous seriez heureuses, mes sœurs, si l'on pouvait dire de vous comme du Sauveur, que vous avez bien fait toutes les actions de votre vie! *Bene omnia fecit.* Quelle perfection vous acquerriez! Quel poids de gloire vous mériteriez pour le ciel! Car, ne l'oubliez pas, votre sainteté dépend des actions ordinaires de chaque jour de votre passage sur la terre. Jésus-Christ, la sainte Vierge, saint Joseph et tous les saints ne l'ont pas cherchée ailleurs.

Que cette doctrine est consolante, puisque vous pouvez trouver la perfection partout sans faire rien d'extraordinaire! Oui, vous pouvez rencontrer la sainteté près de vous et en vous, attendu qu'elle est dans vos devoirs d'état et de position bien remplis, dans vos actions de chaque jour. Il vous importe donc grandement de les faire, et de les bien faire. Pour vous aider à atteindre ce but, méditons les trois mots qui ont été dits de Jésus-Christ : *Bene omnia fecit.* Ils feront le plan et le sujet de cette allocution. Jésus-Christ a bien fait toutes choses; et d'abord :

I

Fecit. Le bon Maître, durant le cours de sa vie mortelle a travaillé : *In laboribus a juventute mea.* Il a rempli la mission que son Père lui a confiée ; il a accompli les devoirs de son état. Dans l'atelier de Nazareth, il a durci ses mains divines en se pliant à un travail quotidien. Lui, le créateur du monde, n'a pas hésité à obéir à sa créature. L'Enfant-Dieu était soumis à une humble femme et à un homme plus humble encore : *Et erat subditus illis.* Durant le cours de sa vie apostolique il n'a cessé de se plier au joug si pénible du travail : *Fatigatus ex itinere sedebat suprà fontem.* Il travaillait le jour et passait la nuit en prières : *Et erat pernoctans in oratione Dei.* Toute sa vie, il n'a cherché qu'à procurer la gloire de son Père : *Quæ placita sunt ei facio semper.* C'est donc une erreur de croire que pour arriver au ciel il suffise de ne point faire de mal. L'Homme-Dieu ne s'est pas borné à éviter le mal, il a fait beaucoup de bien. L'Esprit saint qui nous dit : *Declina à malo*, ajoute aussitôt : *Et fac bonum.* Les bonnes œuvres sont nécessaires de *nécessité de précepte* : *fides sine operibus mortua est.* Sans les œuvres la foi la

plus robuste ne sert de rien; elle est morte aux yeux de Dieu.

Ce ne sont pas ceux qui disent : *Seigneur, Seigneur*, continue la sagesse éternelle, *qui entreront dans le royaume des cieux*, *mais ceux qui accomplissent la volonté divine*. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et mis au feu. Voyez le bon Maître debout devant l'arbre stérile; indigné de son infécondité, il le maudit, le fait arracher et jeter dans les flammes. Entendez-le blâmer et condamner aux ténèbres extérieures le serviteur paresseux et inutile.

Les bonnes œuvres sont nécessaires de *nécessité de moyen*. Ce sont les bonnes œuvres qui décident de votre entrée dans le ciel et du degré de gloire que vous y obtiendrez. Ecoutez ce que Jésus-Christ dira aux élus au jugement dernier : *Venite benedicti Patris mei... esurivi et dedistis nihi manducare... Euge*, *serve bone et fidelis*, *quia super pauca fuisti fidelis*, *super multa te constituam*, *intra in gaudium Domini tui*. Plus vous aurez semé, dit saint Paul, plus vous recueillerez. N'est-ce pas vous dire que plus vous aurez jeté d'actes de vertu dans les sillons de la vie, plus vous aurez de mérites et par conséquent plus votre récompense sera grande ?

Voyez les saints; ils n'ont cherché le ciel

que par leurs bonnes œuvres. Pour vous en convaincre, étudiez leur vie. Les uns, dans le silence du désert, s'exercent à toutes les rigueurs de la pénitence; les autres, au milieu du tourbillon du monde, se livrent avec ardeur à tous les actes du zèle et de la charité; d'autres, enfin, sur les échafauds, dans les prisons, au milieu des amphithéâtres, achètent le ciel au prix de la souffrance. Et vous, qu'avez-vous fait jusqu'ici pour le ciel? Rien peut-être! et cependant que d'œuvres sollicitent votre piété! Vous êtes obligées de remplir les devoirs de votre état, de faire le bien qui se présente dans votre condition. Vous devez élever votre cœur vers Dieu par la prière du soir et du matin. Le Seigneur exige que vous sanctifiiez le travail de la semaine, que vous entendiez la messe chaque dimanche et que vous receviez les sacrements de temps en temps. L'avez-vous fait?

Ce n'est pas assez de faire de bonnes œuvres, il faut faire toutes celles qui nous sont prescrites.

II

Omnia. Jésus-Christ, notre modèle, ne s'est pas contenté de remplir une partie de ses devoirs, ceux, par exemple, qui étaient faciles et

aisés, mais il n'en a omis aucun. *Bene omnia fecit*. Il n'a jamais calculé les sacrifices, il s'est imposé tous ceux que demandait son Père. Il n'a cessé de sacrifier ses goûts à son devoir : *Non mea voluntas, sed tua*. Depuis son incarnation jusqu'à sa mort, il a constamment accompli tout ce qui pouvait plaire à son Père : *Quæ placita sunt ei facio semper*. Sur les bords du Jourdain, il disait à son précurseur, qui se refusait à lui conférer le baptême : « Laissez-moi faire pour cette heure, car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. » *Sic nos decet implere omnem justitiam*. Dans une autre circonstance, il déclare formellement au peuple réuni autour de lui sur la montagne qu'il n'est point venu pour détruire la loi, mais pour la mettre en pratique.

Enfin, s'il quitte la terre, ce n'est que lorsqu'il a pu dire à son Père : « Je vous ai constamment glorifié ici-bas, j'ai achevé l'ouvrage dont vous m'avez chargé. » *Opus consummavi*. Et ce n'est qu'alors qu'il s'est écrié : *Consummatum est*, et qu'il a rendu le dernier soupir.

Pouvez-vous également vous flatter d'avoir rempli toutes vos obligations grandes et petites ? Jésus-Christ le veut : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite*. N'avez-vous pas, au contraire, fait un choix et omis celles qui ne

s'harmonisaient pas avec vos inclinations? récité de longues prières de surérogation et négligé celles qui étaient de précepte?... Lorsque la grâce a parlé à votre cœur, vous demandant un sacrifice, sollicitant une démarche de zèle, une œuvre de charité, n'avez-vous pas refusé ce qu'elle vous demandait, ou ne le lui avez-vous pas accordé qu'avec regret? Ne vous êtes-vous montrées indociles que dans la pratique des actions les plus communes et les plus ordinaires, celles qui remplissent le cours de vos journées, de vos semaines, de vos mois, de vos années? Ne l'avez-vous pas été également dans d'autres plus importantes, telles que les devoirs de votre état? Hélas! dit saint Augustin, pourquoi vous privez-vous de richesses si précieuses pour l'éternité? Vous avez en vos mains des trésors inestimables, il ne dépend que de vous de vous enrichir; on vous présente une moisson abondante, vous pouvez la recueillir; pourquoi voudriez-vous rester dans l'indigence? Faites donc toutes les actions bonnes que vous pouvez et que vous devez faire. Saint Jacques nous affirme que quiconque accomplit toute la loi, hormis en un seul point important, est coupable devant Dieu comme s'il la transgressait dans son entier. Les vierges folles pratiquaient la chasteté, elles ne souillaient

point leurs lèvres de médisances et leurs mains d'injustices, et cependant, pour n'avoir pas suffisamment rempli leurs devoirs, elles sont à tout jamais exclues du royaume du ciel. Oh! que de demi-chrétiens dans l'enfer! Ne soyons pas de ce nombre! Si vous voulez attirer sur vous leurs regards et mendier leurs applaudissements, vous n'avez rien mérité pour le ciel, vous n'avez amassé que des ruines, et il vous sera dit au jour du jugement: *Receperunt mercedem suam.* Allez demander votre récompense à ceux à qui vous avez voulu plaire. C'est pour vous faire éviter ce malheur que saint Paul vous dit: *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi, gratias agentes Deo per ipsum.* Suivons ces sages leçons et nous nous élèverons à une sainteté éminente.

Pour cela accomplissons tous nos devoirs; mais ce n'est pas assez, il faut encore les bien remplir, c'est ce qu'a fait Jésus-Christ. *Bene omnia fecit.*

III

Bene. Toutes les actions du divin Maître furent animées par la charité; en tout, toujours et partout, il ne recherchait que la gloire de son Père. Marchons sur ses traces. Trois

choses sont nécessaires pour cela : il faut faire nos actions ordinaires : 1° en état de grâce ; 2° avec exactitude ; 3° avec pureté d'intention.

1° Et d'abord en état de grâce. C'est une vérité élémentaire que sans l'état de grâce toutes nos actions sont mortes, et que quelque excellentes qu'elles soient, elles ne sont d'aucun mérite pour le salut. Quand je donnerais tout mon bien aux pauvres, dit le grand apôtre, si je n'ai pas la charité cela ne me servirait de rien. Comme aussi, toutes les actions quelles qu'elles soient : un signe de croix tracé avec attention, le nom de Jésus prononcé religieusement, un soupir poussé vers Dieu, un regard jeté vers le ciel, un pas rehaussé et ennobli par la charité, ont plus de valeur aux yeux du Seigneur que tout l'or du monde et que l'univers entier.

2° Il faut ensuite faire nos actions avec exactitude. Or, cette exactitude se rapporte : 1° *au nombre*, 2° *au mode*.

Par rapport *au nombre*, il faut n'omettre volontairement et par négligence aucune de celles qui nous sont prescrites par la loi divine et par notre état. Nous l'avons dit plus haut. De même que pour s'empoisonner, il n'est pas nécessaire d'avaler tout le poison d'une pharmacie, de même aussi, pour empoi-

sonner notre âme par le péché, il n'est pas nécessaire d'être souillé de tous les péchés mortels, il suffit d'être l'esclave d'un seul, c'est-à-dire de négliger l'accomplissement d'un devoir grave et important.

Par rapport *au mode*. Ceci comprend la *manière*, le *temps*, le *lieu*. La *manière*. Il faut faire nos actions avec ferveur. Avec ferveur cela ne veut pas dire avec plaisir, avec attrait, avec goût et sans répugnance, non ; mais il faut les faire avec bonne volonté, avec générosité, d'une manière décidée et résolue, et avec un grand désir de plaire à Dieu. Ainsi on agit avec ferveur quand, malgré le dégoût de la prière, on se livre à ce saint exercice ; quand, malgré la répugnance qu'on a pour la confession, la communion, on se confesse néanmoins et on communie.

Le temps. Vous devez faire vos actions au temps voulu et ne pas les renvoyer indéfiniment en disant : Je ferai, j'irai... Ainsi vous devez faire votre pénitence dans le temps prescrit par le confesseur; la confession et la communion pascale au temps déterminé par l'Eglise; une réconciliation, une restitution le plus promptement possible ; la cessation d'une fréquentation immédiatement.

Le lieu. Vous devez remplir vos devoirs au lieu prescrit, par exemple, faire vos pâques

dans votre paroisse, et non pas dans une église étrangère; vous êtes tenues d'assister à la messe dans la maison de Dieu et non pas à la porte; vous êtes obligées de prier là où vous êtes lorsque vous ne pouvez pas aller à l'église, vous devez faire votre travail où vos parents vous prescrivent de le faire.

3° Il faut agir *avec pureté d'intention*, c'est-à-dire ne vous proposer dans vos intentions que le bon plaisir de Dieu, la gloire de Dieu, votre propre sanctification ou le salut du prochain. C'est là la condition essentielle pour la bonté de vos œuvres. Cette pureté d'intention est la vie et l'âme de nos actions, le principe de la sainteté. Elle est à l'action ce que le fondement est à l'édifice, la racine à l'arbre, l'âme au corps. Jésus-Christ ne recherchait en tout que la gloire de son Père : *Gloriam meam non quæro, sed ejus qui misit me Patris. Quæcumque placita sunt ei facio semper.* La pureté d'intention fait gagner le ciel à bon marché. Par elle, les actions les plus communes, les plus abjectes sont grandes devant Dieu et dignes de la gloire éternelle. Sans elle, au contraire, les actions les plus extraordinaires n'ont aucun mérite et ne servent de rien.

Donnez tous vos biens aux pauvres, faites les actions les plus glorieuses devant les

hommes, si vous n'agissez que pour attirer sur vous l'estime des hommes vous travaillez en pure perte.

En terminant cette allocution, laissez-moi vous demander si vous avez toujours rempli tous vos devoirs, et si en les remplissant vos intentions ont été bien pures. Dans le cours de vos journées combien d'actions omises ou faites sans motif, et seulement par habitude, par routine! combien d'autres faites par vanité, vaine gloire, orgueil, ostentation, peut-être par hypocrisie, pour paraître aux yeux des hommes, pour gagner leur estime, capter leurs éloges, pour vous faire admirer! Ce sont là cependant autant d'intentions criminelles qui empoisonnent nos meilleures actions et les rendent indignes du ciel; ce sont là des voiles infâmes qui ne couvrent que des horreurs.

Ah! qu'il n'en soit jamais ainsi à l'avenir. Pour éviter ce malheur, vous allez prendre la résolution toutes ensemble de dire chaque matin à votre prière: Mon Dieu! c'est encore par un effet de votre bonté que je vois ce jour; je veux l'employer uniquement à vous servir. Je vous en consacre toutes les pensées, les, paroles, les actions et les peines; bénissez-les afin qu'il n'y en ait aucune qui ne soit animée de votre amour et qui ne tende à votre plus grande gloire.

En faisant ainsi, mes sœurs, vos actions seront bien faites, vous multiplierez considérablement vos mérites et vous aurez droit aux récompenses éternelles que Dieu réserve à ses fidèles servantes. Ainsi soit-il.



SOIN DES PETITES CHOSES

Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est.
Celui qui est fidèle dans les petites choses sera fidèle aussi dans les grandes.
(Luc., XVI, 10.)

Mes Sœurs,

Par leur soin et leur zèle à faire valoir les petits talents qui leur avaient été confiés, les serviteurs de l'Evangile ont mérité le beau titre de serviteurs fidèles. C'est aussi à cette condition que nous pourrons espérer le même titre et la récompense qui y est attachée. Il importe donc de faire un saint usage des grâces que Dieu nous accorde chaque jour, et des biens qu'il nous confie pour nous conduire au bonheur éternel. Dans ce but, ne nous attachons pas seulement à remplir les obligations qui nous paraissent importantes, mais appliquons-nous également à bien faire les petites actions qui remplissent chacun de nos jours. Nous en retirerons d'immenses avantages. Afin d'en arriver là, voyons d'abord ce qu'on

entend par petites choses, et, ensuite, quelle est leur excellence et quels en sont les avantages.

I

Pour ne pas rester dans un vague insaisissable par rapport au sujet que nous traitons, disons d'abord ce qu'on entend par petites choses. Dans le monde on appelle petites choses les actions communes et ordinaires qu'on fait à chaque instant dans la famille et dans la société : tels sont les paroles bienveillantes qu'on oppose aux fâcheuses humeurs du prochain ; un sourire gracieux qu'on montre à un mauvais visage ; l'oubli d'une petite injustice, d'une préférence des autres à nous ; une réponse agréable à qui nous répond à tort ou avec aigreur ; la patience dans une importunité ou le refus d'un service demandé.

On appelle encore petites choses les grâces ordinaires que Dieu nous accorde pour nous faire rentrer en nous-mêmes, pour nous déterminer à faire le bien et éviter le mal : tels sont les remords qui déchirent notre âme après une mauvaise action et nous crient de sortir du péché et d'en éviter les occasions prochaines. Telle est cette bonne pensée qui nous

appelle à l'église, nous invite à nous approcher des sacrements, nous dit d'oublier une injure, nous presse de donner de bons conseils. Telle est encore la pensée d'élever notre cœur vers Dieu, de faire monter quelques aspirations vers le ciel, de réciter notre *Benedicite* et nos grâces avant et après nos repas, d'éviter un léger mensonge, une petite médisance, un jugement téméraire, de combattre quelques sentiments de vanité, d'orgueil et d'amour-propre.

On appelle encore petites choses les actions communes et ordinaires de la vie : le lever, le coucher, le travail, les récréations, le repos, les visites, les repas, les diverses œuvres qui ont rapport à la propreté, à la bonne tenue de nos personnes ou de nos maisons, aux soins d'un ménage, aux accessoires d'un métier, d'un emploi, etc... Or, rien de plus excellent que les petites choses.

II

Pour avoir une idée de l'excellence de ce que nous appelons petites choses, nous n'avons qu'à examiner le prix que Dieu y attache et l'approbation qu'il leur donne. A ses yeux, il n'y a de petit que ce qui est étranger à notre sanctification ; mais tout ce qui concourt à

notre avancement spirituel et à notre bonheur éternel est grand et a une valeur infinie. Nous trouvons dans le saint Evangile des preuves nombreuses de cette vérité. Citons-en quelques exemples qui conviennent admirablement à notre sujet. « Jésus s'étant assis vis-à-vis du tronc qui était à la porte du temple, observait le peuple qui y jetait de l'argent. Plusieurs personnes riches y mettaient beaucoup. Et une pauvre femme veuve s'en étant approchée, y jeta deux petites pièces qui faisaient le quart d'un sou. Alors Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : « Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans ce tronc ; car tous les autres ont donné de leur superflu ; mais celle-ci a donné de son indigence même : tout ce qu'elle avait et tout ce qui lui restait pour vivre. » On voit jusqu'à l'évidence, par ce passage, qu'une action bien petite et qui paraît avoir peu de valeur est d'un grand prix auprès de Dieu, qui en pèse le principe. Quoi de plus petit que l'offrande de cette veuve ! Et, cependant, Dieu la préconise et déclare que cette femme a plus donné et a plus de mérite que les Pharisiens qui jetaient largement dans le tronc : *Vidua hæc pauper, plùs quàm omnes misit.*

Le grand Maître ne comble-t-il pas d'éloges

et ne récompense-t-il pas largement le serviteur fidèle qui avait soigneusement fait valoir les talents qu'il lui avait confiés ? Que lui dit-il ? *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, suprà multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.* Le ciel, voilà le prix du travail longtemps sontenu. Jésus-Christ ne nous déclare-t-il pas, dans l'Evangile, qu'un verre d'eau froide donné à un malheureux, en son nom, ne restera pas sans récompense? Cependant, un verre d'eau froide est peu de chose. C'est vrai ; mais s'il est donné par une main généreuse et par un cœur droit qui ne cherche que Dieu et sa gloire, il est d'un prix inestimable aux yeux du Seigneur.

De quel œil Dieu ne contemple-t-il pas cette généreuse veuve qui prépare de ses mains, au prophète Elie, un petit pain, avec la modique quantité de farine qu'elle possède ! Cette charitable femme ne craint pas, dans un moment de famine générale, de s'arracher, à elle-même et à son fils, le peu de provisions qui lui restent. Aussi, fut-elle la seule que le ciel récompensa d'une manière frappante en permettant à son prophète de multiplier chez elle la farine et l'huile jusqu'à la fin du fléau, et, quelque temps après, de ressusciter son fils.

Qu'a fait la femme forte de l'Ecritnre pour mériter le panégyrique que le Saint-Esprit

fait de ses vertus ? A-t-elle vaincu des armées, conquis des royaumes, opéré des miracles ? Non. Elle se lève de grand matin, fait ses provisions, a soin de sa famille, prend sa quenouille et son fuseau, file le lin et la laine ; elle a l'œil ouvert sur tout, dirige chaque chose avec ordre, et, par l'économie de chaque jour, elle vient à bout de s'enrichir. Voilà, d'après la sagesse éternelle, cette femme à nulle autre pareille : *supergressa es universas*. Elle est précieuse aux yeux de Dieu, parce qu'elle s'applique à bien faire chaque petite chose. Ce n'est pas tout encore ; car celui qui fait bien les petites choses, en retire de très grands avantages. Nous allons le voir.

III

D'abord, celui qui est fidèle dans les petites choses ne fera jamais de grands écarts dans le mal. C'est Jésus-Christ qui nous le déclare : *Qui fidelis est in minimo et in majori fidelis est*. Ici la raison vient à l'appui de cette doctrine. Celui qui se tient éloigné du danger, ne court aucun risque d'y tomber. Celui qui craint les petites taches ne pourra jamais supporter les grandes souillures. Celui qui a horreur du péché véniel évitera à plus forte raison

le péché mortel. Celui qui craint les petites paroles grossières, ne se familiarise jamais avec le blasphème. Celui qui redoute le plus léger mensonge ne souillera jamais sa langue par la médisance et la calomnie. Celui qui ne se pardonne pas la moindre immodestie, ne se permettra jamais des fautes grossières contre la pureté. Celui qui pratique la sobriété dans ses repas, ne fera jamais de graves excès d'intempérance. Celui qui est délicat pour la probité, ne commettra jamais de grandes injustices. Celui qui ne peut garder dans son cœur le moindre ressentiment à l'égard de son prochain, ne nourrira jamais contre lui des sentiments de haine et de vengeance. Celui qui est fidèle à remplir ses devoirs de chaque jour, sera à plus forte raison fidèle à entendre la sainte messe le dimanche et à remplir son devoir pascal.

Par contraire, celui qui est infidèle à faire les petites choses, à remplir ses devoirs de chaque jour, sera infidèle dans les grandes : *Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. A minimis incipiunt qui in majora corruunt.*

On ne devient pas tout à coup mauvais : *Nemo repentè fit summus.* On omet aujourd'hui une bonne action, demain une autre ; un dimanche on manque les vêpres, le dimanche suivant on omet la sainte messe. On néglige

quelques jours la prière, et on finit par ne plus la faire. On délaisse peu à peu les exercices de piété, puis on perd l'estime qu'on en avait, ensuite on les prend en dégoût, après on les méprise, et, enfin, on les raille. De la raillerie au libertinage il n'y a plus qu'un pas ; et le libertinage est le tombeau de la vertu.

Et vous, mes sœurs, si vous avez perdu votre première ferveur, savez-vous comment cela est arrivé ? Par de légères négligences dans vos exercices de piété. Ces négligences ont été suivies d'autres plus grandes. Vous avez commencé par abandonner vos visites au saint Sacrement, puis vos lectures de piété, ensuite la messe de chaque jour et, enfin, la communion fréquente. Vous voilà dans une fatale tiédeur, et, peut-être, dans le péché ! Il n'y a en cela rien d'étonnant : *Qui spernit modica paulatim decidet*. L'infidélité à remplir les petites choses diminue dans une âme négligente la clarté de la foi, la fermeté de l'espérance, les ardeurs de la charité, parce que cette infidélité diminue la grâce, énerve la force de la volonté, éloigne de Dieu, donne de l'empire au démon qui nous impose son joug de fer et nous pousse à l'abîme. Ah ! mes sœurs, ne soyez jamais infidèles dans les petites choses ; au contraire, faites-les avec beaucoup de soin.

Secondement, votre fidélité à les bien faire vous préparera à la pratique des grandes vertus. De même qu'on ne se familiarise pas avec le vice tout à coup, mais peu à peu; de même on ne parvient pas à faire subitement de grandes actions, à pratiquer de prime abord d'héroïques vertus; on n'y arrive que graduellement, que petit à petit, que par des efforts soutenus.

L'expérience prouve que les petites choses sont le principe des grandes, qu'elles en sont ordinairement le fondement. Ainsi, une maison commence par une pierre, par un coup de bêche. Le plus grand arbre fut un arbrisseau; le plus grand fleuve un ruisseau; le plus grand homme fut un enfant; la plus grande ville fut un village; pas à pas on fait les plus longs voyages; petit à petit s'amassent les plus grandes fortunes. L'herbe commence à poindre, elle pousse, grandit et le fruit paraît; ensuite il grossit peu à peu et arrive enfin à sa maturité. Sur la terre tout est sujet à la loi du progrès. S'il en est ainsi des œuvres d'art et de celles de la nature, il faut convenir que les actions de la grâce suivent les mêmes lois. A part de rares exceptions, la vertu naissante n'est parvenue que lentement à la perfection. Un impie n'est jamais devenu tout à coup un grand fervent.

Un homme colère et emporté n'est jamais devenu tout à coup un modèle de douceur. Un voluptueux n'a jamais acquis la pureté sans de nombreux efforts.

Vous devez comprendre maintenant, mes sœurs, combien il est avantageux pour vous de bien faire vos actions ordinaires. Elles sont pour vous un moyen puissant et facile de vous enrichir spirituellement. Ne cherchez donc plus dans une imagination abusée, ces actions éclatantes dont vous êtes dispensées par l'obscurité de votre état. Ne vous amusez plus à vouloir payer des dettes qui vous sont étrangères, mais payez ces dettes de chaque jour qui sont renfermées dans le détail de vos devoirs. Retenez cette parole, réprimez cette saillie, étouffez ce ressentiment, mortifiez cette curiosité. Dieu vous demande cela. Il veut que vous surmontiez vos dégoûts pour la prière et les sacrements, que vous souffriez sans murmurer un reproche, que vous acceptiez sans vous plaindre une contradiction. Ce sont de petites choses, il est vrai, mais vous connaissez le proverbe : les petits ruisseaux forment les grands fleuves. Empressez-vous de vous enrichir pour le ciel ; le temps est court, les moments sont précieux, le jour où votre mesure devra être remplie est peut-être moins éloigné que vous ne pensez ; hâtez-

vous donc et puissiez-vous mériter d'entendre ces paroles : Courage, pieuse servante, parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, entrez dans la joie de votre Maître. Amen.





LE SIGNE DE LA CROIX

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.

Mes Sœurs,

Parmi les pratiques du culte catholique il en est une qui tient un rang distingué, soit à cause de son antiquité, soit à cause de son universalité, soit enfin à cause de son efficacité. Elle est au commencement et à la fin de toutes les autres ; elle semble en faire partie intégrante et en quelque sorte essentielle. Mais malgré tous ces caractères qui devraient la rendre souverainement respectable aux yeux de tous, elle a souvent le triste sort de tomber dans le mépris, soit par l'oubli qu'on en fait, soit surtout par la manière inconvenante dont on s'en acquitte. Cette pratique c'est le signe de la croix, signe dont plusieurs rougissent et que le plus grand nombre fait très mal. Je voudrais, mes sœurs, vous inspirer un grand respect et une vraie dévotion envers ce signe de notre salut.

Je vais essayer de le faire, en vous montrant

qu'il mérite tous nos hommages : 1° parce qu'il est le signe du chrétien ; 2° parce qu'il a pour lui l'antiquité et l'universalité ; 3° parce qu'il est la source de grands biens spirituels.

I

C'est par le signe de la croix, mes sœurs, que vous avez été enrôlées dans la milice du Christ. Le jour de votre baptême, avant de verser l'eau sainte sur votre front, le prêtre vous a fait cette question : Que demandez-vous de l'Eglise de Dieu ? Vous avez répondu: Je demande la foi de Jésus-Christ. Eh bien, a repris le ministre du Seigneur, observez la loi, aimez Dieu de tout votre cœur et le prochain comme vous-même. Puis, soufflant sur votre face, comme pour vous inspirer une vie nouvelle, pour signe d'enrôlement dans la milice sacrée, il marqua du signe de la croix votre front et votre poitrine : sur votre front pour vous apprendre à ne jamais rougir de votre roi, sur votre poitrine pour vous montrer qu'il est digne de tout votre respect et de tout votre amour.

Or, maintenant, vous qui rougissez du signe de la croix, vous qui avez honte de le tracer sur votre front ou sur votre cœur,

savez-vous ce que vous faites ? Vous vous rendez coupable de trahison et de lâcheté. Vous reniez vos engagements, vous reniez votre religion, vous reniez Jésus-Christ, votre Maître, votre Dieu, et tout cela par respect humain. Traîtresse que vous êtes, pourquoi vous rangiez-vous sous la bannière du Sauveur, puisque vous vouliez le déserter plus tard ? Pusillamine que vous êtes, pourquoi cacher ce signe qui vous honore ? Ayez donc le courage de vous montrer ce que vous êtes ; et puisque vous avez voulu être chrétienne, pourquoi rougir de le paraître ? Vous repentiriez-vous d'avoir donné votre nom à la milice chrétienne, d'avoir juré fidélité à Jésus-Christ ? Mais alors ayez le courage de vous montrer ouvertement son ennemie. Effacez de votre front ce signe sacré qui y fut imprimé, et gravez-y l'emblème de Satan, le signe de la Bête. Insensés que nous sommes. Nos prérogatives spirituelles nous tiennent moins au cœur que nos prérogatives temporelles. Si un prince de la terre attachait à notre habit le signe de l'honneur, nous en serions tout fiers, et loin de le cacher, nous le montrerions à tous les yeux. Eh bien, une croix, signe de notre admission dans la famille de Dieu, a été placée sur notre poitrine au début de notre vie ; cette croix nous donne rang parmi tout

ce qu'il y a eu de plus distingué dans la famille humaine ; et cette croix ce n'est point une main royale qui l'a déposée sur notre cœur, mais la main d'un Dieu : et nous rougirions de cette croix ! et nous aurions peur de la montrer ! Où serait alors notre foi ?

Mais le signe de la croix n'est pas simplement le signe de notre enrôlement dans la milice sainte, le signe du vrai honneur, il est encore pour nous un symbole, une profession de foi. Il suffit en effet de tracer ce signe pour rappeler les principaux mystères de la foi chrétienne : la Trinité, la Rédemption d'abord, et ensuite tous ceux qui s'y rattachent. Et, dès lors, pourquoi avoir honte de faire sur nous ce signe sacré ? Quelle pitié de voir des chrétiens qui prétendent croire aux grands mystères de la religion et qui rougissent de montrer leur foi par le signe qui en est le symbole le plus abrégé ! Pauvres malheureux! Ils rougissent de Jésus crucifié. Eh bien, Jésus crucifié un jour rougira d'eux, et leur dira : je ne vous connais pas, *nescio vos*.

II

En dehors de ces motifs, le signe de la croix mérite notre vénération à cause de son

antiquité et de son universalité. Ce n'est point une pratique d'invention moderne ni d'usage local, mais une pratique qui remonte au berceau du christianisme, qui a pris naissance sur le Calvaire, et qui a été adoptée par toutes les Eglises du monde chrétien.

Au second siècle, Tertullien parle du signe de la croix comme d'une pratique qui était entrée dans les habitudes de la vie chrétienne. « A notre lever, à notre coucher, dit-il, à table, au lit, à la sortie, à la rentrée, en tout ce que nous faisons, nous marquons nos fronts du signe de la croix. » L'Eglise, notre modèle en tout, a donné une large place dans ses cérémonies à ce signe sacré ; elle l'a mis au commencement et à la fin de ses prières, et elle le multiplie dans toutes ses bénédictions ; que dis-je ? elle ne sait bénir que par la croix. Chose digne de remarque, les liturgies les plus anciennes, même celles des schismatiques, sont celles qui prodiguent davantage le signe de la croix, preuve incontestable que ce n'est point là un fruit de la piété moderne, ni un usage restreint à quelques Eglises particulières. Aujourd'hui encore c'est une pratique aimée dans les pays que n'a pas encore visités la froide indifférence. Parcourez ces régions où les âmes vivent encore des inspirations de la foi, où Jésus-Christ n'a pas été détrôné

par le veau d'or ou par la déesse impure, et vous verrez que le signe de la croix tient le premier rang parmi les pratiques religieuses. Non seulement on l'emploie au commencement et à la fin de la prière, au moment du lever et à l'heure du repos, mais au début de toute action importante et surtout aux heures de la tentation. Et ce n'est point en vain qu'on use fréquemment de ce signe, car les plus grands avantages y sont attachés en faveur des âmes croyantes.

III

Le signe de la croix, avons-nous dit, nous rappelle les grandes vérités de la religion ; or, c'est quelque chose que ce souvenir. Il y a là une réelle influence qui se fait sentir dans l'ensemble de notre vie. Un chrétien qui se souvient qu'il a été racheté par le sang d'un Dieu, régénéré au nom de l'adorable Trinité, sanctifié et fortifié par les sacrements divins, ne peut faire moins que s'efforcer de mettre sa vie en harmonie avec sa foi. Il sera donc généralement vertueux, et, si parfois il s'oublie, ce ne sera que pour se relever avec une nouvelle et plus grande énergie.

Le signe de la croix est un glaive et un

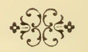
bouclier : un glaive pour l'attaque, un bouclier pour la défense. S'agit-il d'entrer en lutte avec un ennemi acharné et cruel, le chrétien s'arme du signe de la croix et s'avance sans crainte au-devant de son adversaire ; la victoire est toujours à lui, parce que ce n'est plus seul alors qu'il combat, mais c'est le Christ, le Dieu fort qui combat avec lui : *Fugite partes adversæ, vicit leo de tribu Juda*. Les martyrs à l'amphithéâtre, les anachorètes au désert, les vierges traînées au lupanar, n'avaient pas d'autre arme que le signe de la croix.

Surpris, un jour, dans la prison où l'avaient enfermé ses frères, par une femme de mauvaise vie envoyée pour chercher à ébranler sa constance par les séduisants attraits de la volupté, saint Thomas d'Aquin s'arme d'un charbon ardent, chasse l'infâme séductrice, puis, traçant avec ce même charbon le signe du salut sur l'un des murs de sa prison, il tombe à genoux devant cette croix, prie avec une grande effusion de larmes, et se relève désormais invincible du côté des voluptés charnelles. Un ange avait mis autour de ses reins une ceinture de chasteté, et dans son cœur la continence que Dieu seul peut donner.

C'est aussi par le signe de la croix que saint Antoine, au désert, mettait en fuite les

légions infernales qui venaient pour le tenter. Ah ! qu'ils sont heureux, mes sœurs, ceux qui usent avec foi et confiance du signe de la croix! Que de victoires ils remportent ! Que d'amers regrets ils s'épargnent! Quelle source intarissable de nobles et saints plaisirs ils se procurent !

O vous donc, mes sœurs, qui n'avez pas effacé de votre front la croix de votre baptême, vous qui préferez le joug du Christ à l'esclavage du respect humain, soyez fidèles au signe de la croix ; gardez près de vous ce glaive qui doit mettre en fuite les légions ennemies ; couvrez-vous de ce bouclier qui émousse les traits les plus cruels, et un jour la croix sera votre gloire et le principe de votre éternelle félicité. Amen.





CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU

Fiat voluntas tua.

Pieuses Enfants de Marie,

Une des marques les plus certaines de notre amour pour Dieu et de nos progrès dans la vie intérieure est sans contredit l'accomplissement intégral de la volonté de Dieu. Aussi Jésus-Christ, qui n'est descendu sur la terre que pour y établir la gloire de son Père et nous montrer le chemin du ciel, nous a-t-il enseigné à demander, dans la prière par excellence, d'accomplir la volonté de Dieu sur la terre comme les saints la font dans le ciel : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.*

Permettez-moi de vous entretenir aujourd'hui de cette vertu qui est le complément de toutes les vertus. Je désire vous faire voir combien elle est excellente et quel bonheur elle procure à ceux qui la pratiquent. Nous verrons, en terminant, en quoi nous devons nous conformer à la volonté de Dieu.

Avant d'entrer dans le développement de cette triple proposition, disons d'abord ce

qu'il faut entendre par conformité à la volonté de Dieu ; examinons en détail et pour la pratique ce que cela veut dire.

Quand on vous dit qu'il faut conformer votre volonté à celle de Dieu, veut-on vous faire une obligation de vous infliger des pénitences extraordinaires qui effrayent la nature, par exemple, de vous priver de sommeil, de vous livrer à un jeûne rigoureux, de quitter votre position sociale, votre famille, vos biens, votre pays ? Nullement. En vous disant de conformer votre volonté à celle de Dieu, la religion vous laisse dans votre pays, au sein de votre famille, avec vos proches et vos amis ; elle vous permet de prendre le repos dont vous avez besoin, la nourriture que votre estomac réclame, d'exercer votre état, de vous livrer à vos travaux ordinaires. En exigeant la pratique de cette vertu elle vous prescrit simplement de faire ce que Dieu vous commande, d'éviter ce qu'il vous défend, et d'accepter avec résignation les croix, les afflictions, les épreuves que la divine Providence vous ménage. Eh bien, rien de plus excellent que cette manière d'agir.

I

Cette excellence ressort de l'admirable ressemblance que nous donne cette vertu avec le Roi des rois et les saints. Jésus-Christ n'est descendu sur la terre, il n'y est mort que pour se conformer aux volontés de son Père. Il n'est pas venu de lui-même : son Père l'a envoyé : *Misit me vivens Pater*. La volonté de son Père a tout déterminé : le temps, le lieu, la durée de sa mission au milieu des hommes ; elle a réglé toutes ses démarches, dicté toutes ses paroles, commandé tous ses miracles... *Quæ placita sunt ei facio semper.* Elle a fixé le genre et toutes les circonstances de sa mort. *Non haberes potestatem adversum me ullam nisi tibi datum esset desuper.* Avant d'expirer, il semble se consulter lui-même : Ai-je bien accompli toutes les volontés de mon Père ? Oui, *tout est consommé*. Je n'ai plus besoin de cette vie mortelle. *Et ayant incliné la tête, il rendit son âme à Dieu.*

C'est donc surtout par cette vertu que je deviens le parfait imitateur du Fils de Dieu et sa vivante image. C'est aussi par elle que j'acquiers un trait de ressemblance avec les saints.

Les saints n'ont jamais eu d'autre but que

de faire la volonté de Dieu, persuadés que c'est en cela que consiste toute la perfection d'une âme. Le prophète-roi était toujours prêt à suivre la volonté divine, ainsi qu'il le répète souvent : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum ;* et tout ce qu'il demandait à Dieu, c'était qu'il lui apprît à faire sa volonté : *Doce me facere voluntatem tuam.* Aussi le Seigneur l'appelle un homme selon son cœur, parce qu'il exécutait toujours ses volontés : *Virum secundum cor meum qui faciet omnes voluntates meas.* Le bienheureux Henri Suzon disait : « Dieu n'exige pas que nous abondions en lumières, mais que nous nous soumettions en tout à sa volonté. » Et sainte Thérèse : « Tout ce qu'il faut chercher dans l'exercice de l'oraison, c'est de conformer sa volonté à celle de Dieu, et qu'on soit bien persuadé qu'en cela consiste la plus haute perfection. » Il n'y a en cela rien d'étonnant puisque lorsqu'on donne sa volonté à Dieu, on lui donne tout ; celui qui donne son bien par l'aumône, son sang par la flagellation, sa nourriture par le jeûne, donne une partie de ce qu'il a ; mais celui qui donne à Dieu sa volonté, lui donne tout, en sorte qu'il peut dire : Seigneur je suis pauvre, mais je vous donne tout ce que je puis ; vous ayant donné ma volonté, je n'ai plus rien à vous offrir.

Avez-vous donné toute votre estime à une vertu si excellente? Qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour en acquérir la pratique? Que ferez-vous désormais? Vous le direz après avoir médité sur le bonheur qu'elle procure.

II

On demandait un jour à Alphonse le Grand, roi d'Aragon, prince très sage, quel était l'homme qu'il croyait le plus heureux dans ce monde: « C'est, répondit-il, celui qui s'abandonne à la volonté de Dieu et qui reçoit tout de sa main, les maux comme les biens. »

Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. Ceux qui aiment Dieu sont toujours contents, tout coopère à leur bonheur, parce que tout leur plaisir est de faire la divine volonté, même dans les choses qui les contrarient. Ils trouvent un sujet de joie jusque dans leurs peines, parce qu'ils savent qu'en les acceptant ils font une chose agréable à leur bien-aimé Seigneur; rien donc n'est capable de troubler leur bonheur: *Non contristabit justum quidquid acciderit.* En effet, quelle plus grande satisfaction peut éprouver une âme que de voir tous ses désirs accomplis? Or, celui qui ne veut que ce

que Dieu veut, a tout ce qu'il veut, puisque, hormis le péché, rien ne peut jamais arriver dans le monde que par la volonté de Dieu. Les âmes résignées, dit Salvien, si elles sont humiliées, c'est ce qu'elles désirent ; si elles sont pauvres, elles veulent la pauvreté ; en un mot, elles sont contentes de tout ce qui arrive, et c'est ce qui rend leur vie heureuse. Vienne le froid, le chaud, la pluie, le vent ; celui qui est uni à la volonté de Dieu, dit toujours : Je veux qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud, qu'il tombe de la pluie, qu'il fasse du vent, parce que Dieu le veut ainsi. Vienne la pauvreté, la persécution, la maladie, la mort : Eh bien ! dit-il encore, je veux être pauvre, persécuté, malade, je veux même mourir, parce que Dieu le veut ainsi.

Telle est la sainte liberté des enfants de Dieu, elle vaut plus qne les principautés et tous les royaumes de la terre. Telle est l'aimable paix qui est le partage des âmes pures, elle surpasse tous les plaisirs des sens : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum.* Telle est la paix divine, toujours égale, dont la sérénité est préférable à toutes les fêtes, à tous les banquets, à tous les honneurs et à toutes les autres jouissances du monde, qui flattent les sens, mais qui, vaines et fugitives, ne sont, d'après Salomon, que vanité et afflic-

tion d'esprit : *Et hoc vanitas et afflictio spiritus.*

En se conformant à la volonté de Dieu, les saints ont joui sur la terre d'un paradis anticipé. Leur bonheur a été celui que le Sauveur avait promis à ses apôtres : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis. Gaudium vestrum sit plenum.* Leur félicité a été pleine et perpétuelle : pleine, parce qu'ils ont eu tout ce qu'ils désiraient en ne voulant que ce que Dieu veut ; perpétuelle, parce que personne n'a pu la leur ravir, rien ne pouvant empêcher la volonté de Dieu de s'accomplir.

Le Père Jean Tauler raconte qu'entrant un jour dans une église, il trouva un mendiant sans chaussure et couvert de haillons ; il le salue en lui disant : Bonjour, mon ami. — Maître, répondit le pauvre, je n'ai point souvenance d'avoir jamais eu un mauvais jour. — Le Père répondit : Eh bien ! que Dieu vous accorde une vie heureuse ! — Oh ! dit le mendiant, grâce au Seigneur, je n'ai jamais été malheureux. — Comment cela ? — Parce que je suis accoutumé à vouloir tout ce que Dieu veut, sans réserve ; quoi qu'il m'arrive de doux ou d'amer, je reçois tout de sa main avec joie, parce que je sais que Dieu ne veut que mon bonheur ; voilà ce qui fait ma félicité. — Heureux mendiant !...

Mais voyons en détail en quoi nous devons nous conformer à la volonté divine.

III

1° Nous devons nous résigner dans les choses naturelles qui nous viennent du dehors, comme le chaud, le froid excessif, la pluie, la neige, la grêle, la cherté des vivres ; car c'est Dieu qui règle tout. Il en est de même de ce que nous sentons au dedans de nous, comme lorsque nous souffrons de la faim, de la soif, de la pauvreté, de la tristesse, des humiliations... En tout nous devons dire à Dieu : Seigneur, faites et défaites comme il vous plaît, je suis toujours content, je ne veux que ce que vous voulez. Un seul : *Dieu soit béni !* dans les contrariétés, vaut plus, dit le vénérable Jean d'Avila, que mille actions de grâces dans ce qui réussit à notre gré.

2° *Défauts naturels.* — Si nous avons quelque défaut naturel, d'esprit ou de corps, une mauvaise mémoire, une intelligence tardive, peu d'habileté, un membre estropié, une santé délicate, ne nous en plaignons pas. Aurions-nous mérité un esprit plus élevé ? un corps mieux fait ? Dieu n'aurait-il pas pu nous créer

avec des infirmités plus grandes encore, ou nous laisser dans le néant ? Quel est celui qui reçoit un don et qui s'en plaint ensuite ? Soyons contents d'être tels qu'il nous a faits et rendons lui mille actions de grâces. Qui sait si, avec plus de talents, une santé plus robuste, un extérieur plus agréable, nous n'irions pas nous perdre ? Combien n'en est-il pas pour qui la science et les talents ont été une occasion de ruine éternelle ! Pour combien d'autres malheureux la beauté, la force, les richesses n'ont-elles pas été une occasion de crimes et de perdition éternelle ! Combien n'en est-il pas, au contraire, qui doivent leur salut à la pauvreté, à la maladie, à la difformité ! N'oublions pas qu'une seule chose est nécessaire, le salut de notre âme : *unum est necessarium.*

3° *Maladies corporelles.* — Il faut que nous soyons résignés surtout dans les maladies corporelles, et que nous les supportions volontiers de la manière et dans le temps qu'il plaît à Dieu de nous les envoyer. Consultons les médecins et usons des remèdes prescrits, parce que le Seigneur le veut ainsi; mais s'ils ne produisent pas d'effet, disons alors à Dieu : Seigneur, je ne désire ni guérir ni rester malade, je veux uniquement ce que vous voulez. *Non sicut ego volo, sed sicut tu.*

4° Enfin, dans la perte des personnes qui nous sont chères, dans les désolations spirituelles, sécheresses, tentations, dans un danger de mort, recourons à Dieu, demandons-lui les grâces qui nous sont nécessaires dans ces moments d'épreuve; mais gardons-nous de murmurer contre la Providence; disons avec confiance: Mon Dieu, que votre volonté s'accomplisse: *Fiat voluntas tua.*

Césaire rapporte qu'un religieux qui ne paraissait pas différent des autres était néanmoins parvenu à un tel degré de sainteté qu'un simple attouchement de ses habits guérissait les malades. Etonné de ce prodige son abbé lui demanda comment il opérait de semblables miracles. Il répondit qu'il s'en étonnait lui-même, qu'il ne savait comment cela se faisait. Mais quelle dévotion pratiquez-vous? reprit le supérieur. Je ne veux que ce que le bon Dieu veut. Suivons nous-mêmes cette pratique, et si nous ne parvenons pas à faire des miracles, nous ne manquerons pas de devenir des saints et d'obtenir un jour l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

LES VISITES

Religio munda est : visitare pupillos et viduas in tribulationibus eorum.

La vraie religion est de visiter les orphelins et les veuves dans leurs tribulations.

(Jac., I, 27.)

Mes Sœurs,

L'homme ayant été créé pour vivre en société, il est dans sa nature de communiquer avec ses semblables; or, ces communications se font par le moyen des visites. Les visites entrent donc dans les desseins de Dieu sur l'homme. Aussi, dès les premiers jours du monde, les patriarches se visitaient les uns les autres. Job, dans son infortune, reçut la visite de ses amis ; Marie, mère de Jésus, alla visiter la mère de Jean-Baptiste.

Les visites sont en elles-mêmes une bonne et excellente chose. Jésus-Christ, en resserrant encore par la charité les liens de la société humaine, a voulu que les enfants de son Eglise ne fussent point étrangers à ce devoir. Il est donc important pour le chrétien de bien connaître quelles visites il peut et doit faire, et comment il doit les sanctifier.

I

Parmi les visites qu'il faut faire, il en est qui sont commandées par la nécessité, d'autres sont conseillées par la bienséance ; d'autres, enfin, sont inspirées par la charité.

1° Le chrétien ne se dispense point des visites imposées par la nécessité. Le bon gouvernement d'une maison, les intérêts de la famille, les égards que l'on doit à un père, à un bienfaiteur ; l'entretien des bonnes relations d'amitié, de parenté, tout cela peut exiger des démarches, des visites dont une jeune personne ne doit pas se dispenser. Et, cependant, ces sortes de visites sont ordinairement celles qui coûtent le plus, et dont on cherche surtout à s'affranchir. C'est là une tentation trop ordinaire du démon, qui nous rend pénible tout ce qui est un devoir. Aussi nous inspire-t-il mille prétextes pour nous dispenser de ce qu'on appelle une corvée ; mais le vrai disciple de Jésus-Christ accepte, au moins avec résignation, ce devoir. Il sait qu'aux yeux du Seigneur, le sacrifice de sa volonté propre est d'un grand mérite pour le ciel, et il s'en va, enfant d'obéissance, où l'appellent les obligations de son état.

Et remarquez-le bien, mes sœurs, n'est-ce pas peut-être l'omission de certains devoirs nécessaires à la société, qui a fait accuser la piété et blâmer la dévotion ? On reproche, en effet, aux personnes pieuses de s'isoler du monde, de rompre ou du moins de négliger les affections les plus légitimes. Cela n'est pas. Si la véritable piété aime à se tenir cachée, elle sait se montrer quand cela est nécessaire. N'est-ce pas ce que nous prouve l'exemple de Marie, qui sut s'arracher aux douceurs de sa solitude lorsqu'elle se crut obligée d'aller visiter sa cousine Elisabeth ? N'est-ce pas ce que nous enseignent ces âmes d'élite qui s'arrachent chaque jour aux délices de leurs familles, pour aller répandre des largesses et des consolations au sein de l'infortune ! Ces vrais disciples du Christ démontrent, à qui veut le voir, que la piété, loin d'être un obstacle aux relations sociales, les autorise, les resserre et les sanctifie (1).

2° Pour les visites de bienséance, il convient d'en faire aussi. Il y a dans la vie des circonstances, il y a dans l'année des époques où certaines visites sont commandées par les convenances. Ne pas les faire serait manquer

(1) L'abbé Doucet.

aux devoirs que nous imposent les relations de famille, les exigences de la société, les lois de la coutume. Mais pour les sanctifier, il faut y apporter certaines dispositions exigées par les maîtres de la vie spirituelle. Saint Bonaventure ne craint pas d'affirmer qu'on perd souvent dans une seule visite tout ce qu'on avait amassé de dévotion en restant dans son intérieur. Ce sont ces visites, dit Pierre de Blois, qui réveillent en nous l'esprit du monde, que le recueillement et la retraite y avaient presque éteint. Ce sont ces visites, vous dira l'auteur de l'*Imitation*, que les plus grands saints évitaient autant qu'ils le pouvaient, pour servir Dieu avec plus de perfection dans le secret de leurs demeures. Et n'est-il pas dit dans ce livre admirable : « Toutes les fois que je suis allé au milieu des hommes, j'en suis revenu moins homme ? »

Les saints désirent que les visites de simple bienséance soient rares, et ils conseillent à ceux qui se déterminent à en faire de se poser ces trois questions : *An liceat :* cette visite est-elle permise ? *An deceat :* est-elle convenable ? *An expediat :* peut-elle être utile ? La réponse à ces différentes questions décidera s'il faut, oui ou non, s'abstenir.

3° Mais il est des visites inspirées par la charité. La charité exigera souvent que vous

sacrifiiez votre amour du repos, votre goût pour la solitude, votre timidité naturelle, vos répugnances même, au devoir de soutenir une bonne œuvre, d'être utile à un pauvre, de consoler un malade, de sécher les larmes d'un malheureux. Ne résistez jamais à l'appel que la charité pourra faire à votre cœur de chrétienne. Procurez à ceux que vous visitez, â l'aide de votre bourse, les ressources dont ils ont besoin ; aidez-les de vos démarches en allant visiter le riche pour lui demander son offrande ; voyez le pauvre pour lui distribuer vos aumônes, le malheureux pour lui donner une parole de consolation ou de pitié ; la pitié est l'aumône du cœur ; une bonne parole fait quelquefois plus de bien qu'une pièce de monnaie. Dans votre voisinage, à votre porte peut-être, un indigent, un vieillard languit abandonné ; allez le voir, intéressez-vous à sa santé, à ses douleurs. Dites-lui qu'il a encore des amis, et que c'est la religion qui les lui donne. Il n'est pas nécessaire que vous soyez riche pour visiter les malades ; dans votre pauvreté, vous pouvez leur dire un mot de consolation.

Ces sortes de visites sont recommandées par le Saint-Esprit lui-même : *Non te pigeat visitare infirmos, ex his enim in dilectione firmaberis.* « Ne vous lassez point de visiter

le malheureux, c'est ainsi que vous vous affermirez dans la charité. »

Si vous avez besoin d'être encouragée dans l'accomplissement de ce devoir, jetez les yeux sur Marie : voyez-la au jour de sa Visitation, jeune, délicate, amoureuse de la retraite et du silence, éloignée, par de hautes montagnes, du lieu qu'habitait sainte Elisabeth : elle renonce à ses goûts de retraite, brave les difficultés du chemin, pour venir rendre à sa cousine les soins que réclament son âge et son état. Elle apprend ainsi aux âmes chrétiennes à savoir sortir de leur vie tranquille, à surmonter les répugnances de la nature, paraître et se produire quand la charité leur demande ce sacrifice (1). Vous qui le pouvez, mes sœurs, consacrez de temps à autre quelques instants à des actes de charité. Vous y trouverez le bonheur pour vous, et surtout le bonheur pour vos frères. Ecoutez cette histoire :

Deux hommes qui avaient autrefois vécu dans une grande intimité, au sein de la vie d'un excellent collège, se rencontrent après une longue séparation dans une rue de Paris ; l'un d'eux portait l'habit de prêtre, l'autre l'aborde, étonné, en lui disant : — Comment ! c'est

(1) L'abbé Larfeuil.

toi? tu es prêtre ?— Oui, répond le premier, je suis prêtre, religieux même. Et toi, que fais-tu maintenant? — Moi, je mène largement la vie du monde ; j'ai complètement oublié mes idées de pension, et, pour ne te rien cacher, maintenant encore je vais où je ne devrais peut-être pas aller. — Tu n'iras pas, répond le prêtre, tu viendras avec moi. — Et où vas-tu ? — Je vais porter des secours à une famille pauvre ; viens, et tu verras un échantillon de la misère de Paris. — Oh ! non, je ne veux pas y aller, je n'aime pas à voir les malheureux, cela me fait mal. Mais le prêtre l'entraîna presque malgré lui. Arrrivé dans la maison, voilà cet homme qui est touché de la plus profonde compassion en présence de tant de misères, à la vue, surtout, d'une jeune enfant de quatorze à quinze ans, malade et étendue sur un monceau de haillons; il n'en fait pas deux fois, il prend sa bourse et la vide tout entière dans la main des parents de la jeune infortunée. A la vue de la joie et de la reconnaissance de ces pauvres gens, il sent des larmes rouler autour de ses yeux, et en s'en retournant il dit à son compagnon : — Que je te remercie de m'avoir donné tant de bonnheur ! Chose étrange ! je ne me suis de ma vie senti aussi heureux , j'en pleurerais bien. En parlant ainsi , il essuyait une larme,

et à partir de ce jour, il est retourné vers la foi de sa mère et vers le Dieu de son enfance (1). Terminons en disant comment nous devons sanctifier nos visites.

II

Pour sanctifier vos visites, je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez, avant tout, éviter ce qui peut offenser Dieu et porter atteinte à la réputation du prochain, ou lui causer de la peine par d'amères critiques, des plaisanteries malicieuses ou un feu roulant de paroles inconsidérées. Vous ne devez pas non plus vous visiter pour satisfaire votre vanité ou votre curiosité. De telles visites n'ont aucune utilité et ne servent qu'à faire passer le temps dans l'oisiveté.

Il faut de plus les faire pour un motif sérieux, honorable, digne de respect, et dans des vues surnaturelles; pour la gloire de Dieu, pour le bien de ses semblables et pour votre propre sanctification ; il faut les diriger par la charité ou par le motif de quelque autre vertu; celui, par exemple, de consoler un frère malheureux, de mêler vos larmes à celles de

(1) L'abbé Mullois.

votre amie, et d'adoucir sa douleur en la partageant; celui encore de vous édifier mutuellement en vous affermissant toujours de plus en plus dans la fidélité au Seigneur. C'était dans ces intentions que se visitaient les premiers chrétiens; ils venaient apprendre de leurs frères à demeurer attachés à cette foi qui leur était commune, à vivre selon ses maximes, et à mourir pour elle. C'était dans ces intentions que se visitaient ces anges de la solitude qui parcouraient le désert pour aller demander de saints exemples, de saintes leçons, et revenir à leur retraite plus fidèles et plus fervents. N'avez-vous jamais lu le récit naïf et touchant de la visite que fit saint Antoine à saint Paul, le premier des ermites? On aime à voir le patriarche des cénobites s'en aller, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, saluer dans sa grotte le solitaire de cent trois ans; ils s'appellent par leurs noms, quoiqu'ils les ignorassent auparavant; ils rendent grâces au Seigneur, qui a daigné les appeler à son service, et se racontent les grandes choses qu'il a faites en leur faveur. Est-il rien de plus intéressant dans l'histoire de l'Eglise que le spectacle de ces deux anciens du désert, assis sous le palmier à l'entrée de la caverne, s'excitant mutuellement à terminer saintement une carrière toute sainte? Et ce

repas doublé par la munificence du Ciel, et cette sainte dispute de leur humilité, et cette nuit passée tout entière à bénir le Seigneur, et cette allégresse d'Antoine, qui revient au monastère rempli d'une joie céleste, parce qu'il a vu, dit-il, un séraphin dans le paradis, un ange sur la terre, Paul dans la solitude. Que ces souvenirs sont aimables ! que ces récits sont touchants ! Rien ne nous indique mieux le but que le chrétien devrait se proposer dans ses visites.

Mais combien peu de visites parmi celles que se font les jeunes personnes dans le monde ressemblent à celles-là ! La plupart sont insignifiantes, lorsqu'elles ne sont pas dangereuses ou criminelles. Elles n'ont qu'un seul but, celui de promener leur désœuvrement de maison en maison. N'agissons point ainsi ; mais imitons la sainte Vierge et les saints dans leurs visites. Nos relations sociales porteront l'édification dans les âmes, la joie dans les cœurs ; elles glorifieront le Seigneur et nous feront acquérir des mérites pour le ciel. Ainsi soit-il.



LES CONVERSATIONS

Si quis autem putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam, sed seducens cor suum, hujns vana est religio.

Si quelqu'un croit être un homme religieux sans retenir sa langue comme avec un frein, il se trompe, sa religion est vaine.

(Epist. cath. B. Jac. I, 26.)

Mes Sœurs,

L'histoire dit qu'Esope, étant esclave d'un grand philosophe, reçut un jour l'ordre de son maître de préparer pour ses amis un splendide repas, et de leur servir ce qu'il y avait de meilleur. Le spirituel esclave ne leur servit que des langues habilement et diversement assaisonnées. Le philosophe, quoique mécontent de cette singularité, n'en dit rien. Il invita les mêmes convives à un autre repas en signifiant à Esope qu'il eût à leur préparer ce jour-là ce qu'il y avait de plus mauvais parmi les aliments. L'intendant ne se déconcerte point, il ne fait servir encore que des langues. Comme chacun s'en étonnait, il répondit fièrement qu'en effet, il n'y a rien de meilleur ou rien

de pire au monde que la langue, selon l'usage qu'on en fait.

Jeunes filles, qui aimez tant à parler, apprenez donc que votre langue fera beaucoup de bien ou beaucoup de mal à vous et au prochain, selon que vous saurez bien ou mal la gouverner. Il vous importe donc d'en faire un bon usage dans vos conversations. C'est ce que je veux vous enseigner dans cette allocution, l'une des plus importantes qu'on puisse vous adresser. Pour atteindre ce but, je vais vous tracer les règles à observer dans vos entretiens. Pour qu'ils soient dignes d'une chrétienne, il faut qu'ils soient de Dieu, pour Dieu et avec Dieu.

1° Il faut d'abord que vos conversations soient de Dieu. — Si quelqu'un parle, dit le prince des Apôtres, que ses discours soient comme les discours de Dieu : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.* La bouche parle de l'abondance du cœur : *ex abundantia enim cordis os loquitur*. Comme le cœur de Marie était plein d'amour pour Dieu, Dieu était dans tous ses discours : tantôt c'était pour le remercier de ses bontés : *respexit humilitatem ancillæ suæ ;* tantôt pour raconter les merveilles qu'il avait opérées en elle : *Fecit mihi magna qui potens est ;* tantôt pour célébrer ses louanges et la fidélité de ses promesses : *Sicut*

locutus est ad patres nostros. Pour nous, de quoi parlons-nous? — Si Dieu était dans notre cœur, son saint nom viendrait se placer naturellement sur nos lèvres pour en dire les douceurs; mais entre-t-il jamais dans nos conversations? Examinez quels sont les objets qui en font le sujet habituel. Aimez-vous à parler de Dieu, de la religion, des choses de piété? Vous plaisez-vous avec les personnes qui en parlent? Alors l'amour de Dieu est dans votre cœur. — Au contraire, les objets les plus futiles, quelquefois les plus coupables, sont-ils la matière habituelle de vos entretiens? Tremblez, le démon a trouvé accès dans votre âme. Sans doute, on ne peut pas toujours parler de Dieu, de religion, surtout en présence de certaines personnes; il y aurait là une affectation déplacée, qui nuirait plus à la religion qu'elle ne lui serait utile. Mais, en évitant un excès, il ne faut pas tomber dans un autre qui serait plus inexcusable. Toutefois, lorsque vous parlerez de religion et de piété, faites-le à propos, convenablement et avec des personnes qui vous comprennent.

S'il vous arrivait de converser avec d'ineptes détracteurs de la religion, comme on en rencontre tant aujourd'hui, servez-vous de l'esprit que Dieu vous a donné et de l'instruction chrétienne que vous avez reçue pour soutenir

la vérité contre le sophisme, la foi contre l'impiété, la vertu contre le vice ; en un mot, tout ce qui est honorable contre ce qui est mauvais et honteux. Ne voyez-vous pas que c'est le rôle d'un enfant de Dieu et d'une âme honnête de ne jamais incliner la tête devant le mensonge et les fausses maximes ?

2° Vos conversations doivent être pour Dieu. Vous ne pouvez pas toujours parler de Dieu, mais pouvez très bien avoir toujours Dieu en vue dans vos discours. C'est ce que faisait constamment la très sainte Vierge, notre modèle. Animée d'un merveilleux esprit de foi, cette bonne Mère ne cherchait que Dieu, n'agissait que pour lui plaire, ne parlait que pour le glorifier. A son exemple, veillons si bien sur toutes nos paroles, que toutes soient pour Dieu. Un mot, jeté comme par hasard, peut ouvrir les yeux et toucher le cœur de celui qui l'entend. Saint François de Sales a fait plus de bien par ses conversations que par ses controverses. Cette parole : *Quid prodest?* Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme ? cette parole, dis-je, répétée souvent par saint Ignace de Loyola à l'orgueilleux François-Xavier, a suffi pour le convertir et en faire l'un des apôtres les plus ardents qu'ait honorés l'Eglise.

Sans viser à obtenir un semblable résultat,

vous pouvez chercher à être utile au prochain dans une foule de circonstances où ses intérêts spirituels sont en jeu, et c'est toujours parler pour Dieu. Ainsi, quand vous allez voir une personne frivole et légère, ou que vous recevez sa visite, et que, par des paroles bienveillantes, vous élevez son esprit et son cœur au-dessus des bagatelles qui l'occupent habituellement, vous parlez pour Dieu. — Quand vous donnez un bon conseil ; quand vous édifiez le prochain par des paroles agréables ; quand vous l'amusez par des conversations gaies et honnêtes ; quand vous l'instruisez et lui faites, à propos, une réflexion salutaire, vous adressez à l'un un reproche bienveillant, à l'autre un éloge mérité, vous parlez pour Dieu. Quand vous allez voir un malade avec la pensée de le ramener à Dieu et de lui ménager les secours de la religion ; quand vous visitez une personne affligée, dans l'espérance de lui faire sentir le néant des choses du monde, et de lui faire comprendre qu'il n'y a de bonheur vrai et durable que dans le service de Dieu et la pratique de la vertu ; quand, enfin, vous empêchez, dans une réunion, une discussion scandaleuse ou des propos inconvenants, toutes vos paroles, provoquées par la charité, se rapportent à Dieu et lui sont agréables. Vous parlez pour lui.

3° Enfin, il faut que vos conversations soient avec Dieu. Plusieurs personnes se plaignent de ne pouvoir toujours prier, parce que, disent-elles, elles sont forcées, par les exigences de leur état, d'interrompre leurs communications avec Dieu ; ces plaintes laissent entrevoir une grande ignorance de la prière et de l'esprit intérieur. Il n'est pas besoin, en effet, pour converser avec Dieu, d'être à genoux et de réciter des formules déprécatoires. On prie par là même qu'on pense à Dieu, que l'on agit en vue de lui plaire ou pour accomplir sa sainte volonté. Au milieu du monde, au milieu des devoirs que vous impose votre condition, au milieu même de la dissipation des affaires, faites dans le fond de votre cœur une espèce de sanctuaire où, même au milieu des occupations extérieures, vous puissiez trouver Dieu et converser avec lui. Cette pensée de Dieu qui vous suivra partout, vous sera un préservatif tout-puissant contre l'indiscrétion des paroles.

Nous venons de vous tracer les règles pour que vos conversations soient toujours dignes d'une jeune fille chrétienne. Ces sortes de conversations sont utiles, et vous devez les rechercher. Mais il en est d'autres que vous devez fuir. Ce sont les conversations inutiles et les conversations coupables. Vous jugerez

qu'une conversation est inutile, si vous n'y trouvez rien qui serve à votre édification ou à votre instruction. Et combien méritent ce reproche! Pénétrez dans un salon, assistez à certaines réunions, grossissez le nombre de divers cercles, de quelques veillées, et entendez les discours interminables qu'on y tient. La première personne qui prend la parole cause longuement de tout ce qu'elle a vu, dit et fait. Que dit-elle? Tout ce qui lui passe par la tête : des puérilités, des bagatelles qu'elle brode et colore à sa fantaisie; une seconde, une troisième qui continue, parle de modes nouvelles, de parures, de fêtes, de soirées, d'intrigues et d'aventures souvent peu édifiantes. Qu'apprend-on d'utile dans ces conversations? Qu'y trouve-t-on d'avantageux pour son instruction? Hélas! rien!

Les conversations coupables sont celles qui déplaisent à Dieu ou peuvent nuire au prochain, soit en son âme, soit dans sa réputation, soit dans quelque autre de ses intérêts temporels : tels sont les entretiens qui blessent la foi, la charité ou la modestie. Il est certaines personnes qui, sous l'inspiration d'une secrète jalousie ou rancune, raillent la piété d'une compagne, se moquent, rient et s'amusent de celles qui pratiquent la religion, fréquentent les sacrements et font mieux

qu'elles. Médisantes au premier chef, elles n'épargnent personne ; chacun devient l'objet de leurs amères censures, elles ont des railleries, des mots piquants et des réflexions malignes pour tout le monde : pour leurs parents, leurs amis, leurs supérieurs, les ministres de la religion, et parfois pour les saints et Dieu lui-même. Elles mortifient sans scrupule tous ceux qui leur déplaisent. On peut dire sans exagération qu'elles n'ouvrent la bouche que pour mordre et déchirer, ou semer la discorde. Ne feraient-elles pas mieux de garder le silence ?

Il en est d'autres qui, sous prétexte d'égayer la société, racontent des histoires légères et galantes, révèlent certains faits scandaleux qui, non-seulement ne s'arrêtent pas aux limites de la modestie, mais qui révoltent la pudeur. Ces personnes sont-elles innocentes devant Dieu ?

Que dire maintenant des conversations où la vanité et l'orgueil étalent toutes leurs prétentions ? Parler de soi et de sa famille, de ses affaires et de ses richesses, des talents qu'on croit avoir et des œuvres auxquelles on se livre, c'est une chose si ordinaire, que plusieurs ne trouveraient rien à dire si de pareils discours leur étaient interdits. Cependant, ils blessent l'humilité. Mes sœurs, ne tenez

jamais de pareilles conversations. Imitez ces âmes vraiment chrétiennes qui respectent Dieu, la religion et le prochain. En faisant ainsi, non seulement vous mériterez l'estime et l'affection de tous ceux qui vous connaîtront, mais vous serez les enfants de prédilection de Dieu, de sa sainte Mère que vous avez choisie pour modèle, et vous serez assurées d'aller au ciel converser ave les anges. Amen.





ÉTUDE SUR LE CARACTÈRE

Erat Sadoc egregiæ indolis.
Sadoc était un jeune homme d'un caractère accompli.
(I Paral., XII, 28.)

Mes Sœurs,

L'Ecriture sainte fait le plus bel éloge du caractère de Sadoc, grand prêtre de l'ancienne Loi ; il était, en effet, d'une douceur et d'une amabilité si frappantes, que tout le monde en était dans le ravissement. Qu'il serait à souhaiter, mes sœurs, que l'on pût rendre de vous toutes le même témoignage ! Avec un naturel réglé, avec un caractère accompli, non seulement vous goûteriez au fond de votre cœur une paix solide et profonde, mais vous auriez la consolation de rendre heureux tous ceux qui vous entourent. Vos rapports doux, affables et gracieux avec le prochain vous gagneraient tous les cœurs, et communiqueraient aux autres le calme profond de votre âme. Oui, soyez-en bien persuadées, un moyen sûr de vous concilier l'estime et la bienveillance de

tout le monde, c'est d'avoir un bon caractère. Comme chacune de vous nourrit la prétention d'en avoir un excellent, il vous importe, mes sœurs, pour ne pas vous faire illusion de bien connaître celui que vous avez reçu de la nature et de réformer tout ce qu'il peut avoir de défectueux. Dans ce but, je vais vous parler, dans une première allocution, de la nature du caractère, de la nécessité d'étudier avec soin celui qui vous est propre. Dans une seconde, je vous montrerai l'obligation où vous êtes de réformer tout ce qu'il peut y avoir de défectueux dans votre caractère, et je vous indiquerai les moyens à employer pour réussir dans cette importante entreprise.

I

Qu'est-ce que le caractère ? — Le caractère est une inclination naturelle ou acquise qui nous porte au bien ou au mal et qui distingue chaque individu de ses semblables. Cette inclination ou ce penchant est dans la nature de l'homme : il l'apporte en naissant. L'organisation du corps concourt, il est vrai, à le former, mais il a son principal siège dans l'âme : c'est là qu'il agit, qu'il remue fortement nos facultés intellectuelles, et qu'il porte notre

volonté au bien ou au mal, selon qu'il est bien ou mal réglé. S'il est réglé, il est une source féconde de biens ; s'il est désordonné, il est un malheur. Il y a donc le bon et le mauvais caractère. Le bon caractère consiste à préférer la volonté d'autrui à la nôtre, chaque fois que la conscience n'y est pas intéressée, — à plier plutôt qu'à résister, — à prendre en pitié plutôt qu'à blâmer, — à insinuer plutôt qu'à commander. Il s'appuie sur ces maximes si sages : les autres peuvent avoir raison, ne les heurtons pas ; — ils croient bien faire, ne les blâmons pas entièrement ; — ils peuvent avoir agi sans intention mauvaise, ne les brisons pas.

Dans vos rapports avec le prochain, montrez toujours un grand fonds de bonté et de condescendance, disait saint Vincent de Paul ; ne laissez jamais échapper dans vos discours une parole d'aigreur, ne montrez jamais sur votre visage l'humeur que vous pouvez éprouver. J'ai eu le malheur, une seule fois dans ma vie, de donner un avis avec trop de vivacité, et j'ai tout gâté.

On le voit, le bon caractère consiste surtout à faire taire le *moi*, qui crie toujours si haut dans chacun de nous. — L'amour-propre, cette plante parasite que l'on rencontre dans les plus nobles âmes, est toujours ce qui rend

le caractère mauvais. Il nous aveugle sur nos prétendus mèrites et nous porte à mal juger nos semblables. C'est lui qui nous fait tenir à notre opinion comme à *la seule soutenable*, lui qui nous fait exiger des égards, lui qui nous empêche d'être affables de peur de paraître soumis.

Il est très important d'étudier son propre caractère, car il est rare qu'il n'y ait pas quelque chose à y réformer.

II

L'expérience prouve, mes sœurs, que nous avons sans cesse les yeux ouverts sur le caractère des autres, et il n'est aucun de ses défauts qui nous échappe ; mais, il faut l'avouer, nous n'aimons pas à considérer le nôtre ; parfois nous en serions humiliés et dès lors nous nous fuyons nous-mêmes, et lorsque nous ne pouvons pas nous empêcher de nous voir tels que nous sommes, nous cherchons encore à amoindrir les vices de notre caractère. Ceux qui nous entourent les connaissent et s'en plaignent amèrement, et nous refusons de les étudier pour ne pas avoir la peine de les corriger. Cependant un ancien philosophe nous crie : Connaissez-vous vous-mêmes, c'est la

plus nécessaire des connaissance : *Scito te-ipsum.* Comment, en effet, détruire ce que l'on ignore? Et comment ne pas s'ignorer si on ne se regarde jamais, ou jamais sérieusement? Aussi, nous dit saint Bernard : « Si je ne m'envisage pas toujours de très près, j'ignore qui je suis. » *Si non me inspicio, nescio meipsum.* Voilà pourquoi le grand Augustin ne cessait de demander à Dieu la grâce de le connaître et de se connaître lui-même : *Domine, noverim te, noverim me.* Saint Laurent Justinien professe la même doctrine : celui qui vit dans l'oubli de lui-même ignore entièrement ce qui se passe dans le fond de son âme, et cette déplorable ignorance est la source de ses infidélités, la mère et la nourrice de ses mauvaises habitudes, la cause principale de toutes ses faiblesses. Oh ! que l'âme qui vit étrangère à elle-même est à plaindre ! Elle se met dans l'impossibilité de devenir meilleure. Si donc vous voulez réformer votre caractère, mes sœurs, soyez dociles à cette maxime du pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, et après l'avoir méditée mettez-la en pratique : La science la plus élevée aux yeux de la foi et la plus avantageuse à l'âme est la connaissance exacte d'elle-même : *hæc est altissima et utilissima lectio, sui ipsius vera cognitio.* Celui qui se connaît parfaitement,

dit saint Bernard, n'attend pas que les autres le jugent, il se traduit lui-même devant le tribunal de sa conscience, il s'accuse et se condamne avec sévérité ; il se reproche surtout ses défauts de caractère, il réprime toute aigreur dans son ton et ses discours, et, par le charme de ses conversations, il se rend agréable à tout le monde : *tibi tribunal effice, animam leniorem redde.*

Que faites-vous, mes sœurs, pour connaître à fond les personnes qui vous environnent ? Vous examinez attentivement leurs discours, leurs démarches, leurs bonnes ou mauvaises inclinations; vous épiez leur manière d'agir en toute circonstance. Pourquoi tant de vigilance sur les autres lorsque cela peut vous porter à manquer à la charité, tandis que vous n'apportez aucun soin à percer les ténèbres épaisses qui vous cachent vous-mêmes à vous-mêmes ?

Que votre prochain ait un naturel plus ou moins heureux, qu'il se montre avec plus ou moins de bonté, de douceur et de formes aimables, ce n'est pas ce qui doit le plus vous inquiéter ; mais ce qui mérite tous vos soins, c'est de savoir où vous en êtes avec vos défauts de caractère qui paraissent au dehors, qui blessent vos semblables, qui font perdre l'estime, la considération et la confiance dont

vous avez besoin pour opérer quelque bien et mener une vie heureuse et tranquille. Voilà l'étude que la piété et la religion exigent de vous; étude qui demande de vous une application constante; étude d'autant plus utile qu'elle attaque le mal dans sa source et applique directement le remède sur la plaie. Attachez-vous donc à découvrir les défauts de votre caractère afin que vous ne soyez pas les seules à les ignorer. Puissé-je vous aider dans cette étude.

On distingue plusieurs variétés ou nuances de caractères :

1° Le caractère dur, raide, qui se présente habituellement sous des dehors secs, brusques, austères et repoussants. Les gens d'un tel caractère sont peu prévenants, ils ne savent pas ce que c'est que d'être agréables à ceux qui vivent avec eux.

2° Le caractère léger, versatile, que rien ne peut fixer. Les personnes d'un tel naturel passent rapidement d'une idée à une autre et sont impropres à toute conversation sérieuse, à toute entreprise importante, si elle présente quelque difficulté.

3° Le caractère dissimulé, fourbe, qui n'agit que par des voies sourdes et cachées. Impossible de connaître ses vrais sentiments. Sous des dehors d'une franchise apparente et de

manières aimables, on ne rencontre chez lui qu'artifice et déguisement. Ce caractère est l'opposé du caractère ouvert, de ce délicieux naturel qui, n'ayant que des vues nobles, des sentiments élevés, des intentions pures, ne craint pas que tous les regards percent dans son âme ; aussi se montre-t-il à découvert et semble-t-il dire : « Voyez, me voilà tel que je suis. »

4° Le caractère opiniâtre, entêté est le triste partage des personnes qui ont la prétention de croire que tout le bon sens s'est réfugié dans leur cerveau. Obstinées dans leurs idées, idolâtres de leur manière de voir, elles ne cèdent jamais, pas même à la vérité connue ; elles suivent presque toujours en tout leur ambition. Prévenues contre les conseils de ceux qui leur parlent, elles n'en suivent aucun.

Il ne faut pas confondre ce caractère défectueux et insupportable avec le caractère ferme. La fermeté est une qualité, mais l'entêtement est un défaut. Une personne qui a pris une détermination conforme à la vérité et à sa conscience, et qui poursuit le vrai et le bien par raison et avec constance, ne peut qu'être louée. Ce caractère ferme est un précieux don du Ciel.

5° Le caractère faible, qui est ordinaire-

ment d'un abord aisé et d'un commerce agréable, manque de fermeté et de fixité. Il apprécie le bien, l'estime, essaye de le faire, mais, rencontre-t-il des obstacles, il s'arrête et se décourage. Une parole de contradiction, un signe de désapprobation le déconcerte et lui fait tout abandonner. Un tel caractère est nuisible au salut, puisqu'il est écrit que celui qui, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume des cieux. Le caractère faible a beaucoup d'affinité avec le caractère inconstant.

6° L'inconstance est un vice presque inséparable de la condition humaine. Toutefois, il est des hommes chez lesquels elle se montre d'une façon plus frappante. Ceux-là n'ont rien de fixe dans leurs idées. Aujourd'hui ils embrassent un parti avec chaleur, demain ils l'abandonnent ; ils entreprennent tout et n'achèvent rien. Leurs projets si beaux, si louables dans leurs principes, sont comme des enfants qui meurent en naissant. Aujourd'hui ils sont tout pour Dieu, pour la vertu, et demain tout ce beau feu est éteint. L'esprit et le cœur ont pris une autre direction. Ce caractère est la cause du relâchement dans les devoirs de la religion, et met le salut dans le plus grand péril.

7° Il est des caractères inquiets et mélanco-

liques. Les personnes d'un tel naturel sont privées de cette délicieuse tranquillité de l'âme qui fait le charme de la vie ; elles sont habituellement tristes, rêveuses et pensives. Un rien les préoccupe ; de quelque côté qu'elles jettent les yeux, elles trouvent mille sujets de peine : le passé leur cause des alarmes, le présent les remplit de soucis, et l'avenir leur présente des dangers souvent imaginaires. Quoi qu'elles fassent ou ne fassent pas, elles ne peuvent se défendre d'un sentiment d'anxiété et de crainte. Leur inquiétude se peint dans la pratique de tous leurs devoirs, qu'elles ne croient jamais remplir assez bien. Ce sont des caractères pénibles pour eux-mêmes et pour ceux qui ont à les supporter.

8° Il en est d'autres qui sont susceptibles et jaloux. Les personnes de ce caractère recèlent un grand fonds d'orgueil et d'égoïsme, et se montrent avides d'égards, d'éloges, d'applaudissements, de distinctions et de tout ce qui flatte l'amour-propre. Un naturel susceptible est détestable et dangereux, il lui semble toutours qu'on méconnaît ses mérites. Il faut donc se hâter de le réformer.

9° Enfin, il y a le caractère emporté qui est le propre des personnes irascibles, n'écoutant que l'impétuosité et les saillies de leur mauvaise humeur. Ce caractère, lorsqu'il n'est pas

réprimé, entraîne dans les excès les plus déplorables. Il suffit d'une parole, d'une contrariété, pour soulever les plus affreuses tempêtes. Là où se trouve un naturel de ce genre, il n'est ni paix, ni union, ni bonheur. Plaignons ceux qui le possèdent et plus encore ceux qui en deviennent les victimes.

A ce tableau raccourci et tracé d'une manière si rapide, sur la nature et la diversité des caractères, puissiez-vous, mes sœurs, avoir reconnu quel est celui qui vous distingue et quels sont les défauts qui le dominent. Dès lors il vous sera facile, avec l'aide de la grâce, de travailler énergiquement à sa réforme, et d'arriver par vos efforts à faire plier la nature sous le joug de la foi, et par là obtenir, avec les sympathies de vos semblables, les faveurs les plus signalées du Ciel. Amen.





RÉFORME DU CARACTÈRE

Sed licet is, qui foris est, noster homo corrumpatur : tamen is, qui intus est, renovatur de die in diem.

Que dans nous l'homme extérieur se détruise et que l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.

(II Corinth. IV, 16.)

Mes Sœurs,

Le caractère ne joue pas un rôle indifférent dans notre vie ; c'est un ami ou un ennemi qui nous suit partout. C'est un compagnon qu'il faut nécessairement promener avec soi, à la ville, à la campagne, dans la solitude et dans les sociétés. C'est lui qui nous expose au jugement des autres au moment où nous ne pensons pas même qu'on va nous apprécier. Nos succès comme nos déceptions lui sont dûs en grande partie, et les sympathies ou les antipathies qu'on éprouve pour nous ont presque toujours notre caractère pour cause. C'est d'après lui qu'on nous désire et qu'on nous accueille avec bienveillance ou qu'on redoute

notre visite. Il nous importe donc d'avoir un caractère heureux. C'est pourquoi, si après l'avoir étudié nous découvrons en lui quelques défauts, il faut les détruire, et réformer tout ce qu'il peut avoir d'imparfait. C'est ce que nous allons essayer de comprendre, en méditant sur la nécessité de réformer le caractère qui nous est propre, et sur les moyens à prendre dans ce but.

I

La réforme du caractère n'est pas, il est vrai, sans difficulté, elle présente même des obstacles qui, au sentiment de plusieurs, paraissent insurmontables; mais ces obstacles, quelque grands qu'ils soient, ne doivent point vous effrayer. O vous qui vous piquez de religion et de piété, dit saint Laurent Justinien, n'oubliez jamais qu'un de vos devoirs les plus essentiels est d'étudier les défauts de votre caractère, de leur livrer une guerre continuelle, et de ne pas mettre bas les armes jusqu'à ce que vous les ayez anéantis.

On vous dira que cette réforme du caractère est quelque chose de beau et d'admirable en théorie, mais d'impossible en pratique, parce que le caractère que vous avez apporté en nais-

sant a pris son pli depuis longtemps et qu'il n'est plus possible aujourd'hui de changer ses inclinations, inhérentes à la nature humaine et trop profondément enracinées par l'habitude.

N'en croyez rien, c'est là le langage des paresseux et des lâches, qui préfèrent endurer le mal que de se donner la peine d'y porter remède; mais une âme qui a une vraie piété et qui connaît la vertu toute-puissante de la grâce, ne raisonne point ainsi ; loin d'admettre cette prétendue impossibilité dont les âmes faibles cherchent à couvrir leur lâcheté, elle dit avec l'Apôtre : *Omnia possum in eo qui me confortat*. Ainsi, quelque dur que soit son naturel, quelque bouillant que soit son tempérament, quelque emportée que soit son humeur, quelque mauvais que soit son caractère, la personne qui veut s'en donner la peine peut tout corriger, tout réformer. Ne vient-on pas à bout de dissiper les ténèbres de son esprit avec une étude sérieuse et soutenue ? Ne réussit-on pas à déraciner les penchants de son cœur en les combattant avec persévérance ? Pourquoi serait-il plus difficile de détruire les défauts de son caractère? Les uns et les autres ne sont-ils pas le triste apanage de la nature dégradée? Les mêmes moyens qui rendent victorieux des premiers font triompher des

seconds, pourvu qu'on ait en Dieu une confiance entière : *Spera in Domino et fac bonitatem.*

Croyez-vous que tous les saints aient reçu du Ciel un caractère heureux, souple, docile et sans défauts ? Qui ne sait que saint Vincent de Paul était une nature ardente, vive, impétueuse ? Il y avait en lui quelque chose d'austère qui repoussait au premier abord... Or, pendant une retraite, à Soissons, il comprit la nécessité de se modérer et de montrer un extérieur plus attrayant pour attirer les âmes à Dieu ; et, dès ce moment, la lutte commença entre *sa nature et la grâce ;* il n'y eut pas de jour sans combat, sans déchirements. La grâce enfin l'emporta ; et il devint si bon, si affable, qu'on a dit de lui qu'il aurait été le plus doux de son siècle, s'il n'avait eu pour émule l'aimable saint François de Sales.

Et cet immortel évêque de Genève, saint François de Sales, la gloire des derniers siècles, n'était-il pas né avec un caractère bouillant, impétueux et colère? Comment est-il devenu le plus doux des hommes ? par des combats incessants, par des luttes quotidiennes contre les dangereux défauts de son naturel. Il s'est tellement fait violence qu'après sa mort on a trouvé des pétrifications biliaires dans son foie.

Qui eut jamais un caractère plus altier, plus orgueilleux, plus susceptible que François Xavier? Il semblait à ce jeune homme, pétri de talents et d'ambition, qu'il était né pour la gloire du monde; aussi ne rêvait-il qu'honneurs et vanités. Et cependant, qui devint plus humble que ce grand apôtre des Indes? Ce n'était qu'à genoux qu'il écrivait à ses supérieurs. Comment a-t-il brisé son caractère et s'est-il fait tout à tous, comme saint Paul, par les charmes de ses manières et les amabilités de ses vertus? par d'incessantes violences.

Et combien de personnes de tout âge, de toute condition, qui, avec un caractère faible, léger et inconstant, ne semblaient pas faites pour la vertu, sont néanmoins parvenues à se fixer d'une manière irrévocable dans le bien, à se plier aux exigences des plus austères vertus, par la lutte contre leur naturelles inclinations?

Vous admirez, mes sœurs, le beau caractère des saints, vous seriez heureuse de le posséder, parce que vous en comprenez tous les avantages; mais, s'agit-il de mettre la main à l'œuvre, aussitôt les difficultés vous effrayent et le courage vous abandonne. Alors votre manque de générosité vous fait croire que cette entreprise, toute belle qu'elle apparaisse, est au-dessus de vos forces et par conséquent

impossible. Eh quoi ! vous regardez comme impossible ce qu'ont pu tous les bienheureux qui sont parvenus à la gloire ? Où est votre religion ? — Voyez les personnes du siècle qui fréquentent les sociétés mondaines ; elles se gênent, elles se contraignent, elles se font violence pour ne pas manquer aux égards, aux convenances, aux règles de la politesse ; et elles le font par un simple sentiment d'honneur ; et vous, mes sœurs, qui avez la foi, vous ne pourriez pas le faire par un motif de piété et d'amour pour Dieu ? Oh ! âmes chrétiennes, que vous êtes loin de ressembler à vos pères !

Que désormais, donc, une impossibilité imaginaire ne vous arrête point dans la réforme de votre caractère, dans cette affaire si glorieuse pour la religion et si avantageuse pour vous-mêmes. Armez-vous d'un saint zèle contre vos défauts, et ne cessez de lutter que lorsque vous les aurez complètement détruits. Mettez un soin particulier à corriger en vous les défauts naturels qui vous déplaisent le plus dans les autres. Vous désirez qu'ils soient doux, honnêtes, affables, prévenants à votre égard ; soyez tout cela par rapport à eux. Que les peines et les ennuis que vous causent leurs vices vous engagent à combattre sans relâche ceux qui les indisposent dans votre

conduite. Si dans ce travail laborieux vous sentez vos forces défaillir, que la récompense éternelle réservée à vos efforts vous anime et vous encourage.

Que si vous n'arrivez pas à vous dépouiller entièrement de votre caractère, sanctifiez-le du moins en donnant à vos inclinations naturelles une direction chrétienne. C'est en se servant de cette admirable industrie que la grâce a élevé les saints au plus haut degré de perfection.

Madeleine, d'un caractère naturellement tendre et sensible avait une inclination violente pour le plaisir ; tout semblait l'entraîner de ce côté : sa jeunesse, sa beauté, son esprit, son enjouement, son opulence. Mais Madeleine est touchée et se donne à Dieu sans partage. Son caractère est-il changé ? Non, il n'y a de changé que l'objet. Cesse-t-il d'être sensible ? Non, mais ce n'est plus aux charmes du monde qu'elle prodigue sa tendresse ; c'est à l'éternelle beauté, c'est à Jésus-Christ qu'elle donne ses brûlantes affections. Son cœur a-t-il perdu tout sentiment d'amour ? Non, mais en renonçant aux folles amours du siècle, elle devient une des plus fidèles amantes du Dieu Sauveur.

Paul était un loup ravisseur, un persécuteur dangereux et redouté. Son caractère était vif

et ardent ; il ne respirait que sang et carnage. Mais sur le chemin de Damas, Paul est frappé, terrassé et converti. En changeant de conduite, éteint-il le feu qui l'enflamme et le dévore ? Non, il le conserve tout entier pour son Dieu ; il déploie autant de zèle pour procurer la gloire de Jésus qu'il avait montré de rage à le persécuter. Ainsi le plus cruel ennemi du nom chrétien devient l'apôtre le plus intrépide, le plus actif, le plus zélé. A l'école du divin maître il apprend, non point à changer son humeur, mais à en faire un saint usage. Son caractère est sanctifié en changeant d'objet.

François Xavier est passionné pour la gloire humaine ; il ne rêve qu'au jour où il remplira la terre de son nom. Son talent, son génie, ses succès et sa science favorisent et secondent en lui ce caractère fier et orgueilleux. Les procédés aimables, les paroles de feu de saint Ignace, fécondées par la grâce, ont changé son âme. Son naturel est-il transformé ? Non, mes sœurs. Autant il était ardent pour sa renommée personnelle, autant il le devient pour répandre la gloire de Jésus-Christ dont il se fait l'apôtre. En peu de temps il convertit un grand nombre de rois et de princes, il baptise des millions d'infidèles et arbore la croix sur tout le territoire de la Chine, des Indes et du Japon. Fut-il jamais un conquérant qui ait

satisfait comme Xavier son amour pour la gloire? Non; mais la grâce, en lui découvrant la caducité, la vanité de la gloire humaine, la lui fit changer pour la gloire éternelle.

A l'exemple de ces grands modèles, tirons du caractère que la nature nous a donné le meilleur parti possible. Si vous avez un naturel sensible, tendre et aimant, ne lui présentez jamais des objets enchanteurs, capables de le séduire et de le corrompre, dans la crainte de voir naître en vous quelque flamme criminelle ; donnez pour aliment à ce besoin d'aimer, de s'épancher qui se trouve en vous, l'aimable Sauveur du monde, Jésus-Christ, le plus beau des enfants des hommes. Rappelez souvent à votre mémoire les bienfaits sans nombre que vous tenez de sa main libérale, et bientôt un amour reconnaissant vous embrasera des plus pures flammes de la charité.

Avez-vous un tempéramment vif et bouillant, évitez tout ce qui peut l'exciter, l'irriter. Cherchez dans les grandes pensées de la foi des objets dignes d'une âme noble et ardente. et ce caractère qui eût été capable de faire beaucoup de mal, vous le verrez exécuter les actions les plus héroïques ; et ce caractère qui n'eût pas gardé de mesure dans le chemin du crime, n'en connaîtra point dans la carrière

de la vertu. Mais pour atteindre ce but important, quels moyens devons-nous employer? c'est ce qu'il me reste à vous apprendre.

II

Et d'abord il faut le vouloir, et le vouloir sincèrement. *Vouloir c'est pouvoir*, dit un axiome que toute âme généreuse acceptera sans raisonner et que tout âme chrétienne comprendra, alors surtout qu'elle peut dire : *Dieu est avec moi*. Or, Dieu agit avec nous chaque fois que nous travaillons à nous sanctifier.

Lorsqu'on a la ferme volonté d'accomplir une bonne action et qu'on est résolu à ne pas reculer devant les difficultés qu'elle peut présenter, on est à peu près sûr de l'accomplir. Si l'on échoue, c'est ordinairement parce qu'on n'a voulu que d'une volonté trop faible.

Si une personne qui reconnaît avoir un caractère inquiet, susceptible et emporté, en gémit devant Dieu et prend chaque jour la résolution de réprimer son humeur facheuse, de mettre fin à ses fréquentes vivacités, disant : j'ai un naturel qui contriste l'esprit de Dieu, qui fait souffrir et indispose les personnes de mon voisinage, qui compromet

les intérêts de ma conscience ; je veux à tout prix le rendre plus calme et plus pacifique ; mon parti en est pris ; et j'espère avec la grâce divine réussir dans mon entreprise. Eh bien il est certain qu'avec du courage et de la persévérance, elle arrivera tôt ou tard au but qu'elle se propose.

La sœur de saint Thomas d'Aquin, fervente religieuse, demandait un jour à son frère quel moyen elle devait employer pour se corriger de ses défauts : « Ma sœur, il faut le vouloir, répondit le saint docteur. » — « Il me semble, repartit la sœur, que j'ai bien la volonté de me corriger et de devenir meilleure, et cependant je reste toujours la même. » — « Ayez une volonté sincère, ferme et constante de combattre ce que vous appellez vos défauts et vous triompherez infailliblement. »

Nous voyons tous les jours les merveilleux effets de la volonté humaine quand elle a les conditions qu'exige saint Thomas. — Pourquoi ce soldat est-il parvenu aux premiers honneurs de l'armée ? C'est parce qu'en s'enrôlant sous les drapeaux il a montré un désir passionné de faire son chemin et une volonté ferme d'arriver aux premiers grades de l'état militaire. Pourquoi ce négociant, qui a entrepris son commerce avec de si faibles ressources, s'est-il élevé si vite, et jouit-il d'une brillante

fortune ? C'est qu'il a voulu à tout prix s'enrichir, et que pour cela il n'a pas craint de se condamner aux veilles et aux travaux les plus pénibles.

Comment cette personne, qui d'après la volonté de Dieu s'est vouée à la piété dans le sein de sa famille, a-t-elle pu obtenir ce naturel plein d'aménité et de charme qui la fait chérir de tous ceux qui l'entourent ? C'est qu'en vivant avec ses parents, elle n'a pas voulu devenir leur croix et leur scandale, mais leur joie et leur édification. Elle a pensé que pour conserver la paix et vivre heureuse elle devait se vaincre, se plier aux volontés des autres, sacrifier son humeur au bon plaisir de tous ceux avec qui elle était obligée de vivre.

Oui, quand une personne a la volonté ferme de corriger les vices de son caractère, elle réussit toujours. Elle ne dit pas comme tant d'autres : Oh ! que je voudrais avoir un meilleur naturel ! que je suis malheureuse d'être si brusque, si dure, si emportée ! Quand viendra le moment où je montrerai un air plus doux et plus pacifique ? Mais elle s'écrie avec le prophète-roi : « C'en est fait, je veux dès ce jour, dès ce moment, à cette heure même me corriger de tout ce qu'il y a de défectueux dans mon caractère : *Et dixi : nunc cœpi*

hæc mutatio dexteræ Excelsi. Oui, quoi qu'il m'en coûte, je vais travailler sans délai à devenir moins fière et plus modeste, moins tranchante et plus humble, moins satirique et plus charitable, moins entêtée et plus conciliante. Pour cela je prierai Dieu de me venir en aide, je me punirai pour chacun de mes manquements ; je veillerai de si près sur moi, je me ferai tant de violence, je me contraindrai avec tant de persévérance, qu'il faudra bien que tôt ou tard je change entièrement de ton et de forme. L'expérience m'a appris que je n'ai jamais pris une résolution sans en ressentir les plus heureux effets ; que ce que j'ai bien voulu, avec l'aide de Dieu, je l'ai toujours accompli. Aussi dès aujourd'hui je veux sincèrement travailler à la réforme de mon caractère. Cette resolution, mes sœurs, vous la renouvellerez jusqu'à ce que vous soyez complètement maîtresses de vous-mêmes. Ce sera le moyen de jouir du calme de la conscience, d'être aimées des hommes ici-bas, et récompensées là-haut par le Dieu qui est témoin de vos luttes et qui saura vous en glorifier. Ainsi soit-il.



L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Videte vosmet ipsos.
Examinez-vous, apprenez à vous connaître. (Jean, II, 8.)

Mes Sœurs,

Je veux aujourd'hui vous proposer un moyen de sanctification bien facile et à la portée de chacune de vous. Ce moyen, fortement recommandé par les Pères de l'Eglise et les maîtres de la vie spirituelle, est l'examen de conscience que nous devons faire chaque jour et ne pas plus omettre que notre prière vocale. Je vais plus loin, et je dis que si vous deviez négliger l'un ou l'autre, je préférerais vous voir manquer votre prière plutôt que votre examen, qui, à la rigueur, peut la suppléer.

Etudions dans cet entretien, 1° quelques-uns des motifs que nous avons de le faire, 2° ses diverses espèces.

I. Motifs : 1° L'examen de conscience est un des moyens les plus efficaces et les plus aisés d'acquérir cette parfaite connaissance de soi-même, si rare et si nécessaire. Rien n'est

plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes pour connaître et apprécier la vie que nous menons, pour nous entretenir dans l'esprit d'humilité; car si nous sommes orgueilleux, c'est parce que nous ne nous connaissons pas, et nous ne nous connaissons pas parce que nous n'examinons pas notre conduite.

2° Il facilite le travail de notre perfection. Comme chrétiens, nous sommes tenus de mener une vie pure et de nous efforcer chaque jour d'acquérir les vertus de notre état ; mais comment pourrons-nous acquérir cette pureté de vie, ces vertus chrétiennes indispensables pour arriver au ciel? Ce n'est que par une vigilance continuelle sur les mouvements de notre cœur, et une recherche exacte de tout ce qui se passe dans notre conscience.

Mais ce qui doit surtout nous convaincre de la nécessité de cet examen, c'est que la facilité que nous avons à l'omettre peut avoir des suites terribles, puisque, en le négligeant, nous hasardons notre salut et notre éternité. Combien de personnes dans l'enfer, qui n'y sont que pour avoir négligé cette sainte pratique !

Une mort subite les a surprises pendant le sommeil, en état de péché mortel, et les a précipitées en même temps dans les abîmes. Si elles avaient fait le soir leur examen et produit un acte de contrition, qui en est la partie

la plus essentielle, elles auraient obtenu le pardon de leurs péchés! Quelle funeste négligence! Ce sont ces diverses considérations qui ont porté les maîtres de la vie spirituelle et les directeurs des âmes à recommander constamment l'examen de conscience. Saint Basile, qui est le premier ascétique qui ait tracé des règles à ses religieux, voulait que chacun d'eux fût fidèle, par-dessus tout, à faire son examen de conscience, non pas une fois par jour, mais deux fois; le matin et le soir.

Saint Augustin, saint Antoine, saint Bernard, saint Bonaventure et saint Ignace enseignent les mêmes pratiques à leurs religieux et leur en donnent l'exemple. Chose étrange! On a même trouvé des païens tels que Sénèque et Pythagore, qui voulaient que leurs disciples se demandassent le matin : Que ferons-nous aujourd'hui? et le soir : Qu'avons-nous fait durant cette journée? Cet examen est pratiqué par toutes les communautés religieuses et par toutes les personnes de piété.

Il est raconté dans la vie de saint Ignace de Loyola, que cet admirable saint faisait chaque jour son examen de conscience d'une manière fort exacte. Pour ne pas oublier ses fautes, voici comment il s'y prenait : Il avait à côté de lui une petite corde et, quand il faisait un manquement, il faisait un nœud. Le soir, il

comptait ses fautes en gémissant devant le bon Dieu, et prenant la résolution de s'en corriger. Vous pourriez, mes sœurs, imiter ce saint, vous le devriez, vous surtout qui avez de nombreux défauts. Chaque soir, vous compteriez le nombre de nœuds, et le lendemain vous prendriez des précautions pour que ce nombre fût moins grand. Et à mesure que les nœuds diminueraient, vos vertus iraient en augmentant. Chez les Jésuites, les malades sont dispensés de la méditation, ils ne sont jamais dispensés de l'examen.

3° Il nous aide à déraciner nos mauvaises habitudes et à diminuer le nombre de nos fautes. J'ai passé dans le champ du paresseux et dans la vigne de l'insensé, dit Salomon dans les Proverbes, et tout était plein d'épines; les ronces en couvraient la surface et la muraille était tombée. Quel est ce champ du paresseux et cette vigne de l'insensé remplis de ronces et d'épines? C'est l'âme qui ne rentre jamais en elle-même pour s'examiner sérieusement : chez elle il n'y a que des ronces et des épines, produites par les défauts qu'elle n'a jamais regardés ni essayé d'arracher.

L'examen de conscience est au cœur humain ce que le sarclage est à un jardin. Le jardinier qui veut avoir un magnifique parterre, de beaux fruits, ne se contente pas de piocher la

terre, d'y mettre de l'engrais et de l'arroser; mais il doit encore veiller sans cesse pour la purger des mauvaises herbes qui repoussent toujours, tailler les mauvais rejetons qui menacent d'envahir l'arbre. Votre cœur est un jardin très fécond, où les mauvaises herbes croissent rapidement ; il faut chaque jour les arracher ; mais pour cela il faut les rechercher; et comment les découvrirez-vous ? par un examen sérieux. Vous vous croyez trop souvent parfaites et vous êtes très contentes de vous-mêmes. Pourquoi ? parce que vous ne vous connaissez pas. Apprenez à vous connaître, et vous découvrirez en vous de nombreux défauts. Cet examen est au chrétien ce que le compte journalier est au commerçant. Si celui-ci veut réussir dans ses affaires, il a besoin de tenir ses comptes en règle en inscrivant chaque jour les recettes et les dépenses qu'il fait, et le soir il examine s'il a gagné ou perdu. Ici-bas, nous faisons tous un commerce, et dans ce commerce il s'agit de gagner ou de perdre le ciel. Voulez-vous conduire avec succès l'affaire de votre salut ? Tenez vos comptes spirituels en règle. Voyez par un sérieux examen de conscience si vous montez ou si vous descendez, si vous gagnez en vertu ou si vous perdez. Sans cet exercice vous marcherez à l'aventure, et en le pratiquant fidèlement

vous vivrez dans la ferveur et vous ferez des gains assurés pour le ciel.

Il est comme le portier d'une grande maison, qui interroge ceux qui veulent entrer. Sentinelle fidèle, il observe nos pensées et nos affections; quand elles sont mauvaises, il ne les laisse point pénétrer. Pieuses enfants, vous ne laissez passer aucun jour sans donner quelques soins à votre toilette, cela vous est permis. Le premier caractère de cette toilette est un caractère de propreté; et pour vous assurer qu'il n'y a rien en vous de déplacé, vous vous mettez en face de vous-même, devant une glace. Faites de même pour votre âme. Voyez un peu si elle est pure. Puisque vous aimez à contempler vos traits dans une glace, il faut aussi chaque jour voir votre âme dans le miroir de l'examen de conscience; il vous découvrira les taches de votre cœur, tous les défauts et les vices qui le déparent aux yeux de Dieu. Pour cela, il ne suffit pas d'une recherche superficielle qui ne sert qu'à vous abuser; il faut rentrer serieusement en vous-mêmes et vous examiner à fond.

II

Il y a deux espèces d'examen : le général et le particulier. On entend par examen

général la revue de tout ce que vous avez fait, dit ou omis depuis votre dernier examen, en pensées, en paroles, en œuvres ou en omissions. Ne vous contentez pas de vous examiner seulement sur les péchés grossiers : il en est qui pour être moins grossiers n'en sont pas moins dangereux. Ne passez point légèrement sur tant de fautes d'omission, tant d'infidélités à la grâce ; sur tant de péchés d'attache que la passion vous fait commettre et qu'elle vous cache et vous déguise ; sur tant de vanités secrètes, de vues humaines et de retours sur vous-mêmes, qui gâtent les meilleures actions et vous font perdre le fruit de vos bonnes œuvres, Appliquez-vous particulièrement à concevoir une vive douleur de vos péchés ; mais surtout formez une ferme résolution de vous en corriger, et imposez-vous une pénitence (1).

On entend par examen *particulier* celui qui roule sur un défaut dominant qu'on veut extirper, ou sur une vertu de choix qu'on veut cultiver avec plus de soin. La pratique en est utile et même en quelque façon nécessaire, puisque c'est presque le moyen le plus efficace pour vaincre vos passions, pour déraciner vos mauvaises habitudes et vous défaire des dé-

(1) Le P. Nepveu.

fauts auxquels vous êtes sujettes. Aussi, les saints nous l'ont-ils fort recommandé, en nous recommandant la vigilance chrétienne, dont l'examen n'est que la pratique. C'est par là que saint Ignace, qu'on peut dire être le propagateur d'une si utile pratique, est arrivé à une pureté de conscience si admirable, une connaissance si claire de tout ce qui se passait dans son intérieur, et un empire si absolu sur tous les mouvements de son cœur. C'est par le secours de cet examen que saint François de Sales, étant d'un tempérament vif et emporté, acquit cette douceur admirable qui lui gagnait tous les cœurs, qu'il gagnait ensuite à Dieu. Cette douceur si parfaite fut le fruit d'un examen particulier pendant plus de vingt ans; et nous voudrions acquérir les vertus sans qu'il nous en coûtât la moindre peine ! !

La manière de faire cet examen est de former la résolution, à votre prière du matin, d'éviter le défaut que vous avez entrepris de combattre, prévoyant même les occasions que vous aurez d'y tomber pendant la journée, afin de demander à Dieu la grâce de n'y pas succomber; ensuite de prendre un peu de temps avant dîner, ou au moins le soir, dans votre examen général, pour connaître combien de fois vous êtes tombées dans ce défaut, combien de fois vous avez négligé de pratiquer la

vertu que vous avez prise pour sujet, pour en concevoir une vive douleur, en demander pardon à Dieu, et renouveler la résolution d'être plus fidèle à l'avenir. En pratiquant ainsi cet examen, vous arriverez bientôt à ce degré de perfection qui, seul, peut vous ouvrir les portes du ciel. Ainsi soit-il.





CHEMIN DE LA CROIX OU *VIA CRUCIS*

Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.

Le Christ ayant souffert dans sa chair, vous aussi armez-vous de la même pensée.

(I, Petr. IV, I.)

Mes sœurs,

Le grand Apôtre des nations ne voulait connaître que Jésus, et Jésus crucifié. Il avait raison, car c'est là la science des sciences, la science, du salut. C'est celle que nous devons ambitionner nous-mêmes. Or, est-il un moyen plus facile pour nous faire acquérir cette science que celui qui consiste à méditer le grand mystère de la croix, et à suivre Jésus-Christ dans les diverses circonstances de sa passion ? Pour vous engager à l'employer, je veux vous parler aujourd'hui de la dévotion connue sous le nom de chemin de la croix, *via crucis*. Je vous en montrerai l'excellence et les avantages.

I

Excellence de cette dévotion. Vous la comprendrez facilement en réfléchissant : 1° sur la sainteté et l'antiquité de son origine; 2° sur les souvenirs qu'elle rappelle ; 3° sur les enseignements qu'elle nous donne.

1° La dévotion au chemin de la croix est récente dans ses formes, mais elle est aussi ancienne que le christianisme. Pour en trouver l'origine, nous devons remonter la chaîne des temps et poursuivre, sans nous arrêter, notre marche jusqu'au Calvaire. C'est au pied de cette colline, à jamais illustrée par la mort d'un Dieu, que nous le voyons commencer. Notre adorable Sauveur est le premier qui y soit entré, le premier qui l'ait parcouru de l'une à l'autre de ses extrémités. Après Jésus, ou plutôt avec lui, nous voyons s'avancer Marie, sa sainte Mère; ensuite, le disciple bien-aimé; puis, le pieux centenier, à qui le chemin de la croix ouvrit le chemin du ciel, et enfin les femmes éplorées de Sion, qui accompagnèrent de leurs gémissements le convoi lugubre du Fils de l'homme. — Cette dévotion peut donc se glorifier à bon droit d'une haute antiquité et d'une sainte origine.

Peut-on douter que les fervents disciples d'un Dieu crucifié, ces fils que le Calvaire venait d'engendrer à la foi chrétienne ne se soient faits, dès l'origine du christianisme, un pieux devoir et une douce habitude d'aller méditer sur l'empreinte encore toute sanglante des pieds de leur Maître !

Les noms des monuments élevés sur la place même où les mystères se sont accomplis, et qu'ils ont conservés jusqu'à ce jour, attestent que la piété chrétienne était, dès le commencement, en possession de les fréquenter.

2° Après les temps de persécution, quand la paix fut rendue à l'Eglise par l'avènement du grand Constantin sur le trône des Césars, on vit accourir de Rome tout ce que cette reine des cités possède de plus grand ; la noblesse, le génie, la science, la vertu ; un Jérôme, prodige de savoir et de pénitence ; d'illustres dames romaines : une Paule, une Eustochie, plus grandes par leur foi que par le sang illustre qui circule dans leurs veines ; les majestés mêmes de l'empire, une Hélène plus fière d'avoir retrouvé le bois arrosé du sang d'un Dieu, que du titre d'Auguste que vient de lui donner le Sénat.

Plus tard, lorsque la Cité sainte tombe au pouvoir des infidèles, tous les cœurs chrétiens

s'émeuvent; ceux des Français, en particulier, comprennent qu'il faut, coûte que coûte, délivrer le tombeau du Christ de cette odieuse oppression. La première croisade est formée. Après des fatigues et des combats de tout genre, nos vaillants guerriers arrivent en face de Jérusalem. Quand les saints Lieux s'offrent à leurs regards, ils tombent à genoux et trempent de leurs larmes cette terre arrosée jadis par les sueurs et le sang d'un Dieu. Ivres de joie, pleins de force et de courage, ils délivrent Jérusalem du joug des Mahométans. Qui pourrait exprimer les sentiments de foi qu'éprouva cette armée tout entière en parcourant nu-pieds, et les larmes aux yeux, les Lieux qui furent le théâtre des ignominies, des tortures et de la mort de notre Dieu !

Grâce à ce magnanime élan, durant le cours des siècles, les routes de Jérusalem, la terre et la mer, ne se couvrent-elles pas de flots de pèlerins, heureux d'aller arroser et laver de leurs pleurs cette voie douloureuse qui se déploie de la maison de Pilate jusqu'au sommet du Golgotha. Ces pensées ne sont-elles pas plus que suffisantes pour nous prouver l'excellence de la dévotion du chemin de la croix ?

Mais, ce qui nous le prouve d'une manière plus frappante encore, ce sont les enseignements qu'elle nous donne.

3° Le chemin de la croix est un livre qui a formé tous les saints et qui renferme la science la plus précieuse, la plus importante et la plus nécessaire. Il nous instruit sur la gravité du péché et sur la justice divine. — Et d'abord sur la gravité du péché. Quand, du haut de nos chaires catholiques, un prédicateur vous dit que le plus grand mal qui soit au monde, c'est le péché, parce qu'il revêt une malice infinie et qu'il est puni par des châtiments infinis, vous l'accusez souvent d'exagération. Eh bien ! venez au pied de la croix, c'est là que vous comprendrez la vérité des enseignements divins. Fixez de vos regards cet arbre tout empourpré de sang. Demandez-vous quelle est la victime qui y est attachée. C'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme ; c'est la sagesse increéée, l'Eternel ; c'est l'être infini. Pourquoi meurt-il ? Pourquoi meurt-il du supplice le plus douloureux, du supplice le plus infâme ? C'est pour expier le péché. — A la grandeur de la victime, à la grandeur de la réparation, mesurez la gravité de l'offense. Si le péché n'était pas infini dans sa malice, eût-il fallu, pour l'expier, une satisfaction infinie ? En lui-même, dans sa nature et dans ses effets, le péché est donc un mal infini, le plus grand de tous les maux.

Le chemin de la croix nous instruit ensuite

sur la justice divine. Quel coup elle frappe sur la croix! Dieu avait déjà révélé l'étendue de sa justice par le châtiment des anges rebelles et par la punition infligée à nos premiers parents; mais, sur le Calvaire, il la déploie d'une manière bien autrement éclatante, en frappant son Fils unique, non parce qu'il a péché, mais parce qu'il a revêtu l'apparence du péché et s'est fait notre caution. Ainsi, la justice de Dieu est tellement rigoureuse, que rien ne peut soustraire les pécheurs à ses coups. Ah! s'il a traité si sévèrement Celui qui n'avait que l'apparence du péché, que n'avons-nous pas à craindre, nous qui sommes couverts de péchés! C'est là ce que Jésus, marchant au Calvaire, a voulu nous faire entendre par ces graves paroles: « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes, car, si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec? »

Une dévotion si excellente ne peut produire que de très grands avantages.

II

Ces avantages se révèlent à nous: 1° par les privilèges dont elle est enrichie; 2° par les grâces qu'elle produit.

1° La diminution de la foi, les difficultés et les périls semés sur une longue route à travers

des contrées inhospitalières, privant un grand nombre de fidèles des grâces singulières attachées à la visite des saints Lieux, ont ému le cœur des souverains pontifes. C'est pour cela qu'ils ont appliqué au chemin de la croix, qui est la voie figurative qu'a suivie Jésus-Christ, les mêmes privilèges dont leurs pieux prédécesseurs avaient enrichi la voie réelle du Calvaire. Par l'effet de leur libéralité, les stations particulières érigées dans toutes les églises de nos cités et les oratoires publics de nos hameaux, sont favorisées d'autant d'indulgences que celles mêmes de Jérusalem. Elles sont très nombreuses, parce que plusieurs pontifes ont fait des concessions particulières. Aussi cette dévotion se trouve-t-elle enrichie d'indulgences si extraordinaires, qu'elles dépassent de beaucoup toutes celles qui ont jamais été accordées à aucun exercice de piété.

En outre, ces indulgences, les unes plénières, les autres partielles, sont applicables aux vivants et aux morts. Clément XIV y attachait tant de prix, qu'il voulut qu'en cas de maladie et de voyage, ou quand on aurait quelque autre raison grave qui mettrait dans l'impossibilité de faire le *chemin de la croix*, on pût y suppléer en récitant certaines prières devant un crucifix que l'on tiendrait en main.

Si l'Eglise a été si prodigue envers cette

dévotion, c'est qu'elle produit des effets merveilleux. Elle convertit le pécheur et console les âmes affligées. En effet, quel est le pécheur qui, en contemplant les scènes déchirantes du Calvaire, n'éprouverait pas le regret d'avoir perdu son innocence ? Quel est le cœur assez endurci pour ne pas sentir le besoin d'embrasser les rigueurs de la pénitence au spectacle des souffrances que Jésus, le saint des saints, a endurées pour l'expiation de nos crimes? Comment rester sous le poids du péché et ne pas se convertir en voyant le Sauveur verser son sang pour apaiser la justice de son Père irrité contre nous ? Comment, en contemplant un Dieu couronné d'épines, abreuvé de fiel, pardonnant à ses bourreaux, ne deviendra-t-il pas plus sage, n'évitera-t-il pas l'orgueil, la sensualité, la colère et toutes sortes de péchés ?

Elle console les âmes affligées. Jésus n'a-t-il pas dit : *Mon âme est triste jusques à la mort!* Vous vous plaignez que vos parents et vos amis vous délaissent! Jésus n'a-t-il pas été abandonné par son Père ? *O mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* N'a-t-il pas été renié par ses disciples?... Vous manquez de consolateurs! Votre Dieu ne trouva-t-il pas devant lui que des âmes insensibles et des cœurs secs ? Vous manquez d'abri pour reposer

votre tête ! Jésus n'a-t-il pas été condamné toute sa vie à ne reposer la sienne que sur une pierre, et au moment de sa mort, sur une croix ? Que sont vos souffrances à côté des siennes ? — Une jeune fille s'entretenant confidentiellement des rudes et nombreuses épreuves auxquelles la soumettait la Providence : C'est là, disait-elle, ma couronne d'épines ; mais je ne voudrais pas donner une seule de ces épines pour tous les trésors et les joies de la terre. On trouve donc des consolations dans l'exercice du chemin de la croix.

Mes sœurs, vous embrasserez donc avec amour une dévotion que tant de titres recommandent à votre estime et aux empressements de votre zèle. Vous la pratiquerez, cette voie si vénérable par la sainteté et l'antiquité de son origine, par les souvenirs qu'elle rappelle, par les enseignements qu'elle nous donne et par les avantages qu'elle nous procure. Vous la fréquenterez en la compagnie de Jésus-Christ, de sa divine Mère et de tant de fervents chrétiens qui y sont entrés avant vous. Vous la suivrez dans le secret pour votre consolation, et en public pour l'édification de vos frères. Elle vous aidera à expier vos péchés et à acquérir des mérites incalculables pour le ciel. Amen.

DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Præbe, fili mi, cor tuum mihi.
Mon fils, donne-moi ton cœur.
(Prov. XXIII, 26.)

Oh ! mes sœurs, la douce invitation que celle que le Saint-Esprit nous adresse par la bouche du Sage : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* C'est pour obtenir et posséder notre cœur que Dieu a tout fait dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Aussi est-ce avec justice qu'il peut nous imposer cette touchante et paternelle obligation de lui donner notre cœur. Pour nous déterminer à le lui céder tout entier et pour toujours, approchons-nous du Cœur de Jésus, asile inviolable et source intarissable de tous les biens. Etudions ce chef-d'œuvre du ciel et de la terre, de la nature et de la grâce, et bientôt nous l'honorerons d'un culte tout particulier. Nous atteindrons cette fin en méditant aujourd'hui sur l'objet de la dévotion du Sacré Cœur de Jésus. Quel est donc cet objet ? — L'objet immédiat, c'est son cœur matériel, son cœur physique de chair, et l'objet dernier de

nos hommages, c'est-à-dire l'objet moral ou spirituel, c'est son amour immense pour les hommes.

I

Objet immédiat et physique. Parmi les hommes, mes sœurs, le cœur est un organe pour lequel on a toujours professé une espèce de culte. Il est l'objet de leur respect et de leur amour. C'est qu'en effet, le cœur est la portion la plus importante de nous-mêmes, la plus noble du corps humain ; c'est l'abrégé de tout l'homme, c'est le sanctuaire de l'homme. C'est dans le cœur que naissent et mûrissent les grandes pensées, les sentiments généreux, les projets importants. Le cœur est le foyer de la volonté, et par conséquent du vice et de la vertu, du bien et du mal : c'est du cœur que partent tous les crimes et toutes les abominations, et, c'est du cœur aussi que viennent toutes les vertus et tous les dévouements. L'homme donc, après tout, n'a de valeur que par son cœur.

Dans les grands hommes et dans les saints, n'est-ce pas le cœur que nous vénérons et louons avant tout ? Pour faire l'éloge le plus distingué d'un homme qui n'est plus, nous

disons : Il avait un grand cœur, un cœur noble, généreux et magnanime.

Mais ce ne sont pas seulement les hommes qui estiment et aiment les qualités du cœur. Dieu aussi les considère et les apprécie. Dieu regarde le cœur de l'homme, ou plutôt il ne regarde que le cœur : *Deus intuetur cor*. C'est pour cela qu'il frappe sans cesse à la porte de notre cœur pour y entrer. *Sto ad ostium et pulso.* Il ne rebute jamais un cœur coupable, s'il est contrit et humilié : *cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Il aime notre cœur jusqu'à la jalousie, et il ne craint pas de l'avouer ; mais il veut être payé de retour, il veut être aimé du cœur de l'homme, et il nous en fait un commandement : *Diliges Dominum... ex toto corde tuo ;* puis il se fait suppliant, et il descend jusqu'à une douce et humble prière pour nous demander notre pauvre cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*

Après ces considérations sur l'estime que Dieu et les hommes font du cœur de l'homme, comment pourrions-nous ne pas rendre un culte spécial au Cœur sacré de Jésus ? Peut-il donc y avoir un objet plus noble et plus digne de nos adorations et de notre amour que ce divin Cœur ?

Le Cœur sacré de Jésus est, selon son humanité, le cœur le plus parfait qui soit sorti des

mains du Créateur. Il est la plus noble portion du corps tout immaculé que le Verbe éternel a pris dans le chaste sein de Marie pour se l'unir personnellement. Il est le siège et l'organe de tous les sentiments et de toutes les affections de l'Homme-Dieu.

Qu'il est donc légitime le culte du cœur matériel de Jésus, toujours inséparable de son âme et de sa divinité ! Il est constamment le saint des saints, où Dieu réside dans sa plénitude. N'est-il pas, en effet, le principe de sa vitalité humaine, le centre de ses divins organes, le foyer sacré de son sang ? N'est-ce pas ce cœur qui tantôt se dilatait par l'amour, tantôt se resserrait par la tristesse ? N'est-ce pas de ce cœur brisé par l'agonie que jaillissait la sueur de sang qui coula au jardin des Oliviers ? N'est-ce pas lui qui fut ouvert par la lance du soldat, sous le fer de laquelle s'échappèrent des torrents d'eau et de sang ? Nous révérons, mes sœurs, les instruments de la passion du Sauveur, les épines dont il fut couronné, la croix où il expira, la lance qui le transperça, les plaies dont son corps fut couvert ; eh ! comment oublier la plaie de son cœur, de toutes la plus large et la plus saignante ! Nous honorons le cœur des rois ; et lors même que, séparé de leur corps, il a cessé de battre pour notre bonheur, le cœur

royal, enchâssé dans le marbre ou les diamants, est salué avec respect, baisé avec attendrissement ; et le cœur brisé pour nous, transpercé à cause de nous, le cœur royal et aimant de Jésus-Christ, ne serait pas honoré, maintenant qu'il palpite encore pour notre bonheur et qu'il fait parler, dit Tertullien, la plaie dont il porte la vivante cicatrice ? Honte et anathème à celui qui oserait nourrir cette pensée et proférer ce blasphème ! *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* Mais ce qui achève de légitimer notre dévotion envers le divin Cœur, c'est que dans cet organe physique nous rendons hommage à l'amour infini que Jésus a eu pour nous.

II

Objet moral ou spirituel du Cœur de Jésus. *Voilà*, dit-il, *ce cœur qui a tant aimé les hommes !* Remarquez bien ces mots : *tant aimé !* Sans doute Jésus-Christ a aimé les hommes, tous les hommes, puisqu'il est mort pour tous et qu'il n'en est pas un qui ne puisse dire : *Il m'a aimé et il s'est livré pour moi. Dilexit me, et tradidit semetipsum propter me.* Mais jusqu'à quel point nous a-t-il aimés ? Qui le comprendra ? Qui le dira ? Jésus-Christ

lui-même semble ne pouvoir nous l'exprimer. Retracez à votre souvenir quelques-uns de ses principaux bienfaits. Rappelez-vous les mystères de la crèche ! N'oubliez pas les travaux et les sueurs qu'il a essuyés pour nous ! Fixez la croix, l'autel et le Tabernacle ! Regardez l'Eglise et ses sacrements ! Ces trésors toujours ouverts, où nous pouvons puiser à chaque instant des richesses immenses, ne nous disent-ils pas que Jésus-Christ nous a aimés et nous aime infiniment ? Ne nous affirment-ils pas que le Fils de l'Eternel, tout Dieu qu'il est, ne pouvait nous donner des preuves plus éclatantes de son amour ? Oh ! oui, vraiment, il nous a aimés, comme il l'assure, jusqu'à la fin, jusqu'à l'excès, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la folie de l'amour : *usque in finem dilexit eos*. Eh bien, toutes ces inventions de l'amour sont sorties du cœur de Jésus-Christ.

Mais si Jésus nous aime d'un amour incompréhensible, ne demande-t-il rien en retour ? Mes sœurs, il exige que nous aimions de toutes nos forces le cœur qui nous aime sans mesure. Les hommes en général aiment ceux qui les aiment : telle est leur nature. Ne serions-nous insensibles qu'à l'amour d'un Dieu qui nous aime d'un amour infini ?

Et, pourtant, qui aime Jésus d'un amour

véritable ? Est-ce celui qui l'affirme ? Ah ! mes sœurs, l'amour ne se manifeste point par de vaines paroles, mais par des œuvres. Il ne suffit pas, pour avoir la charité, de crier : Seigneur ! Seigneur ! il faut agir, il faut adorer ce divin Cœur, il faut l'imiter, penser à lui et nous occuper de lui, surtout au pied des autels. Cependant, combien parmi vous qui le délaissent ou le contristent ! Sans parler de celles qui lui font une guerre sacrilège, par les profanations et les scandales, combien le traitent sans respect, sans amour véritable ?... Elles s'ennuient en sa présence ; la tiédeur les accompagne durant la célébration des saints mystères ; elles n'ont pas le temps de s'entretenir avec lui, après l'auguste sacrifice et même après la sainte communion. Mes sœurs, n'avez-vous point de reproche à vous faire à cet égard ?

Seigneur Jésus, puisque, en me montrant votre cœur tout embrasé d'amour pour moi, votre cœur blessé pour moi, votre cœur abreuvé d'amertume pour moi, vous me demandez mon cœur : *præbe, fili mi, cor tuum mihi,* je vous le donne, ce cœur si indifférent, si tiède, si inconstant et si infidèle. Daignez l'éclairer, le réchauffer, l'embraser d'amour pour vous. Prenez-le et changez-le. De dur et insensible qu'il est, rendez-le bon et dévoué.

Puisque vous me dites avec tendresse, avec bonté, avec l'accent de l'amour le plus pur et le plus ardent : *præbe, fili mi, cor tuum mihi*, je veux vous dire avec transport : Mon cœur est à vous, Seigneur. Il est prêt à suivre vos inspirations, à observer vos commandements, à consommer les plus grands sacrifices ; il est prêt à vous suivre dans le bonheur et dans le malheur, sur le Thabor et sur le Calvaire, dans le temps et dans l'éternité. Amen.

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem à Domino.

Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie et puisera le salut dans le Seigneur.

(Prov., VIII, 35.)

Mes Sœurs,

Ces paroles que l'Eglise met dans la bouche de la sainte Vierge Marie signifient que la dévotion à cette auguste et bonne Mère est le gage du salut et de tous les biens. *Celui,* dit-elle, *qui m'aura trouvée*, c'est-à-dire celui qui aura appris à m'honorer par une vraie dévotion, trouvera en moi la vie véritable,qui consiste dans la sainteté en ce monde et la gloire éternelle en l'autre.

La dévotion à la sainte Vierge est donc le plus précieux des trésors. Est-elle votre partage, cette dévotion si salutaire et si avantageuse ? Avez-vous l'habitude de prier la Reine du ciel? Vous adressez-vous souvent à elle? Pour vous déterminer à le faire, je viens vous parler aujourd'hui de l'un des grands avanta-

ges de la dévotion à la sainte Vierge : elle est une marque de prédestination. Arrêtons-nous à cette pensée et méditons-la sérieusement.

La dévotion à la sainte Vierge est une marque de prédestination. Qui nous le dit ? qui nous l'assure ? 1° Les Pères de l'Eglise et les maîtres de la vie spirituelle ; 2° l'Eglise elle-même.

I

Et d'abord les Pères de l'Eglise. Ecoutez leur langage : « Un vrai serviteur de Marie, dit saint Bernard, ne peut périr : *Impossibile ut pereat.* »

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, que les hérétiques eux-mêmes regardaient comme le premier théologien, ajoute : « De même qu'il est impossible de se sauver quand on n'a pas de dévotion à Marie et qu'on n'est pas protégé par elle, de même il est de toute impossibilité de se damner quand on se recommande à la bienheureuse Vierge et qu'on est regardé par elle avec amour. »

Celui qui servira dignement la Reine du ciel, continue le même docteur, sera justifié, et celui qui aura négligé de le faire mourra dans son péché. O divine Mère, s'écrie tou-

jours le même saint, celui que vous voulez sauver le sera, et celui dont vous détournez le visage subira l'éternelle mort.

La dévotion à la sainte Vierge, dit saint Ephrem, est la clef du paradis; elle en ouvre la porte à tous les vrais serviteurs de Marie.

Grande reine, poursuit saint Bonaventure, celui qui vous honore et qui se recommande à votre bonté est bien loin de la perdition... Ceux qui vous aiment jouiront d'une grande paix, et leur âme n'ira jamais dans les flammes éternelles.

Si je pouvais, dit saint Germain, interroger les saints du paradis, tous me répondraient qu'ils se sont sauvés par la médiation de Marie. Les pénitents diraient que c'est par l'intercession de Marie qu'ils ont obtenu le pardon de leurs péchés et qu'ils ont gagné le ciel.

Saint Bernard, le grand dévot de Marie, était tellement persuadé que la Reine du ciel ne refuse jamais rien à ceux qui l'invoquent avec confiance, qu'il s'écriait : « Je consens, ô Vierge sainte, que celui-là ne parle pas de votre miséricorde qui, vous ayant invoquée, n'a pas été exaucé. »

Laissons parler à son tour un grand saint qui est un docteur de l'Eglise, un profond théologien, un illustre confesseur, un savant

et zélé missionnaire, un grand directeur des âmes, c'est saint Liguori. « Si je suis un dévot serviteur de Marie, dit-il, je suis sûr d'arriver au ciel. »

Après ces témoignages, tous capables de porter la confiance dans nos cœurs, je ne m'étonne plus si saint Louis de Gonzague, avant de mourir, fixant le ciel, répondait avec assurance au religieux qui lui demandait où il allait : Nous nous en allons, nous nous en allons ! Et où allez-vous ? En paradis, en paradis. Il pouvait bien le dire, cet ange de la terre qui avait été si dévoué à Marie.

II

L'Eglise elle-même, cette colonne fondamentale de toute vérité, n'appelle-t-elle pas Marie, la Porte du ciel, *Janua cœli?* l'asile, l'espérance, le Refuge des pauvres pécheurs, *Refugium peccatorum?* l'étoile qui nous guide à travers la mer orageuse du monde, et nous conduit au rivage de la bienheureuse éternité? *Ave, maris stella.* Ah ! l'Eglise sait que, de même que Dieu nous est venu par Marie, de même il faut que par Marie nous retournions à Dieu. C'est pour cela que, dans les offices qu'elle fait réciter à ses enfants en

l'honneur de la Reine du ciel, elle met dans la bouche de cette tendre Mère ces ravissantes paroles : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt* , ceux qui m'invoquent auront la vie éternelle : *Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino*, celui qui me trouvera aura trouvé la vie et puisera le salut dans le Seigneur.

Comment en serait-il autrement, puisque Dieu, d'après saint Bernard, a établi Marie trésorière du ciel, et qu'il veut que toutes les grâces qu'il nous accorde passent par ses mains : *Totum nos habere voluit per Mariam.*

Aussi l'Eglise, fidèle interprète de la volonté de Dieu, n'a rien négligé pour propager le culte de la sainte Vierge. Elle a hardiment placé Marie à côté de Jésus dans ses temples, dans sa liturgie et dans ses louanges. Elle lui a dédié ses plus illustres sanctuaires : c'est Notre-Dame des Victoires, à Paris; Notre-Dame de Fourvière, à Lyon ; Notre-Dame de la Garde, à Marseille ; Notre-Dame du Laus, dans les Alpes ; Notre-Dame de la Salette, dans l'Isère ; Notre-Dame de France , au Puy; Notre-Dame de Lourdes, dans les Pyrénées.

Elle a multiplié, avec les siècles, ses fêtes à l'instar de celles de son divin Fils, par leur nombre et leur solennité. Elle lui a consacré

un jour de chaque semaine, le samedi,appelé le dimanche de Marie.

Et comme si elle croyait ne pas avoir fait assez encore, elle a voulu faire descendre trois fois par jour, sur les villes et les campagnes, le souvenir de la salutation angélique. Quand le soleil se lève, quand il rayonne en plein midi et quand les ombres de la nuit s'abaissent sur la terre, l'*Angelus* sonne et fait penser à Marie pleine de grâce. Oh ! la profonde et suave pensée !

Mais, mes sœurs, si vous voulez que la dévotion à la sainte Vierge soit pour vous un gage assuré de prédestination, il ne suffit pas que cette dévotion soit purement spéculative, il faut surtout et avant tout qu'elle soit pratique. Or, en quoi consiste cette dévotion pratique? Elle consiste à l'honorer, à la prier et à l'imiter. Je ne fais qu'indiquer.

1° Et d'abord elle consiste à honorer Marie qui a été honorée par Dieu lui-même. Dieu le Père l'a honorée en la choisissant pour sa fille bien-aimée ; Jésus-Christ l'a honorée en l'acceptant pour sa mère chérie ; le Saint-Esprit l'a honorée en la prenant pour son épouse immaculée. Or, vous devez l'honorer aussi à cause de ses grandeurs étonnantes ; elle est la Reine du ciel et de la terre ; la souveraine des anges et des hommes. Vous l'honorerez en célé-

brant avec piété ses nombreuses fêtes, en vénérant ses images, en vous rangeant sous sa bannière, en visitant ses sanctuaires, en chantant ses louanges.

2° Elle consiste à l'aimer. Vous lui devez l'amour à cause de ses grandes perfections, à cause surtout qu'elle est votre mère. Mais pour l'aimer il faut penser souvent à elle, il faut vous réjouir de tout ce qui l'honore, éviter tout ce peut contrister son cœur, faire tout ce qui peut lui plaire.

3° Elle consiste à la prier. Dieu veut que nous invoquions les saints ; et il est des grâces qu'il n'accorde que par leur intercession. Or, Marie marche à la tête de tous les bienheureux. Vous devez donc recourir à elle. Elle peut vous exaucer puisque, au dire de tous les Pères de l'Eglise, toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre.

Un jour, sainte Brigitte entendit Jésus parlant à Marie et lui disant : « Ma Mère, demandez-moi ce que vous voudrez ; vous savez bien qu'aucune de vos demandes ne peut manquer d'être exaucée par moi. Vous ne m'avez rien refusé quand je vivais sur la terre ; n'est-il pas juste que je ne vous refuse rien maintenant que vous êtes avec moi dans le ciel ? »

Elle veut nous exaucer, puisqu'elle est notre

mère et la meilleure des mères. Une mère, dit Richard de Saint-Laurent, a toujours les yeux sur son enfant, pour veiller à ce qu'il ne tombe pas, et s'il vient à tomber, oh ! comme elle court pour le relever! Donc, dans le danger, invoquons notre Mère.

4° Enfin, la dévotion à la sainte Vierge consiste à l'imiter. Saint Augustin enseigne que le plus sûr moyen d'honorer les saints et de mériter leur protection n'est pas de vénérer leur mémoire, de chanter leurs louanges et de faire partie des confréries érigées en leur honneur, mais de marcher sur leurs traces... Vous devez donc imiter la sainte Vierge dans la pratique de la vertu. Vous devez, comme elle, être humbles, patientes, douces, vigilantes, résignées à la volonté de Dieu. Vous devez, à son exemple, prier, réfléchir, remplir vos devoirs d'état et aspirer à la perfection chrétienne. En l'honorant ainsi, vous mériterez sa puissante protection, vous prendrez le vrai chemin du ciel et vous vous assurerez le bonheur éternel. Amen.



MARIE EST NOTRE MÈRE

O Domine, quia ego servus tuus et filius ancillæ tuæ
O Seigneur, je suis votre serviteur et le fils de votre servante.
(Ps. cxv, 16.)

Mes Sœurs,

Dieu a doté la très sainte Vierge des plus glorieux privilèges : immaculée conception, plénitude du Saint-Esprit, maternité divine. Tout cela nous inspire pour Marie des sentiments d'admiration et de respect ; mais il est un autre privilège qui, pour être moins brillant, est plus apte à faire impression sur nos cœurs et à provoquer notre amour, c'est celui de Mère des hommes.

Marie, en effet, est notre mère.

I

Jésus-Christ, voulant nous inspirer pour Dieu un amour sans servilité, tout filial, nous le montre comme un père auquel nous pouvons nous adresser en toute confiance, pour

tous nos besoins spirituels et corporels. « Quand vous voudrez prier, dit-il, vous direz ainsi : *Notre Père qui êtes aux cieux...* »

C'est beaucoup sans doute, mes sœurs, que nous puissions nous adresser à Dieu comme à un père, et cependant ce n'est point encore assez pour notre faiblesse et notre misère. Un père, quelque bon et miséricordieux qu'il soit, inspire toujours plus de crainte que d'amour. C'est pourquoi, dans la famille humaine, Dieu a placé la mère à côté du père. La mère est le type de la tendresse, de l'amour, du dévouement. L'enfant qui s'est oublié dans l'accomplissement de ses devoirs, qui a commis quelque faute, redoute de se présenter, même en suppliant, même les larmes aux yeux et le repentir dans le cœur, devant son père, mais volontiers il se jette aux genoux de sa mère, même après bien des rechutes, car il sait d'avance qu'il trouvera là un cœur compatissant, qui non seulement pardonnera l'outrage qui lui serait personnel, mais sollicitera le pardon du père en faveur de l'enfant rebelle.

Ainsi a fait Dieu pour la famille chrétienne. A côté de notre Père, si bon, si clément, mais aussi si juste, il a placé une mère, et cette mère c'est la sienne, c'est Marie.

De toutes les pages de l'Evangile celle qui est la plus touchante, c'est celle qui raconte

ce fait. Aussi toutes les autres viendraient à se perdre dans l'oubli, celle-ci resterait gravée au cœur de tous les hommes.

C'était au moment où le Christ Jésus était suspendu entre le ciel et la terre, au moment où il achevait l'œuvre de notre rédemption. Le Sauveur avait versé son sang à flots, l'iniquité du genre humain avait été lavée ; le décret de mort porté contre le premier homme et sa descendance était déchiré, la justice divine était satisfaite ; la terre était réconciliée avec le ciel, une ère nouvelle allait commencer. Il semble que rien ne doit plus occuper la pensée de Jésus que le soin de remettre son esprit entre les mains de son Père; et cependant une préoccupation le saisit fortement. Ces hommes qu'il vient de réconcilier avec Dieu, leur père, hélas ! pourront retomber dans le péché, et ils n'ont point de mère pour solliciter de nouveau leur pardon. Eh bien, il ne les laissera pas orphelins ; il fera pour eux le dernier des sacrifices : il leur donnera sa mère.

Marie est là, au pied de la croix, avec saint Jean, le disciple bien-aimé, seul débris du collège apostolique, seul représentant officiel de l'Eglise naissante. C'est à lui que le Sauveur s'adresse en même temps qu'à sa mère : *Mulier, ecce filius tuus* Femme, voilà votre fils ; — Fils, voilà votre mère, *ecce mater tua.*

Remarquez, mes sœurs, cette parole : *Mulier*. De peur que Marie ne prenne le titre qui lui est donné relativement aux chrétiens que comme un simple vœu de protection, Jésus oublie à dessein que Marie est sa mère à lui et il ne l'appelle plus que du nom commun de femme. C'est comme s'il voulait lui dire : Désormais vous n'aurez plus sur la terre d'autre fils que Jean, et avec lui tous mes disciples; ma volonté est que vous tourniez vers eux tout votre cœur et que vous remplissiez à leur égard tous les devoirs d'une mère. Je vais les quitter, mais vous leur resterez, et lorsque je vous aurai rappelée à moi, vous continuerez de les protéger et de les aimer. Donc, *mulier, ecce filius tuus*. Certes, mes sœurs, ces paroles durent produire dans le cœur de Marie une indicible tristesse, puisqu'elles substituaient au plus saint, au plus aimable de tous les fils, de pauvres et misérables pécheurs; mais elles y firent naître aussi, en faveur des hommes, tous les sentimenss d'une vraie mère pour ses enfants. Il va se passer alors dans le cœur de Marie quelque chose de ce qui se passe en nous quand nous recevons le baptême ou la pénitence. Les paroles sacramentelles ne sont point de vaines formules : elles produisent ce qu'elles signifient. D'enfants de colère, elles nous font enfants de

Dieu; de pécheurs, elles nous font justes. De même ces mots : *Mulier, ecce filius tuus*, ne sont point une stérile figure, mais elles mettent dans le cœur de Marie tout ce qu'il y a dans le cœur d'une mère. Marie devient mère une seconde fois, et cette fois, ce sont tous les chrétiens qu'elle enfante; ce sont tous les disciples du Sauveur qui deviennent vraiment ses enfants. Avec plus de raison que saint Paul, elle peut dire : *Filioli, quos iterum parturio.* — Jésus a donc fait de Marie notre mère, et Marie a dit une seconde fois : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

II

Mais en acceptant cette seconde maternité, moins glorieuse que la première, mais bien noble encore, Marie en accomplit tous les devoirs. Une mère ne se contente pas de donner le jour à ses enfants, elle s'applique à tout ce qui peut contribuer à former leur esprit et développer leur corps : Marie, comme une vraie mère, travaille à la formation de l'Eglise naissante. Elle ne se donne aucun relâche jusqu'à ce que tous ses enfants soient animés de l'Esprit-Saint et façonnés sur le type divin de l'Homme-Dieu : *Donec effor-*

metur Christus in vobis. C'est pourquoi nous la voyons si attentive aux premiers mouvements de l'Eglise au berceau. A peine le Sauveur est-il remonté vers le ciel, qu'elle réunit les Apôtres au Cénacle et les dispose par la prière à l'effusion du Saint-Esprit : *Et erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria matre Jesu.* Quand les Apôtres se dispersent pour prêcher le saint Evangile, comme une bonne mère, elle les bénit et les accompagne de ses vœux. Elle prie pour le succès de leur apostolat, et les soutient dans leurs épreuves. Au Cénacle de Jérusalem, ou dans son oratoire d'Ephèse, elle se donne le rôle de Moïse : elle élève au ciel ses mains pures et suppliantes, tandis que les apôtres soutiennent la lutte contre les ennemis du nom chrétien.

Mais le moment arrive où elle doit quitter la vallée de l'exil pour se réunir dans la vraie patrie à son divin Fils. Va-t-elle abandonner ses enfants de la terre? Non, du haut du ciel, plus efficacement encore qu'elle ne le faisait ici-bas, elle protégera sa famille bien-aimée. Par des supplications toutes-puissantes elle obtient le courage pour les martyrs, la pureté pour les vierges, la séparation du monde pour les solitaires, les lumières pour les docteurs, le zèle pour lès pasteurs des âmes, pour tous les grâces nécessaires au salut.

Si l'hérésie lève la tête et menace le dépôt sacré de la foi, si le schisme jette dans la famille chrétienne des brandons de discorde et s'efforce de briser les liens de l'unité, Marie arme son Eglise du glaive de l'autorité, et écrase de nouveau sous son pied vainqueur le dragon de la révolte.

Si l'enfer essaye d'étouffer l'Evangile dans les mépris de l'indifférence, Marie fait naître dans le cœur de ses enfants un redoublement de zèle pour toutes les pratiques du culte, et il se produit au milieu d'eux une immense floraison de vertus et d'œuvres chrétiennes. Jamais vit-on, en effet, une activité pieuse pareille à celle de nos jours? Ah! on a voulu écraser sous le poids du mépris, ensevelir dans un oubli éternel la religion du Christ; on a compté sans Marie. Elle est venue du ciel, elle s'est montrée, elle a parlé, et aussitôt les âmes se sont réveillées, et elles ont fait de leur amour un rempart à la religion de leur berceau. Voyez tous ces pèlerinages qui sillonnent les continents et les mers, qui font revivre au XIX[e] siècle la foi du moyen âge, qui irritent les ennemis de l'Eglise, surpris de lui voir encore tant de vitalité. Voyez tous ces sanctuaires qui s'élèvent ou se réédifient, et chaque jour se remplissent d'âmes ferventes ou de cœurs repentants. Voyez toutes ces œu-

vres de zèle, de charité, d'apostolat qui se multiplient sous tous les noms et sous toutes les formes, et produisent les fruits les plus admirables de sanctification et de salut. Tout cela c'est Marie qui l'inspire, c'est Marie qui le soutient. Elle fera ainsi jusqu'à la fin des temps. Tant qu'il y aura sur la terre un homme marqué du caractère de chrétien, cet homme pourra dire en regardant le ciel : J'ai là-haut une mère qui m'aime et me protège.

III

Mais, mes sœurs, si Marie est notre mère, nous sommes ses enfants, et, à ce titre, nous avons envers elle des devoirs sérieux à remplir. Laissez-moi vous les rappeler en quelques mots.

1° En première ligne il faut mettre l'amour, et non pas un amour quelconque, mais un amour tendre et reconnaissant. Comment n'aimerions-nous pas celle qui est la plus parfaite image de Dieu, en qui le Créateur a mis plus de perfections que dans toutes les autres créatures ensemble? celle qui a mérité de devenir la mère du Verbe incarné, et en qui l'œil de l'Esprit-Saint ne trouve aucune tache ? N'est-ce pas la plus parfaite des mères ? Réu-

nissez dans une seule mère toutes les qualités de l'esprit, toutes les grâces du corps, tous les dons surnaturels, vous n'aurez rien de comparable à Marie. Plus belle que la lune, plus éclatante que le soleil, plus pure que les Séraphins, plus ardente que les Chérubins, plus sainte que tous les Anges, voilà votre mère; et vous ne l'aimeriez pas?

Et c'est encore la meilleure de toutes les mères. Que pourrait-elle faire pour nous qu'elle n'ait pas fait? Le sacrifice est la dernière expression de l'amour des mères. Quel sacrifice n'a pas fait Marie? Voyez-la sur le Calvaire : elle immole à la fois tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a ; elle offre son Fils, elle s'offre elle-même. Sur ce gibet il n'y a pas qu'une victime, il y en a deux : Marie y souffre en même temps que son Fils, et la lance qui transperce le cœur de Jésus atteint aussi celui de Marie.

Et cet amour généreux de la très sainte Vierge pour nous ne s'est pas épuisé sur le Calvaire. Je dirai même qu'il a pris là une énergie plus grande encore, énergie qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et qui s'est manifestée à travers les siècles par la protection visible dont la Reine du ciel a couvert l'Eglise et la France tout entière, en particulier, comme nous le disions tout à l'heure.

Et si nous regardions dans notre propre vie, si nous approfondissions notre histoire personnelle, quel est celui d'entre nous qui ne découvrirait pas la main maternelle de Marie dans une foule de circonstances? Un jour c'est un berceau préservé d'un accident fâcheux, un autre jour un mal qui fuit devant un vœu fait à la Vierge; plus tard c'est au pied de son image que la lumière s'est faite sur la direction à donner à notre vie ; dans une autre circonstance, la main maternelle de la bonne Mère a séché des larmes bien amères, cicatrisé des blessures profondes, adouci de cruelles amertumes, relevé un courage abattu, donné la victoire sur des ennemis acharnés... Il est d'autres mystères encore que chacun de nous connaît et où il est impossible de ne pas voir l'amour d'une mère. Comment donc ne serions-nous pas reconnaissants envers un cœur si tendre et si généreux? Ah! l'ingratitude ici serait sans nom. L'enfant ingrat envers sa mère, n'est plus un homme, c'est un monstre.

A côté de l'amour tendre et reconnaissant se place naturellement la vénération. Le respect ne peut pas se séparer de l'affection. Si votre amour n'est pas respectueux, il ne mérite plus ce nom. Comment, ô chrétiens, ne seriez-vous pas saisis d'une profonde vénération en

présence de votre mère du ciel ? Voyez briller sur son front toutes les majestés : majesté de Mère de Dieu, majesté de Reine du ciel et de la terre, majesté de la plus sublime perfection créée, majesté de la plus parfaite vertu, majesté de la plus haute sainteté... Que faut-il de plus pour commander le respect ? Ah ! l'exemple de Salomon faisant asseoir sa mère sur un trône près de son trône nous ravit et nous émeut ; mais qu'il y a loin de Bethsabée à Marie ! et combien celle-ci mérite davantage la vénération de ses enfants ! Aussi notre frère aîné, Jésus, l'a placée dans le ciel à sa droite, au-dessus de toutes les milices célestes ; et nous, nous serions pour elle sans respect ? Non, mes sœurs, cela ne peut pas être, cela ne sera pas. Nous environnerons d'une profonde vénération tout ce qui touche de près à cette mère souverainement vénérable : sa personne, ses privilèges, ses titres, son nom, ses images, les pratiques de son culte...

Nous ferons plus encore : nous imiterons cette mère si digne d'être aimée et vénérée. Rien ne va plus droit au cœur des parents que l'application des enfants à les imiter. Votre mère du ciel vous aimera d'autant plus qu'elle vous verra plus empressées à marcher sur ses traces, à retracer dans votre vie les vertus dont elle vous a donné l'exemple.

Si nous aimons notre Mère, nous n'aurons pas de peine à l'imiter, car l'amour tend à la ressemblance ; naturellement, presque d'instinct, on copie la personne aimée, non seulement dans ses qualités, mais quelquefois même dans ses défauts. Que notre amour, donc, se révèle par les vertus préférées de la sainte Vierge : l'humilité, la pureté, la charité, la douceur, le détachement, la patience et une solide piété. Nous serons alors en droit de l'appeler notre mère, et nous pourrons compter sur une efficace protection pendant toute notre vie et surtout à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.





SAINT CŒUR DE MARIE

Omnis gloria filiæ regis ab intus.
Toute la gloire de la fille du Roi es dans son cœur.

(Ps. XLIV, 14.)

Mes Sœurs,

David venait de chanter les victoires et les splendeurs du règne éternel du Roi des rois; tout à coup une vision magnifique, une vision céleste frappe son esprit et le ravit d'admiration. Dans son enthousiasme, il s'écrie : « A votre droite, ô Seigneur, est assise la grande Reine, *Astitit Regina à dextris tuis;* son vêtement est d'or émaillé des plus éclatantes couleurs : *in vestitu deaurato, circumdata varietate;* elle est escortée par une multitude de vierges qui se livrent aux plus saints transports de l'allégresse : *Adducentur virgines post eam..., in lætitiâ et exultatione.* » Il est beau, en effet, ce spectacle! Elle est grande la gloire qui environne la Reine des cieux, et cependant nos yeux ne voient que ce qui paraît au dehors; que serait-ce s'ils pouvaient contempler l'incom-

parable perfection du cœur de la Vierge immaculée ? Nous serions vraiment ravis, car le prophète nous déclare que toute la gloire de la fille du Roi est dans son cœur : *Omnis gloria filiæ Regis ab intùs.*

Je serais un téméraire, mes sœurs, si je prétendais pénétrer dans ce saint cœur où le prophète n'a jeté qu'un regard discret ; et cependant, en ce jour consacré à honorer le saint Cœur de Marie, vous vous attendez à ce que je vous montre les titres que ce cœur a à nos respects et à notre amour. Je vais donc essayer de soulever un coin du voile mystérieux qui vous cache un si riche trésor.

I

L'objet spécial de notre dévotion envers le saint cœur de Marie se présente à nous sous un double point de vue, au point de vue de l'objet sensible et au point de vue de l'objet moral ou spirituel. L'objet sensible, c'est le cœur physique, matériel de la sainte Vierge ; l'objet moral, c'est son amour pour les hommes.

Cela posé, j'avance que notre dévotion au saint cœur de Marie est parfaitement légitime à tous les points de vues.

Et, d'abord, qui peut nous faire un crime d'honorer le cœur physique de la Mère du Sauveur! Je dis *honorer* et non pas *adorer*, pour répondre au reproche d'idolâtrie que nous font les hérétiques et les mauvais chrétiens. Non, nous ne sommes pas des idolâtres dans le culte que nous rendons au cœur immaculé de Marie; nous n'adorons pas ce cœur comme nous adorons celui de Jésus hypostatiquement uni à la Divinité, mais nous le vénérons, nous l'environnons de respect et d'amour. Et en cela nous ne faisons rien de plus que ce que font nos adversaires, lorsque des restes inanimés de leurs parents ou de leurs amis, ils détachent le cœur pour l'embaumer, le déposer dans une urne précieuse et le conserver dans un lieu décent, comme un riche trésor à la garde duquel veillera l'amour de plusieurs générations. Ces honneurs rendus à un organe matériel et inanimé, ils les regardent comme parfaitement légitimes, et si quelqu'un venait à insulter à ces restes vénérés, une profonde indignation s'emparerait de leur âme, et les reproches les plus amers flétriraient cet acte odieux à l'égal d'une profanation. Eh bien, ce qu'ils peuvent à l'égard d'un cœur qui, peut-être, n'a eu qu'une noblesse contestable, nous ne le pourrions pas à l'égard du plus saint, du plus

pur, du plus noble de tous les cœurs! Le cœur de Marie est tout cela, et il est quelque chose de plus que tout cela : il est, à un certain point de vue, un cœur divinisé. Avez-vous remarqué, mes sœurs, cette parole que l'Eglise ne prononce jamais qu'à genoux? *Et Verbum caro factum* est, le verbe s'est fait chair. Il ne s'est pas fait Ange, mais il s'est fait chair, c'est-à-dire qu'il est descendu aussi bas que possible, et cela pour nous prouver l'excès de son amour. Mais faisons-y attention : en descendant jusqu'à la chair humaine, il a élevé celle-ci jusqu'à Dieu, il l'a divinisée par l'union hypostatique, de telle sorte que cette chair humaine est devenue une chair divine digne de nos adorations. Or, mes sœurs, cette chair ainsi glorifiée, divinisée, c'est la chair de Marie; c'est le cœur de Marie qui l'a fournie, c'est du cœur de Marie qu'elle est sortie; c'est le sang du cœur de Marie qui l'a vivifiée, nourrie et menée à sa perfection. Sommes-nous donc coupables d'honorer en Marie ce que nous adorons en Jésus? Jésus aurait-il pu emprunter à Marie, pour l'offrir à nos adorations, une chair qui n'aurait pas été digne de nos respects? Rien donc de plus légitime que le culte d'honneur que nous rendons au cœur immaculé de Marie.

II

Mais c'est surtout le cœur moral de la sainte Vierge que nous vénérons dans cette solennité et dans nos pratiques pieuses ; et ici rien de plus légitime. Comment serions-nous coupables de donner notre amour et notre reconnaissance à un cœur qui est animé pour nous d'un amour nécessaire, miséricordieux, prévenant, généreux et constant? Or, tel est l'amour de Marie à notre égard.

1° Amour nécessaire. Saint Thomas se demande pourquoi Dieu a écrit sur les tables de la loi : *Tes père et mère honoreras*, et non pas : *Tes enfants tu aimeras;* et il répond en disant que la loi est nécessaire pour obliger les enfants à aimer leurs parents, mais qu'elle aurait été superflue à l'égard des parents vis-à-vis de leurs enfants, car la nature incline d'elle-même le cœur des parents vers leur progéniture. Cela est si vrai, que les bêtes elles-mêmes remplissent ce devoir instinctivement et d'une manière inconsciente. Une mère qui n'aimerait pas ses enfants serait donc pire qu'une brute; ce serait donc une monstruosité dans le monde moral. Or, Marie est notre mère. Du haut de la croix, Jésus-

Christ a proclamé cette maternité, qu'elle s'imposait elle-même en coopérant par son sacrifice à notre régénération spirituelle. En livrant son Fils, en s'immolant elle-même, elle nous a enfantés à la vie de la grâce, de sorte que nous sommes devenus ses enfants, non point selon la chair, mais selon l'esprit, c'est-à-dire de la même manière qne nous sommes devenus enfants de Dieu. Maternité admirable qui met dans le cœur de Marie un amour qu'elle ne peut répudier, qu'elle ressent plus vivement que nos mères selon la chair, parce qu'il a quelque chose de plus parfait que l'amour naturel, une origine surnaturelle et divine. Aussi Marie peut-elle s'appliquer en toute vérité ces paroles des saints livres : *Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar*. Si, contre toutes les lois de la nature, votre mère pouvait vous oublier, moi je ne vous oublierai pas.

2° Cet amour nécessaire est aussi un amour miséricordieux. L'homme pécheur est, ici-bas, un objet en faveur duquel s'exercent deux grands attributs divins, la justice et la miséricorde. S'il n'est pas sauvé par celle-ci, il tombe inévitablement sous celle-là. Heureusement que Dieu, plus enclin à pardonner qu'à punir, parce qu'il est père, renvoie l'exercice de sa justice aussi loin que

possible, quelquefois jusqu'aux dernières limites du temps et au sein même de l'éternité. Et en attendant il laisse à la miséricorde la facilité de se manifester dans toute son étendue. Si néanmoins les intérêts de sa gloire exigent que la justice se montre de temps en temps, Dieu réserve pour lui-même les coups de rigueur, mais il fait passer par les mains de la Vierge bénie ses grâces et ses pardons. C'est pourquoi l'Eglise appelle Marie la mère de la miséricorde, *mater misericordiæ;* c'est pourquoi elle nous la fait invoquer sous le titre rassurant de *Refuge des pécheurs*, *Refugium peccatorum.* Marie suit sous ce rapport l'exemple de Moïse. Les juifs ont oublié le Dieu qui les a délivrés de la servitude d'Egypte ; ils se sont fait malgré cela un veau d'or et l'ont adoré. Le Seigneur irrité de tant de perversité veut détruire ces idolâtres : « Je vois, dit-il à Moïse, que ce peuple a le cœur dur, il est incorrigible ; laisse-moi donc faire; je vais allumer contre lui le feu de ma colère et le perdre à tout jamais : *Cerno quod populus iste duræ cervicis sit : dimitte me ut irascatur furor meus contrà eos, et deleam eos.* » — « Je vous en supplie, Seigneur, dit Moïse, pardonnez à ce peuple que vous avez arraché par la puissance de votre bras aux tyrans de l'Egypte. » — « Il est indigne de pardon, reprend le Seigneur,

ma patience se lasse, il périra. » — « Mais, Seigneur, vous lui avez fait des promesses éternelles ; souvenez-vous de la parole que vous avez jurée à Abraham, à Isaac et à Jacob, en leur disant : je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel, et je vous livrerai pour toujours la terre où coulent le lait et le miel. » — « Non, non, son crime est trop grand. » — « Sans doute, Seigneur, ce peuple a commis un énorme forfait, *peccavit populus iste peccatum maximum*, et néammoins pardonnez-lui son péché ou effacez-moi du livre des vivants : *Aut dimitte eis hanc noxam*, *aut dele me de libro vitæ.* » Dieu pardonne, Moïse triomphe et sauve son peuple.

Entre l'homme coupable et Dieu irrité, il est un médiateur encore plus obstiné que Moïse, c'est la très sainte Vierge. Pour fléchir la justice divine elle a des ressources ineffables. Tantôt s'adressant à Dieu, elle offre, avec les mérites de son Fils, ses plus pressantes supplications ; tantôt se tournant du côté des pécheurs, elle les invite au repentir par des moyens que son amour seul peut inventer. Ici elle construit à grands frais une basilique où elle manifeste sa tendresse et sa puissance par d'éclatants prodiges ; là elle demande à son Fils un vallon désert où, par l'entremise d'une pauvre bergère, elle fait accourir des multitu-

des de pécheurs qui s'y convertissent et reviennent à Dieu; ailleurs elle se manifeste aux simples de la terre pour triompher des orgueils humains. De Lorette au Laus et à Lourdes, la terre se couvre de sanctuaires où Marie établit le trône de ses miséricordes et où les pécheurs trouvent un asile contre les rigueurs de la justice divine.

3° Et cet amour de Marie si tendre et si miséricordieux est aussi un amour prévenant. Il n'attend pas que le coupable poursuivi par la justice suprême ait jeté le cri d'alarme, mais il prévient le coup fatal. Quand un fils prodigue a quitté la maison paternelle, Marie ne se contente pas de pleurer sur ses égarements, mais elle le poursuit dans les voies du crime jusqu'à ce qu'elle puisse parler à son cœur. Alors, dans un langage d'indicible tendresse, elle le sollicite au repentir, et tandis que le coupable fait les premiers pas de retour, elle dispose le cœur du Père au plus large pardon.

Ne vous y trompez pas, âmes chrétiennes; ces sollicitations intérieures de la grâce que vous avez souvent entendues au fond de votre cœur n'arrivaient pas là par l'effet d'un hasard heureux : elles étaient un effet de l'amour prévenant de Marie. Cette bonne Mère avait prié en votre faveur, et son divin Fils vous avait envoyé sa grâce.

L'âme que le remords arrête soudain au milieu de ses égarements, ne saura peut-être qu'au ciel qu'elle doit à Marie d'avoir échappé à l'abîme. Que de conversions ne devons-nous pas à la médaille miraculeuse, au scapulaire, au chapelet! Mais la médaille miraculeuse, le scapulaire, le chapelet ne sont que les instruments de l'amour prévenant de Marie.

4° Du reste, rien de plus naturel que ces prévenances de l'amour dans un cœur qui s'est montré si généreux. Que n'a pas fait la sainte Vierge? Que ne fait-elle pas encore en faveur des pauvres pécheurs? Est-il une supplication qu'elle ait omise, une larme qu'elle n'ait versée, un sacrifice qu'elle ne se soit imposé! Au temple elle immole sa jeunesse, à Nazareth son repos et sa vie, au Calvaire son sang et celui de son Fils : deux sacrifices qu'une mère seule sait faire.

5° Et cet amour n'est point un éclair dans le cœur de Marie, c'est un foyer que rien ne peut éteindre. Les dévouements humains se lassent vite, les amitiés de la terre se brisent au moindre choc : l'amour de Marie ne se laisse vaincre ni par le temps, ni par les froideurs, ni même par l'ingratitude. Quand elle nous voit en pleine révolte contre son Fils, elle ne nous accable pas de sa haine, mais elle nous poursuit par sa pitié, et elle ne nous

abandonne que lorsque nous sommes tombés par la mort sous l'empire de l'éternelle justice.

Confiance donc, mes sœurs, confiance au Cœur de Marie. Il est toujours vivant pour intercéder pour nous; jusqu'à l'heure dernière, il priera pour nous, exauçant ainsi la supplication que nous lui faisons chaque jour, sans trop y penser peut-être, lorsque nous disons : Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Aimons un cœur si aimant, si dévoué. Que notre amour soit généreux comme le sien; qu'il soit surtout efficace et effectif, c'est-à-dire assez fort pour nous porter à l'observation fidèle de la loi de Dieu et à l'accomplissement de tous nos devoirs.

Si la vue de nos infidélités passées nous fait craindre la rigueur de la justice divine, jetons-nous avec un abandon filial dans le cœur de Marie; nous arriverons par cette voie au cœur de Jésus, où nous nous reposerons dans la paix et le bonheur pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.



LE ROSAIRE ET LE CHAPELET

Ave, gratia plena.
(Luc., I, 28.)

Mes Sœurs,

Parmi les pratiques de piété consacrées à la gloire de Marie, il en est une plus populaire, plus universelle que les autres. On ne saurait dire combien elle est agréable à la mère de Dieu, et quels fruits de sainteté elle a produits et produit encore tous les jours en faveur de ceux qui y sont fidèles. Cette pratique c'est le Rosaire, qui doit son origine à la très sainte Vierge elle-même. Je veux aujourd'hui en faire le sujet de cette allocution. Je vous rappellerai donc sa merveilleuse origine et son excellence.

I

L'institution du Rosaire, tel que nous le récitons aujourd'hui, remonte à saint Dominique, fondateur de l'ordre des frères prêcheurs, l'un des plus grands serviteurs de la

sainte Vierge. Après avoir longtemps et inutilement prêché contre l'hérésie des Albigeois qui désolait le midi de la France et menaçait d'étendre ses ravages à l'Eglise entière, il se retira dans une chapelle de Notre-Dame, près d'une forêt solitaire, où il passa trois jours en prières, demandant avec larmes, à la Reine du ciel, secours et assistance contre les ennemis de la religion et de la patrie. Ce fut là que la mère de miséricorde lui apparut toute rayonnante de majesté et lui révéla elle-même la dévotion du saint Rosaire. « Sache, ô mon fils ! dit-elle, que le moyen dont l'adorable Trinité s'est servie pour le salut du monde a été la salutation angélique. Si donc tu veux vaincre ces cœurs endurcis, prêche mon Rosaire, tu en obtiendras les plus heureux effets. »

Dominique aussitôt prend un rosaire à la main, et, avec cette arme si modeste, et en apparence si faible, il se présente à l'ennemi. C'en est assez, et Dieu, par un moyen si vulgaire, sauve son Eglise. En peu de temps, cent mille hérétiques sont ramenés à la vraie foi. Les âmes endurcies dans le mal et jusques-là rebelles se pressent sur les pas de Dominique pour s'unir à la récitation du rosaire... Ils baisent avec amour cette couronne de Marie et l'arrosent de leurs larmes, et la face d'une

partie de la France et de l'Espagne est renouvelée. Dès ce moment, cette admirable dévotion, approuvée par l'Eglise, se répandit avec rapidité, produisit les fruits les plus abondants; et elle est aujourd'hui la pratique favorite des vrais enfants de Marie.

Le chapelet qui est la troisième partie du Rosaire, est entre les mains de tout le monde; il est la joie de tous les âges, de toutes les conditions, des savants comme des ignorants, des riches comme des pauvres, des petits comme des grands, des sujets comme des rois.

On raconte qu'un jour, les ambassadeurs du roi d'Angleterre ayant trouvé Louis XIV disant son chapelet, le grand monarque leur demanda la permission de l'achever. « C'est une pratique, dit-il, que je tiens de la reine ma mère, et je serais fâché d'y manquer un seul jour de ma vie. »

Le chapelet s'appelle ainsi parce que anciennement les hommes et les enfants en ornaient leur coiffure et le portaient sur la tête comme un petit *chapel*. On le nomme aussi couronne de la sainte Vierge. Cette auguste reine porte dans le ciel une couronne de douze étoiles : *in capite ejus coronna stellarum duodecim;* c'est une marque distinctive que le tout-puissant lui a donnée, en l'élevant au-dessus de tous les princes de la cour céleste. Pour vous, pieuses

enfants de Marie, n'ayant rien de mieux à lui offrir, présentez-lui une couronne de prières, la couronne composée du salut de l'ange et de la belle oraison enseignée par son divin Fils. Vous n'avez pas toujours le temps de réciter le rosaire entier, mais la récitation du chapelet est courte, facile, à la portée de tout le monde. Prenez donc la résolution d'être fidèles à cette pieuse et sainte pratique, car d'après le bienheureux Alain, elle est une marque de prédestination.

Le chapelet peut se réciter partout. Le laboureur le récite en se dirigeant chaque matin vers le lieu de son travail ; le domestique le récite le long des rues en allant exécuter les ordres de son maître ; l'ouvrière dans son atelier, le voyageur en chemin, la garde-malade auprès du lit où elle veille ; le malade lui-même est heureux quand il peut encore faire passer entre ses doigts affaiblis les grains de son chapelet.

On peut appeler le chapelet la reine des dévotions, dit le P. Faber, et je ne puis concevoir qu'une âme fasse des progrès dans la vie spirituelle, si elle n'a l'habitude de le réciter. Rien, en effet, de plus excellent.

II

Il suffit de considérer l'ensemble des saintes prières qui composent le rosaire, pour nous en faire concevoir la plus haute estime et faire naître en nous un sincère attachement à ce pieux exercice.

Le rosaire est une prière composée de la plus belle profession de foi que puisse faire un chrétien, c'est-à-dire du symbole des apôtres, qui lui sert comme de préambule et d'introduction; de l'Oraison dominicale, sortie de la bouche de Notre-Seigneur lui-même, et qui est, par conséquent, la prière par excellence; et enfin des gracieuses parole que l'ange du Seigneur adresse à Marie, en lui annonçant le grand mystère que le Ciel allait opérer en elle. Quelle bouche humaine pourra jamais dire tout ce qu'il y a de beau, de sublime et de divin dans ces prières où sont proclamées, dans le langage du ciel, toutes les gloires, toutes les grandeurs et les perfections de Marie!

Le rosaire est une chaîne divine qui nous unit à Marie, notre mère; c'est l'échelle admirable du ciel, dont chaque *Ave, Maria* forme un échelon, qui rapproche d'un degré celui qui l'utilise.

La mère de Dieu ne permettra jamais que son enfant, fidèle à lui dire cent cinquante fois par jour : « sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort », tombe dans l'enfer. Chaque *Ave, Maria* qu'il récite est un coup terrible qui brise la tête du serpent. Selon le pape Grégoire XII, le rosaire est l'instrument de destruction du péché, du recouvrement de la grâce et de la gloire de Dieu.

Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, raconte au sujet du chapelet la touchante histoire que voici :

« J'étais auprès d'un lit de mort, où je réconciliais et bénissais le dernier soupir d'une enfant qui m'était bien chère : c'était une toute jeune femme, à qui naguère j'avais fait faire la première communion... Elle avait vingt ans ; il y avait un an à peine que j'avais béni son mariage. Riche, brillante, et mère depuis quelques jours, heureuse, au milieu de tout ce bonheur présent et de ces rêves d'avenir, elle allait mourir frappée d'une de ces maladies inexorables auxquelles on n'échappe pas. Je ne savais comment aborder la malade et je fus stupéfait quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres... La mort s'avançait à pas pressés; elle le savait... Je ne pus m'empêcher de lui dire : O mon enfant, quel

coup!.. Est-ce que vous ne croyez pas, dit-elle, que j'irai au ciel? Mon enfant, répondis-je, j'en ai une grande espérance... Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. Quand j'ai fait ma première communion, vous m'avez recommandé de dire tous les jours, l'*Ave, Maria*, et de le bien dire. Je l'ai dit tous les jours et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de dire le chapelet tout entier, et c'est cela qui fait que je suis sûre d'aller au ciel. — Et comment? — Ah! Je ne puis pas croire, ajouta-t-elle avec gravité, que j'aie dit depuis quatre ans, cinquante fois par jour à la sainte Vierge : sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi pauvre pécheresse, maintenant et à l'heure de ma mort, et qu'en ce moment, où je vais mourir, elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre, elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel. » Je vous souhaite, mes sœurs, cette confiance à votre heure dernière.

La dévotion du rosaire a pour objet d'honorer les quinze principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. On récite à cet effet quinze fois l'Oraison dominicale et cent cinquante fois la Salutation angélique. Ces cent cinquante *Ave, Maria* représentent et suppléent, pour ceux qui ne savent

pas ou ne peuvent pas les lire, les cent cinquante psaumes de David, et voilà pourquoi les papes ont appelé le rosaire le psautier de la Vierge.

Etant composé des prières les plus augustes de notre religion, il est comme une guirlande de fleurs qu'on présente à celle que l'Eglise invoque sous le nom de rose mystique.

Autant de fois nous disons à la sainte Vierge : *Ave, Maria*, autant de fois cette gracieuse reine nous salue.

Chaque *Ave, Maria* est une rose que la main pieuse de l'enfant de Marie place à la couronne glorieuse de sa sainte Mère. La Vierge admirable convertit cette rose en une perle précieuse dont elle embellit la couronne de sa fidèle servante.

Ajoutez à ces immenses avantages les fruits de sainteté que cette admirable dévotion a produits dans les âmes. Il n'est personne qui, l'ayant pratiquée avec foi et amour, n'en ait ressenti les merveilleux effets. Aussi l'Eglise l'a-t-elle enrichie du trésor de ses grâces, et le Ciel l'a-t-il autorisée par d'éclatants miracles. Oh ! combien donc cette dévotion est excellente et avantageuse ! Combien elle doit vous être chère !

Je termine cette allocution, mes sœurs, en vous engageant à vous enrôler toutes dans la

sainte milice du Rosaire, et en vous exhortant à tresser souvent et sans respect humain cette magnifique couronne de roses, en l'honneur de Marie. Imitez en cela un jeune élève des plus distingués de l'école polytechnique qui perdit son chapelet. Un camarade l'ayant trouvé, à l'heure de la récréation il appela toute l'école, attacha le chapelet à un des arbres de la cour, et, d'un air de défi : « que celui à qui il appartient vienne le réclamer, s'écria-t-il. » — « C'est moi qui l'ai perdu, dit tranquillement le jeune élève en s'avançant au milieu de ses condisciples : ce chapelet est un souvenir de ma mère, j'y tiens beaucoup et je le récite tous les jours. » — Bravo ! s'écrie une grosse voix. Tous se retournent; c'était le général commandant de l'Ecole. — « Bravo ! mon ami, dit-il en serrant la main du jeune chrétien, vous êtes un homme de cœur et d'énergie. Continuez ainsi, vous ferez votre chemin. »

Ce jeune homme sortit le premier de l'école, et pendant tout le temps qu'il y demeura, il fut le plus estimé, le plus aimé de tous. Comme lui, faites-vous une loi de réciter chaque jour le chapelet de la très sainte Vierge. Peut-être n'attirerez-vous pas les applaudissements de vos semblables, mais vous ferez l'admiration des anges ; vous serez bénies de Dieu et protégées par la Reine des cieux. Ainsi soit-il.



DÉVOTION A SAINT JOSEPH

Joseph autem cùm esset justus.
(Matt. I, 19.)

Mes Sœurs,

Après le culte rendu à la mère de Dieu, celui de son saint époux obtient le premier rang, parce que saint Joseph a été le confident, en quelque sorte, du Père éternel, le père adoptif du verbe incarné, le privilégié du Saint-Esprit, l'époux, le protecteur de la plus pure des vierges. A ces divers titres, Joseph doit jouir dans le ciel d'une gloire immense, et de toute la puissance à laquelle répondent les illustres prérogatives dont il a été honoré sur la terre. En conséquence, il mérite notre vénération et notre confiance, et nous devons avoir pour ce glorieux patriarche une dévotion toute particulière. C'est ce que je veux vous prouver dans cette allocution, en vous disant que notre devoir est : 1° d'honorer, 2° d'invoquer, 3° d'imiter saint Joseph.

I

Le premier sentiment que doit éveiller dans notre cœur le nom de saint Joseph, c'est celui d'une profonde vénération. Dieu lui-même ne l'a-t-il pas infiniment honoré en l'établissant, en quelque sorte, comme son fondé de pouvoir auprès de Jésus et de sa très sainte mère ? *Accipe puerum et matrem ejus.* Prenez l'enfant et sa mère, et ayez-en tout le soin qu'un époux peut avoir pour son épouse et un père pour son fils. Voilà Joseph donc élevé à la dignité de chef de la sainte famille et tenant la place du Père céleste.

L'Enfant-Dieu, le modèle achevé des chrétiens, l'a honoré. Transportons-nous un instant par la pensée dans la maison de Nazareth qu'habita Jésus avec Marie et Joseph. Qui est-ce qui commande ? Qui est-ce qui obéit ? L'Evangile nous dit que le divin Enfant était soumis aux gardiens de son enfance : *Et erat subditus illis.* C'est surtout à Joseph, le chef de la famille qu'il obéissait avec respect, avec amour, avec joie et promptitude. Il travaillait avec lui et sous ses ordres, dans l'humble atelier de Nazareth. Voici les paroles que sainte Brigitte rapporte avoir entendues de la bou-

che de la sainte Vierge : « Mon fils était si obéissant que si Joseph lui disait : « Faites « ceci, faites cela, à l'instant il le faisait. » Chrétiens, s'écrie le pieux et savant Gerson, contemplez le Roi de gloire, le Dieu de toute majesté qu'honorent et que servent des millions d'anges ; voyez-le agir comme compagnon et serviteur de Joseph. C'est ainsi que le Fils de l'Eternel a voulu nous apprendre l'obéissance et le respect. C'est ainsi qu'il a laissé à la grande famille chrétienne un exemple éclatant de l'honneur que nous devons à saint Joseph.

Marie, à son tour, connaissant les sublimes vertus dont le Saint-Esprit avait doué son chaste époux, se fit un devoir de l'aimer, de l'honorer, de le servir avec la déférence d'une épouse et avec la soumission d'une fille envers un bon père. C'est Joseph qui reçoit les messages du ciel et les transmet à sa sainte épouse : *Joseph, prenez l'enfant et sa mère, et allez en Egypte.* Marie se soumet en toutes choses à sa conduite. Elle le suit partout comme la brebis fidèle suit son pasteur. Ainsi Joseph veut que Marie, au terme de sa grossesse, fasse avec lui le voyage de Bethléem, l'humble vierge se met aussitôt en route ; il veut qu'elle l'accompagne en Egypte avec le nouveau-né, à l'instant elle marche à sa suite et traverse les déserts ; Joseph s'arrête sept ans dans cette

terre infidèle, Marie n'ouvre pas la bouche pour demander la cause d'un exil si long et si ennuyeux; Joseph reçoit l'ordre de retourner en Judée, Marie le suit avec une docilité admirable. Aussi a-t-elle révélé à sainte Brigitte qu'elle se plaisait à rendre à Joseph les services les plus minutieux et les plus humbles.

Or, si le Père céleste, si Notre-Seigneur Jésus-Christ, si la sainte Vierge ont rendu à saint Joseph les plus grands honneurs qu'un homme soit capable de recevoir, n'est-ce pas pour nous un devoir de rendre à ce grand et illustre patriarche tous les hommages de respect et de vénération que peut inspirer une piété éclairée par la foi et enflammée par une ardente charité? Pieuses enfants de Marie, vous voyez notre mère l'Eglise propager partout le culte de saint Joseph, lui ériger des temples et des autels, célébrer partout des fêtes en son honneur et le proclamer son patron: comment ne vous uniriez-vous pas au concert universel des âmes catholiques, pour honorer le père nourricier de Notre-Seigneur et l'époux de Marie, notre bonne et tendre mère? Honorer saint Joseph, mais c'est s'unir aux dispositions de Jésus-Christ et partager les sentiments de son cœur adorable envers celui qu'il vénérait, qu'il respectait,

qu'il aimait comme son père. Se déclarer serviteur de saint Joseph, c'est faire profession de vrai disciple du Sauveur. Honorer saint Joseph, c'est entrer dans les sentiments de la sainte Vierge, c'est réjouir son cœur qui regarde comme fait à elle-même tout ce que l'on fait pour son chaste époux. Honorons donc ce saint patriarche, mais faisons plus, invoquons-le avec confiance.

II

Le crédit de saint Joseph est tout-puissant auprès de Dieu, parce qu'il est *juste*. Or, la prière du juste, dit saint Jacques, est d'un grand pouvoir. *Multum enim valet deprecatio justi assidua.* Comment, en effet, le divin Sauveur refuserait-il quelque chose à un saint qui lui a servi de père, de tuteur et de gouverneur ; à un saint qui a soigné son enfance, pourvu aux besoins auxquels l'avait assujetti son ineffable amour pour les hommes, à un saint qui l'a porté en Egypte pour le soustraire aux poursuites sanguinaires d'Hérode ; à un saint qui l'a aimé avec la tendresse du meilleur des pères ; à un saint qu'il a honoré lui-même en lui obéissant pendant les trente années qui précédèrent ses courses évangéliques ?

Le pouvoir de saint Joseph est sans limites. Aussi l'Eglise, qui l'a établi son protecteur universel, nous invite-t-elle à recourir à lui avec une confiance absolue dans toutes nos nécessités, à nous adresser à lui au milieu des agitations terribles auxquelles le monde est en proie. Oui, dans tous nos besoins de l'âme et du corps, dans toutes les épreuves de la vie, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre corporel, au sein des dangers qui nous environnent en cette vallée de larmes, dans nos fatigues et nos luttes, recourons à saint Joseph et nous éprouverons bientôt les effets de sa puissante protection.

Ecoutez sainte Thérèse, l'astre du Carmel et la merveille de son siècle : « Je ne me souviens pas, dit-elle, d'avoir rien demandé à saint Joseph que je ne l'aie obtenu aussitôt. C'est chose merveilleuse que le récit des grâces infinies dont le Seigneur m'a comblée et des périls dont il m'a sauvée par les mérites de mon bien-aimé patron. J'ai fait l'expérience que Notre-Seigneur, qui lui fut soumis sur la terre, continue dans le ciel à faire sa volonté. Je sais grand nombre de personnes que j'avais engagées à se confier à ce bon saint, et qui, comme moi, ayant reçu d'admirables grâces, lui gardent une tendre piété et la plus vive reconnaissance ; c'est pourquoi je vou-

drais inspirer à tout le monde une grande dévotion pour lui. Depuis plusieurs années, je lui demande le jour de sa fête une grâce particulière, et jamais elle ne m'a été refusée. J'ai même remarqué que si la grâce que j'avais sollicitée n'était pas celle qui me convenait, l'aimable saint me donnait meilleur. Si quelqu'un hésite à me croire, je le conjure d'en faire l'essai pour l'amour de Dieu, il verra bientôt ce que vaut le patronage du glorieux patriarche. »

Recourons donc à saint Joseph dans tous les besoins et les périls de la vie. Mais c'est surtout à l'heure décisive de la mort que nous devons implorer son assistance, puisqu'il est particulièrement le patron des agonisants.

III

Nous devons l'imiter. Dans le monde, un enfant se déshonore et déshonore sa famille lorsqu'il s'écarte du chemin tracé par les auteurs de ses jours. Aussi un fils bien né s'efforce-t-il de marcher sur les traces de ses parents. Enfants de saint Joseph, soyez les dignes enfants d'un si bon père. Soutenez la gloire que vous avez de lui appartenir. Pour cela, vivez comme lui, pratiquez les vertus

qui ont embelli son existence et efforcez-vous de les reproduire dans votre conduite. Joseph, nous dit l'Evangile, était juste : *cum esset justus;* or, pour être juste aux yeux de Dieu, il faut remplir tous ses devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même. Que la loi du Seigneur soit l'unique règle de votre conduite et le mobile de votre volonté, comme elle le fut pour saint Joseph dans toutes les circonstances de sa vie... Ce n'est pas sans motif que le culte de ce grand patriarche prend de nos jours une extension toujours croissante, il est comme un remède appliqué à notre état social qui périt par l'insubordination... Aimez le prochain comme l'aima saint Joseph, en le supportant avec patience, l'assistant avec charité, et vous soumettant humblement aux représentants de l'autorité légitime... Imitez saint Joseph dans la prière, dans le travail, dans tout l'accomplissement fidèle de vos devoirs (1).

Efforcez-vous encore de pratiquer toutes les vertus dont il nous donne l'exemple, celles qui le distinguent surtout ; son humilité : il était élevé au plus haut degré d'honneur et il ne s'en glorifia jamais ; sa chasteté qu'il conserva toujours dans tout son éclat ; sa soumis-

(1) L'abbé Juge.

sion aux ordres admirables de la divine Providence, soit dans la décadence de sa famille, soit dans la persécution d'Hérode, soit enfin dans les divers événements qui mirent sa foi à l'épreuve. En imitant ainsi saint Joseph et en lui rendant les hommages qui lui sont dus, nous mériterons de l'avoir pour protecteur pendant la vie, mais surtout à l'heure décisive de la mort. Ainsi soit-il.





L'ANGE GARDIEN

Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.

Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies.

(Ps. xc, 11.)

Mes Sœurs,

Lorsque, dans une famille, un de ses membres est déshérité des biens de la nature ou se trouve en proie à la souffrance, la mère a pour cet enfant infortuné des attentions toutes particulières. Elle s'efforce de le dédommager des biens dont il est privé par des affections plus tendres et par des soins plus minutieux. L'homme, dans la grande famille des êtres intelligents, a été bien moins favorisé que l'ange qui est au-dessus de lui. Dieu, son père, a voulu aussi le dédommager de son infériorité par une tendresse plus affectueuse et par une sollicitude plus parfaite. Il ne s'est pas contenté de prendre soin de lui d'une manière générale, comme il le fait des autres êtres de la création; il ne s'est pas contenté d'exercer envers lui son infinie miséricorde en lui donnant son propre fils pour le racheter, et en

instituant les sacrements pour le purifier; mais il a encore voulu le confier à un prince de la cour céleste, chargé de veiller sur lui et de le protéger contre les fureurs du démon. Ce prince de la cour céleste c'est le *bon Ange* ou l'*Ange gardien*, dont je veux vous parler dans cette allocution. Voici les pensées sur lesquelles j'appelle votre bienveillante attention : 1° nous avons un ange gardien ; 2° devoirs que nous avons à remplir à son égard.

I

La foi nous enseigne que Dieu nous a donné à chacun un ange particulier qui veille sur nous, nous protège et nous guide. Ecoutez ce que Dieu disait au peuple d'Israël qu'il voulait tirer de la servitude de l'Egypte. « J'enverrai mon Ange pour guider vos pas, vous protéger dans la route et vous introduire dans le lieu que je vous ai préparé. » Cette parole du Seigneur s'applique de la manière la plus littérale à chacun de nous. Comme le peuple de Dieu, nous sommes ici-bas dans un lieu de servitude, dans une terre d'exil, dans une vallée de larmes. Dieu veut nous conduire dans la terre promise qui est le ciel. Il veut que tous les jours nous dirigions nos pas

vers ce séjour de délices ; mais pour y parvenir, que d'obstacles ! que de dangers ! Comment échapper à tant d'occasions de chute ? Avec notre propre faiblesse, en présence de tant d'ennemis, environnés de tant de pièges, comment conserver quelque espoir de salut ? Mais rassurons-nous et prenons courage : nous ne sommes pas seuls. Nous avons un guide, un protecteur, un appui, comme le jeune Tobie ; marchons sous son ombre tutélaire. Il nous aplanira les voies ; il écartera nos plus redoutables adversaires ; à travers ce nombre infini de difficultés et d'obstacles, il nous conduira comme par la main vers le but tant désiré, et nous fera enfin arriver sur cette montagne de Sion où Dieu se manifeste, dans toute sa gloire, à ses enfants admis au bonheur de le voir tel qu'il est, face à face, pendant toute l'éternité. Ce guide, ce prince de la cour céleste qui s'est mis à vos côtés dès le jour de votre baptême, c'est votre ange gargardien.

Oui, nous avons un ange gardien. Cette vérité si touchante est, après les dogmes formellement définis, une des mieux établies par la sainte Ecriture et la tradition. Le Seigneur, dit le prophète roi, a ordonné à ses anges de nous garder : *Angelis suis mandavit de te*, Les anges des enfants, dit aussi Notre-

Seigneur, voient toujours la face de mon père : *Angeli eorum semper vident faciem Patris mei.* Celui qui les envoie c'est Dieu : *Angelis suis mandavit de te.* Ceux qu'il envoie sont des princes de sa cour, des anges qui entourent son trône.

A qui les envoie-t-il ? A chacun de nous. Pourquoi les envoie-t-il ? pour nous garder : *Ut custodiant te.* Dans quelles circonstances ? Dans tous les périls et les dangers de notre existence : *In omnibus viis tuis.*

Les anges, affirme Origène, ont soin de nos âmes, qui leur sont confiées, comme des tuteurs ont soin de leurs pupilles. — « Nous avons appris de l'Ecriture, dit Eusèbe de Césarée, que chacun de nous a un ange gardien que Dieu lui a donné pour le conduire. » La dignité de nos âmes est si grande, s'écrie saint Jérôme, que dès notre naissance, chacun de nous a un ange commis à sa garde : *Magna dignitas animarum, ut unaquæque ab ortu nativitatis habeat in custodiam suî angelum delegatum...*

Quoique le salut de nos âmes soit l'objet principal des soins de notre ange gardien, néanmoins sa sollicitude s'étend jusque sur nos besoins corporels. Il nous préserve des accidents auxquels nous sommes sans cesse exposés, il écarte de nous le danger. N'est-ce

pas ce qu'il a fait en faveur de saint Jean François Régis. Cet apôtre zélé confessait souvent la nuit tout entière, et le lendemain il se rendait à pied dans les villages qu'il devait évangéliser. Un jour, exténué de fatigue, il se dirigeait à pied vers une paroisse où il devait, sur le soir, faire l'ouverture d'une mission. Chemin faisant, il dormait ; mais voilà que tout à coup il sent une main qui l'arrête. Il ouvre les yeux et ne voit personne, mais il aperçoit devant lui un abîme profond dans lequel il allait tomber. Aussitôt il tombe à genoux et remercie son ange gardien de l'avoir sauvé de la mort.

C'est l'ange gardien de saint Pierre qui brisa les chaînes du chef des apôtres la veille de sa mort, lorsqu'il devait être livré le lendemain à la fureur des Juifs. Pierre dormait profondément entre deux soldats dans un cachot; mais voilà que l'envoyé du Seigneur le réveille et lui dit : *Levez-vous*. A l'instant même ses chaînes tombent de ses mains, et, guidé par le messager céleste, il traverse plusieurs corps de garde et recouvre la liberté. L'apôtre se réveillant s'écria : « Maintenant je vois que le Seigneur a envoyé son ange et m'a délivré de la main d'Hérode et de l'attente du peuple juif. »

Que fait pour nous notre ange gardien ? Il

nous éclaire, nous fait connaître par ses saintes inspirations le vrai bien, et nous aide à l'opérer. Il nous détourne du mal, nous découvre les pièges de nos ennemis visibles et invisibles, et nous prévient de leurs surprises. Il empêche le démon de nous suggérer de mauvaises pensées et nous aide à vaincre nos tentations. Il concourt encore plus directement à notre salut en priant pour nous et en offrant à Dieu nos prières, nos bonnes œuvres, nos pensées, nos aspirations quand elles sont saintes et pures. Quand la mort arrive, il redouble de vigilance et de sollicitude pour nous assurer la victoire dans ces derniers combats. Sa charité nous accompagne même jusqu'au delà du tombeau, il nous visite et nous console au purgatoire ; il demande pour nous des suffrages et, par tous les moyens, hâte notre entrée dans le séjour de la gloire. Quel bonheur d'avoir un ami si officieux, un intercesseur si fidèle, un interprète si charitable ! Voilà quelques-uns des services que vous rend votre ange gardien. Ne terminons pas cette considération sans remercier Dieu de nous avoir donné un ami et un protecteur aussi puissant et aussi dévoué, et apprenons ce que nous lui devons.

II

Saint Bernard réduit à quatre nos devoirs envers notre ange gardien. Le respect, la confiance, la docilité et l'imitation de ses vertus.

1° Respect. — Nous devons respecter sa présence et ne jamais rien faire qui puisse l'attrister ou blesser ses regards si purs. A cet effet, il faut vous souvenir de sa présence, surtout quand vous êtes seules, quand vous vous mettez en prière, et quand la tentation vous sollicite au péché..... Si, tout à coup, le voile de la foi se levait, et que ce personnage céleste parût visible devant vous, quel ne serait pas votre respect?... Oseriez-vous commettre le moindre péché sous ses yeux?...

2° Confiance. — Il est prudent et éclairé, il est fidèle et dévoué; il est puissant, dit saint Bernard : *prudentes sunt*, *fideles sunt*, *potentes sunt*. Il peut vous protéger en tout péril, vous aider en tout besoin, mais vous devez demander son assistance. Les âmes chrétiennes invoquent leur bon ange gardien le matin, elles l'invoquent le soir, elles l'invoquent dans les dangers du voyage, dans leurs détresses et tentations. Elles aiment à dire cette prière simple mais pieuse à laquelle sont attachées

de nombreuses indulgences. *Angele Dei, qui custos es mei, me, tibi commissum pietate superna, hodie custodi, illumina, rege et guberna:* Ange du Seigneur, qui êtes mon gardien, puisque la divine bonté m'a confié à vos soins, daignez aujourd'hui me garder, m'éclairer, me conduire, me gouverner en tout.

3° Docilité. — Notre bon ange nous suggère de saintes pensées. N'allez pas, dit-il, en telle société ; ne lisez pas tel journal, tel feuilleton, tel roman ; ne proférez pas telles paroles... S'agit-il du devoir à remplir, d'une bonne action à faire, la voix du bon ange se fait entendre au fond de la conscience : faites, dit-il, ce que vos parents vous commandent ; assistez à la messe, faites bien vos prières, supportez patiemment cette offense ou cette peine... Telles sont les inspirations de votre bon ange. Vous devez les écouter, les suivre avec une obéissance parfaite ; et si vous vous sentez trop faibles, si la force ou le courage vous manquent, vous devez demander son assistance en lui disant : Mon bon ange, aidez-moi, soutenez-moi par vos prières (F. X. Schouppe).

4° Imitation. — Votre ange gardien vous donne l'exemple de toutes les vertus. Si vous voulez vous assurer sa protection, il est nécessaire que vous imitiez sa vie et que vous vous

rendiez comme lui agréable à Dieu. Or, dit le vénérable Bède, les anges aiment Dieu et le prochain, ils sont humbles et doux, ils obéissent aux moindres commandements divin, ils sont continuellement appliqués à louer, à bénir, à adorer Dieu. Soyez donc comme eux toutes brûlantes d'amour de Dieu et du prochain, toutes remplies d'humilité et d'obéissance; comme eux, sans cesse appliquées à faire la volonté du Seigneur. — Il est surtout une vertu que les anges aiment plus particulièrement à protéger en nous, et qui nous assure plus infailliblement encore leur crédit et leur secours, c'est la vertu qui nous assimile à ces esprits célestes, la vertu qui est l'arome de la terre, la perle des cieux, c'est la chasteté... Voulez-vous donc ressentir plus particulièrement la protection de votre céleste gardien, éprouver l'effet de sa bienveillante amitié, soyez pures comme lui; alors, comme lui aussi, vous serez éternellement les amies de Dieu! Ainsi soit-il.





DÉVOTION AUX SAINTS PATRONS

Sit memoria illorum in benedictione
Que leur mémoire soit à jamais bénie.
(Eccles., XLVI, 14.)

Mes Sœurs,

Si Dieu nous recommande de bénir la mémoire des saints, ce n'est pas simplement pour rendre gloire à leurs vertus. Ces âmes d'élite, arrivées au bienheureux séjour, ne se confinent pas dans un froid égoïsme, jouissant à leur aise de la félicité dont le Seigneur les inonde. Elles se souviennent de la terre et de ceux qu'elles y ont laissés. Leur bonheur ne leur fait pas oublier nos misères, et, parce qu'elles sont au port, elles ne se désintéressent pas de notre course à travers cet océan qu'elles ont parcouru avant nous, et où les naufrages sont si nombreux. Elles suivent avec une sainte anxiété toutes les péripéties de notre voyage, et supplient avec d'ineffables instances Celui qui commande aux vents et à la mer de guider notre barque et de la conduire sûrement au rivage de la bienheureuse éternité.

Mais, mes sœurs, parmi toutes ces âmes dévouées, il en est qui ont pour nous une tendresse plus particulière et qui nous suivent avec une sollicitude toute spéciale; ce sont celles que l'Eglise nous a données pour protectrices en nous imposant les noms qu'elles ont portés sur la terre.

Il est bon, mes sœurs, de méditer quelquefois sur ce point de la doctrine chrétienne; car plus notre dévotion envers les saints patrons sera grande, plus leur protection sera efficace.

Arrêtons-nous aujourd'hui à ces deux pensées : ce que font pour nous nos saints patrons; ce que nous devons faire pour eux.

I

Il était d'usage chez les Romains que, parmi les familles nobles et puissantes qui composaient le sénat, chaque habitant de la campagne se choisît un patron, c'est-à-dire un protecteur. Celui-ci devait non seulement plaider la cause de son client devant le sénat, quand il devenait justiciable de cette haute assemblée, mais il était tenu de défendre et de faire valoir ses droits devant toutes les juridictions, de le diriger dans ses affaires, et de

le protéger contre tous ses ennemis, quels qu'ils fussent. Ce que la sagesse de Rome païenne avait fait pour sauvegarder les intérêts temporels de ses enfants, la sagesse de Rome chrétienne l'a fait pour les intérêts du peuple fidèle.

Il y a dans l'Eglise de Jésus-Christ, comme dans toute société, quoique sous des rapports différents, des grands et des petits, des puissants et des faibles. Les grands, les puissants sont ceux qui demeurent près du Roi des rois, ce sont les saints. Les petits, les faibles, sont ceux qui travaillent péniblement pour se faire un trésor dans le ciel ; ce sont tous les chrétiens. Or, pour venir à bout de cette sainte entreprise, ceux-ci ont à lutter contre des ennemis nombreux et puissants. Eh bien, pour seconder leurs généreux efforts, l'Eglise a voulu que chacun d'eux se choisît un protecteur parmi les saints du ciel.

Ces patrons sont sans cesse au pied du trône de l'Eternel ; ils y sollicitent pour leurs clients les grâces dont ceux-ci ont besoin ; ils parlent en leur faveur, comme des avocats dévoués et éloquents ; car Dieu leur fait la grâce de connaître d'une manière spéciale les besoins de ceux qui se sont mis sous leur protection. Sentinelles vigilantes, ils ont sans cesse les yeux fixés sur eux, pour les préserver

des surprises de l'ennemi et pour les protéger quand ils sont attaqués.

Après cela, ils encouragent leurs clients à la lutte, à la pratique du devoir, à l'exercice des vertus chrétiennes, en leur disant comme saint Paul : *Imitatores mei estote*, soyez mes imitateurs. Je vous ai donné l'exemple. La route que vous avez à suivre, je l'ai parcourue avant vous ; les obstacles que vous avez à surmonter, je les ai vaincus avant vous; les vertus que vous avez à pratiquer, je les ai pratiquées jusqu'à l'héroïsme. Vous n'avez qu'à faire ce que j'ai fait, à marcher sur mes pas, et, comme moi, vous arriverez au suprême bonheur.

Voilà, mes sœurs, ce que nos saints patrons sont pour nous ; que devons-nous faire pour eux ?

II

Il est, mes sœurs, une prière que vous avez sans doute apprise sur les genoux de votre mère et que vous redites tous les jours en l'honneur de votre sainte patronne ; cette prière la voici : « Grande sainte, dont j'ai l'honneur de porter le nom, protégez-moi, priez pour moi, afin que je puisse servir Dieu comme vous sur la terre et le glorifier éternellement avec vous dans le ciel. » Eh bien, il

y a là, dans ces quelques mots, l'énoncé des principaux devoirs que nous avons à remplir envers nos saints patrons. *Grande sainte, dont j'ai l'honneur de porter le nom :* voilà qui commande le respect. — *Protégez-moi :* ces mots exigent de notre part la confiance. — *Priez pour moi :* ceux-ci nous font un devoir de l'invocation. — *Afin que je puisse servir Dieu comme vous l'avez servi sur la terre :* ces paroles appellent l'imitation ; et le terme final de tout cela, c'est que nous puissions un jour glorifier Dieu dans le ciel, en union avec nos saints patrons. Donc respect, confiance, invocation, imitation ; voilà les principaux devoirs que nous avons à remplir envers nos célestes protecteurs.

1° *Le respect.* — Certes, les grands de ce monde, surtout quand leurs vertus sont en rapport avec leur dignité, sont pour nous les objets d'une sincère vénération. Naturellement, sans efforts, nous nous inclinons devant toute vraie grandeur, et nous lui donnons, non seulement l'hommage extérieur de notre respect, mais celui d'une vénération qui part de l'âme. Eh bien, ferions-nous moins pour les grands du paradis, pour les amis du Roi des rois, qui ont mérité par l'héroïsme de leurs vertus d'être placés près de lui, sur des trônes impérissables ? Non, mes sœurs, nous

ne pouvons pas faire moins; nous devons même faire plus, car ce qui nous paraît grand sur la terre ne l'est pas toujours aux yeux de Dieu, tandis que les grandeurs du ciel ont subi l'épreuve du jugement divin. Notre vénération est donc due à nos célestes protecteurs, et nous devons, par conséquent, la leur témoigner par tous les moyens possibles, mais surtout en publiant leurs vertus, en rendant hommage à leur sainteté, et en honorant par notre conduite le nom qu'ils ont porté et qui nous a été imposé au baptême. Ce nom du baptême doit avoir toutes nos prédilections, nous devons le placer bien avant celui de notre famille, car celui-ci n'est pas toujours honoré par tous ceux qui le portent, tandis que nous savons que celui de notre baptême a été illustré par un saint. C'est par respect pour ce nom que les évêques et les rois, a partir du jour de leur sacre, ne s'appellent plus du nom de leur famille, quelque distingué qu'il soit, mais du nom de leur baptême. Leurs actes les plus importants sont passés sous ce nom. Saint Louis, roi de France, ne signait que Louis de Passy, parce qu'il avait été baptisé à Passy sous le nom de Louis.

2° Mais si nos patrons méritent nos respects et notre vénération, ils sont dignes par là même de notre confiance. Les vertus qui nous

les rendent vénérables doivent nous donner une haute idée de leur crédit auprès du bon Dieu. Plus leur sainteté a été grande sur terre, plus ils sont élevés dans le ciel ; plus leur trône est placé près de celui de l'Eternel, plus leur crédit est grand, et par conséquent plus ils peuvent nous être utiles. Si les grands de ce monde font passer leurs faveurs par les mains de ceux qui les approchent, pensez-vous que Dieu ne fait pas de même ? Principe de tout bien, il pourrait dispenser lui-même les trésors de sa bonté et de sa miséricorde, et cependant il tient à ce que ses bienfaits arrivent à ses enfants de l'exil par l'intermédiaire de ceux qui sont déjà dans la patrie et qui s'empressent autour de son trône.

3° Demandez donc, mes sœurs, par l'intercession de vos saints patrons ; invoquez le secours de ces amis de Dieu dans les besoins les plus pressants de votre âme et de votre corps. Invoquer les saints est une chose non seulement permise, mais très avantageuse. Si Jésus-Christ est le grand médiateur entre Dieu et nous, les saints sont nos intercesseurs auprès du Sauveur. La sainte Vierge, les Apôtres ont souvent rempli ce rôle, même alors qu'ils étaient encore sur la terre. Aux noces de Cana, c'est Marie qui s'interpose entre la honte des époux et la bonté toute-puissante de Jésus. Au

désert, les Apôtres intercèdent en faveur de la foule qui a suivi le Maître. Sur le seuil de la porte *specieuse* du Temple, c'est saint Pierre qni appelle sur un boiteux de naissance la toute-puissance de Jésus : *in nomine Christi Jesu Nazareni, surge et ambula.* Si donc Dieu a voulu placer les saints entre lui et nous, c'est qu'il veut que par eux nous allions à lui, que par eux il vienne à nous. C'est donc entrer dans les desseins de Dieu que de recourir à l'intercession des saints ; partant, rien de plus légitime que cette pratique. Aussi, non seulement l'Eglise l'a approuvée, mais elle l'a encouragée dans tous les siècles de sa vie ; et pour prouver combien elle attache d'importance à cette pratique de son culte, elle a voulu d'abord que tout homme baptisé eût un patron, puis elle en a donné un à chaque paroisse, à chaque diocèse, à chaque nation, et, dans ces derniers temps, elle a placé l'univers catholique tout entier sous la protection de saint Joseph.

Et certes, l'expérience de dix-huit siècles prouve que l'invocation des saints n'est point une pratique vaine et stérile, mais une pratique d'une incontestable utilité. Mille fois pour une, la protection des bienheureux s'est montrée d'une manière frappante, soit en faveur des individus, soit en faveur des sociétés. La

vie des saints est autant le récit de leur protection que celui de leurs vertus. Priez donc, mes sœurs, mais priez avec confiance et persévérance. Vos patrons veulent votre bien, et tôt ou tard Dieu exaucera leurs supplications et les vôtres.

4° Et si vous voulez, mes sœurs, trouver un accès plus sûr auprès de vos saints patrons, montrez-vous fidèles imitatrices de leurs vertus. En nous donnant des protecteurs, l'Eglise veut aussi nous donner des modèles. A côté de notre extrême faiblesse, elle voit nos ignorances et nos lâchetés. Non seulement nous sommes trop faibles pour résister à tous nos ennemis, mais nous ignorons souvent les moyens de les vaincre ; et si nous les connaissons, trop souvent nous n'avons pas le courage de les employer. C'est pourquoi elle nous a mis devant les yeux des modèles. En nous faisant voir que des hommes comme nous ont triomphé de leur ennemis, elle ferme la bouche à notre pusillanimité.

La vertu, en effet, n'est plus impraticable pour nous, dès que nous la contemplons dans l'un de nos semblables qui a vécu dans les mêmes conditions que nous. On ne craint plus, d'un autre côté, de faire fausse route, lorsqu'on marche sur les traces de celui qui déjà est arrivé au port.

Sans doure, me direz-vous, cela est vrai, mais il est vrai aussi que les saints sont des personnages hors ligne qu'il faut admirer, mais qu'il serait téméraire de vouloir imiter. Non, mes sœurs, les saints ne sont pas des êtres à part, des géants de vertu qu'on ne saurait égaler. Ces héros de la religion, que nous plaçons sur nos autels, étaient naguère parmi nous, entièrement semblables à nous, vivant à peu près dans les mêmes conditions que nous. Comme nous ils avaient des passions à combattre, et de plus violentes peut-être ; comme nous ils vivaient, pour la plupart, au milieu de la corruption du siècle.

Ils n'avaient pas d'autres moyens de sanctification que nous, et cependant ils sont devenus des saints ! Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux ? Il y aura de la peine, sans doute ; il faudra s'imposer des sacrifices ; il faudra combattre généreusement et sans relâche ; mais qu'importent la peine, les sacrifices, si on arrive à poser sur son front l'auréole de la sainteté !!! Donc, mes sœurs, étudiez avec soin les modèles qui vous sont offerts dans vos saintes patronnes ; méditez souvent leurs vertus, afin d'en faire la règle de votre conduite. Dites-vous avec saint Augustin : Ne pourrai-je pas ce qu'ont pu telle ou telle sainte ? *Non potero quod isti et*

istæ? et Dieu secondera votre bonne volonté par l'efficacité de sa grâce, et avec ce divin secours vous gravirez, sans regarder en arrière, la montagne de la perfection chrétienne. Là s'ouvrira devant vous la porte de la Jérusalem céleste. Ainsi soit-il.





L'EXEMPLE DES SAINTS

Sancti estote quia ego sanctus sum.
Soyez saints parce que je suis saint.
(Lévit., xi, 44.)

Mes Sœurs,

Dieu appelle tous les chrétiens à la sainteté, mais tous ne sont pas appelés au même degré de perfection, ni par les mêmes voies. C'est à tous que Notre-Seigneur a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote ergo vos, perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* C'est à tous que le Saint-Esprit fait un devoir d'être saints, comme lui-même est saint : *Sancti estote quia ego sanctus sum.* Pour nous déterminer à le devenir, il nous met sous les yeux une multitude innombrable d'âmes de tous les âges, de tous les états et de toutes les conditions, qui sont parvenues à la sainteté malgré les obstacles de tout genre qu'elles ont rencontrés. Vous êtes convaincues, mes sœurs, que vous êtes appelées à la sainteté; je ne veux donc pas vous prouver que vous devez travailler chaque jour

à votre perfection, mais je viens, par l'exemple des saints, réfuter les divers prétextes que le démon peut vous fournir pour vous détourner de travailler sérieusement à cette grande affaire. Je rapporte ces prétextes à cinq chefs principaux : *Le temps*, *la position sociale*, *l'entourage*, *nous-mêmes*, et *la grâce.*

I

Du côté du temps. — Il n'est pas rare d'entendre ces paroles : « Je n'ai pas le temps de travailler à ma sanctification. Mes occupations quotidiennes ne me laissent pas un instant de loisir ! — Vous n'avez pas le temps ! Mais vous avez toute votre vie. Pourquoi vous est-elle donnée ? Est-ce pour autre chose que pour gagner le ciel ? D'ailleurs êtes-vous plus occupées que ne l'ont été sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne, sainte Claire, sainte Madeleine de Pazzi et une nombreuse légion de saintes qui sont aujourd'hui dans la gloire ? Ah ! si vous donniez à votre sanctification tout le temps que vous accordez à vos plaisirs, à la vanité, à la promenade, à des visites inutiles... que votre perfection serait grande !

Vos occupations, dites-vous, ne vous laissent pas un instant de loisir ! Mais la plus

importante de toutes vos affaires, c'est celle qui regarde votre salut. Dieu vous le déclare formellement : *Quærite primùm regnum Dei :* Cherchez avant tout le royaume de Dieu. *Unum est necessarium* : Une seule chose est nécessaire, le salut. Du reste, il vous est facile de faire servir à votre sanctification les longues heures que vous donnez à vos affaires temporelles. Vous n'avez qu'à offrir à Dieu votre journée tout entière et à surnaturaliser tous vos actes, selon le conseil de saint Paul : « Quoi que ce soit que vous fassiez, faites toutes choses pour la gloire de Dieu. »

II

Du coté de la position sociale. — Mais, me dira peut-être quelqu'une d'entre vous, je suis dans une famille où l'on mène grand train, le maniement des affaires absorbe tous mes instants. Soit, mais sainte Agathe, comtesse, noble et illustre, sainte Pulchérie, impératrice d'Orient, sainte Bathilde, reine de France, sainte Hélène, duchesse, sainte Hélène, impératrice, ont occupé une haute position. Au milieu d'une cour frivole, elles présidaient néammoins au gouverment de leur maison, à l'éducation de leur famille; ont-elles

pour cela passé un seul jour sans servir le Seigneur?

Sans doute, répondent plusieurs d'entre vous, quand on est riche on peut travailler à sa perfection; mais cela est bien difficile quand on est pauvre et fille de service. Il faut cependant songer à vivre et accomplir la volonté de ses maîtres. — Oui, il faut songer à vivre, mais ne pas oublier qu'on doit mourir, et mourir saintement. Sainte Blandine et sainte Zite, servantes; sainte Marie et sainte Julie, esclaves; sainte Colette et sainte Rose de Viterbe, de familles pauvres, ont-elles, à cause de leur modeste condition, cessé un instant d'être les fidèles servantes du Seigneur?

J'en conviens, me dit une autre, ce ne serait pas difficile de travailler à sa propre perfection, si on n'avait qu'à songer à soi; mais j'ai un père, une mère à nourrir, des frères et des sœurs à soigner. — J'admets votre observation. Vous avez aussi une âme à sauver. Puis, en donnant vos soins aux membres souffrants de votre famille, vous travaillez pour Dieu et pour votre âme. Offrez au Seigneur vos peines, et vous acquerrez d'incalculables mérites pour le ciel.

Voici venir celles qui sont occupées à l'agriculture, et qui disent : « Les travaux de la terre sont si fatigants qu'ils ne laissent pas un

instant de repos; comment alors s'occuper sérieusement de son salut? — Ils vous laissent au moins le dimanche, puisqu'il est défendu de travailler en ce saint jour. Du reste, le travail offert chaque jour à Dieu et accepté avec résignation, est un moyen de sanctification. Saint Isidore, laboureur, a bien pu se sanctifier au milieu des travaux des champs, sous le soleil brûlant d'Espagne. Et au jour du jugement nous verrons s'élever des rangs des cultivateurs des élus si nombreux, qu'ils ressembleront à une abondante récolte d'un champ fertile ensemencé d'un bon grain. Pourquoi ne seriez-vous pas de ce nombre?

Enfin, voici les petites bergères, qui trouvent à leur tour un obstacle à la sainteté dans leur métier. — Servir, disent-elles, dans une bonne maison, ou travailler la terre, passe; mais paître les troupeaux, quelle vie! Heureuse vie, mes enfants, et bien favorable au salut. Le premier juste, Abel; le saint patriarche Jacob; l'illustre patronne de Paris, sainte Geneviève; Germaine Cousin, la vénérable sœur Benoîte, fondatrice de Notre-Dame du Laus, ne se sont-ils pas sanctifiés à la garde de leurs troupeaux? L'Enfant-Dieu n'a-t-il pas témoigné une affection particulière aux personnes de cette condition lorsqu'il a voulu que ses premiers adorateurs fussent des bergers? Donc

votre houlette peut se changer un jour en un sceptre royal, au paradis que Dieu réserve aux humbles et aux petits.

III

Voici d'autres prétextes; ils sont tirés du côté de l'entourage. — Je suis, dit l'une, dans une société corrompue; je n'ai devant les yeux que des scandales incessants! — C'est un malheur, pieuses enfants, mais sainte Agnès et sainte Lucie livrées à d'infâmes corrupteurs, sainte Bibianne confiée par ses persécuteurs à une femme débauchée pour la séduire, sainte Potamienne vivement sollicitée au mal par le maître qu'elle servait, ne vivaient-elles pas au sein d'une société corrompue? Et malgré cela elles se sont raidies contre les mauvais exemples, et elles ont triomphé du crime. Ne pourrez-vous pas ce qu'elles ont pu? — Les premiers chrétiens, vivant au milieu des scandales des païens, étaient dans une société plus perverse que la nôtre; en ont-ils été moins fidèles à Dieu et moins dévoués à la vertu? Marchez sur leurs traces, et malgré votre triste entourage vous vous sanctifierez.

Je suis, dit une autre, dans une famille antichrétienne; les membres qui la composent

n'ont ni foi ni loi; ils se moquent de Dieu et de ceux qui le servent. — C'est fâcheux, sans nul doute, mais sainte Barbe avait un père qui voulait la faire apostasier; sainte Monique avait un époux païen et un fils libertin; sainte Clotilde était tyrannisée par un époux qui ne voulait pas laisser baptiser ses enfants. Ont-elles pour cela failli à leurs devoirs? A leur exemple, priez pour la conversion des personnes qui vous sont chères. Si malgré vos efforts vous ne pouvez par vos larmes et vos prières les gagner à Dieu, sauvez-vous vous-mêmes. Soyez bonnes avec les mauvais, et vous ferez une sainte violence au ciel : ici-bas, chacun pour soi et Dieu pour tous.

Mais, dit une troisième, les personnes qui ont autorité sur moi, mes maîtres, mes supérieurs me commandent le mal! — Ils vous commandent le mal? c'est un affreux désordre. Faites le bien quand même, vous le pouvez puisque vous le devez. La synagogue défend aux apôtres de prêcher Jésus-Christ, et les apôtres malgré cette défense, remplissent Jérusalem du nom adorable du Sauveur. Jugez vous-mêmes, disaient-ils aux tyrans qui voulaient leur imposer silence, s'il vaut mieux obéir aux hommes qu'à Dieu.

Le préfet Almaque commande à sainte Cécile d'offrir de l'encens aux dieux de l'empire,

elle s'y refuse et mérite la couronne des martyrs. Un gouverneur de Dioclétien offre la vie à sainte Eulalie et à sa compagne, sainte Julie, si elles veulent adorer les idoles et renier le Dieu des chrétiens. — Est-il juste et raisonnable de renier le créateur de toutes choses pour rendre le culte suprême à de vaines idoles ? répondent-elles et elles; montent au ciel par le martyre.

L'empereur Maximien commande à la légion thébaine, composée de jeunes soldats chrétiens, de persécuter les adorateurs de Jésus-Christ ; ils s'y refusent. Nous sommes vos soldats, disent-ils à l'empereur, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu. Nous vous devons, à vous, le service des armes, à lui, l'innocence de notre vie. Si vous ne nous commandez que des choses justes, en harmonie avec celles de Dieu, nous vous obéirons comme nous l'avons fait jusqu'ici. Nous avons pris les armes pour nos concitoyens et non contre eux. Maximien irrité commande de les faire mourir. Ils meurent sans résistance au nombre de six mille six cents.

Enfin, une quatrième apporte une autre excuse. Les occasions sont séduisantes ; il est difficile de ne pas se laisser entraîner ! Je conviens que parfois la pente est glissante, que les circonstances sont critiques, mais sont-

elles comparables à celles où s'est trouvée la chaste Suzanne, sollicitée par d'infâmes vieillards, obligée d'opter entre le péché et la mort? Elle préfère la mort. — Sont-elles de la nature de celles qu'a eu à fuir le pudique Joseph, obligé de céder aux coupables desseins de l'épouse de Putiphar ou d'aller s'ensevelir tout vivant dans une sombre et infecte prison? Vous êtes-vous jamais trouvée dans des circonstances aussi difficiles que celles où se trouva le profond et savant Thomas d'Aquin, enfermé par ses parents dans une tour avec une méchante créature chargée de le détourner de sa vocation au sacerdoce? Cependant tous ont triomphé des suppôts de l'enfer. Est-ce que Dieu n'est pas assez puissant pour vous faire triompher vous-même?

IV

Mais les obstacles les plus grands ne sont pas toujours hors de nous, souvent ils sont en nous-mêmes. — J'ai, dit l'une, un tempérament fougueux. Tout me contrarie, tout m'irrite! — Mais tous les saints n'ont pas reçu du ciel ce caractère souple et docile qui se plie sans beaucoup d'efforts à la vertu. Autrement, que signifieraient ces plaintes d'un des plus émi-

nents d'entre eux : « Hélas ! dit-il, je fais le mal que je condamne et je ne fais pas le bien que je voudrais ! Je sens dans mes membres une loi qui se révolte contre la loi de Dieu ; et cette lutte me rend le plus malheureux des hommes. » *Infelix homo !* celui qui se plaint ainsi n'est autre que le grand Apôtre, ce vase d'élection. Et sans remonter si haut, croyez-vous que saint François de Sales, la gloire des derniers siècles, eût reçu de la nature cette douceur à toute épreuve qui l'a rendu si cher à Dieu et aux hommes ? Au contraire, il était né avec un caractère bouillant, impétueux et colère. Pour devenir le plus doux des hommes, il s'est tellement fait violence, qu'après sa mort on a trouvé des pétrifications biliaires dans son foie.

Vous me direz peut-être : J'ai le cœur tendre et des passions violentes ! Comment résister à l'attrait des créatures ? Mais, ma sœur, votre cœur est-il plus tendre que celui de Marie-Madeleine, de Marguerite de Cortonne et de saint Augustin ? Cependant, à force de luttes et de combats, ils ont tourné leurs affections du côté de Celui qu'on ne saurait trop aimer, le Dieu d'amour.

Vous êtes tyrannisée par de fougueuses passions ! C'est possible; mais ces passions sont-elles comparables à celles qu'a eu à

combattre la pénitente Thaïs durant quatorze ans dans le désert ? Sont-elles aussi violentes que celles qu'a eu à vaincre l'austère saint Jérôme, enseveli près la grotte de Bethléem ? Pour triompher des désordres de son imagination toute de feu, et pour amortir les flammes de la concupiscence qui le dévoraient, il se meurtrissait la poitrine à coups de cailloux. Pourquoi ne pourriez-vous pas ce qu'ont pu les saints : *Non potero quod isti et istæ ?* C'est l'argument dont se servait saint Augustin pour combattre ses passions.

Mais je vous entends, vous vous retranchez sur votre faiblesse et vous dites : Je suis si faible que je retombe sans cesse ! — Vous êtes faibles, je veux le croire, mais les saints; composés d'os et de chair comme vous, étaient sujets aux mêmes faiblesses que vous ; témoin les défections et les défaillances d'un grand nombre d'entre eux. Que nous disent la chute de David, le reniement de saint Pierre, l'incrédulité de saint Thomas, les désordres de Marie Egyptienne, de Marguerite de Cortone et de sainte Pélagie ? Qu'on peut retomber dans le péché. Mais les saints, après avoir fait la triste expérience de leurs faiblesses, se sont défiés d'eux-mêmes pour ne compter que sur la grâce ; ils se sont convertis, et avec l'aide d'en haut ils ont persévéré dansl a sainteté.

V

Sans doute, dites-vous, avec des grâces de choix on peut se vaincre, mais je n'ai pas ces secours surabondants qu'ont eus les saints. — Ingrate ! Dieu peut-il faire pour vous plus qu'il ne fait ? Après vous avoir appelée à la grâce du christianisme, n'a-t-il pas mis les sacrements à votre disposition ? Ne vous donne-t-il pas chaque jour ces bonnes pensées, ces salutaires inspirations qui vous poussent avec force vers le bien ? Ne fait-il pas retentir bien souvent à vos oreilles la parole sainte qui a éclairé le monde ? N'est-ce pas pour vous ramener à la vertu qu'il fait naître dans vous ces troubles, ces remords, ces inquiétudes qui vous reprochent si amèrement vos défections et vos longues résistances à son appel ? Ah ! tous ces bienfaits prouvent que du côté de Dieu les secours ne vous manquent pas. Ce qui vous manque, mes sœurs, c'est votre concours, c'est la bonne volonté.

Et ne dites pas comme quelques-unes : Dieu m'a éprouvée bien souvent et de toutes les manières ; il exige trop de moi. — Dieu vous a éprouvée, je veux le croire. N'en a-t-il pas le droit ? Ne l'avez-vous pas mérité ?... A-t-il mis votre foi à des épreuves semblables à celles

d'Abraham ? Vous a-t-il demandé le sacrifice de toutes vos affections les plus chères comme il l'a exigé de la mère des sept frères Machabées et de sainte Félicité ?

Vous le voyez, mes sœurs, la grâce nous est accordée largement, et avec elle nous pouvons, à l'exemple des saints, triompher de tous les obstacles qui s'opposent à notre sanctification. Donc laissez-moi vous dire en terminant, comme le Seigneur au peuple d'Israël : O mes enfants, sanctifiez-vous et soyez saintes : *Sanctificamini et estote sancti*, afin que bientôt le ciel soit votre partage et les saints les compagnons de votre gloire. Ainsi soit-il.



LA VOCATION

Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.
Daignez, Seigneur, me montrer vos voies et me faire connaître vos sentiers.
(Ps. XXIV, 4.)

Mes Sœurs,

Au dire des pères de la vie spirituelle, il est de la plus haute importance d'étudier et de suivre la vocation à laquelle Dieu nous appelle. Laissons parler à ce sujet saint Augustin. La prédestination, dit ce grand docteur, renferme et suppose l'union de trois grâces desquelles le salut dépend : celle du *baptême* qui la commence; celle de la *vocation* qui la continue ; celle de la *persévérance* qui l'achève. Ce sont là comme trois anneaux qui forment cette chaîne mystérieuse, et la vocation, étant celui du milieu, lie tellement les deux autres, que sans elle on ne peut se prévaloir du premier ni se promettre le dernier, parce que, communément, Dieu joint les grâces qui doivent suivre le baptême et procurer la persévérance à celle de la *vocation*.

Sans doute on peut encore se sauver même hors de sa vocation, parce que Dieu ne délaisse jamais personne ; mais avec quelles difficultés, avec quelles peines et au prix de quels sacrifices ! Il nous importe donc grandement de suivre la vocation ou l'état auquel Dieu nous appelle. Pour vous le faire comprendre et vous aider dans cette grave entreprise, je vous dirai d'abord ce qu'on entend par vocation ; je vous parlerai ensuite de son importance et des moyens à employer pour la connaître.

I

D'abord qu'entend-on par vocation ? On entend par vocation la carrière, l'état de vie et comme la place propre que la Providence destine à tout homme ici-bas. On nomme cela *vocation*, c'est-à-dire *appel*, parce que Dieu appelle en quelque sorte chacun par son nom pour lui assigner une place en ce monde. Gouvernant l'univers avec une sagesse infinie et toute paternelle, Dieu voit les divers états, les divers degrés, les diverses places de la société humaine, et il crée pour les remplir des hommes auxquels il donne les qualités et les grâces propres à cette fin ; en sorte que chacun dans les vues de Dieu, est destiné à un

état qui constitue sa vocation. Dieu se conduit comme un père de famille qui assigne à chacun de ses serviteurs et de ses enfants, le travail, l'emploi qu'il sait être proportionné à ses forces ou à son aptitude; il se conduit comme un habile jardinier, qui met chaque plante, chaque arbre dans le terrain qui lui convient; comme un architecte qui taille chaque pierre selon sa destination ; comme un horloger qui ajuste chaque rouage à la place où il doit fonctionner. Ainsi agit la Providence, elle destine à chacun un état, une *vocation ;* en sorte que la vocation ne dépend pas proprement de nous-mêmes, ni du choix arbitraire de nos parents; mais des conseils de Dieu qu'il faut suivre (1). Aussi rien de plus important que la vocation.

II

Nous la considérerons par rapport à Dieu et par rapport à nous-mêmes. 1° *L'importance du choix d'un état de vie par rapport à Dieu.* Le choix d'un état de vie en dehors de la Providence est un crime envers Dieu : de toute éternité Dieu a marqué à chacun des

(1) Schouppe.

êtres sortis de ses mains, une place déterminée, et c'est de la docilité avec laquelle tous répondent à la fin pour laquelle ils sont créés que dépend l'harmonie du monde. Ainsi le soleil et les milliers de globes qui brillent au firmament depuis six mille ans ne s'écartent jamais de la route qui leur a été tracée. L'océan ne franchit jamais les limites qui lui ont été fixées. La sagesse divine a tout réglé ici-bas : la chute d'un cheveu, la durée d'une fleur; rien, absolument rien n'arrive sans sa permission. S'il en était autrement, un affreux désordre ramènerait bientôt le monde au chaos primitif. Mais si Dieu a tout réglé dans le monde matériel, a-t-il pu ne pas tout coordonner dans le monde intellectuel et moral ? Il a donc dû assigner à chacun de nous la place que nous devons occuper pour contribuer à l'harmonie de la société humaine. C'est ce qu'il nous déclare formellement dans nos saints livres. Ecoutez parler le prophète-roi : mes destinées, *ô mon Dieu*, sont entre vos mains. Saint Paul ne parle pas moins clairement de l'intervention divine dans le choix des vocations. Ce grand apôtre veut que chacun considère à quel état Dieu l'appelle, *car*, dit-il, *chacun a reçu de Dieu un don particulier*. Marcher donc à l'aventure lorsqu'il s'agit de notre vocation serait le comble de l'aveu-

glement et de la folie, car ce serait nous exposer à tromper la fin pour laquelle Dieu nous a créés. Etant à Dieu comme nous le sommes, c'est à lui de nous placer selon les vues et les desseins de sa providence.

C'est une grave erreur de croire qu'il nous est loisible de suivre telle ou telle carrière, d'embrasser tel ou tel état de vie au gré de nos caprices; cependant voici le désordre et tout ensemble la misère des conditions du monde. On y entre par intérêt, par ambition, par passion, pour y chercher des établissements de fortune. Jamais, ou presque jamais on n'y envisage Dieu ; et la dernière chose à laquelle on pense, c'est d'examiner si l'état qu'on embrasse est *dans sa volonté*, et si le salut y peut être en assurance (1).

L'obligation où nous sommes d'étudier et de suivre notre vocation, ressort encore de l'importance du choix d'un état de vie par rapport à nous.

En nous ingérant dans un état de vie en dehors de la Providence, nous compromettons notre bonheur pour cette vie et pour l'autre.

1° Pour cette vie. En nous engageant dans une vocation contre l'ordre de Dieu, nous compromettons notre bonheur d'ici-bas. Nous

(1) M. l'abbé Larfeuil.

rendons le succès de nos entreprises presque impossible. A chaque état de vie Dieu attache des grâces spéciales qui, font prospérer ceux qui agissent pour lui. Car il ne faut pas nous faire illusion, le succès d'un projet dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel ne dépend pas de nous, mais de Dieu qui le fait réussir à son gré. *C'est en vain*, dit le psalmiste, *que travaillent ceux qui bâtissent si Dieu n'édifie avec eux*. Pourquoi y a-t-il, parmi nous, tant de personnes malheureuses ? parce qu'elles ne sont pas à la place que Dieu leur avait assignée ; elles ont voulu s'engager dans un état de vie par caprice, par ambition, par des vues tout humaines, sans consulter Dieu, et le mauvais succès a répondu, comme toujours, à ces motifs coupables ; elles n'y ont rencontré que peines, qu'inquiétudes et cruelles déceptions.

Au contraire, mes sœurs, êtes-vous où Dieu vous veut ; vous avez le calme et la tranquillité. Quand même vous ne brilleriez pas par l'éclat et le prestige qu'on recherche tant en ce monde, quand même votre condition serait la plus humble et la plus pénible, vous vous trouverez satisfaites ; vous n'aurez qu'à vous acheminer, du berceau à la tombe, et de la tombe à Dieu, en passant par la voie qu'il vous a lui-même indiquée.

Cependant, vous ne devez pas l'ignorer, quoique vous soyez où Dieu vous appelle, cette voie sera pour vous semée de ronces et d'épines, mais c'est la condition de tous les mortels, et les plus fortunés ne peuvent s'y soustraire. Ce qui vous soutiendra sur le chemin difficile qui mène au ciel, ce sera la pensée que vous êtes où Dieu vous a placées, et que vous accomplissez sa volonté.

Au sein de ces peines vous n'entendrez jamais au fond de votre cœur cette voix accusatrice vous répéter : tu n'es pas où le bon Dieu te voulait. Dans vos épreuves, le remords, ce ver rongeur, ne déchirera jamais votre âme comme il déchire le cœur de la personne imprudente et trop confiante en ses lumières, qui s'est choisi elle-même un état pour lequel le Créateur ne l'avait point faite.

2° En vous ingérant dans un état de vie en dehors de la Providence, vous compromettez votre bonheur éternel. Tous les états ont leurs dangers, toutes les professions ont leurs peines; et pour que vous puissiez en triompher Dieu accorde à chacun des grâces d'état, c'est-à-dire des grâces proportionnées aux devoirs que vous aurez à remplir, aux obstacles que vous aurez à surmonter, aux vertus que vous devrez pratiquer : des grâces de retraite pour celles que Dieu appelle dans la solitude;

des grâces de célibat pour celles qu'il appelle à la virginité; des grâces de vie commune pour celles qu'il destine à la vie de famille; des grâces plus parfaites pour les âmes qu'il destine à la vie religieuse. Mais si, trompant les desseins de sa providence, vous vous ingérez dans un état qui ne devait pas être le vôtre, il ne vous les accordera pas. Privée du secours d'en haut que Dieu vous destinait si vous aviez été fidèle à son appel, vous aurez à surmonter de graves difficultés pour arriver à la gloire éternelle. Dieu ne vous délaissera jamais, sans doute; mais vous n'aurez pas ces grâces abondantes et insignes, ces grâces de choix dont vous vous êtes rendue indigne en devenant rebelle aux intentions qu'il avait sur vous, en vous montrant infidèle à sa volonté sainte. Votre âme, non vivifiée par cette douce rosée qui fait germer les vertus, sera comme une plante confiée à un sol ingrat et calciné par de brûlantes chaleurs. Elle se dessèchera aussitôt, sans donner ni des fleurs ni des fruits. Vous aurez à porter, sans que Dieu les allège, les charges souvent bien lourdes de l'état que vous ont fait embrasser vos caprices ou des considérations toutes puisées dans l'intérêt de ce monde. Vous serez ainsi punie d'avoir substitué votre volonté à celle de Dieu. Il vous importe donc infiniment, jeune fille,

d'examiner votre vocation avant de vous engager dans le monde.

III

Mais comment connaître la place que les décrets éternels vous ont fixée sur la terre? Quels moyens devez-vous employer? Vous devez prier, interroger vos goûts et consulter des personnes compétentes.

1° Vous devez prier. L'esprit et le cœur libres des préoccupations et des affections du monde, allez au pied du tabernacle, demandez à Dieu de vous communiquer ses lumières et de vous faire connaître sa volonté. Dites-lui comme Samuel : Parlez, Seigneur, et dites-moi quel dessein vous avez formé sur ma personne, car me voilà prête à exécuter vos ordres. Allez au pied des autels de la bonne Mère; suppliez-la de laisser rayonner sur votre âme les lumières de la grâce. Là il vous sera montré la place que les décrets éternels vous ont fixée sur la terre.

Après avoir mis le Seigneur et la Vierge immaculée dans vos intérêts, consultez-vous vous-même. Voyez quels sont vos attraits et vos aptitudes ; examinez avec soin ce à quoi vous vous sentez portée ; car il faut bien le

reconnaître, tous les états ne peuvent pas également vous convenir ; embrassez celui où vous croirez pouvoir mieux glorifier Dieu et faire plus sûrement votre salut.

Consultez ensuite vos parents qui sont, après Dieu, vos premiers supérieurs. Ecoutez donc avec bienveillance les conseils d'un père et d'une mère qui ne vivent que pour vous. Ils ont tout intérêt à vous faire embrasser un état de vie qui vous conduira au bonheur.

Prenez enfin conseil du directeur de votre conscience qui prend part à toutes vos joies et à toutes vos peines. Il est initié aux secrets intimes de votre cœur ; connaissant vos goûts, votre caractère, il pourra vous indiquer l'état de vie auquel Dieu vous destine. C'est par de tels moyens, mes sœurs, que vous entrerez dans la voie que la Providence vous a tracée et que vous arriverez au ciel. Ainsi soit-il.





PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ

Ibit homo in domum æternitatis suæ.
L'homme s'en ira dans la maison de son éternité.
(Ecclesiast. xii, 5.)

Mes Sœurs,

D'où vient l'insensibilité d'un grand nombre de chrétiens pour l'importante affaire de leur salut? Pourquoi leur esprit et leur cœur sont-ils constamment tournés vers la terre et rarement vers le ciel? Pourquoi se préocupent-ils sans cesse de ce qui passe et rarement de ce qui est éternel? Le prophète Jérémie répond que ces désordres proviennent de ce que l'on ne réfléchit pas assez sur les grandes vérités de la foi : *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde.* Pour ne pas vous laisser prendre à cette fatale indifférence à l'égard de vos destinées éternelles, je viens vous montrer les avantages de la pensée de l'éternité, persuadé que cette pensée influera considérablement sur votre

conduite. Voici les trois réflexions sur lesquelles j'appelle votre bienveillante attention :

1° Il y a-t-il une éternité?

2° Qu'est-ce que l'éternité?

3° Quelle sera mon éternité?

I

Et d'abord, y a-t-il une éternité? — Oui, incontestablement oui. Cette vérité de foi est clairement exprimée dans nos divines Ecritures. Voici ce que nous dit le prophète Daniel, organe du Saint-Esprit : *Qui dormimiunt in terræ pulvere evigilabunt, alii in vitam æternam et alii in opprobrium, ut videant semper.*

Il y a devant Dieu deux classes d'hommes : des justes et des pécheurs. Il en est qui meurent dans la grâce du Seigneur et d'autres qui terminent leur vie dans sa disgrâce. Aux méchants les supplices, aux justes la vie ; aux justes et aux méchants l'éternité : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Dans le livre de Judith, le saint-Esprit ne nous enseigne pas moins clairement cette vérité de foi. Il dit en parlant des réprouvés, que Dieu répandra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent et

soient déchirés éternellement. Donc le pécheur après sa mort entre dans les supplices éternels, et là il brûle.... Que fait-il après avoir passé dans le feu autant de siècles qu'il y a d'étoiles au firmament, de grains de sables sur le rivage de la mer? Il brûle... Ne me le demandez pas davantage, car si vous persistiez à me le demander, éternellement je vous donnerais la même réponse. Oui, mes sœurs, nous devons croire, sur l'autorité de la parole de Dieu qui nous est transmise par l'infaillible autorité de l'Eglise, qu'après ce temps où tout passe, nous rentrerons dans l'éternité où rien ne passe : *Credo...carnis resurrectionem, vitam æternam.* Il y a donc une éternité.

II

Mais qu'est-ce que l'éternité ? Le langage ne peut exprimer ce que l'esprit ne peut comprendre. Or, rien de plus incompréhensible que l'éternité : aucune image ne peut en donner une idée, aucun raisonnement ne peut en montrer la durée d'une manière parfaite. L'éternité étant une des perfections de Dieu, doit être aussi incompréhensible que Dieu lui-même.

Sur cette question nous pouvons imiter la conduite que tint un sage de l'antiquité.

Interrogé sur ce qu'est Dieu, il demanda un jour pour répondre. Ce jour étant écoulé, il en demanda deux autres, afin d'y penser, avec plus de loisir; ces deux étant passés il en demanda trois. Enfin, il dit que cette question surpassait la portée de son esprit. Il me semble, dis-je, qu'on peut dire la même chose de l'éternité.

L'éternité, dit saint Thomas, est une possession parfaite, entière et indivisible d'une vie qui n'a point de terme ni de fin : *est interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio.* Par rapport à Dieu, elle est une durée nécessaire qui n'a point de commencement et qui n'aura jamais de fin ; par rapport aux anges et aux hommes cette durée a eu un commencement, mais elle n'aura point de fin. Rien ne peut la mesurer ; elle est une situation toujours fixe, rien ne peut la changer. Ce que nous serons en commençant notre éternité, nous le serons toujours.

L'éternité c'est le royaume de la vie ou de la mort ; de la vie sans mélange ou de la mort sans adoucissement. Au ciel l'éternité c'est la couronne de vie : *Dabo tibi coronam vitæ.* Là-haut plus de deuil, plus de tristesse, plus de concupiscence, plus de dangers, plus de craintes, plus de maladies : c'est la couronne. La couronne est une circonférence sans

terme. Elle est tressée de fleurs qui s'unissent pour offrir sur tous les points un aspect délicieux. Voilà le ciel avec son engageante éternité : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem.*

Mais, hélas ! dans l'enfer, l'éternité c'est une agonie qui dure toujours, c'est le royaume des pleurs et des grincements de dents ; *fletus et stridor dentium.* Là, plus de mois, plus de jours, plus de succession, plus que le présent perpétuel : *nunc perpetuum.* Quelque nombre que vous ajoutiez, vous n'augmenterez pas l'éternité d'un seul instant ; quelque quantité que vous retranchiez, vous ne l'abrégerez pas d'un point. Dans cette durée sans fin, en avançant toujours on n'avance jamais. On peut dire d'une âme qu'elle a commencé son éternité, on ne pourra jamais dire qu'elle est arrivée au quart, au centième, à la cent millionième partie de son éternité. Dans cette durée, il n'existe ni additions ni soustractions. L'éternité sera toujours pour elle tout aussi entière qu'au moment précis où elle a commencé. Deux mots la mesurent, mais ces deux mots ne la mesurent pas : Toujours ! Jamais ! Combien de temps cette bonne congréganiste sera-t-elle au comble du bonheur, et cette mauvaise chrétienne dans le sombre

et horrible cachot réservé aux plus grands pécheurs ? Toujours. Quand l'éternité sera-t-elle un peu moins délicieuse pour les amis de Dieu, un peu moins désespérante pour ses ennemis ? Jamais. Quand diminueront les pures et ineffables jouissances, les transports de joie, les chants de triomphe des premiers, et les tortures, les hurlements des seconds ? Jamais !

Pour concevoir une idée de l'éternité, donnez un libre essor à votre imagination et faites toutes les suppositions possibles. Elles vous subjugueront, mais elles ne vous donneront pas une image fidèle de l'éternité.

Ramassez tous les grains de sable qui sont sur le rivage de la mer, tous les grains de blé au moment de la moisson, toutes les feuilles qui couvrent les arbres qui sont sur la terre ; comptez toutes les lettres des livres imprimés jusqu'à ce jour ; supposez maintenant qu'il s'écoule autant d'années, autant de millions et de milliards d'années qu'il y a de grains de sable, de blé, de feuilles, de lettres. Que cela serait long, grand Dieu ! Serait-ce là la durée de l'éternité ? Non, car après ce nombre incalculable d'années l'éternité ne fera que commencer, puisque l'éternité c'est toujours et que ce qui dure toujours ne finit jamais. O toujours ! O jamais ! O éternité ! Si nous avions

sur vous les lumières qu'ont maintenant ceux que la mort a séparés de nous !... Mais, mes sœurs, quelle sera notre éternité ?

III

Elle sera ce que nous l'aurons faite : heureuse ou malheureuse, car c'est nous qui la préparons en détail et dans chacune de nos actions. Nos œuvres sont la semence de la vie future : *opera illorum sequuntur illos.* Le juste Juge rendra à chacun ce qu'il aura mérité : *Reddet unicuique secundum opera ejus.* A l'heure solennelle où commencera pour nous l'éternité, nous moissonnerons ce que nous aurons semé : *quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Nos actions bonnes et mauvaises, dit saint Bernard, sont autant de semences pour l'éternité. Nous les jetons en terre, elles disparaissent ; mais nous les retrouverons à la mort, et elles nous resteront inséparablement unies. Une pensée traverse votre esprit, une parole sort de votre bouche, un désir s'imprime dans votre cœur et disparaît. Rien n'est perdu. Tout va s'inscrire sur les pages du livre éternel. Vous êtes jeune, déjà une portion de votre existence vous attend là-bas ; vous êtes âgée, les années que vous avez vécu ne vous appartiennent plus : elles sont à Dieu

et à l'éternité : *æternitati pingo,* disait un peintre d'autrefois, je peins pour l'éternité. Vous aussi, mes sœurs, vous travaillez sans cesse pour le ciel ou pour l'enfer. Vous tomberez nécessairement un jour dans l'une de ces deux éternités : *in hanc vel illam æternitatem cadam necesse est.* Point de milieu : si je manque la couronne réservée à la pieuse et fidèle congréganiste, je n'échapperai point à la réprobation des vierges folles. Toujours près de Dieu, contemplant sa beauté, partageant son bonheur, comme ses fidèles servantes ; ou toujours séparées de Dieu par un chaos insurmontable, livrées aux tortures les plus horribles, aux regrets les plus amers, aux grincements de dents les plus affreux. Voilà ce qui nous est réservé. Ou toujours dans l'aimable société de Jésus, de Marie, des Anges, des Saints, occupées à chanter les louanges du Seigneur ; ou toujours parmi les démons, au milieu des réprouvés, des impies, des voleurs, des parjures, des impudiques, des sacrilèges, des fourbes, des hypocrites, occupées à vomir des blasphèmes et des imprécations. Voilà votre inévitable destinée. Nous en avons pour garant la parole de Dieu : Les bons entreront dans la vie éternelle : *Ibunt hi in vitam æternam ;* et les méchants seront plongés dans un feu éternel : *discedite, maledicti, in ignem æternum.*

Quelle sera votre éternité? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'il n'y a qu'un pas entre vous et l'éternité : *sto ad littus æternitatis :* Une frayeur, une chute, un coup de sang peuvent vous engloutir en un clin d'œil dans le gouffre toujours béant de l'éternité. Ce que je sais encore, c'est que je puis perdre l'éternité de l'âme fidèle et subir celle de l'âme réprouvée. Ce dont je ne puis douter, c'est que l'arbre tombe du côté où il penche, et une fois tombé il restera éternellement où il sera tombé : *In quocumque loco ceciderit, ibi erit;* dans cent ans, dans mille ans : *ibi erit;* lorsque le monde finira et qu'une nouvelle terre, de nouveaux cieux seront créés, *ibi erit;* après autant de millions de siècles qu'il y a de gouttes dans l'océan, *ibi erit.* De quel côté penche l'arbre ? Penche-t-il beaucoup ? Penche-t-il depuis longtemps ? Interrogez votre vie.

Comme la pensée de l'éternité est profonde, mes sœurs ! Comme elle est capable de nous faire rentrer en nous-mêmes ! — Un courtisan dont parle saint Augustin, après l'avoir méditée, disait à son compagnon : Je veux me convertir, je le veux en ce lieu même, dès ce moment, cher ami. Si vous ne voulez pas m'imiter, ne vous opposez pas à mon dessein. Méditons cette vérité et, comme ce courtisan, nous dirons aussi : Je veux me convertir.

C'est parce que Stanislas de Kostka réfléchissait sur la pensée de l'éternité qu'il répondait à ceux qui le conviaient aux plaisirs : *Non ad caduca, sed ad æterna natus sum:* Je ne suis pas ici pour la frivolité qui passe, je vis pour l'éternité qui m'attend. C'est pour le même motif que Louis de Gonzague s'écriait souvent : *Ce qui n'est pas éternel n'est rien.* Méditez aussi vous-même ce mystère redoutable, et la crainte des arrêts divins vous fera éviter le mal et pratiquer le bien. Je termine ces quelques considérations par un trait. Il est raconté qu'un jour le cynique Diogène s'en alla sur un marché d'Athènes et loua un magasin au-dessus duquel on lisait ces mots tracés en gros caractères : *Ici on vend la sagesse.* Un des principaux riches de la ville ayant appris cette nouvelle, appela l'un de ses domestiques et lui dit : « Va-t-en demander à ce charlatan combien de sagesse il vend pour trois sesterces. » Le domestique obéit. Diogène prit d'abord l'argent et lui donna ensuite la maxime suivante pour son maître : « En toutes choses considérez la fin. » Cette sentence plut tellement à ce riche Athénien, qu'il la fit retracer en lettres d'or sur la porte de sa demeure.

Mes sœurs, depuis longtemps l'Eglise nous distribue des maximes de sagesse : à nous tous

elle dit et répète : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis :* Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais. Gravez-les, non sur la façade de vos maisons, mais dans le fond de votre cœur. Elles feront de vous d'excellentes chrétiennes, et vous obtiendront l'éternité de la gloire et du bonheur. Ainsi soit-il.





RÈGLEMENT DE VIE

Quicumque hanc regulam secuti fuerint pax super illos.

Que la paix soit avec ceux qui observeront la règle.

(Galat., VI, 16.)

Mes Sœurs,

Une jeune personne qui veut se maintenir dans la piété, faire des progrès dans la vertu et par là assurer le salut de son âme, doit prendre les moyens qui peuvent la conduire à cette fin. Or, parmi les moyens propres à atteindre cet heureux résultat, un règlement de vie est assurément un des plus nécessaires et des plus efficaces. Sans règlement cette jeune personne ne fait rien avec ordre ; son âme, son esprit, son cœur sont livrés au caprice du moment. Aujourd'hui elle fera grand nombre d'exercices de piété, demain elle récitera à peine ses prières d'obligation. Aujourd'hui elle travaillera trois, quatre heures de suite ; demain l'ouvrage commencé lui inspirera du dégoût, et elle le laissera. Aujourd'hui elle sera douce, affable, prévenante ;

demain elle se montrera brusque, impolie, peut-être dure et hautaine. Aujourd'hui, insatiable de mortifications, elle se refusera la plus légère satisfaction ; demain elle sera non seulement immortifiée, mais délicate et sensuelle.

Avec un règlement, au contraire, elle fera toujours la volonté divine, et sera dans la nécessité de sacrifier les penchants de la nature aux inspirations de la grâce.

Ayez donc un règlement, mes sœurs, pour vivre selon Dieu et pour Dieu, comme nous le dit saint Grégoire de Nysse : *Qui regulæ vivit Deo vivit.* Ne le faites ni trop large ni trop rigoureux, afin de pouvoir le suivre avec fruit et intérêt. Si vous voulez bien me le permettre, je vais essayer d'en esquisser un, qui sera, je l'espère, à la portée du plus grand nombre d'entre vous, même de celles qui sont le moins avancées dans la piété.

Votre vie, mes sœurs, se compose d'années plus ou moins longues ; l'année est faite de mois, le mois de semaines et la semaine de jours. Si vous étiez assez heureuses pour sanctifier chacun de vos jours, vous sanctifieriez par là même toutes les semaines, tous les mois et en conséquence toutes vos années. Laissez-moi donc vous dire d'abord ce que vous avez à faire pour sanctifier chacun de vos jours.

I

1° *Le réveil.*—Donnez à votre corps le repos nécessaire, mais n'accordez rien à la paresse. Il importe de fixer votre lever à une heure déterminée, afin de ne pas donner au caprice le commencement de votre journée.

Au moment de votre réveil, souvenez-vous que le Dieu qui a béni votre sommeil et qui vous accorde une nouvelle journée, a droit à votre première pensée. Donc, dès que vos yeux s'ouvrent, armez-vous du signe de la croix et dites au Seigneur : Mon Dieu, je vous donne mon cœur, je vous consacre toutes les actions, les joies et les peines de cette journée. Levez-vous ensuite et habillez-vous aussi promptement que possible et avec une grande modestie. Faites de telle sorte que si quelqu'un entrait chez vous en ce moment, vous n'eussiez pas à rougir. Vous savez, du reste, que vous êtes sans cesse sous le regard de Dieu et de votre ange gardien.

2° Ne sortez pas de votre chambre avant d'avoir dit entièrement votre prière du matin, et si parfois vous ne pouviez la faire chez vous, faites-la en allant à vos occupations. Priez autant que possible à genoux, et priez

lentement, distinctement et dévotement, comme le mérite le Dieu à qui vous parlez. S'il se peut, donnez un quart d'heure à la méditation. Faites aussi un petit examen de prévoyance; il vous fera éviter un grand nombre de fautes. Ainsi, par exemple, vous savez par expérience que vous vous emportez pour des bagatelles, et à tout propos, contre vos parents, vos frères et vos compagnes lorsqu'ils vous fatiguent ou vous contredisent; prenez dès le matin la résolution de vous montrer douce, calme et patiente dans toutes ces contrariétés. Vous avez peut-être l'habitude de tenir de mauvais propos, de manquer souvent à la charité quand vous vous trouvez en compagnie; dites : aujourd'hui je me tiendrai sur mes gardes et je veillerai sur ma langue.

3° *La sainte messe.* — Assistez, si vous le pouvez, chaque jour à la sainte messe. C'est une pratique bien appréciée par les âmes vraiment pieuses. Pour celles d'entre vous qui ne disposent que de peu de temps, elles feront bien de faire la méditation pendant le saint sacrifice.

4° *Travail.* — L'homme est né pour le travail, dit la sainte Ecriture, comme l'oiseau pour voler. Dieu vous l'a imposé en punition du péché. Si vous le sanctifiez, vous

sanctifiez les trois quart de votre journée et de votre vie. Acceptez-le avec courage et en esprit de pénitence pour l'expiation de vos péchés... Quand vous serez tentées de vous plaindre et de murmurer de la part pénible que vous a faite la Providence, allez, par la pensée, dans l'atelier de Nazareth. Là vous verrez l'Enfant-Dieu durcir ses petites mains à un travail rude et pénible, et le consacrer. Unissez vos labeurs aux siens.

Il vous arrive parfois, à la vue de vos fautes, de dire à votre confesseur : « Mon père, imposez-moi une forte pénitence. » Cette pénitence, c'est Dieu qui vous l'inflige en vous commandant de travailler. Offrez-lui donc vos labeurs et vos sueurs, vos veilles et vos fatigues. Hélas! combien de personnes s'épuisent à travailler, sans rien gagner pour le ciel! C'est parce que Dieu n'est pour rien dans les peines qu'elles se donnent.

Evitez avec soin l'orgueil dans la réussite, l'impatience dans les contrariétés. Pratiquez l'obéissance envers vos supérieurs, la charité et la douceur envers vos égaux, la condescendance envers vos inférieurs. Pensez souvent à Dieu; à chaque heure saluez Marie intérieurement en disant l'*Ave*, *Maria*, et que votre regard cherche dévotement son image.

5° *Repas*. — Soit que vous mangiez, soit

que vous buviez, dit l'apôtre saint Paul, faites tout pour la gloire de Dieu. Ainsi, il y a une manière chrétienne de prendre ses repas. En quoi consiste-t-elle ? Une jeune fille pieuse ne commence jamais ses repas sans demander à Dieu de les bénir, et elle ne les termine jamais sans lui en rendre grâces. Etes-vous fidèles à cette double pratique ? Récitez-vous sans respect humain le *Benedicite* et les grâces ? Prenez votre nourriture sans avidité, avec modération. Evitez la sensualité et pratiquez toujours quelque mortification.

6° *Devoirs respectifs.* — Dans vos rapports avec le monde soyez modestes et polies, douces et endurantes ; évitez la critique et le blâme, et ne permettez pas que Dieu soit offensé en votre présence.

Au sein de la famille, pratiquez la charité. Soyez prévenantes à l'égard de vos parents, dociles à exécuter leurs volontés, et bienveillantes pour vos frères et vos sœurs. Evitez la contradiction et la raillerie. Ne soyez pas de ces caractères qui ne s'accordent jamais avec personne et qui sont toujours d'un avis contraire à celui des autres ; ils froissent, ils aigrissent. On a vu des frères et des sœurs divisés pour la vie, uniquement à cause d'une ironie ou d'un sourire moqueur. Vous

seriez mécontentes, mes sœurs, si l'on vous faisait de la peine ; ne faites donc pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes.

7° *Tentations.* — Elles sont inévitables ; tout le monde, plus ou moins, en éprouve ; mais elles ne sont pas des péchés, pourvu qu'on n'y succombe pas. Vous en aurez, vous aussi, mes sœurs, qui désirez aimer et servir Dieu. Que devrez-vous faire lorsque le démon cherchera à vous porter au mal ? Vous prierez et vous veillerez ; vous jetterez un regard sur la croix, vous appellerez à votre aide Jésus, Marie et Joseph.

8° *Fautes.* — Si vous avez le malheur de tomber dans quelque faute grave, ne restez pas dans le péché mortel, mais hâtez-vous de rentrer en grâce avec Dieu pour ne pas vous exposer à mourir dans sa disgrâce.

Un pauvre apprenti avait fait depuis un mois sa première communion. Il avait pris une seule résolution, mais l'avait prise sérieusement : « Si je viens à tomber dans un péché mortel, j'irai me confesser avant de me coucher, le jour même. » Ce malheur lui arriva. C'était un samedi, il faisait mauvais temps. Le prêtre était loin : « J'irai me confesser dans quelques jours. » Mais sa promesse lui venait à la mémoire, et quelque chose lui

disait : Fais ce que que tu as promis, va te confesser.

Il hésitait. Dans ce combat intérieur, il se met à genoux et dit un *Ave, Maria* pour obtenir la grâce de connaître la volonté de Dieu... Il se lève et se met en chemin.— A son retour, il rencontre sa marraine qui lui demande d'où il vient; il le lui raconte la joie sur le visage ; il lui dit qu'il va dormir en paix, ayant recouvré l'amitié du bon Dieu. Sa mère avait coutume de le laisser au lit un peu plus lontemps le dimanche que les autres jours. Selon son usage donc elle ne l'éveille qu'à sept heures. — Un quart d'heure après, Paul dormait encore. La mère l'appelle de nouveau, et impatientée de n'avoir pas de réponse, elle entre dans la chambre : « Allons donc, paresseux ! il est près de sept heures et demie, n'as-tu pas honte ?... Elle approche de son enfant et il était mort ! Heureux de n'avoir pas remis à plus tard ! Puissiez-vous être aussi sages !

9° *Prière*. — Le chapelet, la lecture spirituelle, la visite au Saint Sacrement doivent, si ce n'est pas absolument impossible, prendre une place réservée dans votre soirée. Enfin, terminez la journée par la prière et l'examen de conscience ; devancez-les, si vous craignez de ne pouvoir les faire comme il faut au moment de votre coucher.

II

Ce qu'il faut faire chaque semaine. — Il y a dans la semaine deux jours qu'il faut surtout remarquer : c'est le dimanche et le vendredi. Abstenez-vous le dimanche des œuvres serviles... Le travail du dimanche n'enrichit pas... Ne faites pas travailler vos domestiques... Assistez régulièrement à la sainte messe. Il y a péché mortel à la manquer par sa faute. Allez à vêpres et à la congrégation. Aimez à entendre la parole de Dieu.

Faites abstinence le vendredi de chaque semaine et les jours de Quatre-Temps ou de veille. Que le respect humain ne vous fasse jamais transgresser la loi de l'abstinence.

Le pieux Louis XVI étant en prison, ses bourreaux, qui se faisaient une rage sacrilège de se révolter aussi bien contre lui que contre l'Eglise, ne lui servirent que du gras, un vendredi, afin de tyranniser sa conscience. Le vertueux prince, sans articuler aucune plainte, prend un verre d'eau et dit en souriant : *Voilà mon dîner.* Quel exemple ! Combien de chrétiens il condamne !

III

Ce que vous devez faire chaque mois. — Une jeune fille qui veut être sage et vertueuse doit s'approcher des sacrements, au moins une fois par mois. Il est même bon de se confesser tous les quinze jours pour pouvoir gagner les nombreuses indulgences attachées à la plupart des œuvres pieuses. Quant à la communion, vous la ferez toutes les fois que votre confesseur jugera à propos de vous le permettre.

Les personnes vraiment pieuses ont encore l'habitude de faire chaque mois ce que l'on appelle la *retraite du mois*. C'est un jour de recueillement spécial, pendant lequel on passe en revue le mois qui va finir, pour voir si l'on a fait quelque progrès dans la vertu, si l'on est resté stationnaire ou si l'on a rétrogradé. On remercie Dieu des grâces reçues ; on s'humilie des fautes commises, et l'on termine par la préparation à la mort.

IV

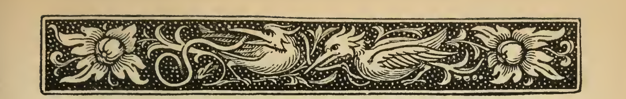
Chaque année vous célébrerez l'anniversaire de votre baptême, de votre première commu-

nion, et des événements les plus graves de votre vie, comme celui d'un choix de vie. La confession et la communion seront un moyen de bien fêter ces anniversaires.

Enfin, vous ferez bien aussi, autant que les circonstances vous le permettront, de consacrer au moins trois ou quatre jours à la retraite, ou chez vous, ou dans une maison religieuse, ou dans un lieu de pèlerinage. Ce sera le moyen de vous retremper dans la ferveur et de perfectionner votre vertu.

Suivez, mes sœurs, ce règlement ; vous y trouverez les garanties d'une vie chrétienne ici-bas, et le gage d'une éternité bienheureuse là-haut. Ainsi soit-il.





CINQUIÈME PARTIE

ÉCUEILS DE LA PERFECTION

RESPECT HUMAIN

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de scandale et de chute.

(Mat., XI, 6.)

Mes Sœurs,



LA plus terrible plaie de notre époque est le respect humain. La plupart des âmes chrétiennes ont encore la foi, mais elles la retiennent captive dans leur cœur et n'osent la confesser extérieurement. Elles ont peur d'un malheureux *qu'en dira-t-on?* Aussi n'ont-elles d'autre règle, dans leur religion et leur conduite, que le caprice et les vains jugements du monde. Elles voudraient se montrer fermes dans les pratiques du bien, mais elles craignent, quoi ? la mort ? la prison ? — Non, mais une parole. Elles ont peur que des per-

sonnes vaines, à qui elles ne voudraient point ressembler, les traitent de dévotes, de rigoristes et d'exagérées. Elles se figurent que, si elles n'allient pas les plaisirs du monde avec les pratiques religieuses, on va les qualifier de personnes arriérées et étrangères à notre siècle de lumières et de progrès. Et la crainte de quelques censures mal fondées les arrête dans la voie de la vertu et leur fait trahir leurs devoirs les plus sacrés. Essayons aujourd'hui de flétrir le respect humain, en montrant que les esclaves de ce vice sont des lâches et des apostats.

I

Et d'abord, commençons par définir le respect humain.

C'est une sotte et vaine crainte des hommes, une sotte et vaine terreur, qui fait préférer les jugements et les pensées de quelques esprits pervers aux pensées et aux jugements mêmes de Dieu. Ainsi, une personne a de la foi encore et quelques restes de vertu, elle est chrétienne dans le fond de son âme, elle voudrait bien être fidèle à la loi de son Dieu, respecter tel précepte de l'Eglise ; seule et sûre de n'être vue de personne, elle garderait certainement

l'abstinence, le vendredi ; mais, si on la voit ? si elle ne fait pas comme les autres, que dira-t-on ?... Elle a peur, elle mange de la viande. C'est du respect humain. Cette autre a déjà éprouvé bien souvent que les personnes qu'elle fréquente, que les discours que l'on tient dans cette société, font du mal à son âme et finissent par ébranler sa foi ; elle voudrait bien pourtant conserver cette lumière qui s'en va, elle voudrait surtout se taire, et ne pas mêler sa voix à celle des ennemis de la religion ; mais si elle renonce à voir ce monde, à prendre part à ces discours, que dira-t-on ? Elle a peur : c'est du respect humain. Une autre souffre cruellement des remords de sa conscience et de la famine horrible qui dessèche son âme ; elle voudrait bien mener une vie régulière et pieuse, assister souvent à la messe, prier avec Jésus-Christ sur l'autel, aller chercher la paix aux pieds d'un prêtre, confesser de temps à autre ses fautes, et puis venir souvent à la table sainte, au banquet divin. Mais elle sera remarquée... Que dira-t-on ?... Et cela la retient ; elle a peur : c'est du respect humain. Et voilà ce que j'appelle d'abord

II

Une lâcheté. Je demande aux annales du christianisme quel est le caractère de l'esprit chrétien, et à toutes leurs pages elles me disent que c'est un esprit de force, de courage, de générosité qui brave tout. Témoin Jésus-Christ, notre modèle. Suivez-le dans sa passion, entendez-le au moment où il va charger sa croix sur ses épaules : *surgite, eamus.* Levons-nous et marchons, allons au calvaire, à la potence, à la mort. Témoins les apôtres, qui répondent à la synagogue, avec une noble audace : nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu ; malgré vous, nous prêcherons Jésus-Christ crucifié. Témoin les martyrs, qui proclament hautement le Christ au milieu des plus affreux supplices, sous le couteau sanglant de leurs assassins.

Mais qu'est-ce que l'esclave du respect humain ? C'est une personne pusillanime, une âme sans caractère, qui sait qu'elle appartient entièrement à Dieu, qu'elle doit tout à Dieu, et qui n'a pas le courage de le servir : elle le trahit pour éviter une raillerie, un sarcasme, moins que cela, un sourire, moins que cela encore, un simple regard. Si elle est quelque-

fois courageuse et brave le respect humain, c'est lorsqu'il s'agit de satisfaire ses goûts, ses plaisirs, ses passions, d'étaler un luxe ridicule; ou bien, si elle se montre dévouée dans les pratiques religieuses, c'est lorsqu'elle est seule, quand elle n'est point vue. Alors, elle se montre chrétienne : elle fait le signe de la croix, dit l'*Angelus*, récite le *Benedicite*, se met à genoux et adresse à Dieu ses prières ; mais à peine s'aperçoit-elle qu'on la voit, qu'aussitôt elle rougit, chancelle, abaisse sa conscience jusqu'à terre. Une telle personne peut-elle se flatter d'avoir l'esprit chrétien, d'avoir du courage, d'être digne du nom qu'elle porte ? Non, elle n'est pas le disciple de celui qui a dit : *Courage, j'ai vaincu le monde.* Elle n'est pas de la race des apôtres, de la famille des martyrs. Subjuguée par un vil respect humain, elle tremble, elle a peur ; de qui ? de quoi ? des bourreaux ? de la mort ? de la perte de ses biens, de son emploi, de son honneur ? non ; de la disgrâce d'un prince ? de la défaveur des grands de ce monde ? pas même de cela. Et de quoi donc ? d'une raillerie ; de moins que cela encore. L'esclave du respect humain a peur, voilà tout. Peur de quoi ? il ne le sait pas, il ne saurait le dire. Je n'ose pas ! voilà son dernier mot, sa suprême excuse; excuse puérile, sentiment d'un lâche, que le prophète

indigné a stigmatisé en deux mots : « Ils ont tremblé là où il n'y avait rien à craindre : *illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.* »

Le respect humain, voilà cet ennemi formidable, le plus formidable de la loi de Dieu ; plus terrible que les Néron et les Dioclétien, et qui a perdu plus d'âmes que les bourreaux armés du fer et du feu et que les lions de l'amphithéâtre n'ont fait de victimes.

Le respect humain, c'est là vraiment l'échafaud dont le coutelas, sans cesse teint du sang des âmes, n'épargne rien, ni l'âge, ni le sexe, ni le jeune homme, ni le vieillard.

Et l'on se vante d'avoir du courage ! Non, non, vous n'en avez pas, esclaves du respect humain, et vous méritez cette honteuse qualification de lâches. Oui, lâches, parce qu'en n'osant pas observer la loi de Dieu, en ayant honte de servir votre Créateur et votre Maître, vous sacrifiez sur le même autel d'infamie, votre conscience, votre devoir, votre foi, vos convictions, votre âme et votre éternité. Eh quoi ! la loi de Dieu est-elle donc un vêtement usé, pour que vous la traitiez avec tant d'ignominie ? Jésus, qui n'a pas craint de mourir pour vous, n'est-il plus digne de vos adorations, pour que vous n'ayez plus le courage de le servir ? Vous n'êtes donc plus qu'une race dégénérée de ces chrétiens dont la fidé-

lité était à l'épreuve des roues, des gibets et des bûchers ! O honte ! ô faiblesse ! ô lâcheté ! On veut être disciple de Jésus-Christ, enfant de l'Eglise, mais secrètement, par peur, comme Nicodème ; on entoure sa vie de ténèbres, et si l'on va au Maître, c'est pendant la nuit. Pour le monde, on le sert ouvertement, avec ostentation ; on respecte ses maximes, si perverses et si puériles qu'elles soient ; on suit ses usages et ses modes, si ridicules qu'il les crée ; on lui sacrifie ses goûts, son repos, sa dignité.

Oh ! que l'exemple des premiers chrétiens devrait nous faire rougir ! Quand on étalait à leurs yeux les bûchers, les échafauds, les tenailles, les grils ardents et tout l'appareil redoutable des plus affreuses tortures, les tyrans leur disaient : Abjure ou meurs ! — Non, répondaient-ils avec une noble et sainte audace, nous sommes chrétiens ; et ils mouraient dans leur sang, dont ils scellaient la foi qu'ils avaient dans le cœur.

Et vous, mes sœurs, qui avez hérité de leurs exemples en même temps que de leur nom, vous tremblez en face de deux ou trois incrédules auxquels vous ne voudriez pas ressembler ! Une parole vous fait peur, comme si vous n'aviez pas celle de Dieu... Un regard vous effraye... comme si Dieu et ses anges ne

vous voyaient pas ! Les jugements des hommes vous épouvantent, comme si vous ne pouviez pas en appeler au jugement et au tribunal de Dieu même ! Vivre pour ce grand Dieu, combattre pour sa gloire, mourir pour son amour, c'est la pensée, c'est le désir des vrais chrétiens, des soldats de Jésus-Christ. Vous ne l'êtes donc pas, vous qui craignez tant le monde, qui avez tant de respect humain. Vous êtes des lâches ! Vous êtes des apostats.

III

En effet, donner à Dieu une préférence absolue sur toutes les créatures, lui élever dans son cœur un trône au-dessus de tout, faire une profession ouverte de la religion et en remplir fidèment tous les devoirs, c'est là l'acte le plus essentiel de la religion. — Mais, par une conduite contraire, donner à la créature une préférence sur Dieu, lui sacrifier dans la pratique les intérêts et la gloire de Dieu, n'est-ce pas une défection, une apostasie? Or, c'est là ce que fait réellement le respect humain dans une âme qui en est dominée ; car, d'un côté, Dieu lui intime ses volontés et ses ordres, et lui promet sa grâce et son amitié, si elle y est

fidèle; de l'autre, le monde, les impies la menacent de leurs railleries et de leurs censures si elle y obéit. Inévitablement, il faut qu'elle prenne un parti et qu'elle se déclare pour l'un ou pour l'autre de ces deux maîtres. Mais que fait-elle ? Par une fausse honte, par une lâche complaisance, une crainte servile, elle met de côté les ordres du Seigneur, préfère l'offenser plutôt que de déplaire aux hommes, et aime mieux encourir sa disgrâce et sa colère que de s'exposer aux discours et à la censure du monde. Or, n'est-ce pas là donner une préférence aux créatures sur le créateur et se rendre coupables d'apostasie dans la religion ?

Ils étaient sans doute criminels aux yeux de Dieu les quelques apostats qui renonçaient à leur foi au milieu des tourments affreux du martyre, ils méritaient incontestablement les anathèmes du Ciel, puisque, devant plutôt mourir qu'abjurer leur foi, ils devenaient parjures; mais l'âme chrétienne qui, par respect humain, renonce aux devoirs de la religion, rougit de paraître chrétienne, ne l'est-elle pas incomparablement plus? Sans doute, puisqu'elle succombe, non pas pour éviter les rigueurs de tourments affreux, mais pour s'épargner une raillerie, un geste, un sourire de quelques personnes sans religion et sans mérite. Aussi Jésus-Christ a-t-il foudroyé le

respect humain. « Quiconque, dit-il, rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père. Quiconque n'aura pas voulu me reconnaître publiquement pour son maître, je le désavouerai publiquement pour mon serviteur. »

Mais, dit-on, le monde est malin, ses railleries sont piquantes. Que dira-t-on de moi si je vais souvent à la messe, à confesse, si je ne vais pas comme les autres aux réunions mondaines ? On me fera passer pour une hypocrite, un esprit faible, une personne singulière et un caractère bizarre ! — Que dira-t-on de moi ? Eh quoi donc ! Est-ce que vous craignez plus les discours des hommes que les jugements de Dieu ? Est-ce que les hommes sont vos juges ? Est-ce à eux que vous devez rendre compte de vos actions ? Est-ce d'eux que vous devez attendre votre récompense ? Ah ! dites-leur comme saint Paul : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer. Qui judicat me, Dominus est.*

Que dira-t-on de moi ? Regardez-vous donc comme un opprobre de servir Dieu ? Quoi ! les païens n'ont jamais rougi de leurs dieux de bois ou de pierre, et vous, âme chrétienne, vous craindriez d'adorer le grand Dieu du ciel et de la terre, et Jésus-Christ, son Fils unique et notre Sauveur ? — Dans le monde, l'on se fait gloire de servir les rois, et vous, vous

croiriez-vous humilier en vous appliquant à servir le Roi des rois, le maître du ciel et de la terre !

Que dira-t-on de moi ? — Et qu'en dit-on maintenant ? Que dit le public de votre vanité, de vos fréquentations, de vos intrigues, de votre vie peu édifiante ?

D'ailleurs, quoi que vous fassiez, il faut vous attendre à être approuvée des uns et désapprouvée des autres. Or, je vous le demande, ne vaut-il pas mieux qu'on dise de vous que vous servez Dieu et menez une vie chrétienne, que si l'on disait que vous êtes l'esclave du monde et des passions ?

Allons donc, chères enfants, soyez de vrais soldats de Jésus-Christ. Soyez remplies de courage ; soyez fermes dans les combats que vous aurez à soutenir dans le monde : *confortamini; estote fortes in bello.* Enfants des martyrs, luttez, et, s'il le faut, mourez comme eux. Affranchissez-vous, coûte que coûte, du respect humain.

Je termine par le récit d'un fait raconté par l'histoire de l'Eglise. Aux premiers âges du christianisme, aux temps des persécutions, lorsque les fidèles ne pouvaient se réunir comme aujourd'hui dans les temples, les chrétiens s'assemblaient dans les catacombes pour assister au divin sacrifice. Là, un jour de Pâ-

ques, on comptait de nombreuses femmes chrétiennes, des vieillards, des enfants et des guerriers. Le pontife Caïus était à l'autel. Au moment où l'adorable victime descend entre ses mains et que la foule recueillie l'adore humblement, le silence est troublé par ces cris : *mort aux chrétiens*. Ce sont des bourreaux envoyés par Dioclétien, introduits par un faux frère. La foule, sans s'émouvoir, continue à adorer l'agneau sans tache. Les soldats, ivres de sang, crient de nouveau : *mort aux chrétiens*, et aussitôt ils tirent l'épée, et frappent à droite et à gauche sur les chrétiens prosternés. Enfants bien-aimés, dit alors le prêtre, Jésus-Christ est mort pour nous : courage, il va vous couronner. Tous en ce moment s'écrient : *nous sommes chrétiens*. Le carnage continue, et pas un soupir, pas une plainte ne se fait entendre. Les mères pressant leurs enfants sur leur sein, leur disaient : nous allons au ciel... mes enfants, n'ayez pas peur!... Et le sang coulait à torrents. Après tous les autres, le pontife Caïus dit à son tour : *je suis chrétien*, et sa tête roula sur les marches de l'autel.

En présence de ce fait, écrions-nous tous : vivons pour Dieu, mourons pour lui, s'il le faut, et nous irons au ciel. Ainsi soit-il.



OISIVETÉ

Multam malitiam docuit otiositas.
L'oisivete est la mère de bien des vices.
(Eccli., XXXIII, 29.)

Mes Sœurs,

Nous lisons dans le saint Evangile que le divin Maître, traversant les sentiers de la Judée, rencontra sur son chemin un arbre qui étalait pompeusement son riche feuillage aux regards des passants. Aussitôt il s'arrête, contemple ce tronc vigoureux et ses branches touffues... Puis, de cette main qui semait les miracles, il écarte les rameaux verdoyants.... Que cherche-t-il ?... Il cherche des fruits. Mais l'arbre avait épuisé toute sa sève à produire des feuilles. C'est assez ; le Seigneur le maudit, et en un clin d'œil ses feuilles tombent, ses rameaux se dessèchent, son tronc s'incline et les serviteurs accourent pour les ramasser et les jeter au feu.

Qu'est-ce que cet arbre, sur lequel s'appesantit un si terrible anathème? C'est la vie oisive, frivole, qui se dépense tout entière

dans des bagatelles et des futilités, et qui, en conséquence, ne produit que peu ou point de fruits de justice et de sainteté. Je veux aujourd'hui vous parler de cette vie oisive et inutile, et vous montrer qu'elle est un crime pour tout chrétien, parce que : 1° elle est opposée à l'ordre de Dieu ; 2° à l'innocence du cœur ; 3° au succès du salut.

Avant d'entrer dans le développement de ces pensées, disons d'abord ce que c'est que l'oisiveté. Par oisiveté, je n'entends pas seulement ces longues heures que l'on passe dans le désœuvrement, mais cette vie molle, sensuelle, mondaine et inutile, dont les moments se partagent entre le jeu, la toilette, les plaisirs, les visites et mille autres frivolités ; car c'est là, à proprement parler, ne rien faire.

I

Or, je dis que l'oisiveté est opposée à l'ordre de Dieu. L'homme, dans l'état même d'innocence, placé dans le paradis terrestre, ne devait pas rester oisif. Il devait travailler, mais sans se fatiguer : *Et posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur*. Le travail eût été pour lui une occupation et non une peine. Mais aussitôt qu'Adam fut devenu coupable, le tra-

vail lui fut imposé comme un châtiment, à lui et à toute sa postérité : Vous mangerez, leur dit le Seigneur, votre pain à la sueur de votre front. Et pour forcer l'homme devenu rebelle à lui obéir, il commande à la terre de ne produire que des ronces et des épines, et elle ne produit de fruits qu'autant qu'elle est cultivée avec soin. Et chacun, sans exception, est obligé d'exécuter l'arrêt solennel du Seigneur : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front*. D'après ce principe il y a donc pour tout le monde obligation d'éviter l'oisiveté et de s'adonner au travail. Que penser dès lors des pauvres, des artisans, des riches, des grands même qui coulent des jours oisifs ? Que penser de la paresse des uns, de l'oisiveté des autres ? Ne désobéissent-ils pas tous à Dieu ?

Je sais que chacun condamne facilement la paresse des pauvres et des artisans, qui sont forcés par les besoins de la vie de prêter leurs bras au travail ; mais les riches, pour lesquels on se montre plus indulgent, enfants d'un père coupable et déchu, ne sont-ils pas tenus à la loi du travail ; « vous mangerez votre pain à la sueur de votre front » ? Cette parole a été dite pour tous, sans exception. Peuvent-ils innocemment demeurer dans un lâche repos ? Ne sont-ils pas criminels s'ils sont les specta-

teurs oisifs des travaux des pauvres ? Jamais ni l'opulence ni la grandeur ne les ont délivrés de cette obligation.

Concluons donc que l'oisiveté est un crime pour le chrétien, quel qu'il soit. La Providence a marqué des occupations pour tous les états. Le cultivateur travaille la terre, le négociant brave les mers, les prêtres étudient la loi de Dieu pour l'expliquer, les magistrats, les lois humaines pour en assurer l'exécution; les soldats s'exposent pour défendre la patrie en danger... L'oisiveté est donc un crime pour le pauvre, qu'elle fait mépriser, qu'elle couvre d'opprobre et à qui elle fait endurer la faim, la nudité et toutes les horreurs de la misère : *Omnis piger semper in egestate est.* Elle est un crime pour les riches et les grands, qui ont été condamnés comme tout le monde à la loi du travail, s'ils veulent vivre chrétiennement. Et ceux d'entre eux qui ne travaillent pas, le Saint-Esprit les blâme et leur donne pour modèle un vil insecte : *Vade ad formicam*, *o piger*, *et considera viam ejus et disce sapientiam.* Le sage, ajoute-t-il, déteste une vie inutile et inoccupée : *Homo sapiens attendit ab inertia.*

« Quoi ! dit saint Chrysostome, tout dans l'univers vit dans l'action ; la plupart des humains sont couverts de sueur pour cultiver la terre, et parce qu'un chrétien est riche, élevé,

il languira dans une molle oisiveté ? Ah ! il sera exclu du repos éternel pour ne pas s'être occupé utilement. » Si vous me demandez à quoi le riche et les grands doivent s'occuper, je vous répondrai : à remplir les obligations de leur état ; à faire le bien et à éviter le mal.

II

L'oisiveté est opposée à l'innocence du cœur. Quand l'Ecriture ne nous dirait pas dans plusieurs endroits que l'oisiveté est la source féconde d'où découlent tous les vices, qu'elle est le tombeau de l'innocence, qu'elle enseigne l'art funeste de se corrompre et de corrompre les autres : *multam malitiam docuit otiositas*, est-ce que, dit saint Chrysostome, l'expérience ne le persuade pas à tous les hommes ? A-t-on jamais vu des personnes vivant habituellement dans l'oisiveté, vertueuses et innocentes ? Peuvent-elles puiser dans un lâche repos les forces nécessaires pour combattre leurs ennemis ? Peuvent-elles y trouver des armes assez puissantes pour défendre leur innocence ? Chez elles la chair se soulève-t-elle en vain et la tentation trouve-t-elle de la résistance ? Les amorces de la volupté ont-elles de la peine à entamer leur

cœur et les images du vice sont-elles impuissantes à saisir leurs sens ? Ah ! tous les vices naissent de l'oisiveté. Ils se fortifient toujours et règnent en souverains dans l'âme qui languit dans le repos et la mollesse ; ils poussent chaque jour, comme les mauvaises herbes poussent dans les terres incultes ou dans des lieux abandonnés.

Comment l'oisiveté ne serait-elle pas un crime dans une âme chrétienne à qui son Dieu a ordonné de prier, de veiller, de se faire violence et de combatre sans cesse ; dans une âme à qui il est recommandé d'être chaste, vertueuse malgré ses penchants pervers, qui a des ennemis redoutables qui lui tendent des pièges et l'attaquent toujours ? Ah ! si le travail est un remède contre le désordre des passions, l'oisiveté est la source de tous les vices qui souillent l'homme : *Multam malitiam docuit otiositas.* Si l'ennemi du salut désespère de la victoire quand il trouve un chrétien utilement occupé, il est sûr de le vaincre quand il le rencontre languissant dans un amollissant repos. Il n'y a pas que les chrétiens qui regardent l'oisiveté comme un crime qui détruit toutes les vertus, les sages de l'antiquité ont pensé de même. Tremblez donc sur vos destinées éternelles, âmes oisives !

III

Faut-il apporter à l'appui de cette vérité les oracles de l'Ecriture ? Faut-il faire parler les Pères de l'Eglise? Faut-il vous citer des exemples ? Ecoutez-moi un instant.

Et d'abord laissons parler le Saint-Esprit. Qui a fait tomber les forts d'Israël, David, Samson, Salomon? Qui les a fait tomber dans les fautes les plus humiliantes? l'oisiveté. Avez-vous assez de présomption pour vous croire plus fortes que ces illustres personnages ? Ne croyez donc pas être longtemps des personnes de piété, des âmes assez courageuses pour résister aux caresses du monde et ne pas donner l'exemple des égarements les plus insensés, si vous n'évitez pas l'oisiveté.

David avait donné des preuves de sainteté, de bravoure ; et cependant il est tombé. Quelle a été la cause de sa chute ? l'oisiveté. Pourquoi ce prince a-t-il souillé son âme, son trône et tout son règne par un adultère et un homicide? parce qu'il a vécu dans l'oisiveté. Qui a corrompu ce cœur si pur ? l'oisiveté. Qui a rendu cruel ce prince si doux, si clément ? L'Ecriture sainte répond : c'est l'oisiveté. Pendant que ses troupes soutenaient les

fatigues du combat, David était en repos dans son palais, *in domo otiosè remansit.* Regardez après cela l'oisiveté comme un repos innocent, si vous l'osez.

Ecoutez encore ce que vous dit à ce sujet saint Augustin : « Voulez-vous ne pas devenir les jouets des passions, fuyez l'oisiveté et occupez-vous utilement.

D'autre part nous savons que rien n'est plus précieux que le temps, que rien ne s'écoule plus rapidement que le temps, qu'il n'y a rien de plus irréparable que la perte du temps, que rien ne nous est plus nécessaire que le temps, que rien, enfin, n'est moins à notre disposition que le temps. Comment, après cela, pourrait-on justifier une personne qui coulerait dans l'inaction et l'oisiveté les jours qui ne lui sont accordés que pour mériter le ciel ! Dieu, ne l'oubliez jamais, n'a donné le temps avec mesure à l'homme que pour se sanctifier, pour lutter contre le mal et acquérir des vertus. Il ne manquera pas de lui demander un compte rigoureux des jours, des semaines qu'il coulera dans une coupable oisiveté. Ne le prouve-t-il pas par sa conduite à l'égard des vierges folles ? Pourquoi les exclut-il à tout jamais du festin éternel ? parce qu'elles ont négligé de remplir leurs lampes avec l'huile des bonnes œuvres : *non*

sumpserunt oleum secum. Et quoique parées, revêtues de la robe nuptiale, elles sont exclues du ciel : *Clausa est janua.* Eh bien, mes sœurs, êtes-vous maintenant convaincues de cette parole de saint Ambroise, que la gloire éternelle n'est pas destinée au repos, mais au travail et à la vertu : *Non otio, non somno merces paratur?*

Le ciel, qui souffre violence, ne sera jamais accordé aux âmes lâches. Travaillez donc sans cesse pour l'obtenir, et un jour il sera votre récompense. Amen.





LA VANITÉ

Nolite declinare post vana.
Ne vous détournez point du Seigneur pour suivre la vanité.
(I Reg., XII, 21.)

Mes Sœurs,

La vanité, fille de l'orgueil, est un vice qui occupe une très large place dans la vie des jeunes personnes grandes et petites. Chez elles il germe et s'épanouit avec leur premier sourire, et s'attache à leur personne jusqu'à leur extrême vieillesse. Il est rare qu'elles parviennent à le détruire. L'odeur qu'il répand est mortelle pour la vertu. Une jeune fille qui veut être vertueuse doit donc chaque jour se mettre en garde contre ce défaut. Pour vous aider à le combattre, nous allons consacrer cette allocution à vous montrer combien la vanité est puérile dans ses motifs et criminelle dans ses effets.

I

Et d'abord qu'est-ce que la vanité ? Le mot vanité veut dire chose vaine, futile, inutile,

de nulle valeur. La vanité est donc une chose vaine qui ne peut plaire qu'aux personnes vaines... C'est encore une espèce d'amour-propre qui trouve son aliment dans des frivolités et cherche à s'en prévaloir aux yeux des autres, comme il s'en prévaut à ses propres yeux.

C'est un désir immodéré d'être admiré, d'être loué, au moins d'être remarqué et d'occuper l'esprit des hommes. On distingue plusieurs sortes de vanité : les plus communes sont celles de la naissance, de la fortune, de la toilette, de la beauté, de l'esprit et de la vertu.

Mais voyez combien toutes sont puériles dans leurs motifs et criminelles dans leurs effets.

II

La vanité est puérile dans ses motifs. De quoi donc êtes-vous fière ? De votre naissance? La vanité de la naissance consiste à s'enorgueillir d'avoir des parents riches ou titrés, et à s'estimer plus que les autres à cause de leur fortune ou de leurs dignités. Loin de moi la pensée de vouloir déprécier la valeur d'un beau nom. C'est un héritage précieux, un bien légitime, un honneur qui fait souvent envie

à ceux-là même qui feignent de le mépriser. Mais si, à côté de la naissance, il n'y a ni vertu ni noblesse du cœur, où est le mérite? N'est-ce pas le hasard ou plutôt une disposition toute providentielle qui vous a fait naître dans telle condition et non dans telle autre? Une circonstance à laquelle vous êtes étrangère peut-elle être pour vous un motif de vous en prévaloir?

Seriez-vous fière de la grandeur que donnent les richesses? Quand la fortune s'allie au mérite et qu'elle paraît sans prétention, elle n'excite point l'envie et ne provoque point la critique. Mais si elle affecte de la hauteur, si elle croit que l'arrogance remplace le mérite, si surtout elle ne brille ni par le talent ni par la vertu, elle ne recueille que du mépris, de l'aversion et des humiliations. Ainsi se vengent la raison et la justice outragées. Car il n'est ni juste ni raisonnable de s'estimer plus que les autres parce qu'on a plus de fortune. Faut-il donc faire un si grand effort d'esprit pour se persuader que les biens extérieurs n'ajoutent absolument rien au mérite personnel? Le simple bon sens ne révèle-t-il pas combien celui qui les possède ou qui les espère est absurde et ridicule, s'il croit pour cela valoir davantage? Ecoutez ce que vous dit le Saint-Esprit: Ne vous glorifiez point de

vos biens, si vous vivez dans l'abondance : *Non glorietur dives in divitiis suis.* Ce n'est pas l'argent qui donne de la valeur à une personne, c'est le mérite.

Est-ce de votre toilette que vous tirez vanité ? Le Saint-Esprit vous le défend : Ne tirez jamais vanité de vos habits. *In vestitu ne glorieris unquàm.* Ceux qui s'en glorifient, dit saint Chrysostome, se glorifient d'une chose que les vers engendrent et dévorent. Les vêtements sont les stigmates du péché. Quand l'homme était revêtu du riche et précieux vêtement de l'innocence, ce vêtement lui suffisait... Tirer vanité des dépouilles de la bête dont on est forcé de se couvrir, c'est tirer vanité de son péché, de sa chute, de sa honte, de sa dégradation. Un roi jeté dans les fers à juste titre, serait-il honoré pour porter des chaînes d'or ? Non, il serait plutôt méprisé ; il ne tirerait pas vanité de pareilles chaînes, à moins qu'il n'eût perdu la raison ; car, encore bien que ses chaînes fussent d'or, elles n'en seraient pas moins des chaînes ; et précisément parce qu'elles seraient en or, elles lui rappelleraient plus vivement, et avec tristesse, l'honneur de son ancienne royauté et le malheur qu'il aurait eu de tomber d'un si haut rang dans un état si bas que d'être lié, garrotté, emprisonné, privé de la liberté, de la

gloire, de l'autorité. Ainsi, la personne qui est revêtue de beaux et riches habits doit rougir et avoir le cœur plein d'amertume et de regrets, car ces habits ne sont autre chose que le témoignage de sa chute, le voile de sa honteuse nudité.

Est-ce de vos avantages naturels que vous tirez vanité ? Sans doute la beauté est une qualité qui relève la figure, la taille, les formes corporelles, mais cette qualité réelle il ne faut pas l'estimer plus qu'elle ne vaut, ni surtout en concevoir de l'orgueil. Or, c'est précisément à ce double écueil que vient échouer la beauté corporelle. Au fond, que vaut-elle ? Ce que vaut une fleur élégante et richement colorée, qui charme les yeux au printemps, et qui se flétrit avant l'automne. Un rien peut en ternir l'éclat et la détruire entièrement, un accident, une blessure, une maladie, et l'âge infailliblement. Dieu, qui vous l'a donnée et à qui en revient toute la gloire, peut vous l'òter quand il lui plaira ; elle a peu de prix à ses yeux, puisqu'il n'en tiendra aucun compte quand il vous jugera. Or, il est bon juge de la valeur des choses. Pourquoi ne penseriez-vous pas comme lui ?

Cette beauté physique est souvent un présent funeste. A quel péril n'expose-t-elle pas le cœur vaniteux d'une jeune fille ? Elle lui

fait passer des heures entières à se contempler devant une table de toilette, quand elle aurait besoin de travailler pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa mère. Elle n'a qu'une pensée, celle de se produire pour se faire admirer; aussi la vie retirée est ennuyeuse pour elle; la société de ses amies intimes et les joies de la famille ne lui suffisent plus. Sa piété s'en va, et Dieu s'éloigne d'une âme si frivole.

Après la vanité physique, vient la vanité morale. On a de l'esprit, de l'intelligence, des talents et des connaissances; et on veut les montrer, en faire parade pour se faire admirer. Mais prenez-y garde, l'orgueil a pour habitude de s'approprier les dons de Dieu, de s'en glorifier outre mesure, et d'en abuser pour sa propre satisfaction. Par là, il offense l'auteur de tout bien, il s'enfle d'une vaine gloire, et se fait tort à lui-même par ses exagérations. Il y a quelque chose de meilleur que le bel esprit, c'est le bon esprit. Or, celui-là est humble, doux, bienveillant. Il puise ses inspirations dans la foi, et il estime plus le bon plaisir de Dieu que les louanges des hommes. Voilà, mes sœurs, l'esprit que je voudrais vous voir à toutes.

Mais la vanité ne s'arrête pas toujours aux avantages naturels; elle passe souvent jus-

qu'aux choses de la piété. Comment ! Peut-il y avoir quelque chose de commun entre l'orgueil et la piété ? J'avoue que la vraie vertu, la vertu parfaite, exclut l'orgueil avec ses bassesses. Mais la vertu naissante, la vertu des enfants, des adolescentes et même des grandes filles n'est jamais exempte d'imperfection : la vanité s'y glisse et s'y attache comme la rouille à l'acier le mieux poli.

J'admire en vous, mes sœurs, de très belles qualités et je vous en félicite. Vous êtes, la plupart, d'une sagesse qui mérite les plus grands éloges. Mais n'est-il pas à craindre que vous ne le sachiez trop bien, et que vous n'en conceviez de l'orgueil ? Vous n'osez pas dire tout haut : « Voyez donc combien je suis sage, combien je suis laborieuse, combien je suis docile, combien je suis modeste, combien je suis pieuse, enfin, combien je mérite une considération distinguée ! » Mais vous le pensez, et vous désirez que tout le monde le pense aussi, et si vous vous apercevez qu'on ne le pense pas, vous éprouvez du dépit. Voilà comment le perfide orgueil vient gâter jusqu'à vos vertus. Ce n'est pas tout encore, la vanité produit des effets souverainement déplorables.

III

Une femme du monde a dit : c'est la vanité qui, chez la femme, rend la vieillesse ridicule et la jeunesse coupable (1). Comment rend-elle la jeunesse coupable ? Vous le saurez si vous suivez la vanité dans ses diverses phases. Le premier sentiment qui la révèle c'est le désir de plaire, et comme pour plaire il faut paraître, la conséquence rigoureuse est l'ennui de la solitude et l'amour du monde. Tant que le poison de la vanité ne s'est pas glissé dans le cœur d'une jeune personne, elle est simple et sans prétention ; l'intérieur de la famille lui plaît, elle ne connaît pas de plus doux instants que ceux qu'elle passe auprès de sa mère. Mais est-elle devenue l'esclave de la vanité, l'intérieur de la famille ne lui suffit plus, elle a besoin de voir, et surtout d'être vue, car s'admirer et se faire admirer est un des besoins les plus impérieux de la vanité. L'innocence et avec elle la douce paix désertent son cœur, et y laissent, en partant, le trouble et les vagues désirs. Plus de goût pour l'étude et les devoirs de la

(1) Mme Flahaut.

vie chrétienne. Entretenir une tristesse sans but et sans objet, se livrer à de séduisantes rêveries, voilà désormais son occupation favorite, son unique passe-temps.

Je me trompe, il en est un autre, c'est le soin exagéré qu'elle donne à sa parure. Insatiable d'ornements, elle ne pense qu'à briller, à s'élever, à éclipser toute vanité rivale.

Pour satisfaire cette passion dévorante, elle sacrifie tout ce qu'elle a, et elle n'a jamais assez. Dès lors, pauvre au sein de l'opulence, parce que les désirs sont toujours plus grands que la fortune, la cause des pauvres est abandonnée. Mais parmi eux il en est dont l'abandon est surtout criminel. C'est celui d'un vieux père, d'une mère infirme. Sa vanité est un gouffre qu'elle ne peut combler. Hélas ! le gain qu'elle fait chaque jour, chaque semaine, chaque année, est sacrifié à sa parure, et dès lors que reste-t-il pour des besoins réels et pour les œuvres de dévouemeut ?

L'amour de la parure amène l'oubli de la modestie et de la décence. Elle se couvre d'un vêtement d'iniquité, dit le psalmiste. *Operti sunt iniquitate suâ.* Ses parures immodestes sont des épines qui ensanglantent les âmes ; c'est un hameçon qui perce les yeux des hommes passionnés, les enchaîne, les entraîne dans l'esclavage le plus honteux et le plus

dégradant. Elle est préparée, cette créature de Satan, pour prendre les âmes et les tuer. Sa langue, sa légèreté, sa tenue scandaleuse, ses démarches, ses regards, son sourire, son visage, tout en elle est dangereux, tout en elle est diabolique et donne la mort... La fille vaniteuse se tue et tue les autres ; elle se tue autant de fois qu'elle cherche à immoler les autres, et se précipite avec eux dans l'éternel abîme. Oh ! qu'ils sont funestes et criminels les effets de la vanité ! Dites donc, mes Sœurs :

O mon Dieu ! Fermez mon cœur au poison de la vanité ; faites, par votre grâce, que je ne cherche à plaire qu'à vous seul, puisque les applaudissements des hommes ne serviraient qu'à me perdre pour l'éternité. Amen.



LA VAINE GLOIRE

Non efficiamur inanis gloriæ cupidi.
Ne recherchons point la vaine gloire.
(Galat., v., 26.)

Mes Sœurs,

L'homme a de nombreux ennemis à redouter. Plusieurs l'attaquent de front et ouvertement, d'autres se déguisent et cherchent à le surprendre. Ces derniers sont plus dangereux que les premiers. Si votre ennemi vous attaque en face, vous pouvez non seulement vous défendre contre ses coups, mais le terrasser. Si, au contraire, il se cache et tombe sur vous à l'improviste, au moment où vous ne l'attendez pas, il lui est facile de vous donner le coup de la mort. C'est précisément de l'un de ces ennemis déguisés dont je veux vous parler aujourd'hui, afin que vous puissiez vous en défier. Je désire vous faire connaître ses procédés, ses ruses, et vous indiquer les moyens que vous avez à prendre pour éviter ses coups. Cet ennemi dangereux c'est la vaine gloire ou l'amour-propre. Nature,

crime de la vaine gloire et moyens pour en triompher, telles sont les pensées qui vont faire l'objet de cette allocution.

I

Qu'est-ce que la vaine gloire ? La vaine gloire, c'est un mouvement de notre âme qui nous porte à exagérer notre propre excellence et à nous élever au-dessus de nos semblables. C'est le désir immodéré de briller, afin d'obtenir les applaudissements humains. C'est la soif de paraître ; c'est un amour inconsidéré de réputation qui porte à rechercher les louanges de nos semblables.

Le désir d'être justement approuvé dans le bien que nous faisons n'est point blâmable ; s'il en était autrement, Jésus-Christ ne nous aurait point commandé de faire briller aux yeux des hommes la lumière de nos bonnes actions, afin qu'ils en soient édifiés et rendent gloire à Dieu : *Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.*

Mais autre chose est de produire nos bonnes actions en face des hommes, afin que Dieu soit glorifié, et autre chose est de les y produire afin que les hommes nous glorifient

nous-mêmes. Or, c'est ce désir de glorification personnelle qui constitue la vaine gloire et qui est un péché venant de l'orgueil.

La plupart des hommes veulent, non seulement être connus, mais approuvés, mais loués, exaltés, préférés aux autres. Ce défaut est général ; aussi est-il petit le nombre des chrétiens assez détachés d'eux-mêmes pour ne rechercher que la gloire de Dieu. En haut, en bas, au milieu de la société, partout on trouve des âmes qui exagèrent leurs mérites, leurs bonnes qualités, et veulent être applaudies. Ne voyons-nous pas les Apôtres, contents d'eux-mêmes, venir raconter avec trop d'empressement à Jésus-Christ le succès de leurs premiers travaux ? Et saint Grégoire le Grand ne dit-il pas au dernier chapitre de ses *Morales* : « Si j'entre dans mon cœur pour examiner l'intention qui m'a porté à composer ce livre, je vois que je l'ai entrepris dans la vue de plaire à Dieu, mais je reconnais en même temps qu'il se mêle quelquefois à cette première intention d'autres vues moins pures et un certain désir de gloire humaine qui s'empare de mon esprit, comme un voleur qui se jette à l'improviste sur le voyageur au milieu de son chemin. Oh ! qu'il est rare qu'on s'efface entièrement soi-même pour ne laisser apercevoir que Jésus-Christ dans le chrétien ! »

Chacun cherche à se donner des admirateurs et des louangeurs. Celui-ci, parce qu'il est riche, veut être à la tête de tous les emplois et de tous les honneurs ; celui-là, parce qu'il a un château et un vaste domaine, veut avoir toutes les considérations du public. Un autre cherche la gloire dans l'étalage d'un luxe exagéré ou dans l'éclat de son esprit et de ses talents. On se recherche dans les bonnes œuvres que l'on fait par pure ostentation, pour se faire admirer ; dans les aumônes qu'on distribue avec éclat, afin de paraître charitable ; dans les exercices de piété, pour s'attirer la réputation d'une personne pieuse.

Ainsi, vous voyez que l'amour-propre, la vanité et la vaine gloire ne sont point étrangères aux actions les plus saintes.

Dans nos actes les plus secrets, nous aimons à nous persuader que nous sommes plus animés de l'esprit de Dieu que beaucoup d'autres, et nos fautes les plus humiliantes, nous les attribuons à notre faiblesse plutôt qu'à notre malice.

Mais quels que soient les moyens auxquels ait recours notre amour-propre pour s'attirer les louanges des hommes et pallier nos défauts, nous sommes obligés d'avouer qu'il est un mal très pernicieux et qu'il est de notre devoir de le combattre.

II

1° D'abord il ravit à Dieu sa gloire. Dieu seul étant parfait, seul étant le principe et la fin de toutes choses, il a seul droit aux hommages de ses créatures. A lui seul donc sont dus tout honneur et toute gloire : *Soli Deo honor et gloria*. Les cieux la publient éloquemment : *Cœli enarrant gloriam Dei*. Jésus-Christ, tout Dieu qu'il était, ne recherchait point sa propre gloire ici-bas, mais celle de son Père. Et le Tout-Puissant est si jaloux de cette gloire qu'il ne la cédera à personne : *Gloriam meam alteri non dabo*. Tout ce qu'il a fait n'a eu pour but unique que de se la procurer : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus*. Il a créé toutes les nations pour louer et glorifier son saint nom. C'est pour cela que nos saints Livres nous recommandent instamment de tout rapporter à Dieu, comme étant notre principe et notre fin et la source de tout bien. « Quoi que ce soit que vous fassiez, en parlant, en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu son Père : *omne quodcumque facitis in verbo aut opere, omnia in nomine Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri per ipsum*. Soit donc que vous mangiez ou que vous buviez,

et quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu : *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.*

Ne vous glorifiez point de vos vêtements et ne vous élevez point le jour où vous serez en honneur, car il n'y a que le Très-Haut dont les ouvrages soient admirables et dignes de gloire, et ils sont cachés et inconnus aux hommes, dit l'Ecclésiaste : *In vestitu ne glorieris unquam, nec in die honoris tui exalteris : quoniam mirabilia opera Altissimi solius et gloriosa, et absconsa et invisa opera illius.*

Mais quand dans nos bonnes œuvres nous cherchons notre propre gloire, nous intervertissons l'ordre que Dieu a établi, nous lui faisons injure, nous le supplantons en quelque sorte pour nous mettre à sa place dans l'estime des créatures. Aussi saint Augustin ne craint pas de déclarer que l'esclave de la vaine gloire est un voleur qui ravit à Dieu un bien légitime, et qu'il est semblable au démon qui voulut se glorifier à son préjudice. Quelle injustice ! Quelle indignité ! Mais ce n'est pas tout.

2° La vaine gloire nous nuit à nous-mêmes et nous fait un mal immense. Elle empoisonne toutes nos œuvres et rend les meilleures nulles aux yeux de Dieu. Ceux qui font une bonne œuvre pour en tirer vanité, dit le prophète Osée,

sèment le vent et moissonnent la tempête : *ventum seminant et turbinem metent ;* car la vaine gloire est une tempête qui tourmente par mille soucis, par les chagrins, les inquiétudes et les douleurs.

Ceux qui sèment des choses vaines, dit saint Jérôme, ne reçoivent que des choses vaines et stériles : *vacua seminant, inania vacuaque recipiunt.* Ils sont vains, ils ont reçu leur récompense ; vains, leur récompense est vaine, dit saint Augustin. *Receperunt mercedem suam ; vani vanam.*

Ayez soin, dit Jésus-Christ, de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes afin d'être vus d'eux, autrement vous ne recevriez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus ut videamini ab eis, alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum qui in cœlis est.*

Ecoutez encore saint Bernard parlant de la vaine gloire : c'est, dit-il, un mal subtil, un poison secret, une peste cachée, la rouille des vertus, le ver rongeur de la sainteté. Elle change les meilleurs remèdes en maladies et ne laisse produire à la médecine que la langueur. Saint Basile l'appelle un larron adroit qui nous dérobe tout le mérite du bien que nous faisons. Fuyez, dit-il, la vaine gloire,

insinuante, spoliatrice des richesses spirituelles, ennemie adulatrice de nos âmes, ver mortel aux vertus, ravisseur insidieux de tous nos biens.

L'amour-propre fait en nous le contraire de la paresse : il nous fait faire de bonnes œuvres, mais il les gâte et les vicie, et au lieu de nous mériter une grande récompense, il nous laissera les mains vides. Quel malheur de nous imposer de nombreux sacrifices, de nous condamner journellement à un travail rude et pénible, pour n'en recueillir aucun profit ! Il en sera ainsi si nous sommes esclaves de la vaine gloire. Dans cet état, nous ressemblons à un cultivateur qui a ensemencé de vastes champs et ne moissonne rien : *Seminastis multùm et intulistis parùm.* Nous sommes semblables à un famélique qui, malgré la nourriture abondante qu'il prend, est néanmoins dévoré par une faim incessante : *Comedistis et non estis saturati.* On peut nous comparer à un voyageur fatigué par un soleil brûlant, qui ressent d'autant plus les ardeurs de la soif qu'il approche plus souvent de ses lèvres la coupe dont il prétend se désaltérer. Nous sommes comme ce pauvre mendiant que l'on couvre de vêtements, et qui ne peut se réchauffer : *Operuistis vos et non estis calefacti.* Nous sommes l'image frap-

pante de l'ambitieux qui, après avoir caché et entassé dans un sac sans fond des richesses immenses, ne trouve plus rien au moment où il faut les compter : *Et qui merces congregavit, misit eas in sacculum pertusum.* Quelle déception !

Mais l'effet le plus funeste de l'amour-propre est de plonger celui qui en est la victime dans un pitoyable aveuglement sur soi-même. Est-il dans le péché, il cherche à se persuader qu'il est moins coupable que sa conscience semble ne le lui dire. Fait-il une faute humiliante, il n'ose pas même la réparer par une confession humble et sincère. Sa conscience l'accuse, et son orgueil exagéré cherche à pallier sa faute.

Faites un retour sur vous-mêmes, mes sœurs, et voyez si vous n'êtes point esclaves de la vaine gloire. Est-ce pour glorifier Dieu que vous vous adonnez au saint exercice de la prière? Est-ce pour grandir dans son amour que vous fréquentez les sacrements ? Est-ce pour avancer dans la piété que vous assistez au divin sacrifice, et que vous visitez le Dieu de l'Eucharistie ? Est-ce par pure charité que vous faites l'aumône et rendez service ? S'il en est ainsi, vos mérites sont grands. Mais si la vanité et l'amour-propre sont le mobile de vos actions ; si c'est pour vous faire admirer

que vous répandez des largesses dans le sein des malheureux, que vous fréquentez l'église, que vous vous approchez du tribunal de la pénitence et de la sainte Eucharistie, vous avez perdu votre temps, vous avez déjà reçu votre salaire, et Dieu ne vous doit rien : *receperunt mercedem suam.*

Pour éviter un tel malheur, combattons la vaine gloire ; déclarons-lui une guerre à outrance, et efforçons-nous de la détruire en employant les moyens suivants :

III

Et d'abord, nous devons veiller sans cesse sur nous, renouveler souvent notre intention, afin de ne pas nous permettre la moindre action, la moindre parole tendant à nous faire remarquer et à provoquer l'admiration des hommes.

Nous devons ensuite réfléchir sur la vanité de l'estime des créatures. Quand chacun nous exalterait, quand tout le monde ne parlerait que de nous, qu'en retirerons-nous quand le silence se fera sur notre tombe? De quoi nous servira-t-il d'avoir tout été aujourd'hui, si nous devons demain n'être plus rien ?

Nous devons enfin penser sérieusement que

Dieu seul sera notre Juge, et que bientôt il nous dira : *redde rationem villicationis tuæ.*

Voyez Jésus-Christ, notre modèle : il s'est humilié pendant sa vie mortelle, et son Père l'a exalté. Il est aujourd'hui admiré, adoré de toutes les nations civilisées. Les saints ont marché sur ses traces ; de quelle gloire ne jouissent-ils pas au ciel et sur la terre ? Imitons ces grands modèles, et le même sort sera un jour notre partage. *Ad majorem Dei gloriam.* Ainsi soit-il.



L'ORGUEIL

Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.
Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Mes Sœurs,

La religion a placé l'orgueil à la tête de tous les vices, pour nous indiquer que ce monstre est le père et le principe de presque tous les autres péchés. Il est à propos de vous retracer les traits de ce vice, afin que vous en conceviez une souveraine horreur, et que vous l'évitiez avec soin. Essayez d'en comprendre aujourd'hui la nature, la gravité et les effets.

I

Qu'est-ce que l'orgueil ? L'orgueil est une estime déréglée de notre propre excellence, qui nous porte à nous préférer aux autres, ou à nous attribuer ce qui vient de Dieu. Nous disons que l'orgueil est une estime déréglée; remarquez bien ce mot, car tout est là. Toute estime de nous-mêmes n'est

point illicite et coupable. Nous pouvons et nous devons même nous aimer : c'est un besoin de notre nature et une loi de la Providence. L'homme, ayant été fait à l'image de Dieu, porte en lui-même un principe réel de grandeur et de noblesse. Le chrétien surtout, régénéré par le sang de Jésus-Christ, nourri de la chair de Jésus-Christ, destiné à régner éternellement avec Dieu, peut à bon droit se glorifier de tant de grandeurs. « Il y a, dit saint Paulin, un saint orgueil, une élévation très louable, qui tient de la sublimité des anges et de la gloire du ciel. Il y a, continue le même saint, *sancta superbia.... sancta cœlum ambitione petentes*. Cette élévation n'est point, comme l'orgueil, *contre Dieu*, mais *vers Dieu*, et c'est pourquoi, au lieu d'être un désordre, elle est une vertu, une grandeur, un sentiment, un mérite sublime.

Ce n'est pas non plus un péché de désirer l'estime de nos semblables, puisque le Saint-Esprit lui-même nous invite à prendre soin de notre réputation : *curam habe de bono nomine*. Une bonne réputation, en effet, nous est nécessaire pour être utiles à nos frères, et remplir fructueusement les obligations importantes que la divine Providence nous impose (1).

(1) Catéchisme de Rodez.

En quoi consiste donc le vice de l'orgueil ? A s'aimer, à s'estimer outre mesure, et à mépriser les autres. L'orgueilleux admire sans cesse ses qualités, sa beauté, ses talents, ses richesses, son crédit, son esprit, son savoir-faire, la noblesse de sa naissance, l'opulence de sa famille, et ses vertus réelles ou supposées. Au lieu de reconnaître que Dieu est le principe de tout ce qu'il peut avoir d'excellent, et de le rapporter à sa gloire, il se l'approprie, tout comme s'il l'avait de lui-même. Il s'applaudit de mérites qu'il n'a pas ; et, parce qu'il se croit seul digne d'être estimé, honoré, il n'a pour les autres que du mépris ; il les abaisse autant qu'il peut, pour établir sa réputation sur la ruine de celle d'autrui. Voyez le pharisien superbe. Cet homme, infatué d'un mérite qu'il croit avoir, se vante, se glorifie, raconte les actions qu'il a faites ; mais que dit-il des autres ? Il les blâme, il les charge de crimes, parce qu'il croit mettre sa vertu dans un plus grand jour, par la comparaison qu'il en fait avec les défauts d'autrui. Remarquez bien son orgueil, dit saint Augustin : « Je ne suis pas, dit-il, comme les autres hommes. » S'il disait, au moins, comme la plupart des hommes ; mais il se préfère à tous, il se croit seul homme de bien sur la terre. Quelle vanité ! Or, voulez-vous con-

naître, mes sœurs, la malice de l'orgueil? je vous dirai :

II

1° Ce vice est le premier des péchés. Le premier de tous les péchés, dit en effet l'Ecclésiastique, est l'orgueil : *initium omnis peccati est superbia.* C'est par ce péché, dit Tobie, qu'ont commencé tous les maux de l'univers : *in ipsa initium sumpsit omnis perditio.* C'est l'orgueil qui a causé la perte des anges rebelles : ils ont voulu s'égaler au Tout-Puissant, et du faîte de la gloire ils sont tombés dans les profondeurs de l'abîme. C'est lui qui a porté à la désobéissance nos premiers parents, en leur faisant entendre qu'en mangeant des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal ils en sauraient autant que Dieu même, et deviendraient aussi des dieux : *eritis sicut dii.* Et par une terrible punition de Dieu contre l'orgueil, ils ne recueillirent pour eux et pour leur postérité que la confusion, l'exil et la mort.

Aussi, écoutez Tobie parler à son fils : ne laissez jamais l'orgueil dominer dans vos pensées ou dans vos paroles; car c'est par l'orgueil que commence toute perdition : *superbiam numquàm in tuo sensu, aut in tuo verbo,*

dominari permittas : in ipsâ enim initium sumpsit omnis perditio.

L'orgueil, continue saint Bernard, est le premier dans la voie du péché, et le dernier dans celle du repentir.

2° L'orgueil est le plus grave de tous les péchés, parce qu'il usurpe les droits de Dieu. En effet, tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, de qui le tenons-nous? De nous-mêmes? Non, mais de la libéralité divine qui est le principe et la fin de tout. Or, que fait l'homme superbe? Au lieu de rapporter tout à Dieu comme à sa fin dernière, il s'attribue et rapporte tout à lui, et se fait sa propre fin. A Dieu seul appartient le droit de contempler ses perfections adorables; l'orgueilleux est en admiration devant lui-même. A Dieu seul appartient toute gloire, parce qu'il est la source de tout bien : *soli Deo honor et gloria;* l'orgueilleux s'enivre de l'encens de sa propre gloire, et se prévaut des dons qu'il tient de Dieu comme s'ils venaient de lui. Quelle injustice et quelle ingratitude! Aussi, Dieu lui résiste-t-il comme à un rival, l'humilie-t-il et le laisse-t-il tomber dans les plus honteux excès : *Deus superbis resistit... Qui se exaltat humiliabitur.* De là les funestes effets de l'orgueil.

III

Le premier effet de l'orgueil est de nous rendre malheureux. La sainte Ecriture le dit sous différentes formes : il n'y a pas de paix dans les âmes qui résistent à Dieu ou qui se repaissent de vanité. Sa justice permet qu'elles soient punies par où elles ont péché. Combien de personnes dans le monde auxquelles on pourrait dire : si vous aviez un peu plus d'humilité, vous seriez moins malheureuses ! Jugez-en par vous-même. N'est-il pas vrai que la plupart de vos peines viennent de votre orgueil ? Eh ! d'où naissent donc, sinon de l'orgueil, vos regrets, vos chagrins, vos amertumes de cœur, quand vous avez échoué dans vos espérances ? — vos jalousies, qui allument le feu de la colère et de la vengeance quand une rivale l'emporte sur vous ? — et cette agitation qui vous bouleverse au souvenir d'une parole offensante, quelquefois échappée par hasard, sans dessein de causer de la peine ? Il est donc vrai que si vous aviez un peu plus d'humilité, vous seriez moins malheureuse.

Le second effet de l'orgueil est de nous faire violer la loi de Dieu, de nous empêcher d'observer ses commandements. Non, sans l'o

gueil l'homme ne rejetterait pas le joug salutaire de la foi. C'est l'orgueil qui fait regarder la religion comme une servitude, et pousse l'homme à se soustraire à tous les devoirs qu'elle impose. C'est l'orgueil qui déverse le ridicule et le sarcasme sur les pratiques les plus saintes et sur les plus fidèles serviteurs de Dieu. C'est l'orgueil qui fait les impies, les apostats et les hérétiques : témoin Luther et Calvin.

Un homme est-il orgueilleux, il est violent, emporté, vindicatif, parce qu'il se figure qu'on n'a jamais assez d'éloges pour lui ; il est injuste, se persuadant qu'il ne doit rien à personne et que tout le monde lui doit ; il est envieux, parce qu'il regarde l'élévation d'autrui comme son abaissement ; il est souvent impudique, parce que Dieu, qui humilie l'esprit par le corps, permet qu'il tombe dans les fautes les plus grossières et les plus dégradantes. C'est l'orgueil qui divise les frères, qui révolte les enfants contre les auteurs de leurs jours, qui met la discorde dans les ménages et en fait une espèce d'enfer. En un mot, il n'est pas de crime que l'orgueil n'enfante. Aussi est-il appelé par saint Pierre Damien un abrégé de toutes sortes de maux (1).

(1) Catéchisme de Rodez.

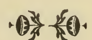
Voilà quelques-uns des effets de l'orgueil. Ce péché, très commun, est le vice de tous les âges et de toutes les conditions ; il prévient, il accompagne la plupart des hommes et les suit partout.

Ce vice ne serait-il pas le vôtre? Examinez.

Ne cédez-vous pas bien souvent au désir immodéré de vous élever au-dessus de vos compagnes? Ne vous glorifiez-vous pas de votre naissance, de votre famille, de vos parents, de vos alliances? Ne rougissez-vous pas de vos parents pauvres, âgés ou infirmes? Ne tirez-vous pas vanité des avantages naturels et surnaturels que vous avez reçus du Ciel? N'affectez-vous pas dans vos manières et dans votre langage pour vous faire admirer? Ne cachez-vous pas vos défauts pour faire parade de vos qualités réelles ou imaginaires? En compagnie, ne rabaissez-vous pas les autres pour faire ressortir vos propres mérites? Dans vos exercices de piété ne recherchez-vous pas plutôt les louanges d'autrui que la pure gloire de Dieu? Lorsque vous paraissez vous rabaisser, n'est-ce pas pour vous faire exalter des hommes et attirer leurs louanges?

Evitez l'orgueil, chères enfants : l'esprit de Dieu ne repose que sur ceux qui ont l'humilité. Ne vous glorifiez de rien, puisque tout ce que vous avez vous le tenez de Dieu. Ren-

voyez à la bonté divine la gloire des avantages qu'elle vous a confiés. Que votre devise la plus fréquente soit celle du grand Apôtre : *soli Deo honor et gloria*. L'orgueil sera confondu à jamais, et l'humilité sera éternellement glorifiée. Ainsi soit-il.





AMOUR-PROPRE

In novissimis diebus erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi... et voluptatum amatores magis quàm Dei.
(II Epist. ad Timoth., III.)

Mes Sœurs,

Ne seraient-ils pas arrivés ces temps marqués par l'Apôtre, où les hommes seront pleins d'amour pour eux-mêmes, remplis d'ambition et d'orgueil, et plus esclaves des plaisirs que vrais serviteurs de Dieu ? Nous ne voudrions pas qu'on pût nous accuser de dénigrer à plaisir l'époque où nous vivons ; mais, hélas ! il ne nous est guère possible de ne pas constater qu'elle est blessée au cœur par l'égoïsme. C'est la plainte qui s'échappe de toutes les poitrines. L'amour de soi, s'écrie-t-on de toutes parts, voilà le dieu qui règne aujourd'hui dans le monde, et qui courbe à ses pieds toutes les âmes.

S'il en est ainsi, mes sœurs, il importe de nous tenir en garde contre cette divinité envahissante. Donc démasquons-la, montrons

tout ce qu'elle renferme de perversité en elle-même et tout le mal qu'elle peut nous faire. Détestable dans sa nature, funeste dans ses effets, voilà l'amour-propre tel qu'il nous apparaît. C'est sous ce double aspect que nous allons l'envisager.

I

Qu'est-ce que l'amour-propre ? Dans le sens le plus large, l'amour-propre est cette inclination naturelle de la volonté qui nous porte à rechercher ce que nous jugeons nous être utile.

On distingue deux sortes d'amour-propre : l'un est conforme à la raison ; il est juste et réglé. C'est la charité que nous devons avoir pour nous. Il s'appelle simplement l'amour de soi. L'autre est mauvais ; il est injuste et sans règle. C'est la recherche de tout ce qui peut flatter les passions. Il retient le nom d'*amour-propre*. On l'appelle toutefois assez communément égoïsme.

Cet amour de soi et de toutes choses pour soi va aux limites les plus extrêmes. Il place tellement sa fin en soi, que si quelquefois il semble sortir de soi, ce n'est que pour y chercher son repos et sa satisfaction. Il ne s'arrête

sur ce qui l'environne que, comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui peut tourner à son profit.

Rien de plus habile, de plus souple, de plus rusé. Quoiqu'il soit pour nous un ennemi domestique, il se cache si bien, il se déguise avec tant d'artifice, qu'il échappe non seulement aux yeux d'autrui, mais à nos propres yeux. Il sait si bien se dissimuler que, très souvent, nous ignorons que nous avons là, au fond de nous-mêmes, le plus redoutable des tyrans. Et ce qu'il y a de plus funeste, c'est que souvent il prend à nos propres yeux les dehors de la vertu et nous cache nos propres défauts. Et, en même temps qu'il dérobe aux yeux de notre conscience nos misères personnelles, il étale à nos regards celles du prochain. Sphinx pour les autres, il est taupe pour soi. Il a deux balances : l'une pour ses propres défauts qu'il diminue à plaisir, pour ses propres vertus qu'il exagère à son gré ; l'autre pour les défauts d'autrui, qu'il surfait sans mesure, et les vertus d'autrui, qu'il amoindrit à l'excès.

Cet ennemi domestique est aussi le plus opiniâtre, le plus difficile à vaincre, par cela seul qu'il est adroit à se transformer, à prendre les dehors de la vertu, et à esquiver les coups qu'on veut lui porter. Si on le chasse

d'un côté, il revient de l'autre, et si on le poursuit avec une ardeur un peu vive, il crie à la cruauté. Il sait exciter la compassion en sa faveur et se faire pardonner la plupart de ses fautes.

Tel est donc, mes sœurs, l'amour-propre considéré en lui-même, dans sa nature intime. Ennemi d'autant plus dangereux qu'il paraît plus aimable, d'autant plus invincible qu'il sait se voiler, d'autant plus cruel qu'il paraît plus dévoué. Avec un tel caractère, il ne peut que nous faire beaucoup de mal.

II

L'amour-propre est sans contredit l'un des plus grands obstacles que rencontre l'œuvre de notre salut, car plus que rien au monde il pousse au mal et détourne du bien, deux choses incompatibles avec le salut, puisque pour se sauver il faut, d'après les enseignements divins, éviter le mal et faire le bien : *declina à malo et fac bonum.*

1° L'égoïsme pousse au mal, car il est lui-même le principe de tout mal. La cause véritable et immédiate du péché est dans l'attachement déréglé de notre cœur aux biens créés. « L'amour de soi, dit saint Thomas,

est en nous la cause de tout péché, en tant que toute affection déréglée aux biens temporels prend sa source dans l'amour déréglé de nous-mêmes. » Ainsi l'orgueil n'est que l'amour déréglé de notre excellence ; la luxure, un amour déréglé des plaisirs qui flattent nos sens ; l'avarice, un amour déréglé de nos intérêts matériels ; l'envie, un amour déréglé de notre propre bien que nous croyons compromis par le bien des autres ; la gourmandise, un amour déréglé de ce qui satisfait notre appétit ; la colère, un amour déréglé de notre bon plaisir ; la paresse, enfin, un amour déréglé de notre repos.

En vertu du même principe, l'amour-propre engendre l'ambition avec ses intrigues et ses bassesses. On veut à tout prix faire parler de soi, s'élever, se grandir outre mesure. Donc il faut rechercher les positions qui nous mettent en relief, qui nous attirent la considération, les adulations et les honneurs.

L'amour-propre produit la cupidité avec ses procédés iniques.

La fortune est une condition indispensable pour jouir : donc il faut, *per fas et nefas*, arriver à la fortune.

C'est aussi pour se procurer une plus grande somme de jouissance, que l'amour-propre engendre le luxe dans l'habitation, la table,

l'ameublement, l'habillement. Les mises les plus tapageuses, les toilettes les plus ruineuses sont des inspirations de la vaine gloire, de l'amour exagéré de soi. Quoi qu'il en coûte, il faut se faire remarquer.

Cet amour est aussi le père de la vanité, qui se repaît de la fumée des louanges, qui se pavane malgré sa médiocrité, qui veut à tout prix fixer les regards.

Enfin, c'est lui aussi qui engendre la détraction qui veut s'élever sur les ruines des autres, la froideur qui accueille les indifférents, l'aversion qui poursuit les hostiles, l'adulation pour les grands et l'aplatissement devant ceux dont on a besoin.

2° L'égoïsme détourne du bien. Il est, en effet, opposé à la grâce qui est le premier principe, la condition indispensable du bien. La grâce, c'est le règne de Dieu dans une âme, c'est l'action divine dans le gouvernement et la direction des puissances de l'âme. Or, si l'amour-propre a pris pied dans un cœur, s'il prétend le diriger, comment Dieu pourrait-il y exercer son empire? Ces deux pouvoirs ne peuvent pas s'exercer simultanément. Pour que l'un soit libre d'agir, il faut que l'autre s'éloigne. Si donc l'amour-propre reste, le grâce ne peut venir; et si elle ne vient pas, comment le bien serait-il possible?

En second lieu, l'amour-propre est opposé à toutes les vertus. En effet, si chaque vice est, en dernière analyse, un amour-propre, comme nous l'avons dit, chaque vertu est aussi, par conséquent, au fond, un renoncement à l'amour-propre, une victoire sur l'amour-propre, une destruction de l'amour-propre. Il y a donc opposition nécessaire entre l'un et l'autre. Quelle vertu, en effet, pourrait vivre avec l'amour-propre ? Serait-ce la foi ? Mais la foi demande que la raison humaine s'humilie devant la raison divine ; l'amour-propre serait-il décidé à faire ce sacrifice ? Serait-ce la charité ? Mais celui qui est plein de lui-même, celui qui ne vit que pour soi, peut-il se donner à un autre, même à Dieu ? Serait-ce l'espérance ? Mais comment attendre quelque chose d'un autre quand on n'a de confiance qu'en soi-même ? Serait-ce l'humilité ? Mais quand on s'adore soi-même, comment s'abaisser devant les autres ? Serait-ce la prudence, la sagesse? Mais celui qui est enivré de la bonne opinion de soi-même sait-il calculer les dangers, tourner les difficultés, écouter les conseils des sages? Ainsi en est-il de toutes les autres vertus; aucune ne peut tenir en présence de l'amour-propre.

En troisième lieu, l'amour-propre gâte les dons de Dieu, de quelque ordre qu'ils soient.

Dans l'ordre naturel, il corrompt l'esprit, le cœur, le corps; dans l'ordre surnaturel, il vicie la prière, les bonnes œuvres, la piété.

1° L'amour-propre vicie l'intelligence en la rendant présomptueuse. L'esclave de l'amour-propre se croit de taille à dominer tous les autres par ses lumières ; il se regarde comme un flambeau capable d'éclairer tout ce qui l'environne ; il s'imagine que rien ne saurait échapper à la pénétration de son esprit ; il croit que, comme l'aigle, il peut regarder en face le soleil de la vérité. Mais cette témérité ne reste pas impunie, les erreurs les plus incroyables en sont souvent les tristes fruits. Origène, Arius, Luther, Lamennais, en sont de mémorables exemples.

2° L'amour-propre gâte le cœur. Le cœur est, de sa nature, doué de nobles aspirations ; il est la source des sentiments les plus tendres, des dévouements les plus héroïques. Il est fait pour embrasser dans ses chastes étreintes l'humanité tout entière, et de plus le Créateur de toutes choses, Dieu lui-même. Mais l'amour-propre vient détruire cette belle organisation ; il en arrête et détourne les nobles inspirations ; il en rapetisse les dévouements ; il en altère les sentiments ; il s'établit au centre du cœur, et il ne se donne pas de repos qu'il n'ait ramené tout à lui. Au lieu de pousser son

cœur à porter ses affections sur tous les êtres qui l'environnent et à réserver ce qu'il a de meilleur pour Dieu, il l'oblige à concentrer vers le moi humain toutes ses ardeurs et ses tendresses. Au lieu de l'exciter à se dévouer au bien de ses frères et à se sacrifier à la gloire de son Créateur, il le force à tout faire pour le moi. Ainsi, il le rend égoïste, étroit, insensible, terrestre et charnel.

3° L'amour-propre détourne le corps et les sens de leur fin. Le corps et les sens, dans l'intention du Créateur, doivent servir à l'âme pour se mettre en relation avec le monde visible, et par là s'élever à la connaissance et à la contemplation du monde invisible ; mais l'amour-propre restreint leur activité à la sphère des jouissances sensuelles.

Le corps et ses sens devraient être un holocauste offert, chaque jour, à la gloire de Dieu ; ils devraient se consumer au service de leur auteur ; mais l'amour-propre les immole au moi.

Enfin, dans l'ordre surnaturel, l'amour-propre vicie : 1° La prière. Il la rend, en effet, orgueilleuse, c'est-à-dire qu'il lui ôte la première condition qu'elle doit avoir pour être exaucée, l'humilité. Une prière sans humilité est un contre-sens, une monstruosité. Dieu se rend volontiers aux vœux des âmes

simples, mais il résiste aux superbes : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* Quand le publicain, convaincu de sa misère, s'arrête à la porte du temple, se prosterne contre terre, frappe sa poitrine et laisse échapper de son âme oppressée par la confusion et la douleur, ces paroles qui se retrouvent sur toutes les lèvres humiliées : *Propitius esto mihi peccatori*, le Seigneur l'écoute avec complaisance et verse dans son âme la paix avec la justification : *descendit hic justificatus in domum suam.* Mais quand le pharisien, plein de confiance en son propre mérite, entre avec assurance dans le sacré parvis, monte jusqu'à l'autel, se pose en face de Jéhovah et lui tient cet incroyable langage : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis point comme les autres hommes, ravisseur, injuste, adultère... Je fais l'aumône et je jeûne deux fois la semaine », Dieu détourne son regard de cet orgueilleux et le laisse se retirer avec tout le fardeau de ses iniquités, accru de cet acte de sotte et sacrilège insolence.

2° L'amour-propre vicie les bonnes œuvres en les rendant infructueuses.

Le mérite de nos bonnes œuvres est sans contredit ce que nous avons de plus précieux ici-bas. C'est l'or avec lequel nous achetons

le ciel. Quels trésors, quelles richesses peuvent lui être comparées? Eh bien, l'amour-propre gaspille cet or. Il enlève à toutes nos bonnes œuvres, même les plus héroïques, tout le mérite qu'elles peuvent avoir. Eût-on donné tout son bien aux pauvres, dépensé ses forces, sa santé, sa vie, aux œuvres de dévouement, pratiqué toutes les mortifications, livré son corps à toutes les austérités : tout cela est sans mérite si l'amour-propre s'en est mêlé, s'il en a été le motif déterminant. En donnant à ces bonnes œuvres un but vain, qui est sa propre satisfaction, il ne leur laisse qu'un motif vain; de sorte qu'au jour des suprêmes justices Dieu pourra dire des esclaves de l'amour-propre : *receperunt mercedem suam, vani vanam*. La récompense qu'ils ont ambitionnée, ils l'ont obtenue; je ne leur dois plus rien.

C'est pour nous prémunir contre le malheur de paraître devant Dieu les mains vides que le Sauveur nous exhorte si souvent à fuir la vaine gloire et l'ostentation : « Prenez garde, dit-il, de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus; autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux. Quand vous faites l'aumône, évitez que votre main gauche sache ce que fait votre main droite. Alors votre

Père céleste, qui voit dans le secret, vous récompensera. » C'est dans ce même but que le prophète Aggée nous invite à scruter les motifs de notre conduite. « Vous semez beaucoup, dit-il, mais vous récoltez peu... Vous ramassez des trésors de mérites, mais vous les mettez dans un sac percé. » *Ponite corda vestra super vias. Seminastis multum, et intulistis parum. Qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum.*

Si tels sont, mes sœurs, les tristes effets de l'amour-propre, qui de vous ne comprendra la nécessité de s'armer contre un ennemi si intime et si pervers? Votre grande préoccupation doit donc être de vous débarrasser de cet hôte si funeste. Mais comment venir à bout de cette œuvre importante? Ah! ce ne sera qu'en vous armant du fer et du feu de la mortification. Avec ces armes, vous couperez dans le vif, vous extirperez ce cancer dévorant; puis, avec le baume de l'humilité, vous mettrez à sa place l'abnégation, l'oubli de vous-mêmes, mieux encore, la haine du *moi*. C'est l'enseignement du Maître : « Celui qui veut venir après moi doit se renoncer soi-même, renoncer à toutes les choses créées, et même se haïr soi-même. *Si quis venit ad me et non odit... adhuc autem et animam suam, non potest esse meus discipulus.* » C'est donc une guerre contre

vous-même que vous devez entreprendre; c'est dur, c'est difficile, mais ce n'est pas impossible. La grâce de Dieu vous soutiendra dans cette œuvre, au succès de laquelle est attaché votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.





LES DÉFAUTS

Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.

Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.

(Matth , v, 48.)

Mes Sœurs,

Par la grâce divine, il y a dans vos cœurs le germe fécond de toutes les vertus chrétiennes ; mais à côté il y a aussi le germe de mille défauts qui poussent, croissent d'eux-mêmes, et se développent insensiblement comme les mauvaises herbes, si vous n'avez soin de veiller et de les étouffer dans leur principe. Ces défauts sont des effets du péché originel. Je veux aujourd'hui vous démontrer la nécessité où vous êtes de vous en corriger, et les moyens que vous devez employer pour cela.

I

Et d'abord, qu'est-ce qu'un défaut ? Un défaut est une habitude, une disposition de

notre âme qui nous porte à faire des actes mauvais.

C'est une habitude, c'est-à-dire une disposition permanente, un état habituel de l'âme. Un seul acte mauvais, un péché isolé, ne constituent pas un défaut, parce qu'ils ne sont pas une habitude.

Le défaut, quand il acquiert un certain degré d'intensité, quand il incline l'âme à des actes gravement coupables, devient un vice. Ainsi, celui qui, fréquemment, sans graves motifs, se laisse aller à de violentes colères, n'est plus simplement sous l'influence d'un simple défaut, mais d'un vice ; celui qui se fait un jeu de la médisance et de la calomnie est esclave d'un vice et non d'un défaut. Le défaut est le vice à son début.

II

Il ne faut donc pas, mes sœurs, traiter légèrement vos défauts. Vous seriez dans une illusion bien grossière si vous les regardiez comme de pures bagatelles. Il n'est si petit ennemi qui ne puisse à la longue faire beaucoup de mal. Il n'est si petit serpent qui ne porte son venin et ne puisse par conséquent donner la mort. Les petits dérangements dans la santé, finissent par la ruiner complètement.

Les petits défauts sont là tous les jours, on ne les chasse pas, ils demeurent ; or, ce qui est durable n'est jamais petit. Qui donc voudrait passer sa vie en compagnie d'un moucheron toujours bourdonnant ? Votre petit défaut est ce moucheron ; pourquoi imposez-vous sa compagnie à tout le monde et à vous-même ? D'ailleurs un petit défaut est toujours le commencement d'un grand. Rien ne grossit plus vite, rien ne multiplie plus promptement qu'un petit défaut. Il ne peut vivre seul, et là où il est accourent non seulement d'autres défauts, mais encore des vices.

Ce n'est rien qu'un grain de poussière, mais laissez la poussière s'amasser, elle couvrira bientôt un meuble tout entier. Tout se tient, tout s'enchaîne dans l'âme humaine : une large déchirure n'est qu'un point oublié, un incendie terrible n'a été qu'une étincelle qu'on a négligé d'éteindre, une chute grave et humiliante n'a été dans le principe qu'une précaution qu'on n'a pas voulu prendre.

Ce qui fait l'extrême danger des défauts, c'est leur petitesse et leur air d'innocence. Les gens qui ne les voient qu'en passant, les regardent en souriant et les appellent même des défauts aimables ; s'ils avaient à faire ménage avec eux, ils changeraient vite d'opinion. On ne pense pas qu'une rose a des

épines quand on la regarde, on s'en aperçoit quand on veut la cueillir. Soyez indulgentes sans doute pour les défauts du prochain, mais soyez implacables pour les vôtres (1). Le devoir vous oblige de vous en corriger.

III

Il y a pour vous, mes sœurs, comme pour tout chrétien, obligation grave d'acquérir la sainteté et de tendre à la perfection. Vous n'êtes en ce monde que pour cela; aussi n'aurez-vous droit au ciel que par la sainteté. Dieu ne veut autour de lui, dans son royaume éternel, que des âmes pures et ornées de la grâce sanctifiante : *Estote perfecti*.

Vous avez sans doute la noble ambition d'acquérir la sainteté qui est en rapport avec votre position. Pour cela, attaquez généreusement vos défauts, combattez-les avec courage, et ne déposez les armes qu'après les avoir extirpés de votre cœur. C'est un devoir pour tout le monde; mais l'obligation est plus stricte pour une pieuse congréganiste. En cette qualité elle doit être la fidèle imitatrice de la très sainte Vierge. Mais comment

(1) *Paillettes d'or.*

acquerrez-vous quelques traits de ressemblance avec ce miroir de justice, si vous tolérez dans votre âme des défauts qui croissent, se développent, et menacent d'étouffer vos vertus ? Les défauts ne sont pas le péché lui-même, mais ils en sont la source et la racine. Voilà pourquoi il ne suffit pas d'éviter le péché, il faut encore vous corriger de vos défauts, qui vous y conduisent insensiblement.

Voilà un cultivateur qui a un champ tout couvert de ronces; il veut l'ensemencer; se contente-t-il, pour cela, de couper les ronces ? Non, mais il les arrache jusqu'à la dernière racine. Sans cette précaution, son travail serait perdu, car les ronces ne tarderaient pas à reparaître et à étouffer la bonne semence.

Voici une personne qui ressent les premières atteintes d'une fièvre. Pour s'en débarrasser, se contente-t-elle d'en arrêter les progrès ? Non, mais elle prend le mal à la racine. C'est par ce moyen qu'elle se préserve sûrement de ses funestes suites. Votre âme, chères enfants, est un champ spirituel dans lequel il n'y a pas que de bon grain, mais où il croît aussi des ronces et des épines, qui menacent d'étouffer le bon grain. Si vous voulez que ce champ devienne fécond, il ne suffit pas de couper de temps à autre les ronces qui

sont vos péchés, mais il faut encore extirper vos défauts qui sont la source et la racine de vos péchés. Votre âme porte en elle un germe de la fièvre du péché, et ce germe tend à se développer. Pour le guérir, il ne suffit pas d'arrêter provisoirement cette fièvre par la trêve avec le péché, il faut de plus la couper jusqu'à la racine, c'est-à-dire détruire vos défauts qui en sont le principe. Dieu le veut : *Estote perfecti... sancti estote.*

Vos intérêts l'exigent. Vous voulez, mes sœurs, parvenir un jour au ciel et entrer dans la construction de la Jérusalem céleste. Pour cela, soyez des pierres précieuses toutes brillantes de sainteté ; car, vous le savez, rien de souillé n'entrera dans le royaume du ciel : *Non intrabit in eam aliquid coinquinatum.* Et comment serez-vous sans souillures si vous vous laissez dominer par vos défauts qui seront pour vous la source d'une infinité de fautes, par vos défauts qui sont des ennemis perfides, et qui, de connivence avec vos passions, ont juré votre perte ? Ils vous flattent, il est vrai, mais c'est pour vous entraîner plus vite dans l'abîme. Armez-vous donc de courage, attaquez sans merci ces tyrans, et luttez comme de vaillants soldats de Jésus-Christ : *Labora sicut bonus miles Christi.* A l'exemple du prophète-roi, écriez-vous avec

un noble courage : « Mes ennemis sont nombreux et puissants, n'importe ! soutenue par le secours d'en haut, je les terrasserai. *Persequar inimicos meos et comprehendam eos, et non convertar donec deficiant.* Et je ne m'en retournerai point qu'ils ne soient entièrement défaits. Je les romprai et ils ne pourront tenir ferme devant moi ; ils tomberont à mes pieds. » Si vous étiez capables d'un pareil héroïsme, quel est le défaut qui pourrait séjourner dans votre cœur ? Les saints l'ont montré, cet héroïsme, et ils ont réussi à dompter leurs mauvais penchants. Voyez le grand Apôtre : attristé de se voir entraîné malgré lui vers le mal qu'il désapprouve et empêché de faire le bien après lequel il soupire sans cesse, se laisse-t-il déconcerter ? Non, mais il lutte, il résiste, et il triomphe.

L'obligation de vous corriger de vos mauvais penchants vous est donc connue. Mais comment en venir à bout ? C'est là la difficulté, c'est là la grande question. Il n'est pas petit le nombre des âmes qui disent en soupirant : il y a longtemps que je combats, et je suis toujours remplie de défauts. Je vais vous indiquer les principaux moyens de réussir.

IV

Le premier moyen que je vous indique et qui renferme tous les autres, c'est de le vouloir sincèrement. La volonté exerce un grand empire sur les puissances de l'âme. C'est l'enseignement du Docteur angélique. Sa sœur, religieuse, lui disait un jour : « Je voudrais me corriger de tous mes défauts et acquérir une grande perfection, que dois-je faire pour cela? » Ma sœur, il faut le vouloir. Oui, la volonté jointe à la grâce peut tout. *Omnia possum in eo qui me confortat.* L'âme douée d'une bonne volonté a recours à Dieu et le prie instamment de seconder ses efforts. Elle fréquente les sacrements, qui sont la source des grâces.

Le second moyen c'est d'étudier votre cœur et d'apprendre à vous connaître. Vous connaissez les défauts d'autrui, mais vous ne connaissez pas assez les vôtres. Vous êtes, comme dit le fabuliste, besacières. Vos défauts personnels sont derrière vos épaules, vous ne les voyez pas ; ceux de vos compagnes sont sous vos yeux et vous les discernez. Faites donc à Dieu la prière de saint Augustin : *Noverim te, noverim me.* O mon

Dieu ! accordez-moi la grâce de me connaître et de vous connaître. A la lueur de ce flambeau divin, vous verrez ce qui se passe dans l'intérieur de votre cœur, ce fonds de corruption que vous portez au dedans de vous-même; et vous serez obligée de dire : C'est moi, Seigneur, qui suis cette orgueilleuse, cette vaniteuse, cette âme sensuelle, vaine, dissipée, inconstante, jalouse, ambitieuse et dissimulée; aidez-moi à triompher de mes défauts. Je veux, avec le secours de votre sainte grâce, éviter le mal, faire le bien et me rendre digne du ciel. Ainsi soit-il.





PASSION DOMINANTE

I

NÉCESSITÉ DE LA COMBATTRE

Sume arma et ingredere prœlium.
Prenez les armes et combattez vaillamment.
(III Reg., XXII.)

Mes Sœurs,

La vie humaine est un combat. Il y a longtemps que cette parole a été dite, et néanmoins elle est toujours vraie. Nul ne peut s'affranchir complètement de cette triste nécessité de la lutte. Les ennemis sont nombreux, puissants et acharnés. L'enfer, le monde et les passions ont juré notre perte, et tant que nous serons sur la terre, ils nous poursuivront sans relâche.

Et parmi eux les plus terribles sont les passions, car c'est par elles que les autres peuvent nous faire du mal. C'est donc contre elles que nous devons tourner nos premiers et plus vigoureux efforts.

Mais dans cette guerre contre nos passions, il est une tactique qu'il faut suivre sous peine d'être vaincu. Attaquer à la fois tous nos mauvais penchants serait s'exposer infailliblement à un échec désastreux. Le moyen le plus sûr, le plus facile, le plus prompt de vaincre, c'est de séparer, de diviser les forces de l'ennemi. Une fiction ingénieuse a rendu cette vérité palpable : le faisceau de dards résiste aux plus puissants efforts ; mais qu'on le délie, chaque dard, pris isolément, se brise sans difficulté.

Mais s'il importe d'imiter ce soldat romain qui triompha de ses ennemis en les divisant, et en les attaquant l'un après l'autre, il importe néanmoins aussi de savoir quel ordre il faut garder dans l'attaque, afin de ne pas agir en aveugle, et de ne pas donner des coups en l'air, car il n'est pas indifférent d'attaquer l'une ou l'autre de nos passions. Or, d'après les maîtres de la vie spirituelle, c'est contre la passion dominante qu'il faut diriger les premiers et les plus rudes efforts. C'est ce dont nous allons nous convaincre dans cette instruction. Nous verrons plus tard quels sont les moyens que nous avons à prendre pour arriver à ce but.

Tout homme a une passion dominante, c'est-à-dire une passion qui l'emporte sur les

autres, soit par sa violence, soit par les tristes effets qu'elle produit. C'est le Goliath de l'armée des Philistins, c'est la source corrompue d'où découlent tous les ruisseaux qui apportent à notre cœur leurs eaux empoisonnées. C'est elle qui produit les plus grands crimes, qui engendre le plus déplorable aveuglement, et qui conduit ordinairement celui qui en subit le joug à l'éternelle réprobation. Considérons un instant les fruits désastreux de cette passion, afin de la rendre à nos yeux aussi haïssable qu'elle est funeste.

1° La passion dominante produit les plus grands crimes. Cette passion, prenant sa racine dans notre tempérament, dans notre caractère, se développe et se fortifie par une série d'actes réitérés, et devient de jour en jour plus violente et plus impérieuse. Elle veut à tout prix être satisfaite ; elle commande avec tant d'empire, que souvent elle nous fait faire ce dont nous avons horreur. Elle ne recule devant aucune abomination. Jugez-en par quelques exemples.

Saül avait été l'élu de Dieu ; ses vertus avaient été la cause de son élévation. Malheureusement il ne réprime point quelques sentiments de jalousie qui naissent dans son cœur au sujet de David. En peu de temps cette jalousie devient une passion violente. Aussi

que de fautes elle engendre! Saül devient d'abord ombrageux; il voit de mauvais œil tous les honneurs que l'on rend à David; puis il devient défiant, et il observe toutes les actions, toutes les démarches de ce prétendu rival; enfin il devient ingrat, il oublie les services que ce berger vient de lui rendre. De l'ingratitude il passe à la dissimulation, et ne pense plus qu'à lui tendre des pièges. La dissimulation le conduit à la cruauté, et à plusieurs reprises il attente à la vie de celui qu'il regarde comme son ennemi.

David lui-même est d'abord un prince selon le cœur de Dieu. Ses vertus ont fait changer sa houlette pastorale en sceptre royal; mais, un jour, une passion criminelle naît dans son cœur; il ne la réprime pas, et bientôt il en est l'esclave. En peu de temps il se souille de deux horribles crimes, un adultère et un homicide.

Salomon est le plus sage des hommes. Dieu bénit son règne par une prospérité générale; mais vers la fin de sa vie son cœur se laisse prendre à un amour désordonné pour les femmes étrangères, et voilà que soudain la folie de la passion prend dans son âme la place des dons de Dieu. Salomon se précipite dans un abîme de débauches sans nom et roule jusqu'à l'idolâtrie. Le plus sage des adorateurs

du vrai Dieu se prosterne devant les idoles des nations.

Aman est le sujet le plus heureux de l'empire persan; chacun fléchit le genou devant lui par ordre du roi. Un seul homme refuse de lui rendre cet honneur. Aman en est piqué au vif; un violent désir de vengeance naît dans son âme ; il le nourrit et cherche le moyen de le satisfaire. Mardochée périra, et tous les Juifs avec lui s'il le faut; mais à tout prix il se vengera. Un amour-propre froissé ira jusqu'à l'extermination de tout un peuple, parce qu'il n'aura pas été réprimé à temps.

Hérode laisse le démon de la volupté se rendre maître de son cœur : il devient incestueux, adultère et homicide.

Judas a tout quitté pour suivre Jésus-Christ, mais parce que le Sauveur lui confie la garde des aumônes qui lui étaient faites, il se laisse prendre à la passion de l'argent. L'avarice le rend hypocrite d'abord, sacrilège ensuite et enfin déicide.

A côté de ces faits historiques, combien ne pourrions-nous pas en présenter d'autres qui se passent tous les jours sous nos yeux ! Consultez les annales du crime, les comptes rendus des cours d'assises, et vous verrez que tous ces forfaits qui font frémir et sont la honte de l'humanité, ne sont que les fruits naturels

d'une passion dominante non maîtrisée. Le vol, la rapine, l'empoisonnement, l'inceste, l'adultère, le viol, l'infanticide, le meurtre, l'assassinat seraient inconnus si la cupidité, la colère, la luxure trouvaient une répression énergique en tous ceux chez qui elles se montrent.

Il est donc bien vrai que la passion dominante viole toutes les lois divines et humaines, franchit toutes les barrières, étouffe tous les sentiments, porte dans les familles le désordre, la honte et la ruine, allume la guerre entre les individus et les sociétés, aiguise le poignard, prépare le poison, dévaste les campagnes, dépeuple les villes, brise les sceptres, renverse les trônes, souille les autels, profane les temples et insulte Dieu lui-même.

2° Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la passion dominante, après avoir accumulé les ruines, entasse encore les ténèbres. Le flambeau de la foi, les lumières même de la raison sont peu à peu obscurcies par je ne sais quelles funestes vapeurs qui s'élèvent de ce cloaque d'abominations et finissent par un aveuglement complet. C'est ce dont il est facile de se convaincre.

Si l'homme passionné pouvait se voir tel qu'il est, il aurait honte de lui-même, et il ferait tout au monde pour se débarrasser d'un

vice qui le dégrade d'une façon si déplorable. Mais il en va tout autrement. L'un des plus tristes effets de la passion est de pervertir le jugement et de faire dévier la raison. Elle met comme un bandeau sur les yeux de l'âme en lui présentant mille maximes fausses, mille préjugés erronés. A la faveur de ce voile épais, elle se cache, et non seulement elle vient à bout de se dissimuler, mais elle empêche de voir clair. Elle montre les choses selon la couleur qui lui est agréable, semblable à cette maladie physique qui colore tous les objets en jaune.

Ce que nous voulons passionnément, dit saint Augustin, nous le regardons comme louable et saint : *sanctum est quod volumus*. Ainsi le vindicatif finit par regarder la vengeance comme un devoir que lui impose le soin de sa réputation et de ses intérêts.

Le médisant se persuade aisément que son défaut n'est que franchise, amour de la justice, zèle pour la religion.

L'impudique trouve dans des instincts naturels ou dans la grande sensibilité de son cœur de quoi légitimer toutes ses débauches : *sanctum est quod volumus*.

La jeune fille, esclave de la vanité, excuse son luxe exagéré, sa toilette excentrique, sa mise immodeste par ce qu'elle appelle exigences sociales, nécessités de position.

L'avare en arrive à croire qu'il est simplement économe, et il se glorifie de ses gains sordides, de ses trésors accumulés au préjudice de la charité et quelquefois des besoins les plus urgents de la famille.

Tel est, mes sœurs, le désordre affreux que la passion produit dans l'entendement. D'après cela il est facile d'expliquer ces chutes qui nous étonnent de la part de personnes que nous avions, jusque-là, regardées comme inébranlables. Ces colonnes sont tombées parce qu'il y avait là une passion qui n'avait pas été maîtrisée en son temps.

Qu'il est donc déplorable l'état de celui qui est asservi par sa passion ! Cette passion est un feu qui le brûle, et en le brûlant elle l'aveugle. Et si encore cet aveugle avait conscience de son aveuglement et voulait être éclairé ! Mais non, c'est un aveugle qui croit y voir, qui veut marcher seul et refuse d'être éclairé. Eh bien ! où aboutira-t-il ? à la mort. Oui, la mort, et la mort éternelle, est le dernier effet de la passion dominante.

3° Séduit, aveuglé, tyrannisé jusqu'au bout par sa passion dominante, le pécheur ne se convertira pas ou ne le fera pas sérieusement, et dès lors sa mort sera celle d'un réprouvé.

Oui, il est moralement certain que l'esclave

d'une passion non maîtrisée ne se convertira pas. Est-il possible, en effet, de renoncer à une habitude qui plaît, que le temps a fortifiée, et qui est devenue comme une seconde nature? Vous verriez plutôt, dit l'Ecriture, un nègre changer de couleur. *Si mutare potest Æthiops pellem suam, et vos poteritis benefacere, cum didiceritis malum.* Le penchant est devenu si violent que, selon l'expression de saint Augustin, qui l'avait éprouvé lui-même, il s'impose comme une sorte de nécessité : *facta est necessitas.* On gémit de cet état de choses, on espère un temps plus favorable; mais vain espoir! Ce moment heureux ne vient jamais. La passion ne vieillit pas. Sous les cheveux blancs il lui reste, sinon la puissance, au moins des désirs, et des désirs irrésistibles. Les malheureux qui attentèrent à la vertu de Suzanne étaient des vieillards. L'âge n'est donc point un remède contre la tyrannie de la passion dominante.

L'approche de la mort communiquera-t-elle à l'âme assez d'énergie pour qu'elle puisse rompre ses liens honteux? N'y comptez pas, mes sœurs. Quand vous aurez été épuisées par un long esclavage, comment pourrez-vous trouver tout à coup assez de forces pour briser vos chaînes? Il faudrait alors un miracle de la grâce, mais ce miracle pourrez

vous raisonnablement l'espérer? Dieu voudra-t-il le faire en faveur d'une pécheresse qui aura passé sa vie à l'outrager? Non, il ne le fera pas, car il est écrit : Vous me chercherez mais vous ne me trouverez pas, vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.*

Donc, mes sœurs, veillez sur votre passion dominante ; efforcez-vous de la maîtriser dès maintenant, afin de ne pas en devenir esclaves et de ne pas subir éternellement les funestes effets de son empire sur votre âme. Soyez fortes contre vous-mêmes ; vous posséderez alors vos âmes dans la paix, et vous trouverez au ciel la récompense de vos triomphes. Ainsi soit-il.





PASSION DOMINANTE

II

MOYENS DE LA COMBATTRE

Obscuratum est insipiens cor eorum.
Leur cœur insensé a été obscurci.
(Rom., I, 21).

Nous avons vu, mes sœurs, dans une précédente instruction, que nous avons tous une passion qui domine toutes les autres, une passion qui est la source d'une multitude de crimes, qui aveugle la conscience et conduit presque inévitablement l'âme qui en est esclave, à la réprobation éternelle. Vous comprenez donc, mes sœurs, combien il est nécessaire de maîtriser cette passion. Il y va de votre éternité, c'est le paradis ou l'enfer : le paradis si vous en triomphez, l'enfer si vous êtes vaincues.

Il est raconté dans le premier livre des Rois que Dieu commanda à Saül, par la bouche de Samuel, de détruire entièrement les Amalécites, sans épargner ni sexe, ni âge, ni même les animaux domestiques ; il fallait tuer

absolument tout. Malgré ce commandement, il arriva que Saül épargna Agag, le roi d'Amalec, et tout ce qu'il avait de plus beau et de meilleur dans ses troupeaux.

Il y a bien des chrétiens qui imitent Saül. Ils font la guerre à leurs petites passions, mais ils épargnent la passion dominante. Comme Saül, ils tuent le bas peuple, mais ils laissent vivre le roi. Mais que fait Samuel? Il va trouver Saül; il lui reproche sa désobéissance aux ordres de Dieu, et, en sa présence, il immole Agag. Voilà ce que vous devez faire, mes sœurs, égorger le roi des Amalécites, c'est-à-dire sacrifier à Dieu, par la mortification, la passion qui règne en vous: l'orgueil, la vanité, la colère, la luxure, la jalousie, l'avarice ou tout autre vice.

Mais comment vous y prendre pour atteindre à un résultat si important et si difficile? Je vais essayer de vous le montrer.

I

La première chose à faire, c'est de chercher à connaître quelle est notre passion dominante, car évidemment on ne peut pas déclarer la guerre à un ennemi que l'on ne connaît pas. Or, si l'on n'y met pas une parfaite bonne vo-

lonté, il sera toujours très difficile de connaître ce monstre que nous nourrissons dans notre cœur au milieu de plusieurs autres. Rusé autant qu'il est despote, il sait se dissimuler sous le voile de je ne sais quelles exigences de tempérament ou de caractère. Et pourquoi se déguise-t-il ainsi ? C'est, ou pour cacher le crime, ou pour le multiplier, ou pour l'amoindrir aux yeux du coupable.

1° Le crime qui se montre, qui s'étale, est toujours odieux, même à celui qui le commet, parce que la conscience proteste ; et c'est pour cela que la passion se déguise. Voyez-vous un Judas voleur se faire l'avocat des pauvres ? *Ut quid perditio hæc? Potuit unguentum istud venundari multùm et dari pauperibus.* Il a vu la sœur de Lazare répandre des parfums sur les pieds du Sauveur ; son avarice sordide proteste contre cette prodigalité ; mais il ne veut pas s'avouer à lui-même qu'il est esclave de cette passion, et alors il la déguise sous le voile de la charité : Pourquoi cette perte ? Que n'a-t-on vendu ce parfum, pour en donner le prix aux pauvres ? *Ut quid perditio hæc? Potuit unguentum istud venundari multùm et dari pauperibus.*

2° Et en se déguisant, la passion trouve le moyen de multiplier les crimes. L'ennemi signalé est peu à redouter ; mais tout est à

craindre s'il parvient à se dérober aux yeux de la sentinelle qui veille. Le choc sera d'autant plus terrible, qu'il n'aura pas été prévu ; l'attaque sera d'autant plus désastreuse, qu'elle sera inopinée; les victimes seront innombrables. C'est en masquant leur jalousie et leur haine contre le Sauveur, d'un extérieur de zèle pour la religion, que les pharisiens, par une série d'iniquités, arrivent au plus affreux de tous les crimes, le déicide. Que d'abominations secrètes ne produit pas une passion honteuse qui se couvre du voile du dévouement, de l'abnégation, et même de la piété ?

3° Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que cette passion, tout en accumulant crimes sur crimes, finit par endormir le pécheur dans la plus fatale sécurité. Que d'artifices, que de détours, pour dérober aux yeux des hommes le désordre de certaines passions ! Et c'est peu que de les dérober aux yeux des hommes, on veut se les cacher à soi-même. Et alors il n'est pas de prétexte que l'on n'invente pour excuser le mal. A force de raisonnements dictés par l'esprit de mensonge, on arrive à se persuader que l'on est moins coupable que bien d'autres ; que le mal est moins grand qu'il ne paraît ; qu'il trouve d'excellentes excuses dans le tempérament, dans

le caractère, dans les circonstances et le reste. Et, là-dessus, on continue à se laisser diriger par la passion, jusqu'à ce que l'on arrive à l'abîme.

Il importe donc, mes sœurs, d'étudier sérieusement notre cœur, de descendre avec le flambeau de la foi dans cet antre où se tiennent nos penchants, afin d'y démêler celui qui commande aux autres. Voici à quels signes vous pourrez le reconnaître :

La passion dominante est le principe le plus ordinaire de nos fautes ; plus que toutes les autres elle trouble la paix du cœur ; elle est la cause du plus grand nombre de nos luttes. C'est elle qui préside à toutes nos actions mauvaises, qui inspire toutes nos résolutions perverses, qui travaille activement à la réalisation de nos projets criminels ; c'est elle, enfin, qui commande avec le plus d'empire, qui se montre le plus intraitable, qui résiste avec le plus d'opiniâtreté et qui — signe infaillible — est le plus chère à notre cœur.

D'après ces données, mes sœurs, il vous sera facile, pour peu de bonne volonté que vous y mettiez, de découvrir quel est le maître qui aspire à la souveraineté dans votre âme.

II

Lorsque après une recherche sérieuse vous aurez fini par découvrir cet ennemi, votre grand devoir sera de le combattre sans délai, sans ménagement et sans relâche.

1° *Sans délai.* Plus nous tardons à attaquer cette passion, plus elle se fortifie et par conséquent plus il devient difficile de la vaincre. Hier des efforts médiocres auraient suffi pour en avoir raison ; aujourd'hui il faut des efforts extraordinaires ; demain il les faudra héroïques ; après-demain, tout sera peut-être inutile. Quand l'arbre sort à peine de terre, le moindre effort peut l'arracher ; quand il est parvenu à la taille des arbrisseaux, il résiste plus longtemps et ce n'est que par des efforts considérables qu'on peut le déraciner ; quand il est devenu un grand arbre, il rend inutiles tous les efforts, même ceux de l'ouragan.

Armez-vous donc, mes sœurs, sans perdre de temps, et entrez en lutte : *sume arma et ingredere prælium.* Qu'attendez-vous ? Que la passion se calme ? Mais la passion n'est jamais satisfaite ; plus on lui accorde, plus elle demande, ses exigences sont sans bornes ;

c'est un abîme qui s'élargit au fur et à mesure qu'il reçoit.

L'âge viendra, dites-vous, et la passion s'éteindra d'elle-même. L'âge viendra : qu'en savez-vous ? Qui vous l'assure ? Qui sait si la cognée n'est pas déjà à la racine de l'arbre ? Qui sait si dans quelques jours cette passion dont vous attendez l'apaisement ne vous arrêtera pas au milieu de votre course par quelques-uns de ces excès qui lui sont familiers ? Mais je veux que l'âge vienne, est-il sûr que la maturité de la vie et même les glaces de la vieillesse éteindront les ardeurs de la passion ? N'y comptez pas : quand les sens vaincus, épuisés ne pourront plus le mal, la passion le voudra encore, et l'impuissance où elle se trouvera de se satisfaire, ne fera que l'irriter davantage. Donc il ne faut pas compter sur le temps.

Soyons d'ailleurs convaincus que plus notre passion se fortifiera, plus nous nous affaiblirons. Chaque jour notre dégoût pour la vertu s'accroîtra, chaque jour la pratique en deviendra plus pénible. D'un autre côté, les ressources surnaturelles diminueront aussi, car l'abus des grâces est ordinairement suivi de la soustraction des grâces. Dieu, par un juste châtiment, s'éloigne de nous à proportion que nous nous éloignons de lui ; et si Dieu se retire, que pourrons-nous sans lui ?

2° *Sans ménagement.* Nous devons nous conduire à l'égard de notre passion dominante comme Samuel à l'égard du roi d'Amalec, ainsi que nous l'avons déjà dit, comme David à l'égard de ses ennemis. « Je les poursuivrai, dit-il, et je les atteindrai : *Persequar inimicos meos et comprehendam eos ;* je les combattrai avec tant d'acharnement que je les briserai et les réduirai à l'impuissance de me nuire : *confringam illos nec poterunt stare;* ils tomberont à mes pieds et je les foulerai : *cadent subtus pedes meos.* » Oui, nous devons nous armer contre notre vice dominant d'une noble et sainte colère ; nous devons le poursuivre jusque dans ses derniers retranchements, nous devons le saisir corps à corps, le terrasser et l'écraser sous nos pieds.

Elle criera, cette passion chère à notre cœur ; elle nous accusera de cruauté ; elle nous traitera de tyrans, de bourreaux, mais laissons-la jeter les hauts cris ; le tyran, le bourreau, c'est elle ; opprimons-la, tuons-la, si nous ne voulons pas en être opprimés: *Nisi prematur, opprimet nos.*

Mais, me direz-vous peut-être avec l'accent du découragement, il y a longtemps que je lutte, et c'est en vain. — Avez-vous combattu sérieusement ? N'avez-vous pas été un peu faible dans l'attaque ? Semblable à la mère

qui couvre de soie la verge dont elle fustige son enfant, n'avez-vous pas craint de faire trop crier ce défaut caressé de votre cœur ?

Et puis ne vous êtes-vous pas jetée trop seule dans l'arène ? Avez-vous prié le Dieu des armées de venir à votre secours ? Si, comme David, vous aviez dit : *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum*, vous aurait-il refusé la force de son bras ? Enfin, selon le conseil des maîtres de la vie spirituelle, vous êtes-vous armée de la mortification du Sauveur ? Avez-vous fui l'occasion ? Celui qui aime le danger, périra par le danger. Avez-vous opposé à ce vice dominant la vertu qui lui est contraire ? Dans la médecine spirituelle, comme dans la médecine corporelle, les contraires se guérissent par les contraires : *contraria contrariis curantur*. Et, pour terminer, avez-vous cherché auprès d'un sage Ananie les lumières et les encouragements dont vous aviez besoin ? C'est lui qui devait vous dire ce que vous aviez à faire : *Ibi dicetur tibi quid te oporteat facere*. Et si vous n'avez rien fait de tout cela, est-il étonnant que votre ennemi soit debout ? Ravisez-vous, prenez tous les moyens qui vous sont indiqués, et vos efforts aboutiront.

3° Et néanmoins, lorsque vous croirez avoir asservi votre passion, ne jetez pas les armes,

mais continuez la lutte avec opiniâtreté et sans relâche. Votre ennemi est terrassé, mais il n'est pas mort; l'animal furieux est enchaîné, mais il n'a rien perdu de sa méchanceté ; le feu qui vous brûlait est caché sous la cendre, mais il n'est point éteint. Ne vous endormez donc pas dans une trop grande sécurité : au premier moment, lorsque vous y penserez le moins, votre ennemi se lèvera plus terrible que jamais ; la bête féroce brisera ses liens, et vous poursuivra avec plus d'acharnement ; le feu se rallumera et vous consumera. Il importe donc de veiller, afin de ne pas vous laisser surprendre ; il importe donc d'opposer la plus sérieuse résistance aux moindres attaques de votre ennemi.

Rappelez-vous, pour vous encourager à cette lutte incessante que si, par malheur, vous deveniez une seconde fois l'esclave de votre passion, votre seconde condition serait pire que la première. *Fiunt novissima hujus hominis pejora prioribus.* Donc, mes sœurs, tenez-vous toujours sur vos gardes et toujours prêtes à la lutte. Ce sera le moyen de vous assurer la victoire, et par conséquent la paix pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.



VICE IMPUR

Tradidit illos Deus in reprobum sensum.

Dieu les a livrés à leur sens réprouvé.
(Rom., 2. 28.)

Mes Sœurs,

Ces paroles vous disent tout de suite le sujet de cette instruction. J'appelle votre attention sur un vice qui remplit la terre de ses ravages. Saint Paul, il est vrai, défend d'en prononcer le nom dans l'assemblée des saints, c'est-à-dire des chrétiens ; mais puisque les femmes chrétiennes elles-mêmes sont devenues les victimes de ce mal hideux, notre ministère nous fait un devoir de le signaler et de le flétrir. Nous tâcherons de le faire avec toute la dignité et toute la gravité que commande un sujet aussi délicat. De votre côté, veuillez élever vos esprits et vos cœurs.

I

De tous les vices qui dominent l'espèce humaine, il n'en est pas de plus répandu que

le vice infâme. Il est de tous les temps et de tous les lieux, de toutes les conditions et de tous les âges. Il se montre presque à l'origine du genre humain ; il se dresse un trône chez tous les peuples ; il triomphe de tous les siècles, et il nous apparaît aujourd'hui comme une divinité devant laquelle l'humanité fléchit le genou et brûle un criminel encens.

Il aime, il est vrai, les ténèbres, mais, pour s'exercer dans l'ombre, sa puissance n'en est pas moins effrayante. Il commande sur les trônes et dans les chaumières, au palais et à l'atelier, chez les riches et chez les pauvres, chez le vieillard et chez le jeune homme. L'enfance elle-même, à l'abri des autres vices, est souvent la victime de celui-ci. La solitude n'a pas pour lui des remparts infranchissables, et le sanctuaire lui-même a vu quelquefois des idoles de chair prendre la place du Dieu trois fois saint.

II

Et cet empire universel, le vice infâme l'exerce avec une cruauté féroce qui s'acharne contre tout l'être humain ; l'esprit, le cœur, le corps, l'âme : tout devient la victime de sa fureur.

1° L'esprit de l'esclave du vice immonde est sans cesse obsédé par les pensées les plus honteuses, par les tableaux les plus ignobles. Si parfois il fait effort pour s'élever dans des régions plus hautes et plus nobles, il retombe bien vite dans la fange et l'immondice qui sont devenues son élément.

2° Le cœur du malheureux est rempli de désirs brutaux, de convoitises infâmes. Là, aucun sentiment un peu noble, mais des aspirations dégradantes ; là, nul dévouement, mais un étroit égoïsme; là, aucune affection véritable, mais une passion fougueuse. « J'ai vu, dit le Père Lacordaire, j'ai vu dans ma vie bien des jeunes gens, et, je vous le déclare, je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans un jeune homme débauché. Je n'ai jamais trouvé d'âmes aimantes que celles qui ignoraient le mal ou luttaient contre lui. »

Ce que le Père Lacordaire dit des jeunes gens, nous pouvons le dire avec autant de vérité des jeunes filles. Elles n'ont plus de cœur dès qu'elles ne sont plus chastes.

3° En tuant le cœur de l'homme, le sens dépravé tue aussi son corps. « N'avez-vous pas rencontré de ces jeunes filles qui, à la fleur de l'âge, portent déjà les flétrissures du temps ; qui, dégénérées avant d'avoir atteint la perfection de leur développement, le front

chargé de rides précoces, les yeux vagues et caves, les lèvres flétries, traînent sous un soleil tout jeune encore une existence caduque? Qui a fait ces cadavres ambulants? Qui a touché cette enfant? Qui lui a ôté la fraîcheur de ses années? Qui a flétri cette fleur naissante? Qui, si ce n'est le vice honteux?

4° Mais voici d'autres ravages. Ce vice inspire à ceux qui subissent son joug les crimes les plus affreux. Voyez, en effet : David est un roi pieux, plein de mansuétude; il est le prophète du Seigneur, et il a cent fois épargné Saül qui en voulait à sa vie; mais un feu criminel s'allume dans son cœur, et le saint prophète se souille dans la fange, et le bon roi dans le sang. Il décrète la mort de l'un de ses plus fidèles et de ses plus vaillants capitaines, et pour arriver sûrement à son but, il n'hésite pas à sacrifier en même temps un grand nombre de guerriers.

L'auteur de l'*Ecclésiastique* rappelle avec douleur que les attraits de la femme ont causé la mort d'un grand nombre : *propter speciem mulieris multi perierunt.*

Salomon est le plus sage des hommes; sa réputation a franchi les mers et les déserts; il a élevé au vrai Dieu le temple le plus magnifique, le plus riche de l'univers; mais un jour la volupté entre dans son cœur, et le sage des

sages pousse la folie jusqu'à fléchir le genou et brûler de l'encens devant les divinités infâmes des nations.

Deux vieillards remplissant en Judée les fonctions les plus nobles, les plus augustes, jettent un regard de convoitise sur la plus chaste des femmes de Juda : « Cède à nos désirs ou meurs, lui disent-ils. » Plutôt la mort, répond Suzanne ; et elle aurait été sacrifiée si le jeune Daniel n'eût dévoilé la cruelle fourberie et les ignobles desseins des deux infâmes vieillards.

Ouvrez les annales du crime, lisez les comptes rendus des cours d'assises ; voyez cette longue série d'empoisonnements, de meurtres, d'assassinats tentés, exécutés parfois avec un raffinement de cruauté, de barbarie qui font horreur ; voyez tous ces cœurs jeunes, purs, innocents, que des infâmes ont flétris, alors qu'ils ne pouvaient pas se défendre ; voyez tous ces enfants, à peine arrivés à la vie, rejetés, repoussés, abandonnés par celui qui fut leur père, étouffés, morcelés, jetés aux pourceaux par celle qui fut leur mère. Eh bien, toutes ces horreurs qui font frémir, qui déshonorent la nature humaine, que l'on ne trouve ni au désert, ni à la forêt, parmi les bêtes fauves, ont leur cause dans le vice immonde.

Est-ce là tout le mal qu'il fait ? Non, allez

au village ; entrez dans ces cabanes où s'abrite la misère ; allez à la ville, parcourez ces rues, ces quartiers délaissés par le luxe et l'opulence. Quel triste spectacle s'offre à votre vue ! Partout des êtres marqués au front des stigmates de la dégradation ; partout des visages flétris avant le temps. Et pourtant ces fronts ont été resplendissants d'innocence ; ces visages ont été beaux; ces membres qui n'inspirent plus que de l'horreur ont été vivants ; ces êtres déshonorés avaient des frères et des sœurs ; ils n'en ont plus, ils n'ont plus rien, pas même des remords. Qui les a dépouillés, meurtris, livrés à la misère, à l'opprobre, à l'ignorance même de leur malheur ? Qui ? toujours le même, le vice infâme.

III

Faut-il, après cela, s'étonner que des châtiments terribles soient réservés à ce vice ? Dieu le punit dans le temps et dans l'éternité. En cette vie par l'aveuglement, l'esclavage, le remords et la rechute ; après la mort par les tourments éternels.

Aucun vice n'obscurcit l'intelligence à l'égal du vice infâme. Toute passion est une éclipse partielle de la raison, mais l'impureté est une éclipse totale. Le voluptueux devient

charnel, selon l'expression énergique de la sainte Ecriture ; il cesse d'être un homme pour devenir un animal, *animalis homo*. Or, continue le texte sacré, l'homme animal ne conçoit rien aux choses de Dieu : *animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt*. Samson, trois fois trahi par Dalila, ne voit pas encore la perfidie de cette femme. Salomon, le plus sage des hommes, s'aveugle jusqu'à adorer les divinités des étrangères dont il est l'esclave. Les deux vieillards, juges en Israël, oublient ce qu'ils doivent à leur dignité et à leurs cheveux blancs ; un père impudique méconnaît ses devoirs envers ses enfants, et il les ruine ; le magistrat perd de vue ce qu'il doit à la justice, et il la sacrifie; l'ami oublie ce qu'il doit à son ami, et il le trahit ; la femme, à son mari, et elle le déshonore. L'épouse de Putiphar sollicite son esclave, Amnon flétrit sa sœur, et David sacrifie Urie, son meilleur capitaine.

Au point de vue religieux, les progrès de l'impiété sont toujours en raison directe des progrès du vice infâme. Trouvez-moi un cœur pur, il sera pieux. Descendez au fond du cœur de l'incrédule, vous y trouverez l'idole de la volupté. Arrachez cette idole, et tout le système d'incrédulité s'évanouit. Pourquoi nos libertins prennent-ils des airs de libres-penseurs ?

Parce que la pensée d'un Dieu vengeur effraye les cœurs dissolus. Les siècles incrédules sont des siècles sans mœurs.

Quand Dieu cesse de régner dans une âme, c'est que la passion s'y est établie, et alors c'en est fait de la liberté. Mais si toutes les les passions sont tyranniques, aucune ne l'est autant que la volupté, parce qu'aucune n'est plus difficile à contenter. Elle demande toujours, et jamais elle n'est satisfaite. Chaque jouissance irrite ses désirs ; sa faim s'aiguise par la pâture qu'on lui donne. Rien alors ne peut lui résister, ni la foi avec ses menaces éternelles, ni le devoir avec ses satisfactions, ni la honte avec ses flétrissures, ni la ruine avec ses sacrifices.

Au milieu de ces chaînes si humiliantes, le voluptueux est sans cesse agité, déchiré par le remords. Le vice dont il est esclave est trop grossier pour qu'il puisse se faire illusion et vivre dans le calme. Non, il n'y a pas de paix pour les impies : *impiis non est pax ;* et l'impiété est dans le vice infâme, car il est une vraie idolâtrie : *mœchia est idololatria*, dit Tertullien. Votre Dieu, dit un autre Père, c'est votre passion honteuse : *Libido tibi Deus.*

Si du moins le malheureux pouvait une bonne fois faire cesser ces tourments en secouant le joug du tyran qui l'opprime ! Mais

non, il sait son ignominie, et il n'a pas assez de force pour se relever ; il connaît la honte de ses fers, et il n'a pas assez d'énergie pour les briser. Il dit : demain, demain, et demain il est plus faible qu'aujourd'hui. Son ennemi s'est fortifié chez lui, le vice est devenu une nécessité, une habitude, une seconde nature. Pour le vaincre, ce n'est pas assez d'une force humaine, il faut la toute-puissance de la grâce. Mais, ce prodige, qui peut se le promettre? Il n'entre pas dans le plan ordinaire de la Providence. Presque toujours l'impudique meurt comme il a vécu : *Lascivia mater impenitentiæ*, dit saint Cyprien : la luxure est la mère de l'impénitence.

Heureux si pour lui tout était fini à la mort; mais non, au seuil de l'éternité la justice de Dieu l'attend. Regarde, lui dit-elle, ces mots écrits sur la porte du paradis : *nihil inquinatum intrabit in eâ* : rien de souillé n'entrera dans le ciel ; or, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, tu n'es que souillure. Tu as méconnu ton Dieu ; les adorations que tu lui devais, tu les as données à la bête. Regarde à qui tu m'as comparé, vois ce que tu m'as préféré. Et maintenant sois maudit à jamais. Je te repousse sans pitié ; je ne te connais pas; tu n'es pas marqué du signe des élus. Je ne vois sur ton front que le signe de la *bête*. Eh

bien ! va partager son sort. Les tortures, la rage, le désespoir seront ton éternel apanage. Oui, mes sœurs, telles seront les destinées de l'impudique. Il est écrit que le ciel n'est pas pour lui : *Nolite errare*, *neque fornicarii, neque adulteri, neque molles regnum Dei possidebunt.*

Ah ! s'il en est ainsi, mes sœurs, qui de vous ne voudra être pure ? Qui de vous ne voudra faire tous les sacrifices pour secouer le joug d'un vice si funeste ? N'oubliez pas néanmoins que nul ne peut être chaste que par la grâce de Dieu. Priez donc celui qui est la pureté même de purifier votre corps, votre esprit, votre cœur, votre âme tout entière. Implorez aussi en toute confiance la protection de la Vierge des vierges, et dites-lui : *mites fac et castos ; vitam præsta puram*, *ut videntes Jesum semper collætemur :* Rendez-nous chastes ; accordez-nous une vie pure, afin que nous nous réjouissions un jour dans la vision de Jésus, notre Sauveur. Ainsi soit-il.



MAUVAIS LIVRES

Mendacium operatus est stylus mendax scribarum.

La plume menteuse des scribes a écrit le mensonge.

(Jérém., VIII, 8.)

Mes Sœurs,

Quand l'homme sortit des mains du Créateur, il se trouva au paradis terrestre en présence de deux arbres : l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal. Dieu lui permit de manger du fruit du premier, mais il lui défendit expressément, sous peine de mort, de toucher au second. Aujourd'hui encore, comme à l'origine des temps, l'homme est placé en présence de deux arbres produisant des fruits bien différents ; il est en face de la presse sérieuse, morale, catholique, qui produit les bons livres, les livres de vie, et en face de la presse frivole, immorale, impie, qui produit les livres mauvais, les livres de mort. Aujourd'hui encore, comme au commencement, Dieu nous fait, par l'Eglise et par ses représentants, un précepte de cueillir les fruits

salutaires du premier arbre, et nous défend de toucher aux fruits empoisonnés du second. Malgré cela, il y a une multitude de chrétiens qui ne craignent pas de porter une main téméraire sur le fruit dont l'usage leur est interdit, qui le goûtent, le font goûter aux autres, et répandent ainsi en eux et autour d'eux la désolation et la ruine.

Il est, par là même, de la plus haute importance de vous prémunir, mes sœurs, contre la lecture des mauvais livres, et de vous détourner à jamais de sucer le poison qu'ils contiennent. Pour atteindre ce but, je vous dirai : Ne lisez jamais ces productions infectes, parce qu'elles ne donnent 1° que des fruits d'incrédulité ou d'indifférence ; 2° des fruits d'immoralité ou de corruption.

I

Avant de développer ces deux pensées, laissez-moi vous dire tout d'abord ce qu'on entend par mauvais livres. On entend par mauvais livres ceux qui font du mal ou peuvent en faire. Tels sont les feuilletons, les journaux, les brochures impies, et les romans immoraux. Les livres les plus dangereux ne sont pas toujours ceux qui prê-

chent ouvertement l'impiété ou blessent effrontément la pudeur, mais qui, sous un nom quelconque, ont des maximes opposées à celles de l'Evangile ou exaltent l'imagination en la remplissant d'aventures chimériques. Considérez les effets de ces sortes de livres, et puissiez-vous toujours en éviter la lecture.

De même, dit saint Augustin, que Dieu nous parle et nous instruit par les bons livres, de même le démon nous parle et nous séduit par les mauvais livres. Si le démon parle, que peut-il dire? S'il parle pour séduire, de quels attraits ne doit-il pas envelopper ce qu'il dit? Le but du démon dans tout ce qu'il fait, est de flétrir l'âme, de la corrompre, puis enfin de la damner. Or, le moyen le plus facile et le plus sûr pour réussir dans cette œuvre abominable est la diffusion des mauvais livres, parce que le mauvais livre captive tout à la fois l'esprit, l'imagination, le cœur, les sens; qu'il peut être consulté à toute heure; qu'il reste le compagnon assidu du malheureux qui l'a accueilli et qu'il n'expose pas à rougir, parce que c'est dans la solitude qu'il accomplit son œuvre de dépravation.

Le démon, tout seul, peut donner de mauvaises pensées, dégoûter de la prière et des bonnes œuvres; il ne peut, tout seul, écrire de mauvais livres, il a besoin que des êtres dégra-

dés et vendus à l'iniquité lui prêtent leur plume et leur talent.

Ecoutez ce que disait un jour Jean-Jacques Rousseau : « Je ne regarde aucun de mes livres sans frémir ; au lieu d'instruire je corromps ; au lieu de nourrir j'empoisonne ; mais la passion m'égare, et avec tous mes beaux discours je ne suis qu'un scélérat. »

Les mauvais livres, s'ils ne portent pas à l'impiété, poussent au moins à l'indifférence. Un grand nombre d'entre eux ne parlent jamais de Dieu, et professent par là même l'athéisme pratique ; d'autres en parlent, mais ils le font avec une inconcevable légèreté ou, au moins, avec une mauvaise foi et une ignorance qui révoltent tout cœur catholique. Leurs maximes sont entièrement opposées à celles de l'Evangile. Pour eux toutes les religions sont bonnes et tous les cultes ont la même valeur aux yeux de Dieu. A leur dire, l'Eglise la meilleure, c'est la plus libérale et la plus tolérante. Les mystères du catholicisme sont des dogmes usés ; ses cérémonies et ses sacrifices, des figures, des poésies et des inventions ; les prêtres, des hypocrites qui abusent de la crédulité du peuple. Ces pamphlets enseignent ouvertement qu'il est bon de connaître le bien et le mal, que c'est ensuite le devoir de chacun de choisir l'un et de réprou-

ver l'autre. Ils répètent à qui veut l'entendre qu'il est avantageux d'être initié aux impiétés et aux maximes corrompues, afin de pouvoir les combattre dans l'occasion. Il y a, sans doute, dans les journaux, ajoutent-ils, dans les feuilletons et les romans certains passages erronés, mais ces libelles sont si éloquents et écrits avec tant d'élégance, qu'ils ornent l'esprit, élargissent les idées et apprennent bien des choses qu'on ignore. Chacun doit laisser de côté les fausses maximes pour ne s'arrêter qu'aux mots éclatants, aux phrases harmonieuses, au style enchanteur qui apprennent à bien parler et à bien écrire.

Entraînées par ces fallacieuses maximes, bon nombre de jeunes personnes dévorent ces sortes de livres, malgré la défense de Dieu et de l'Eglise, des prédicateurs et des confesseurs; et bientôt leur esprit et leur cœur sont infectés d'un poison subtil qui plaît et donne la mort.

Sans doute, ces livres ne font pas perdre tout d'un coup la foi et l'amour de la vertu; mais les poisons non plus ne donnent pas toujours la mort instantanément; il y en a dont les effets sont lents, quoique non moins redoutables. Leur influence se manifeste d'abord par un malaise général et un certain engourdissement dans tous les membres; à la longue

les forces diminuent, le corps dépérit et la mort arrive presque sans qu'on s'en doute. Ainsi en est-il de l'effet des mauvais livres. Tous ne tuent pas l'âme aussitôt qu'ils sont lus; il y en a dont l'action est presque insensible et qui ne tarissent que lentement les sources de la foi. Ils commencent par ôter à la vertu, qu'ils peignent sous des traits sombres et chagrins, les charmes qu'elle avait autrefois. Peu à peu les doutes naissent, les convictions religieuses sont ébranlées. Voyez cette jeune personne habituée à lire ces livres pervers. Dans le principe sa religion s'alarmait en parcourant certains passages antireligieux; aujourd'hui elle se montre insensible au bien comme au mal. Son esprit est séduit. Sa foi ne le captivant plus comme auparavant sous un joug salutaire, elle ne craint plus d'en asservir les dogmes aux lumières de son aveugle raison ; dès lors le flambeau de la foi finit par s'éteindre, et par laisser la pauvre intelligence se conduire à l'aventure.

Oh ! mes sœurs, combien de jeunes filles auparavant fidèles et ferventes ont fait ainsi un triste naufrage dans la foi ! Aujourd'hui elles ne pratiquent plus, ne prient plus et ne rêvent que les folles joies du monde, parce que, pleines de confiance en elles-mêmes, elles ont eu la témérité de lire des feuilletons,

des journaux ou des romans antireligieux. Je vous le répète, ayez en horreur les livres des impies, et rompez tout commerce avec eux. Ils vous paraissent revêtus de la peau de brebis, mais au fond ce sont des loups ravisseurs. J'ajoute que la lecture des mauvais livres produit des fruits d'immoralité et de corruption.

II

Nous portons au dedans de nous-mêmes un fonds de corruption où pullulent les vices. Semblable à une république dans l'anarchie, notre cœur, livré à lui-même, est le théâtre des plus affreuses révolutions. Les passions y causeront les plus tristes ravages, si la vertu ne les domine en souveraine et ne les régit avec un sceptre de fer. Voilà ce qui explique la sévérité de la morale chrétienne, quand elle prescrit une vigilance continuelle sur nos sens, sur nos regards, sur notre imagination, sur les impressions de la nature, et met en tête de tous les devoirs la fuite des occasions dangereuses. Vous regarderiez comme un crime d'écouter volontiers des discours qui blesseraient la pudeur; vous rougiriez de vous trouver dans la société d'une compagne perverse qui tendrait des pièges à votre innocence;

mais les sociétés les plus dissolues et les corrupteurs les plus dangereux vous les trouverez dans les mauvais livres (1). Les romans et les feuilletons dissolus, d'après les pères de la vie spirituelle, sont le poison de la jeunesse et des femmes, ils tuent la moralité et la vertu; ils sont le tombeau de l'homme et de tous les nobles sentiments; ils étouffent le germe du bien et développent celui de toutes les passions, de tous les vices, de toutes les turpitudes. L'innocence, la pudeur, la chasteté, la prudence disparaissent du cœur de ceux qu'une mortelle curiosité pousse à lire les livres dictés par le démon à des écrivains qui sont ses esclaves.

Les plus heureuses inclinations ne tiennent pas contre le poison de ces lectures. Elles détruisent les fruits d'une bonne éducation, altèrent l'innocence des premières années et enlèvent l'amour du devoir. Telle était modeste, innocente, douce, pudique, qui, après avoir lu des romans, n'a plus conservé de traces de cette modestie qui sied si bien à la jeune fille. L'amour de la parure succède chez elle à celui de la simplicité; elle veut faire comme ses compagnes; chercher à plaire comme elles; elle s'en occupe le jour, elle y rêve la nuit;

(1) L'abbé Larfeuil.

elle s'accoutume à n'aimer que ce que le monde aime, et à négliger ce que la religion prescrit; elle a eu la témérité de s'exposer, elle a fait naufrage. Voilà les fruits amers des lectures insinuantes et perfides.

Mais tout n'est pas dit. Voici un autre effet que produiront sur une jeune personne ces lectures pernicieuses. Elles lui fausseront le jugement; elles lui donneront de la vie une idée qui ne sera jamais conforme à la réalité; elles allumeront dans son cœur un désir précoce de l'hymen, désir qui, ne pouvant être satisfait, la laissera en proie à mille imaginations vaines et dangereuses. Elles lui troubleront la tête. Voyez, en effet, une jeune personne qui lit habituellement des romans. Elle s'exalte, elle forme dans son esprit des intrigues dont elle est la principale héroïne, elle s'imagine qu'elle va devenir un personnage extraordinaire; elle rêve pour partager ses destinées un être idéal, doué de toutes les qualités désirables, un vrai chevalier. Mais le moment de l'établissement arrive, et bientôt elle se trouve face à face avec la prosaïque réalité, avec des devoirs pénibles, avec un époux qui n'est pas toujours ce qu'elle avait rêvé, car un mari n'est pas toujours un héros de roman, loin de là, avec un mari qui est fantasque, impatient, maussade, que dirai-je?

qui est peut-être grossier et rustique. C'est alors que commence le chapitre des chagrins domestiques : elle sera malheureuse parce que ses lectures l'auront jetée dans un monde de mensonges, d'illusions, et lui auront ainsi préparé des déceptions amères.

Faites-vous après cela les apologistes des mauvais livres ! Dites qu'on vous a assuré qu'ils ne sont pas mauvais ! Et qui vous l'a assuré ? Un apôtre du libertinage ! celui-là même qui peut-être a juré votre ruine et votre déshonneur. Son témoignage ne vaut rien. Ah ! mes sœurs, si vous avez dans votre demeure des mauvais livres, imitez les premiers chrétiens dont nous parlent les Actes des apôtres ; ils les apportèrent aux pieds des disciples de Jésus-Christ et les brûlèrent publiquement, pour ne pas s'exposer à aller brûler eux-mêmes dans les enfers. Faites de même. Cessez toute lecture capable d'empoisonner votre esprit et votre cœur. Remplacez-les par de pieuses lectures qui vous fassent aimer et pratiquer la vertu, et le ciel sera un jour votre partage. Amen.

MÉPRIS DES PETITES CHOSES

Qui spernit modica paulatim decidet.
Qui méprise les petites choses, tombera peu à peu dans les grandes.
(Ecclésiastique, XIX, 1.)

Mes Sœurs,

Dans le monde on aime les actions qui jettent un grand éclat et auxquelles s'attache beaucoup d'honneur ; et on ne fait presque point d'état de ces petites choses qui sont d'un usage journalier. On les dédaigne en quelque sorte, on les méprise. Toutefois, ne vous faites pas illusion, votre avancement ou votre relâchement dans la vertu dépend presque entièrement de l'importance que vous attacherez aux petites choses ou du mépris que vous en ferez. Quelques considérations vont mettre cette proposition dans toute son évidence. Comme nous nous occupons ailleurs du *soin des petites choses*, nous ne parlerons aujourd'hui que du mépris qu'on en fait. Or, je dis que ce mépris est funeste à la vertu. Cette vérité ressort : 1° de la marche ordinaire de la nature ; 2° des enseignements de la foi ; 3° des leçons de l'expérience.

I

La nature n'agit jamais brusquement et par des transitions subites, mais, en toutes choses, elle procède lentement et par degrés. L'herbe commence à poindre, elle pousse et le fruit paraît, ensuite il grossit peu à peu et arrive enfin à sa maturité. Le plus grand arbre fut un arbrisseau. Le plus grand fleuve fut un ruisseau. Cette marche de la nature est surtout frappante en nous-mêmes. Nous n'atteignons pas tout d'un coup et comme d'un bond l'âge parfait. Nous passons par l'enfance avant d'arriver à la jeunesse; de la jeunesse nous allons à l'âge mûr ; et de l'âge mûr à la vieillesse. Même progression pour notre vie intellectuelle : nous ne devenons pas savants tout d'un coup, mais petit à petit, à force d'études. Pour notre vie morale et chrétienne la marche est la même. Si nous sommes esclaves de viles passions, nous ne nous élancerons pas vers la vertu d'un bond, mais nous y arriverons peu à peu par des efforts soutenus, allant des petites choses aux grandes, des victoires plus faciles au triomphe complet.

Le cœur humain, dans sa marche rétro-

grade vers le mal, suit les mêmes progrès ; car le crime a ses degrés aussi bien que la vertu. Une personne vertueuse ne tombe pas soudain dans l'habitude du vice ou de la tiédeur, mais elle y descend pas à pas. Elle commence par peu de chose, et finit par ce qu'il y a de plus grave. C'est la marche de la passion. Une fille cesse d'être pieuse pour devenir une chrétienne vulgaire ; de chrétienne vulgaire elle devient mondaine ; de mondaine elle devient pécheresse ; et de pécheresse elle devient réprouvée. C'est le terme inévitable : il est horrible, mais le point de départ est imperceptible.

La Vérité éternelle a dit : *celui qui n'évite pas les petites fautes tombera dans les grandes.* Que d'exemples viennent à l'appui de cette vérité ! L'oisiveté conduit David à un regard coupable ; le regard, au désir ; le désir, à l'adultère ; l'adultère, à l'homicide. La présomption rend saint Pierre imprudent ; l'imprudence le conduit au reniement de son maître ; du reniement il tombe dans le parjure ; du parjure, dans le blasphème. Quel a été le principe du sacrilège de Judas ? Trop d'attache aux biens de ce monde. D'où viennent les hérésies qui déchirent le sein de l'Eglise ? D'une petite jalousie suivie d'une autre..... Témoin Luther. D'où viennent les procès ?

Souvent d'un petit refroidissement entre parents ou voisins... Quelle est la cause du déshonneur de cette jeune personne, devenue la honte et l'opprobre de sa famille ? Quelques légères familiarités.

Par rapport à la vertu, les petites choses peuvent être comparées aux postes avancés jetés au dehors d'une ville pour en défendre l'accès. Grâce à ces moyens de défense, l'ennemi, avant d'arriver à la ville elle-même, devra remporter vingt victoires, sans en remporter une décisive. Votre cœur est une place dont la garde vous a été confiée par le roi Jésus. Le monde, le démon, les passions cherchent à s'en rendre maîtres. Tant que vous serez fidèles aux petites choses, votre âme sera environnée comme de postes avancés qui en défendront l'accès; sans la fidélité aux petites choses, au contraire, elle sera comme une ville ouverte : l'ennemi arrivera tout d'abord à la porte de votre cœur, et sa première victoire sera une victoire décisive. Mettez donc pour rempart, entre vous et lui, la fidélité aux petites choses (1).

(1) L'abbé Larfeuil.

II

La foi condamne le mépris des petites choses comme funeste à la vertu : *Celui qui méprise les petites choses, décherra peu à peu,* est-il dit au livre de l'Ecclésiastique, *et il finira par tomber dans les plus grands excès.* Celui qui est infidèle dans les petites choses, continue le divin Maître, le sera également dans les grandes : *Qui in modicis iniquus est, et in majori iniquus est.*

Et comment s'accomplissent ces oracles? C'est, disent les saints docteurs, par le mépris des petites choses que l'on contracte vite l'habitude du péché véniel, et le péché véniel jette les âmes dans une funeste sécurité. Il les précipite dans la tiédeur, et de la tiédeur les conduit, par une pente insensible, au péché mortel. Oui, le péché véniel conduit, sans qu'on sans doute, au péché mortel, tantôt par voie d'illusion, tantôt par voie d'habitude, et souvent par voie de punition.

1° Par voie d'illusion. Il est des personnes dans le christianisme qui aiment la religion et y tiennent; mais elles veulent une religion dégagée de toute pratique accessoire. Elles sourient dédaigneusement aux mots de con-

frérie, d'association, de chapelet, de vêpres; elles ne peuvent tolérer la confession fréquente, la communion de tous les mois. A quoi bon tout cela? disent-elles. On peut se sauver sans toutes ces pratiques! Elles détestent, assurent-elles, le péché mortel, qu'elles ne voudraient pas commettre pour tout au monde; mais elles traitent le péché véniel de bagatelle : aussi, elles se permettent des lectures très légères; elles sont de toutes les fêtes et de toutes les parties de plaisir. Avec une pareille conduite, leur sera-t-il aisé de discerner le point qui sépare le péché véniel du péché mortel, lorsque les plus profonds théologiens sont souvent embarrassés pour faire ce discernement? Qu'il est donc à craindre qu'elles passent, sans s'en douter, du véniel au mortel!

2° Le péché véniel conduit au péché mortel par voie d'habitude. De même qu'on ne parvient pas tout d'un coup à la sainteté et à la perfection, mais par degrés, petit à petit; de même aussi on ne devient pas tout d'un coup mauvais; ce n'est que graduellement, à force de se familiariser avec le mal, qu'on arrive au crime et à l'habitude du crime. Une première faute coûte, inspire de l'horreur, fait rougir; une seconde nous révolte moins; une troisième nous trouve froids, insensibles; une

quatrième nous enchante. Après s'être familiarisé avec le mal, on s'y livre sans remords et sans scrupule, et on finit par avaler l'iniquité comme l'eau. C'est le langage de l'Ecriture.

Le démon ne l'ignore pas; aussi, de prime abord, ne nous propose-t-il jamais de grandes et énormes fautes. Pour mieux réussir, il s'insinue en nous petit à petit. Il commence par nous persuader que c'est bien peu de chose que de manquer une prière, que de dire un mensonge, que de considérer une mauvaise pensée, que d'entretenir certaines liaisons dangereuses, que de se permettre certaines familiarités. Et quand, ainsi, il est parvenu à endormir notre conscience, il nous porte à de graves manquements; il nous enlace de plus en plus dans ses filets et nous conduit jusqu'aux derniers excès.

Voyez une personne adonnée au vol. Par où a-t-elle commencé? Par de petits larcins commis dans la maison, sur des objets de peu de valeur; ensuite elle a pris l'habitude du crime, qu'elle commet aujourd'hui sans remords.

Ecoutez un blasphémateur; il a commencé par quelques paroles grossières, et aujourd'hui, à tout propos, il vomit l'injure contre le Ciel. C'est une vérité terrible et pourtant incontestable, que le plus souvent le premier

pas de la damnation éternelle commence par le mépris des petites choses.

III

J'ajoute que l'expérience prouve que le mépris des petites choses est funeste à l'innocence. Les petites choses sont l'égide qui protège le cœur vertueux contre les attaques de l'esprit de ténèbres. Un soldat armé de toutes pièces est fort contre l'ennemi ; mais si, fatigué de la pesanteur de son armure, il vient à s'en dépouiller ; s'il jette ici son bouclier, là son casque, plus loin sa cuirasse, il est certain qu'il sera facilement vaincu. Quand David va combattre Goliath, Saül le revêt de son armure royale, mais le jeune pâtre, peu familiarisé avec cette sorte d'armes, en est plutôt gêné que protégé ; il s'en débarrasse donc ; mais il conserve son armure habituelle : sa confiance en Dieu, sa fronde, ses pierres bien lisses, et il est vainqueur.— Soyez vous-mêmes fidèles à tous les moyens que vous suggèrent la piété et la prudence chrétienne.— N'oubliez pas que, dans la vertu, les petites choses protègent les grandes. — Les pratiques de piété sont comme une enceinte dont les parties se soutiennent mutuellement et se relient entre elles par des rapports néces-

saires et secrets. — Si l'ennemi vient à bout de faire une brèche, tout notre système de défense s'affaiblit, une concession en amène une autre et, fatalement, de chute en chute, nous arrivons à l'abîme.

Vous n'avez pas besoin, mes sœurs, pour vous convaincre de ces vérités, d'étudier un autre cœur que le vôtre. Comment avez-vous perdu votre ancienne ferveur ? Comment avez-vous fait une brèche à la plus belle des vertus ? N'est-ce pas que vous avez délaissé des pratiques auxquelles vous étiez fidèle autrefois ? N'est-ce pas que vous avez cessé de veiller sur vous ? Le démon vous a demandé d'abord l'abandon de vos visites au très saint Sacrement, vous le lui avez accordé. Ce n'est pas un péché, mais c'est une défaite ; cette défaite vous a rendue plus faible et a rendu votre ennemi plus entreprenant. Il vous a demandé ensuite le sacrifice de vos lectures de piété, jusque-là pleines de charmes pour votre esprit et votre cœur, et devenues insipides depuis ; et vous le lui avez accordé. Ces concessions obtenues, le démon a frappé un plus grand coup : vous aviez une règle de vie; longtemps vous y avez été fidèle ; c'était un moyen de ferveur et de mérites ; vous l'avez abandonnée, vous voilà dans la tiédeur. Devenue indocile aux inspirations de la grâce,

vous en avez senti tarir en vous, peu à peu, l'onction sainte, et vous avez perdu la ferveur. Dès lors, l'esprit de vanité s'est glissé dans votre conduite, dans vos démarches, dans vos actions, vos paroles et vos vêtements. Les mauvaises pensées ont absorbé votre esprit; des affections trop naturelles ont enchaîné votre cœur; et, enfin, vous êtes tombée dans des fautes qui vous étonnent, vous humilient et vous désolent. Voilà où vous a conduite le mépris des petites choses.

Saint Liguori nous rapporte à ce sujet un trait frappant. La vénérable sœur de l'Incarnation avait connu une personne qu'elle croyait être une grande sainte. Après sa mort, elle l'invoquait comme une protectrice. Mais une vision vint la tirer de son erreur. Elle l'aperçut en enfer, entourée d'une foule innombrable de petits insectes qui représentaient les péchés véniels qu'elle avait eu l'habitude de commettre. Parmi ces insectes, les uns disaient : par nous tu as commencé ; les autres reprenaient : par nous tu as continué. Mais à côté d'elle était un monstre affreux qui répétait : par moi tu t'es perdue. Ce monstre représentait le péché mortel, où l'avait conduite insensiblement le mépris des petites choses.

Que Dieu, mes sœurs, vous préserve à jamais de devenir la proie de ce monstre! Amen.



FAUSSE PIÉTÉ

Amen dico vobis : nisi abundaverit justitia vestra plùs quàm Scribarum et Pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.

Je vous le dis en vérité : si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas au royaume des cieux. (Luc, III.)

Mes Sœurs,

Les Scribes et les Pharisiens étaient, chez les Juifs, ce qu'il y avait de plus pieux, de plus saint, de plus juste, en un mot; néanmoins le divin Sauveur réprouve leur justice comme imparfaite et insuffisante, et nous déclare formellement que si la nôtre n'est pas plus abondante et plus parfaite, nous n'aurons aucune part au royaume de Dieu. Pourquoi le divin Maître rejette-t-il la justice des Pharisiens? Parce qu'elle est fausse : fausse dans son objet, fausse dans sa fin, fausse dans sa forme. Dans son objet, parce qu'elle affecte une régularité scrupuleuse pour les moindres observances, tandis qu'elle néglige les devoirs les plus essentiels; dans sa fin, parce qu'elle ne se

propose pas les intérêts de Dieu, mais les intérêts de l'homme ; dans sa forme, parce qu'elle est tout extérieure. Une telle piété est digne, sans nul doute, de tous les anathèmes; mais prenons-y garde, mes sœurs, si les Pharisiens sont passés, le pharisaïsme reste. Il y a encore aujourd'hui trop de chrétiens dont le Sauveur doit réprouver la justice. Démasquons cette piété pharisaïque, afin que nous donnions à la nôtre les seuls caractères qui peuvent la faire agréer du souverain Juge et nous ouvrir le ciel.

I

La piété pharisaïque est viciée dans son objet, parce qu'elle met une exactitude rigoureuse à accomplir les plus légères pratiques, tandis qu'elle néglige les points les plus essentiels de la loi. Elle dépense un zèle prodigieux pour l'observation des simples conseils, tandis qu'elle se met peu en peine d'accomplir les préceptes les plus formels. Par un déplorable renversement des choses, elle fait passer l'accessoire avant le principal, les pratiques de surérogation avant les devoirs les plus rigoureux. C'est cet abus criminel que le Fils de Dieu condamne dans les Pharisiens :

« Malheur à vous, dit-il, malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que toute votre piété se réduit à observer certaines cérémonies, à suivre certaines coutumes, à payer certaines dîmes qui ne sont pas même prescrites par la loi, tandis que vous transgressez sans scrupules les devoirs les plus graves qui vous sont imposés par la justice, la charité et la foi : *Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ qui decimatis mentham et anetum et cyminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium et misericordiam et fidem.* Jamais reproches plus mérités, mes sœurs ; car, en effet, la loi leur ordonne d'être équitables, et, malgré leur apparente piété, ils sont injustes et rapaces ; elle leur commande de pardonner à leurs ennemis, et ils sont rancuneux et vindicatifs ; elle leur prescrit les œuvres de la foi, et ils ne font que les œuvres de leurs passions et de leurs caprices. Esprits dévoyés, ils craignent d'avaler un moucheron, et, sans peine, ils engloutissent un chameau : *excolantes culicem, camelum autem glutientes.* Ils gardent le jour du sabbat avec superstition, refusant de faire le moindre travail, mais ils ne craignent pas, en ce même jour, de conspirer contre le Fils de l'Homme et de lui dresser des embûches. Ils lavent leurs mains avant le repas avec une exactitude sans égale,

ils font aux Apôtres un crime de manquer à cette observance, mais en même temps ils ne rougissent pas de les souiller de rapines et de débauches. Ils font au temple les offrandes les plus minutieuses, mais ils laissent leurs parents manquer du nécessaire. Ils ont peur de se souiller en entrant au prétoire de Pilate la veille de Pâques, mais ils ne redoutent pas de tremper leurs mains dans le sang du Juste en criant du dehors : *Tolle*, *tolle*, *crucifige eum*. Pareil abus, mes sœurs, ne se retrouve que trop souvent dans la piété d'un grand nombre de chrétiennes.

Voyez cette femme qui passe peut-être pour un prodige de sainteté dans sa paroisse, tant sa dévotion éclate aux yeux de tous. Elle est, en effet, la première dans l'assemblée des saints ; elle ne manque aucun exercice de la paroisse ; elle est de toutes les confréries et de tous les tiers-ordres ; elle porte tous les scapulaires ; sa bibliothèque est remplie d'ouvrages de piété ; sa chambre est un vrai oratoire ; elle fait chaque jour une longue oraison ; elle assiste tous les matins à la messe ; chaque soir elle récite son rosaire et fait sa lecture pieuse ; elle prend même part, dans l'occasion, aux œuvres de charité. C'est parfait. Avec cela on ne peut manquer de mériter une des places les plus distinguées du pa-

radis. Et pourtant, mes sœurs, cette femme est maudite de Dieu. Pourquoi ? Parce que sa dévotion est fausse. A première vue, vous croiriez qu'à une fidélité si scrupuleuse dans les moindres observances doit se joindre l'accomplissement des devoirs les plus rigoureux ; il n'en est rien cependant. Voyez, en effet, ce qui se passe. Que cette femme soit contrariée, je ne dis pas dans des choses sérieuses, mais dans ce que nous appelons des riens, et aussitôt elle se montre hautaine, impatiente, aigre, se prévalant de sa vie régulière et de sa vertu rigide pour se croire en droit de faire en tout son bon plaisir, et trouvant très mauvais qu'on ose lui contester ce droit en la contrariant dans ses caprices. Pénétrez avec elle au sanctuaire domestique, voyez-la au sein de sa famille. Elle n'a aucun ménagement pour son mari. A ses yeux, il n'est rien moins qu'un impie, parce qu'il n'a pas la même dévotion qu'elle. Etant plus pieuse, elle croit avoir le droit de tout diriger ; c'est pourquoi elle entend que tout lui soit soumis : serviteurs, servantes, enfants et mari. Sa volonté, c'est la loi devant laquelle tous doivent s'incliner et aux pieds de laquelle doivent venir se briser toutes les résistances. Toute rébellion provoquerait des orages, puis des bouderies et des tristesses sans fin. A-t-elle pour ses

enfants une véritable affection ? Non, elle est trop sévère ou trop indulgente. S'occupe-t-elle de l'ordre, du travail, de l'économie qui seuls assurent la prospérité des familles ? Elle a passé une partie de sa journée aux exercices de piété, que lui importe le reste ?...

Mais voici, mes sœurs, un autre spectacle non moins attristant. C'est une jeune fille échappée à la première enfance. Peu s'en faut qu'elle ne fasse l'admiration de toute sa paroisse. Elle est Enfant de Marie ; ses compagnes lui ont même donné un emploi d'honneur dans la sainte Congrégation ; elle est empressée à orner les autels de la sainte Vierge ; aux fêtes de la Reine du Ciel, elle couvre son front du voile blanc, elle suspend à son cou la sainte médaille, elle passe autour de ses reins, comme un symbole de chasteté, le cordon bénit. Lorsque l'airain sacré appelle les congréganistes ou le peuple chrétien au temple saint, elle accourt en toute hâte, se mêle à la prière publique et chante les louanges de Dieu. N'est-ce pas là un modèle de vraie piété ? Attendez un moment. Suivez-la de près. Au sortir de l'église elle rentre à la maison ; mais quel caractère maussade ! quelle humeur chagrine ! Elle ne dit rien, ou si elle parle ce n'est que pour mortifier ceux à qui elle s'adresse, serait-ce son père ou sa mère.

Elle est pour ses frères et sœurs un vrai despote. Son plaisir est de les contrarier ou de les signaler à la sévérité de ses parents. Elle voit du mal en tout et ne sait rien pardonner. Si elle n'est pas d'humeur sombre, elle est enjouée à l'excès, elle n'a plus dans la gaieté ni réserve ni mesure ; elle ne sait plus se respecter ni se faire respecter ; son front cesse de rougir, son œil se remplit de convoitises, son imagination court à travers toutes les débauches et son cœur bouillonne comme un volcan prêt à vomir sa lave. Vienne alors une tentation un peu violente, et tout cet échafaudage de vertus s'écroule en un instant.

Peut-être cette jeune personne trouve ou dans son entourage ou dans son tempérament une sauvegarde contre ces graves désordres. Soit ; mais alors elle sera esclave de sa langue. Sans scrupule elle est médisante et calomniatrice. Elle se croit même en droit de censurer et de juger tout le monde. Rien n'échappe à sa critique, les personnes les plus respectables moins que les autres.

Voilà, mes sœurs, où conduit généralement la fausse piété. Est-ce à dire que toutes ces pratiques dont nous avons parlé doivent être abandonnées ? Non sans doute, mais il ne faut les considérer que comme des moyens de nourrir votre piété et non point comme cons-

tituant l'essence de la dévotion. Nous ne devons voir en elles que l'accessoire et chercher le principal dans l'accomplissement des préceptes divins et des devoirs de notre état. Il est de toute nécessité de vous attacher au précepte d'abord, sauf ensuite à suivre, s'il est possible, ce qui n'est que de simple conseil. De cette sorte, votre piété sera vraie dans son objet. Elle doit l'être aussi dans sa fin. C'est notre seconde réflexion.

II

La fin de la véritable piété, c'est la gloire de Dieu, car, d'après saint Thomas et les maîtres de la vie spirituelle, elle n'est autre chose qu'une prompte volonté à pratiquer avec joie tout ce qui regarde le service de Dieu.

Les pharisiens détournaient la piété de sa véritable fin en lui donnant pour but, non pas la gloire de Dieu, mais leur propre gloire à eux-mêmes. « Ils font toutes leurs œuvres, dit le Sauveur, pour être vus des hommes : *omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.* Ils aiment à prier debout dans les synagogues et aux carrefours... Ils se font des visages exténués, afin de faire croire à leurs mortifications : *Amant in synagogis et in an-*

gulis platearum stantes orare... Exterminant facies suas, ut appareant hominibus jejunantes. Avec cela, ils recherchent les premières places dans les synagogues et dans les festins : *Amant autem primos recubitus in cœnis, et primas cathedras in synagogis.* Ils veulent être salués dans les rues et être appelés maîtres : *Amant salutationes in foro, et vocari ab hominibus rabbi.* »

Que de chrétiennes ressemblent à ces pharisiens ! Elles suivent nos processions ; elles sont membres de nos pieuses confréries; elles chantent les louanges de Dieu; elles gémissent sur la dépravation des mœurs, sur l'indifférence du siècle. Cette religiosité extérieure, ce zèle apparent pour la religion séduisent les âmes simples, qui conçoivent pour ces personnes de la vénération et les environnent de respect. Par là, elles prennent de l'empire sur ce qui les entoure; elles s'ingèrent dans les affaires d'autrui, et finissent par exercer un pouvoir d'autant plus absolu qu'il a l'air d'être plus désintéressé. C'est ainsi qu'au lieu de rechercher les intérêts de la gloire de Dieu, elles font les affaires de leur orgueil et de leur esprit de domination.

Si la vanité et l'orgueil faussent la dévotion, d'autres vues l'altèrent également. Voyez-vous cette jeune personne qui cesse tout à

coup ses désordres extérieurs et paraît se ranger sous la loi d'une rigoureuse piété ? Elle veut arriver à une position qu'elle convoite depuis longtemps, et à laquelle ses propres mérites n'ont pu la faire parvenir. Elle espère être plus heureuse si elle vient à bout de se faire recommander par une vie extérieurement très régulière. Elle jette les oripeaux de la courtisane pour se revêtir de l'humble vêtement de la chrétienne; elles cache ses vices sous les dehors de la vertu.

Cette femme, cette jeune fille, veulent se faire admettre dans une maison honorable ; elles pourront ainsi être remarquées, et acquérir de la considération et de l'estime. Mais la piété la plus solide est de tradition dans cette maison ; nul n'y est admis s'il est hostile ou simplement indifférent aux principes religieux et s'il ne fait acte public de christianisme pratique. Eh bien, elles n'hésiteront pas un instant à masquer leurs désordres sous les apparences d'une dévotion franche et courageuse.

Voilà, mes sœurs, comment les pharisiens de tous les temps sont habiles à faire servir une piété apparente au jeu et à l'assouvissement des plus détestables passions, au lieu d'en faire un moyen légitime de glorifier Dieu.

Mais ce n'est pas assez pour eux de vicier la piété dans sa fin, ils la faussent encore dans sa forme.

III

L'une des grandes raisons pour lesquelles Dieu a décrété qu'il y aurait un jugement universel à la fin du monde, c'est que le souverain Juge voudra en quelque sorte justifier ses propres jugements, en faisant paraître devant le genre humain tout entier l'état de conscience de chacun. Et en réalité, mes sœurs, nous sommes forcés de convenir que, pendant leur vie terrestre, un trop grand nombre de chrétiens paraissent ce qu'ils ne sont pas et ne paraissent pas ce qu'ils sont. Les justes, par humilité, prennent les apparences des pécheurs, et les pécheurs, par orgueil, contrefont la piété des justes. Cette dernière façon d'agir est très coupable et plus fréquente qu'on ne le croit. « Fils de l'homme, disait le Seigneur à Ezéchiel, crois-tu connaître à fond la conduite de mon peuple ? *Fili hominis, putasne, vides tu quid isti faciunt?* Non, tu ne la connais pas, parce que tu n'en vois que les dehors et les apparences. Mais perce ces murailles hypocrites, entre dans le sanctuaire du cœur de ce peuple, et tu y verras d'affreuses

abominations : *Fode parietem, ingredere, et videbis abominationes pessimas.* Ce peuple m'honore, mais c'est du bout des lèvres ; il m'offre des sacrifices, mais qu'ai-je besoin du sang des boucs et des génisses? Ce que je demande, c'est le cœur, et surtout le cœur contrit et humilié ; mais le cœur de mon peuple est loin de moi : *cor autem eorum longè est à me.*

Tel est, mes sœurs, le dernier trait sous lequel le Fils de Dieu nous représente la fausse piété des pharisiens, piété toute superficielle, tout extérieure, toute sur les lèvres, et rien dans le cœur. Cette piété n'est qu'un cadavre ; elle manque de ce qui fait la vie, le sentiment du cœur.

Dieu l'a repoussée chez les juifs ; il la repousse chez les chrétiens avec une indignation encore plus marquée. La loi ancienne était une loi de crainte ; elle pouvait donc, à certains égards, comporter un culte moins parfait, mais la loi nouvelle étant une loi d'amour, elle condamne forcément tout culte qui n'a pas pour principe la charité. C'est pourquoi le Sauveur nous déclare que le temps est arrivé où il ne reconnaîtra plus pour vrais adorateurs que ceux qui adorent en esprit : *Venit hora et nunc est quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu.*

Dieu, dit encore le Sauveur, est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent le fassent en esprit et en vérité : *Deus spiritus est, et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare.*

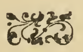
Si, d'après ces principes, nous apprécions la piété d'un grand nombre de chrétiens, et surtout de chrétiennes, quel jugement pourrons-nous en porter? On prie, quelquefois même longuement, on récite des chapelets et des rosaires, on assiste au saint Sacrifice, on prend part aux cérémonies publiques, on chante les louanges de Dieu et des saints ; mais ne cherchez pas en tout cela ce qui constitue un acte de foi, d'espérance, de charité, de repentir, de résignation. Les paroles, sans doute, expriment ces sentiments, mais les lèvres seules agissent ici, le cœur n'y est pour rien.

Suivez ces personnes au sortir de l'église. Elles visitent les malades, portent des consolations aux affligés, versent même l'aumône au sein de l'indigence ; mais c'est une compassion naturelle qui inspire ces œuvres, l'amour de Dieu n'y est pour rien. Je vais plus loin : on se confesse, on communie, mais on le fait par habitude, par entraînement, par respect humain, par condescendance, sans esprit intérieur, sans intention surnaturelle, sans amour de Dieu. Donc piété superficielle, pharisaïque,

viciée dans sa forme et par conséquent réprouvée.

Malheur à nous, mes sœurs, si telle est notre dévotion, car arrivera un jour où le Seigneur entrera en compte avec nous ; il portera la lumière dans Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis;* il mettra au grand jour nos pensées, nos désirs, nos intentions : *manifestabo consilia cordium;* et si nous sommes trouvés les mains vides, si nos lampes sont sans huile, nous n'aurons à attendre que cette terrible parole : *Nescio vos;* je ne vous connais pas.

Ravisons-nous donc ; donnons à notre piété tout ce qui lui est nécessaire pour qu'elle soit une piété de bon aloi, une piété vraie ; ce sera le moyen de rendre notre justice assez abondante pour qu'elle puisse mériter d'être couronnée au ciel. Ainsi soit-il.





LE MONDE

Væ mundo à scandalis.
Malheur au monde à cause de ses scandales.
(Matth., VIII, 7.)

Mes Sœurs,

Il y a dans l'Eglise de Jésus-Christ de nombreux demi-chrétiens qui voudraient en quelque sorte rapprocher le ciel de la terre, réconcilier le Sauveur avec le monde qu'il a maudit, et pour lequel il n'a pas même voulu prier à sa mort. Les ministres de la divine parole ont beau répéter du haut de la chaire de vérité qu'il faut à tout prix fuir ce monde pervers, ennemi de Dieu et des âmes. Ce langage, qui n'est que celui de la foi, n'est nullement goûté par plusieurs de ceux qui se disent croyants, tout en vivant de l'esprit du monde. Tâchons pour notre part de le comprendre et de nous y conformer fidèlement. Voyons donc, dans cette allocution, ce qu'il faut entendre par le monde ennemi de Jésus-Christ et pourquoi il faut le fuir.

I

Qu'est-ce que le monde? Par le monde ennemi des âmes, il ne faut pas entendre la société en général au sein de laquelle vous vivez, mais seulement cette portion qui est hostile à l'Evangile, qui professe des doctrines opposées à sa doctrine et qui viole sans scrupule les lois de Dieu. Oublieuse de Dieu et asservie aux passions, elle cherche son bonheur dans les jouissances terrestres. Soit qu'elle garde les dehors de l'honnêteté, soit qu'elle lève un front cynique, elle est dominée et dirigée dans toute sa conduite par la sensualité, l'orgueil, l'avarice, la luxure, enfin tous les instincts dépravés de la nature déchue. C'est, à proprement parler, le troupeau du démon ; Satan en est le pasteur et le maître. Là vous trouverez les ennemis les plus acharnés de l'Eglise et aussi ces autres adversaires plus modérés, il est vrai, mais non moins obstinés, qui l'ont en aversion parce qu'elle condamne leurs penchants.

A côté d'eux se range une multitude d'incroyants et d'indifférents plus ou moins libertins, qui n'aiment pas ses censures et qui affectent une impartialité malveillante ; ils la

taxent de rigorisme, ils la critiquent, ils raillent son enseignement, ils ridiculisent ses pratiques, ils calomnient ses ministres, et ils combattent leur influence par tous les moyens possibles. Quelques-uns n'ont pas le courage de nier que sa doctrine est sublime et que sa morale même a une haute perfection ; mais ils ajoutent qu'ils n'ont pas l'esprit assez élevé pour comprendre ses mystères, ni une vertu assez grande pour viser à la sainteté, et qu'en conséquence ils ont résolu de jouir de la vie présente, autant qu'ils le pourront, sans renoncer néanmoins à l'espoir d'être enterrés chrétiennement, et d'avoir une place dans la vie future, s'il y en a une. Tel est l'esprit de ce monde terrestre et charnel, qui ne goûte pas les choses de Dieu et qui est tout païen par le cœur.

La volupté est la principale divinité qu'il adore : il lui a fait un culte qui consiste entièrement en plaisirs et dont il a tout le profit. C'est à la fécondité de son génie licencieux que la société doit ces amusements corrupteurs dont la funeste influence abaisse son niveau moral et avilit tant de cœurs. C'est lui qui inspire et fait jouer sur les théâtres des pièces si contraires aux bonnes mœurs, et son public est là pour les applaudir avec frénésie (1).

(1) Le R. P. Champeau.

C'est lui qui donne aux veillées, aux assemblées, aux théâtres, aux danses, aux promenades et aux rendez-vous condamnés par les Pères de l'Eglise et par les maîtres de la vie spirituelle, ces costumes indécents, ces libertés de langage et de manières qui pervertissent les âmes et corrompent les mœurs. Il y a donc pour vous, mes sœurs, obligation de fuir un tel monde.

II

Jésus-Christ vous le commande. Ce divin Sauveur, qui n'ouvrait la bouche que pour bénir, n'a pas craint de lancer ses malédictions contre lui et de dire : « Malheur au monde à cause de ses scandales » : *væ mundo à scandalis*. Au moment suprême où il allait verser son sang pour le salut de tous les hommes, il exclut de sa prière ce monde qui est sous l'influence du démon. « Mon Père, je ne prie pas pour le monde, mais je prie pour mes disciples... Ils ne sont pas de ce monde, comme je n'en suis pas moi-même. A cause de cela, le monde nous hait. Il me hait encore parce que je rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises. Il vous hait aussi, vous, mes bien-aimés, parce qu'il m'a haï moi-même le pre-

mier, et il vous persécutera comme il m'a persécuté ; mais ayez confiance, je l'ai vaincu. Vous serez dans la tristesse, et il sera dans la joie ; mais votre tristesse se changera en une joie que personne ne pourra vous ravir. »

Le monde, en effet, c'est le mensonge, et Jésus-Christ est la vérité. La lumière ne peut s'allier aux ténèbres. Jésus-Christ est le Rédempteur des âmes, le monde est leur bourreau. Voyant qu'il entraîne dans l'abîme les hommes rachetés par le sang divin, le Sauveur anathématise le monde, et lui voue une haine éternelle. Cette haine, tous les serviteurs de Jésus-Christ doivent la partager avec leur divin chef. Quiconque aime le monde se constitue par là même l'ennemi de Dieu. C'est l'enseignement des Apôtres.

2° « Mes petits enfants, dit saint Jean, n'aimez pas le monde, ni ce qu'il y a dans le monde ; car celui qui aime le monde n'a point l'amitié du Père céleste. Tout ce qu'il y a dans le monde est convoitise de la chair, convoitise des yeux ou orgueil de la vie. Le monde est tout entier sous l'empire du malin esprit. »

Le monde, ajoute saint Paul, est tout dans le faux. Il ne vit que dans cet élément du mal et de l'erreur. *Mundus totus in maligno positus est*. Tous les autres Apôtres et leurs successeurs au sein des populations païennes

prêchaient ouvertement contre le monde, contre ses théâtres, ses danses, ses fêtes, criminelles, et repoussaient avec une inflexible fermeté tout néophyte qui ne voulait pas y renoncer. Pour devenir disciple de Jésus-Christ il fallait absolument adopter les maximes de l'Evangile et pratiquer l'austère morale de ses conseils. Ils n'admettaient pas qu'on pût servir deux maîtres : Dieu et le monde. Aussi quel courage, quel esprit de pénitence, quelles nobles vertus, quels actes sublimes de foi et de charité, n'admirons-nous pas dans ces chrétiens primitifs! Ils rompaient solennellement avec les idolâtres, et non seulement ils ne prenaient aucun souci des railleries du monde, mais ils bravaient la haine des tyrans et la rage des bourreaux. O siècle des martyrs, que vous êtes loin de nous!

Vous professez la même foi, mes sœurs, vous avez les mêmes obligations et les mêmes espérances que les fidèles des temps anciens; serez-vous moins fidèles et moins courageuses? vous laisserez-vous tromper et séduire par des mensonges qu'ils ont si dédaigneusement méprisés ?

3° Enfin, vous devez fuir le monde parce que vous êtes enfants de Dieu et de son Eglise; vous avez part à leurs faveurs et vous espérez

l'héritage des saints dans la céleste patrie ; mais ces droits, ces avantages ne vous seront concédés que si vous restez fidèles aux serments de votre baptême. Sur les fonts sacrés, au moment de votre régénération, vous avez renoncé solennellement aux pompes du monde, à ses maximes, à ses œuvres, et promis de vous attacher à Jésus-Christ pour toujours. Ces engagements sacrés, vous les avez renouvelés à votre première communion. Voulez-vous donc être parjures ?

Je n'ignore pas que le monde vous fait entendre son langage flatteur et perfide, qu'il cherche à vous séduire par ses maximes fallacieuses et qu'il vous convie à ses fêtes criminelles. Je l'entends vous dire : « Venez, usez de la vie pendant qu'il en est temps; couronnez-vous de roses, enivrez-vous de plaisirs et de gloire, car demain, peut-être, il faudra mourir ; il faut être de son temps et savoir faire des concessions au siècle, si l'on ne veut passer pour des esprits étroits. » Mais, pieuses enfants de la très sainte Vierge, pouvez-vous l'écouter sans renoncer au ciel, sans violer vos serments ?

Or, vous les violeriez tous à la fois, avec un éclat scandaleux, si vous écoutiez les invitations que le démon vous fait par ses organes, et si vous couriez aux plaisirs dont il est l'ins-

tigateur dans le monde ; car ce sont là précisément ses pompes, ses maximes et ses œuvres auxquelles vous avez renoncé. Puisque vous avez dit anathème à son joug, à ses séductions, à ses maximes et à ses orgies, pourquoi feriez-vous cause commune avec ses aveugles adulateurs ? Et puisque vous avez quitté son drapeau pour vous ranger sous celui de Jésus-Christ, comment vous excuseriez-vous du crime de trahison, si vous retourniez, comme de lâches transfuges, dans le camp des rebelles ? Si vous êtes les enfants de Dieu, honorez-le comme votre père et obéissez à l'Eglise comme à votre mère.

Voudriez-vous imiter ces personnes du siècle qui se jouent de Dieu et de leur propre conscience, qui trompent leurs parents et le public en alliant le service du Seigneur avec celui du monde ? Ah ! mes sœurs, quand on veut faire partie de la famille sainte et être rangé au nombre des élus, on ne peut raisonnablement fréquenter les sacrements et les théâtres, courir en même temps les bals et les sermons, chanter des cantiques au mois de Marie et des romances légères dans les sociétés. Une jeune fille qui fait un mélange sacrilège du festin du siècle et des saintes prescriptions de la religion, une telle fille fût-elle affiliée à toutes les confréries, portât-elle

tous les scapulaires, fût-elle couverte de médailles, une telle fille n'est pas sur le chemin du ciel ; loin de là, elle a déjà un pied dans l'abîme, puisqu'elle a trouvé l'art de pécher sans scrupule, de se rassurer dans ses craintes par des pratiques qui ne sont pour elle que des formalités, puisque la religion n'est pour elle qu'un voile propre à cacher ses désordres.

Je termine, mes sœurs, en vous disant : mettez-vous en garde contre les plaisirs et les maximes du monde, évitez-les et fuyez loin d'eux : *Recedite, exite indè, exite de medio ejus*, dit le prophète Isaïe. L'homme inspiré ne dit pas : essayez, faites effort, mais il dit tout court : quittez-les ; pas d'excuses tirées de la position, des convenances sociales, de l'âge : ... *Recedite.* Suivez l'exemple de la femme de Tobie qui disait au Seigneur : *Tu scis, Domine, quia nunquam cum ludentibus miscui me, neque cum his qui in levitate ambulant participem me præbui.* Vous savez, Seigneur, que je ne suis jamais mêlée avec ceux qui aiment à se divertir, et je n'ai jamais eu aucun commerce avec les personnes qui se conduisent avec légèreté. Faites de même, mes sœurs, fuyez le monde et ceux qui en suivent les maximes ; défiez-vous de quiconque veut vous faire sortir de votre vie d'inté-

rieur ; cherchez vos joies et vos plaisirs au sein de votre famille et dans un cercle d'amies pieuses comme vous ; en un mot : ne soyez pas du monde, afin que, à votre heure dernière, le Sauveur puisse vous reconnaître pour ses fidèles servantes, et vous admettre à partager son bonheur et sa gloire. Ainsi soit-il.





TABLE DU SECOND VOLUME

QUATRIÈME PARTIE

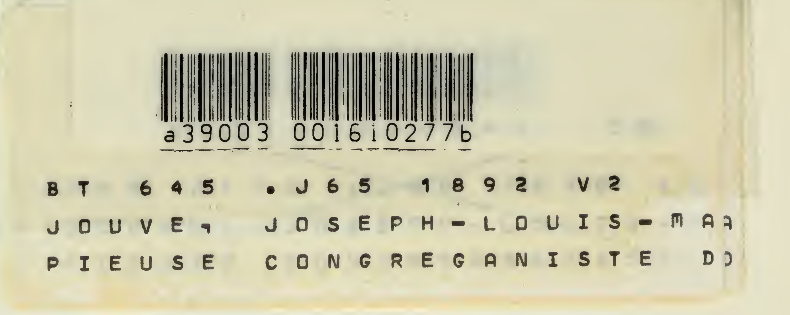
MOYENS DE PERFECTION

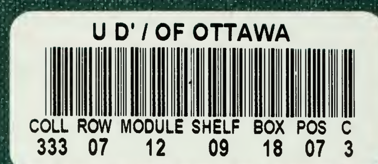
(Suite.)

CINQUIÈME PARTIE

ÉCUEILS DE LA PERFECTION

Lyon. — Impr. Vitte & Perrussel, 3c, rue Condé.


a39003 00161 0277b
BT 645 .J65 1892 V2
JOUVE, JOSEPH-LOUIS-MA
PIEUSE CONGREGANISTE D


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 12 09 18 07 3